Gr
5A
11

NOUVELLE
GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE.

TOME V. — PARTIE I.

Prix des 10 volumes, dont 9 *in*-8°. bien brochés et étiquetés, et 1 d'Atlas *in-folio*, cartonné, de 40 cartes enluminées, 39 francs pour Paris, et 45 fr. port franc par la diligence.

— *Papier vélin* sur carré superfin d'Annonay, dont on n'a tiré que 50 exemplaires, cartonné à la Bradel ; l'Atlas avec les mers lavées, les montagnes et bois piqués, 84 fr. et 92 fr. port franc.

— *Le texte, idem*, avec le *Nouvel Atlas universel*, grand *in-folio*, de Géographie ancienne et moderne pour cette nouvelle édition, composé de 60 belles cartes gravées par P.-F. Tardieu, et enluminées ; avec les nouvelles Divisions d'après les *derniers Traités de paix*, et les nouvelles Découvertes de la Pérouse, de Marchand, et notamment celles de *Vancouver*, sur grand-aigle, qui ne se trouvent dans aucun Atlas : demi-reliure, dos et coins de veau, 135 fr. et 145 fr. port franc.

— *Idem*, avec le même Atlas *in-folio maximo* sur jésus, mers lavées, montagnes et bois piqués, bien relié en veau, 184 fr. et 196 fr. port franc.

Les Atlas se vendent séparément:

L'in-folio ordinaire de 40 cartes enluminées, cartonné, 15 fr. — Le grand *in-folio* de 60 cartes, demi-reliure, dos et coins de veau, 66 fr. — *Idem, in-folio maximo*, mers lavées, bien relié en veau, 120 fr.

On trouve chez le même Libraire, qui tient un assortiment de Livres dans tous les genres, et notamment de Livres anglais :

L'Abrégé de la Géographie de Guthrie, *nouvelle édition*, seule et véritable, faite sur la dernière de l'ouvrage complet en 10 vol. imprimée en caractères plus gros que la précédente, 1 fort vol. *in*-8°. broché, avec 11 cartes, 6 fr.

Traité de Géographie ancienne et moderne comparée, d'après d'Anville, 1 vol. *in*-8°. avec 5 grandes cartes enluminées, broché, 4 fr. et 5 fr. port franc. — Le même Ouvrage sans les cartes, 1 fr. 50 cent. et 1 fr. 75 cent. franc de port.

Nouvelle Table universelle des Monnoies du monde, réduites en argent de France, avec leur titre et poids, le change de la France avec les principales places ; trad. de l'allemand de Gerhardt, brochure *in*-8°. de 28 pages. Prix, 1 fr. et 1 fr. 20 cent. franc de port.

Abrégé de l'Histoire Romaine, trad. de l'anglais de Goldsmith, 2 part. en 1 vol. *in*-8°. avec 4 fig. et 3 cartes enluminées, broché, 5 fr. et 6 fr. relié. — Le même, papier vélin, cartonné, 10 fr.

Histoire d'Angleterre, trad. de l'anglais du même auteur, 2 vol. *in*-8°. avec 32 portraits et 4 fig. brochés, 9 fr.

Pour paroître le 20 brumaire prochain, l'Histoire de la Grèce, du même auteur, trad. de l'anglais sur la dernière édition, par P.-F. Aubin, 2 vol. *in*-8°. avec une grande carte de la Grèce et de l'Asie mineure.

NOUVELLE
GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE,
DESCRIPTIVE, HISTORIQUE, INDUSTRIELLE
ET COMMERCIALE,
DES QUATRE PARTIES DU MONDE,

CONTENANT:

I. Un précis d'ASTRONOMIE, mis à la portée de tout lecteur, où l'on explique les figures, mouvemens et distances des planètes, d'après Newton et les dernières observations.

II. Un traité de COSMOGRAPHIE et de Sphère, où l'on donne une vue générale de la terre, considérée comme planète; avec plusieurs définitions géographiques et problèmes utiles.

III. Les grandes divisions du globe, en terre, eau, continens et îles.

IV. La situation, étendue et description des Républiques, Empires, Royaumes, Etats, Provinces et Colonies.

V. Leur climat, air, sol, productions végétales, métaux, minéraux, curiosités naturelles, mers, lacs, fleuves, rivières, baies, caps et promontoires.

VI. Un abrégé d'Histoire naturelle des oiseaux et animaux propres à chaque pays.

VII. Des observations sur les changemens arrivés sur la surface de la terre, depuis la plus haute antiquité.

VIII. Le génie, les mœurs, costumes, usages et amusemens des différens peuples.

IX. Leurs langues, connoissances, arts, sciences, savans, manufactures, industrie, commerce, exportations et importations.

X. La TOPOGRAPHIE ou la description des provinces, villes, monumens, ruines et curiosités artificielles.

XI. Les formes des gouvernemens des nations, leurs religions, loix, revenus, taxes, population, leurs forces militaires et navales, dignités, ordres de chevalerie, et leur histoire.

XII. Les longitudes et distances des principales places, comptées de Paris.

AVEC des Tableaux qui offrent au premier coup-d'œil les divisions, l'étendue et la population de chaque pays. — Une Table chronologique des événemens remarquables, depuis la création jusqu'à nos jours. — Une liste des Savans de l'univers, avec les genres de sciences dans lesquelles ils ont excellé, et l'époque de leurs siècles.

PAR WILLIAM GUTHRIE.

Ouvrage traduit de l'anglais, sur la 19e et dernière édition, par Fr. NOEL, ex-professeur en l'Université de Paris, ex-ambassadeur, etc. etc.

NOUVELLE ÉDITION FRANÇAISE,

SOIGNEUSEMENT REVUE, CORRIGÉE, REFONDUE d'après les *derniers Traités de paix*, avec les nouvelles Divisions; *contenant moitié plus* que la précédente, et augmentée particulièrement d'une ANALYSE SUCCINCTE ET RAISONNÉE des *Statistiques* et *Géographies étrangères* les plus nouvelles et les plus estimées de chaque pays; des *Voyages* les plus récens et les plus célèbres qui ont paru en France et chez l'étranger; d'une nouvelle Table universelle des Monnoies étrangères, réduites en argent de France, avec leur titre et poids, traduite de l'allemand de *Gerhardt*; de la continuation de l'Histoire de chaque pays jusqu'au moment actuel; d'un Traité de *Géographie ancienne et moderne, comparée*, extrait de D'ANVILLE, etc. etc.

Les PARTIES ASTRONOM. *et* COSMOGRAP. *ont été entièrement revues et corrigées par J. LALANDE.*

TOME V. — PARTIE I.

A PARIS,

Chez HYACINTHE LANGLOIS, Lib. quai des Augustins, n° 45.

AN X — 1802.

G
114
.G8N6
1802
v. 5/1
coll. spéc.

GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE.

ASIE.

ARTICLE II.

GRANDE TARTARIE.

ÉTENDUE. SITUATION.

Long. 1700 l. { Entre } 35e et 180e d. de long. E.
Larg. 300 { les } 26e et 78e d. de lat. N.
Contenant 979,880 lieues carrées.

Limites.

Ce seroit induire le lecteur en erreur, que de lui présenter comme exact ce que les géographes nous disent de l'étendue, de la situation et des limites de ces vastes régions. L'empereur de Russie lui-même, et son ministère, ignorent les limites précises qui séparent son empire de la Chine, de la Perse et d'autres nations. La Tartarie, prise dans toute son étendue, est bornée par la mer Glaciale, au N.; à l'E. par l'Océan-Pacifique; au S. par la Chine, l'Inde, la Perse, et la mer Caspienne; et à l'O. par la Russie d'Europe.

Division. — On divise la Grande Tartarie en trois parties.

Au N., Tartarie-Russe ou Russie d'Asie.

Au S. E., Tartarie Chinoise.

Au S. O., Tartarie indépendante.

Nous en traiterons séparément. Nous renverrons, pour la description de la Tartarie-Chinoise, à l'article de la Chine; nous parlerons d'abord de la Grande-Tartarie en général.

Montagnes. — Les principales montagnes sont le *Caucase*, en Circassie, et les monts *Taurus* et *Ararat*, si voisins du premier, qu'ils semblent en être la continuation, et traversent toute l'Asie, de la Mongalie dans les Indes. Dans le Nord, sont les montagnes de *Stolp*, et les monts *Poyas*.

Mers. — Ce sont la mer Glaciale, l'Océan Pacifique et la mer Caspienne.

Fleuves. — Les principaux sont le *Volga*, qui court l'espace de 660 lieues; l'*Oby*, le *Tobol*, l'*Irtich*, l'*Yénisséi*, le *Burrumpouter*, la *Lena* et l'*Argun*, qui sépare la Russie des possessions de la Chine.

Air, climat, sol et productions. — L'air de ce pays est très-varié, à cause de sa vaste étendue du N. au S.; les parties septentrionales allant au-delà du cercle polaire, et celles du S., étant à la même latitude que l'Espagne, la France, l'Italie, et une partie de la Turquie.

La Nouvelle-Zemble et la Laponie-Russe sont les plus tristes de ces régions; la terre qui est couverte de neige 9 mois de l'année, étant extrêmement aride, et par-tout entrecoupée de marais malsains, de montagnes inhabitées et de bois impénétrables. Le climat de la Sibérie est froid, mais pur et salubre, et M. Tooke observe que les habitans, suivant toute les probabilités, parviendroient à un âge très-avancé, sans l'usage immodéré des liqueurs fortes. La Sibérie produit du seigle, de l'orge et du froment, presque jusqu'au 60e d. de lat. N. Les choux, radis, navets,

concombres, y viennent assez bien ; mais peu d'autres légumes y réussissent. Toutes les expériences pour faire produire les arbres fruitiers ont été vaines jusqu'ici ; mais on peut croire que l'industrie et la patience vaincront à la fin l'âpreté du climat. On dit que les groseilles et les fraises de diverses espèces y viennent aussi parfaites que dans beaucoup de contrées de l'Europe. Les herbes médicinales, aussi bien que les herbes communes et les différentes espèces de racines potagères, s'y trouvent assez généralement ; mais on ne voit nulle abeille en Sibérie. L'Astracan et les parties méridionales de la Tartarie sont extrêmement fertiles ; avantages qu'elles doivent plus à la nature qu'à l'industrie. Les cantons cultivés produisent presque toutes les sortes de fruits connus en Europe, spécialement des raisins estimés les plus gros et les plus beaux du monde. Les étés sont très-secs, et de la fin de juillet au commencement d'octobre, l'air est infesté et quelquefois le sol ravagé par une incroyable multitude de sauterelles. M. Bell, qui a voyagé avec l'ambassadeur de Russie en Chine, représente quelques parties de la Tartarie comme des pays fertiles et dignes d'être vus, le gazon y poussant de lui-même à une hauteur prodigieuse. La contrée du Tibet est la plus élevée de l'Asie, et c'est un canton de cette province qui donne naissance aux rivières de l'Inde et de la Chine, à celles de la Sibérie, et de quelques autres parties de la Tartarie.

Métaux et minéraux. — La Sibérie a des mines d'or, d'argent, de cuivre, de fer, de jaspe, de lapis-lazuli et d'aimant. Des dents très-grosses que l'on y trouve, ont fait naître quelques disputes parmi les naturalistes, pour déterminer si elles appartenoient à des éléphans, ou si c'étoit des productions de la mer ; leur apparence est vraiment singulière et curieuse, lorsqu'elles sont polies avec art. On croit maintenant que ce sont des dents réelles, portées dans ces lieux par les eaux du déluge : car on les trouve isolées comme si elles avoient été répandues

au hasard par les flots. Elles sont couvertes d'une couche de terre délayée et communément mélangée de débris de plantes marines ou autres substances semblables : ce qui prouve que ces régions de la Sibérie furent jadis ensevelies sous la mer.

Animaux.—On trouve en ce pays des chameaux, des dromadaires, des ours, des loups et tous les autres animaux terrestres ou amphibies qui se trouvent dans le N. de l'Europe. Les chevaux sont de bonne taille pour la selle, et très-courageux. Comme on les laisse courir en liberté jusqu'à l'âge de 5 ou 6 ans, ils sont généralement têtus. Près d'Astracan est un oiseau nommé par les Russes *baba*, de couleur grise, et un peu plus gros qu'un cygne. Il a un large bec, au-dessous duquel pend un sac qui peut contenir une pinte ou plus; il nage près du bord des rivières, et dès qu'il apperçoit un essaim de petits poissons, il étend ses ailes, et chasse cette multitude vers un endroit où l'eau n'a point de profondeur et où il en attrape autant qu'il en peut mettre dans son sac; puis gagnant le rivage, il les mange ou les porte à ses petits. Quelques voyageurs prennent cet oiseau pour le pélican.

Les forêts de Sibérie sont peuplées d'une grande variété d'animaux, dont quelques-uns ne se trouvent pas dans d'autres provinces. Ils fournissent aux habitans la nourriture et le vêtement, et de plus le moyen de faire un trafic avantageux. La Sibérie peut être considérée comme le pays natal des renards noirs, des martres, des hermines, dont les peaux sont supérieures à celles des mêmes espèces dans d'autres parties du monde. Les chevaux et les bestiaux s'y trouvent en abondance et se vendent à un prix très-médiocre. Le *bos grunniens* de Linnée, ou bœuf grognant, qui habite la Tartarie et le Tibet, a une queue d'une beauté rare, longue et bien fournie, et d'un poil soyeux et luisant. Ces queues sont un article considérable d'exportation. Les Indiens en attachent de petits paquets à un manche, et s'en servent comme de chasse-mouches; les Chinois en teignent

des touffes en écarlate pour décorer leurs bonnets, et les Turcs en font des ornemens à leurs étendards, que quelques gens nomment, par erreur, queues de chevaux.

Population, habitans, mœurs, coutumes, divertissemens.—Nous ne pouvons former aucune conjecture probable sur le nombre des habitans de la Tartarie; mais nous pouvons conclure, de plusieurs circonstances, qu'il est loin d'être proportionné à l'étendue du pays. Les habitans sont en général forts et robustes; ils ont la face large, le nez un peu plat, les yeux petits et noirs, mais vifs; la barbe à peine apparente, car ils l'éclaircissent en l'arrachant continuellement. La beauté des Circassiennes est une espèce de branche principale de commerce dans ce pays, où les parens ne se font aucun scrupule de vendre leurs filles pour alimenter les sérails des grands en Turquie et en Perse. Elles sont achetées toutes jeunes par des marchands qui leur font apprendre différentes choses selon leur capacité, pour leur donner plus de prix au jour de la vente. Les Tartares sont en général un peuple errant; lorsqu'ils veulent changer de résidence, ils se mettent en route au printemps; leur nombre va souvent à 10,000 en un seul corps, et ils sont précédés de leur gros et menu bétail. Dès qu'ils ont rencontré un local avantageux, ils s'y arrêtent et y demeurent tant qu'il y a de l'herbe et du fourrage. Ils ont peu d'argent, excepté ce qu'ils en tirent des Turcs, des Persans et des Russes leurs voisins, en échange de leur bétail. Ils en achètent du drap, des soieries, des étoffes et autres ajustemens pour leurs femmes. Ils ont peu d'artisans, à l'exception de ceux qui fabriquent des armes; ils évitent tout travail, comme l'attribut du plus grand esclavage; leur seule occupation est de soigner leurs troupeaux, de chasser, et de dresser leurs chevaux. S'ils en veulent à quelqu'un, ils lui souhaitent de vivre dans une place fixe et de travailler comme un Russe. Ils sont très-charitables entre eux, et extrêmement hospitaliers à l'égard des étran-

gers qui se confient à leur protection. Ils sont naturellement d'un caractère facile et gai, toujours disposés à rire, et rarement soucieux et mélancoliques. Il y a une forte ressemblance entre les Tartares indépendans du N. et quelques nations du Canada dans le N. de l'Amérique, notamment en ceci: lorsqu'un des leurs est devenu infirme par la vieillesse, ou qu'il est attaqué de quelque maladie reconnue incurable, ils lui construisent une petite cabane près la rivière, l'y laissent avec quelques provisions, et rarement vont-ils le visiter, pour ne pas dire jamais. Ils prétendent par-là rendre un bon office à leurs parens en les envoyant dans un meilleur monde. Malgré cette étrange conduite, plusieurs nations Tartares, spécialement vers le S., sont sociables, humaines et susceptibles de sentimens vertueux et pieux. Leur affection pour leurs pères, et leur soumission à l'autorité paternelle ne peuvent aller plus loin, et l'amour filial est une des qualités qui les a distingués dans tous les temps. L'histoire nous apprend que Darius, roi de Perse, ayant fait une invasion chez eux avec toutes les forces de son empire, et les Scythes se retirant peu à peu, ce monarque envoya un ambassadeur leur demander où ils se proposoient de terminer leur retraite et de commencer enfin le combat. Ils répondirent, suivant le tour d'esprit qui leur étoit particulier, qu'ils n'avoient ni villes, ni campagnes cultivées à défendre, mais que lorsqu'il seroit arrivé sur le lieu où sont les tombeaux de leurs pères, il verroit de quelle manière les Scythes avoient coutume de se battre.

Les Tartares sont formés au manège dès l'enfance, et vont rarement à pied; ils sont adroits à tirer, en sorte que tout en galoppant ils fendent une perche d'un coup de flèche quoiqu'à une distance considérable. L'habillement des hommes est simple et propre pour combattre; il consiste en une jaquette courte, à manches étroites, faite de peau de daim, le poil en dehors; ils portent des pantalons et des bas de même peau, tout d'une pièce et collant sur

les membres. Les Tartares habitent des cabanes à moitié creusées sous terre, avec un foyer au milieu; la fumée s'échappe par un trou pratiqué en haut, et il y a des bancs autour du feu pour s'asseoir ou se coucher. Telle est, à ce qu'il paroît, la manière de vivre des nations du N., depuis la Laponie Orientale, jusqu'à la mer du Japon. Dans les provinces les plus reculées au N., chaque famille, durant l'hiver, se tapit dans une espèce de terrier, et l'on dit qu'ils sont d'une humeur si sociable, qu'ils pratiquent des communications souterraines d'une habitation à l'autre, en sorte qu'ils forment comme une ville invisible. Les Tartares ont un goût extrême pour le cheval, sur-tout s'il est jeune, et que la chair en soit mortifiée; il en résulte une odeur insupportable dans leurs cabanes. Quoique quelques tribus du N. préfèrent cette chair crue, la manière générale est de la manger fumée et séchée. Les Tartares achètent leurs femmes et les payent en bestiaux; ils ne sont pas très-délicats dans leurs mariages : on fait peu de différence entre les enfans d'une concubine ou d'une esclave, et ceux de la femme légitime; mais parmi les chefs des tribus, le fils de la femme est toujours admis de préférence à la succession. Lorsque la femme a passé 40 ans, elle est employée aux soins domestiques comme une autre servante, et comme doivent l'être un jour les jeunes qui lui succèdent: il n'est pas rare, dans quelques tribus des moins civilisées, de voir un père épouser sa propre fille.

Les descendans des anciens habitans de Sibérie sont encore pour la plupart idolâtres; ils forment plusieurs nations entièrement différentes entre elles par le genre de vie, la religion, le langage et la figure. Mais ils se ressemblent tous en ce point, qu'aucun d'eux ne s'adonne à l'agriculture, qui est exercée par quelques Tartares et par ceux qui sont convertis au christianisme. Un petit nombre parmi eux engraisse du bétail, et les autres s'occupent de la chasse. La population de la Sibérie a beaucoup augmenté depuis qu'elle a appartenu à la Russie : car les

Russes y ont fondé nombre de villes, de places fortes et de villages. Malgré cela, elle ne présente que le tableau d'un désert, pouvant, eu égard à sa grandeur, admettre encore plusieurs millions d'habitans. Quant aux mœurs et aux habitudes des autres Tartares qui appartiennent à la Russie, nous renvoyons à la Russie d'Europe.

Religion. — La religion des Tartares ressemble un peu à leur gouvernement civil, et elle est communément réglée sur celles de leurs voisins : car elle participe des religions Mahométane, Gentous, Grecque et même Romaine. Quelques-uns de ces peuples donnent dans l'idolâtrie la plus grossière, et adorent de petites images mal taillées et revêtues de chiffons. Ils ont chacun leur divinité, qu'ils traitent fort lestement lorsque les choses ne vont pas à leur gré. Mais la religion et le gouvernement du royaume du Tibet, de Lassa et du Boutan, portion étendue de la Tartarie qui confine à la Chine, sont les plus remarquables et les plus dignes d'attention (1).

Une autre religion en honneur parmi les Tartares, est celle du Schamanisme. Ceux qui la professent croient en un Dieu suprême, créateur de toutes choses, qui aime son ouvrage et toutes ses créatures, connoît toutes choses et a la toute-puissance, mais ne fait aucune attention aux actions particulières des hommes, étant trop élevé pour qu'aucune de leurs actions puisse l'offenser, ou être de quelque mérite à ses yeux. Ils prétendent aussi que l'Etre suprême a confié le gouvernement du monde et la destinée des hommes à un grand nombre de divinités subalternes, soumises à son commandement et à sa censure, mais qui néanmoins agissent le plus souvent à leur fantaisie, d'où il résulte que le genre humain ne doit négliger aucun moyen possible d'obtenir leur faveur. Ils supposent encore que ces divinités inférieures ont, pour la plupart en abomination, et punissent

(1) Nous en parlerons à l'article *Pays tributaires de la Chine.*

les méchancetés préméditées, la fraude et la cruauté. Ils sont tous fermement persuadés de l'existence d'une autre vie, mais ils ont beaucoup d'idées et de pratiques superstitieuses. Parmi les Schamanes, les femmes sont considérées comme une espèce bien inférieure aux hommes, et qui n'a été créée que pour leurs plaisirs sensuels, pour peupler le monde et veiller aux affaires du ménage. En conséquence de ces principes, elles sont traitées avec beaucoup de sévérité et de mépris.

Sciences. — Le lecteur peut être surpris de trouver cet article dans l'historique d'une nation Tartare; il est néanmoins très-certain que, sous Gengis-Kan, Tamerlan et leurs successeurs immédiats, Astracan, et les pays voisins furent le séjour du savoir, de la politesse et de la magnificence, aussi bien que le siége de l'empire. Quelqu'éclatant que soit aujourd'hui le luxe en ce pays, il n'est rien, comparé à celui de ces princes, et l'on trouve encore quelques preuves de leur goût en architecture, mais dans des lieux tellement ruinés, qu'ils sont presqu'inaccessibles. L'étude des sciences étoit le premier objet des soins du prince, et elle étoit communément confiée à ses parens ou aux principaux grands de sa cour. Ils écrivoient en arabe et en persan; et leurs histoires, dont plusieurs existent encore en manuscrit, portent les plus grandes marques d'authenticité.

Curiosités. — Elles consistent dans les restes des édifices qu'ont laissés les grands conquérans dont nous venons de parler, et leurs successeurs. On rencontre fréquemment des restes de fossés et de remparts qui, sans doute, entouroient jadis des villes maintenant détruites, ou avoient été faits pour la défense de camps, de forts ou de châteaux, dont on découvre souvent des vestiges sur le terrein, aussi bien que d'autres traces d'une grandeur dégénérée. Plusieurs de ces vestiges sont en assez bon état, et ont encore quelqu'apparence. Le Slobode, ou faubourg Tartare de Kasimow près de l'Occa, semble avoir été la résidence de quelque Kan. Au milieu des ruines de

cette ville, est une tour ronde élevée, appelée dans le langage du pays, *Misquir*, espèce de temple ou bâtiment consacré à la dévotion. On y reconnoît aussi les débris des murailles d'un palais; et dans un des mazarets ou lieux de sépulture, est un mausolée considérable. Tous ces édifices sont en pierres de taille et en briques. Nous apprenons, par une inscription arabe, que le Kan de Scagali fut enterré dans ce lieu, l'an 962 de l'hégire, ou 1520 de l'ère chrétienne. Près du mont Caucase, existent encore des débris remarquables de Madschar, ville célèbre des premiers temps. Dans les environs d'Astracan, on voit encore les ruines de l'ancienne Astracan; et près de Tzaritzin, sur la rive gauche du Volga, subsistent également les remparts et les matériaux d'une autre ville importante. Un peu au-dessous de l'embouchure du Kama, qui se jette dans le fleuve ci-dessus, sont plusieurs monumens superbes de l'ancienne cité de Bulgarie, consistant en tours, mosquées, maisons et tombeaux, tous construits en pierres et en briques. Les plus vieilles épitaphes qu'on y trouve, ont plus de onze siècles, et les plus modernes en ont au moins quatre. Non loin de là, sur le Tscheremtscham, petite rivière qui se jette dans le Volga, on trouve des ruines qui ont senti davantage la lime du temps: ce sont celles de Boulmer, ville ancienne et importante des Bulgares. Les Tartares ont élevé sur ces debris la petite ville de Bilyairsk. Dans la forteresse de Casan, est un monument de l'ancien royaume Tartare de ce nom: ses murs superbes sont si larges, qu'ils servent maintenant de remparts; les tourelles de ces murs, ainsi que l'ancien palais du Kan, sont bâtis en pierre. En remontant la rivière de Kasanha, on rencontre des épitaphes et les forts remparts de l'ancienne Casan. Près de l'Ousa sont des cimetières remplis d'inscriptions sans nombre, et plusieurs voûtes sépulcrales. Les remparts de Sibir, ancienne capitale de Tartarie, se voient encore aux environs de Tobolsk sur l'Irtish. Les murs majestueux de Tontoura subsistent dans le Baraba,

petit golfe de la rivière de l'Om; et près de l'embouchure de l'Oural, sont les fossés de la ville de Saratschik. Nous pourrions citer encore un grand nombre d'autres villes et de ruines en Sibérie, notamment celles que l'on rencontre dans le désert de Kirguis, où abondent des vestiges de cités opulentes. On a trouvé aussi quelques monnoies d'or et d'argent, et plusieurs manuscrits proprement écrits, qui ont été portés à Pétersbourg. En 1720, on découvrit, dans la Tartarie-Calmouque, une maison souterraine en pierre, quelques armes, lampes et pendans d'oreille, une statue équestre, un prince d'Orient ayant un diadême sur sa tête, deux femmes assises sur des trônes, et un rouleau de manuscrits, qui fut envoyé par Pierre-le-Grand à l'académie des inscriptions de Paris, et que l'on a reconnu être en langue du Tibet. La quantité d'ornemens d'or trouvés dans les tombeaux de Sibérie, et délicatement travaillés, tels que bracelets, colliers en forme de serpens, vases, couronnes, anneaux, boucles, sabres, figures d'animaux, idoles tartares, &c, est étonnante. On présume que ces lieux de sépulture furent construits vers le temps de Gengis-Kan, et que dans ces contrées régnoit l'opinion superstitieuse que les ames séparées du corps menoient le même genre de vie que dans le monde; c'est pourquoi à la mort d'un prince, on sacrifioit sa femme favorite, &c., et on ensevelissoit avec lui ses armes et autres effets précieux.

TOPOGRAPHIE.

Nous ne connoissons que très-peu de villes, et quelques-unes seulement de nom: nous savons qu'en général ce n'étoient à-peu-près que des hordes fixes. On peut les appeler des lieux de séjour plutôt que des villes. Voyez les *Tartaries Russe, Indépendante et Chinoise*, qui suivent.

Commerce. — Le principal commerce consiste en bestiaux, belles queues de bœufs, peaux, castors, rhubarbe, musc et poisson. Les habitans d'Astracan, malgré les interruptions qu'apportent à leur commerce les Tartares errans, font un trafic considérable

avec la Perse, où ils exportent du cuir rouge, des étoffes de laine et de fil, et quelques objets de fabrique européenne. Les Bucariens sont aussi un peuple de commerçans : leurs caravanes parcourent une grande partie de l'Asie, et trafiquent avec le Tibet, la Chine, l'Inde, la Perse et la Russie. Leurs principales places de commerce sont Tomsk et Orenbourg. On trouve souvent de la poudre d'or dans le sable des rivières de Bucarie.

Histoire. — Quoiqu'il soit certain que la Tartarie, anciennement connue sous le nom de Scythie, ait peuplé les contrées du nord de l'Europe, et fourni ces bandes innombrables qui, sous différens noms, ravagèrent et détruisirent l'empire Romain, ce pays est aujourd'hui très-peu habité, et ces belles provinces, jadis séjour des sciences et des arts, ne présentent maintenant que des tableaux d'horreurs et de barbarie. Ce changement doit être attribué aux massacres affreux qu'ont fait de ces nations les deux conquérans dont nous avons parlé, et leurs successeurs; car rien n'est plus commun dans leurs histoires, que de les voir passer au fil de l'épée 3 ou 400,000 hommes en peu de jours.

La contrée de la Tartarie Usbeque a été autrefois le siége d'un empire plus puissant que ceux de Rome et de la Grèce. Elle fut non-seulement la patrie, mais la résidence favorite des Zengis ou Gen-Ghis-Kan et de Tamerlan, qui l'enrichirent des dépouilles de l'Inde et de tout l'Orient. Mais quelques auteurs ont ridiculement mis en question la véracité de l'histoire de ces grands conquérans, quoiqu'elle soit plus sûrement établie que celle des Grecs et des Romains. On peut le dire avec plus de raison encore de Tamerlan, dont la mémoire s'est mieux conservée que celle de Gengis-Kan : sa victoire signalée sur l'empereur Turc Bajazet, a été mentionnée dans l'histoire de cette nation, et ses conquêtes furent considérables. Non-seulement tous les Kans et petits princes de Tartarie, mais l'empereur même de l'Indostan, prétendent descendre de lui. La capitale de ce pays est

Bocara, ou Bokara, qui a été connue des anciens sous le nom de Bucarie; elle est située à la lat. N. de 32 d. 15 m. et à 4 ou 5 lieues de la cité jadis fameuse de Samarcande, qui a donné naissance au grand Tamerlan.

Les habitans actuels de cet immense pays composent d'innombrables tribus qui vont errant librement avec leurs troupeaux de gros et menu bétail, à la manière des anciens patriarches. Ces tribus sont commandées par divers kans ou guides indépendans l'un de l'autre, et qui, dans des cas de nécessité, choisissent un grand kan, muni d'un pouvoir fort étendu sur les étrangers, aussi bien que sur les naturels, et qui peut mettre en campagne de 20 à 100,000 hommes de cavalerie. La principale résidence de ce peuple n'est qu'une espèce de station militaire, qui se transfère suivant les chances de la guerre ou autres événemens. Lorsqu'après le règne de Gengis-Kan, ses successeurs, dans le 16e siècle, démembrèrent ses vastes dominations, les Mogols et les hordes Tartares, qui avoient formé un empire, se séparèrent de nouveau, et depuis ont toujours été distincts. Ces hordes sont enfermées de tout côté par les empires de Russie, de la Chine, du Mogol, de la Turquie et de la Perse, qui poussent leurs conquêtes dans cette immense contrée, dont plusieurs parties sont fertiles. Les kans payent un tribut, en témoignage de la dépendance où ils sont de leurs puissans voisins, qui les traitent avec douceur et ménagement, l'amitié de ces peuplades barbares étant de la plus grande importance pour les Etats dont elles sont alliées. Quelques tribus néanmoins affectent l'indépendance; lorsqu'elles se réunissent, elles forment un corps menaçant; et en dernier lieu, elles ont été vraiment formidables à leurs voisins, et sur-tout aux Chinois.

La méthode de faire la guerre, en dévastant le pays, est très-ancienne parmi les Tartares, et pratiquée par tous ceux qui s'étendent du Danube vers l'E. Cette coutume en fait des ennemis redoutables; et les troupes réglées se voient par-là privées

de subsistances, tandis que les Tartares, ayant toujours des chevaux de réserve qu'ils peuvent tuer ou manger, ne sont jamais à court de provisions.

RUSSIE D'ASIE.

ÉTENDUE. SITUATION.

Long. 1300 l. { Entre } 35e et 180e d. de long. E.
Larg. 850 { les } 44e et 78e d. de lat. N.
Contenant 667,452 lieues carrées, à raisou de 9 hab. par l.

Limites.

La Tartarie-Russe, ou Russie d'Asie, est la partie septentrionale de l'Asie. Elle confine vers le N. à la mer Glaciale ; au S. à la Tartarie Indépendante et à la Tartarie Chinoise ; à l'O. elle touche à la Russie Européenne ; à l'E. elle est baignée par l'Océan Oriental, et est aussi grande que les deux autres parties de la Tartarie prises ensemble.

Division. — Les gouvernemens de la Russie d'Asie, portent la plupart le nom de leur capitale ; ils sont au nombre de 11.

NOUVELLE DIVISION.

AU N.	AU S.	A L'O.
Tobolsk.	Kolivan.	Penza.
AU N. E.	Ufa.	Sinbirtsk.
Irkutsk.	Caucase.	Casan.
	Saratow.	Viatca.
		Permia.

L'ancienne division étoit en 5 gouvernemens : Astracan, Casan, Orenbourg, Sibérie propre, et Irkutzk, qui comprend le Kamtschatka.

La Russie possède en outre la Géorgie et une partie de la Circassie.

Fleuves et lacs. — Les principaux fleuves sont le *Volga*, dont nous avons décrit le cours à la Russie d'Europe; à son embouchure ce fleuve forme une multitude d'îles, peuplées de sangliers, et diminue de profondeur. Il gèle environ pendant deux mois. L'*Irtich* qui prend sa source dans le Tibet, coule au N. O., forme le lac de *Saïzan*, sous le 48e d. de lat. N.; passe à Tobolsk, où il reçoit le Tobol, puis court N. et se débouche dans l'Oby au 62e d. de lat. N. L'*Oby* ou *Ob*, naît dans les monts Altaïques, au S. E. de Kolivan, au 51e d. de lat. N., et au 82e de long. E.; il roule au N. O., où, après un grand circuit, il reçoit l'Irtich, et se rend dans un golfe de la mer Glaciale sous le cercle polaire, au 65e d. de long. E. L'*Iénisséi* prend sa source aussi aux monts Altaïques, vers le 50e d. de lat. N. et le 95e de long. E. Il court N., reçoit à sa droite l'Angara, et se décharge dans la mer Glaciale, dans un grand golfe un peu au-delà du 82e d. de long. E. La *Lena* commence près du lac Baïkal et court au N. L'*Amur* coule de l'O. à l'E., et arrose en partie le gouvernement d'Irkustk. Les lacs sont ceux de *Baïkal*, qui abonde en esturgeons et petits poissons appelés *omoules*; et de *Saïzan*, dont nous avons parlé plus haut.

Montagnes. — Les principales sont les monts *Poyas* au N. O.; le *Caucase* au S.; les monts *Altaïques* s'étendent du S. au N., depuis le 50e d. de lat. N. jusqu'au cercle polaire.

Climat, sol, productions. — Le froid est excessivement rigoureux dans les parties septentrionales, et même dans les cantons méridionaux, ce qui provient de ce que ce pays n'est, à proprement parler, qu'une large vallée ouverte aux vents du nord qui la traversent sans obstacle depuis la Nouvelle Zemble jusqu'au sommet des monts Poyassemnoï, où cette exposition y rend le froid plus excessif que dans les pays septentrionaux, tels que la Suède, mais que des montagnes mettent à l'abri du nord. Le fleuve Jénisea divise la Sibérie en deux parties, qui diffèrent singulièrement: celle qui est en deçà de ce

fleuve retrace la Russie Européenne ; celle qui est au-delà est très-montueuse; elle nourrit des animaux, et on y trouve des plantes qui ne se voient point dans la première. Cette contrée éprouve en été des chaleurs aussi excessives que le froid l'est en hiver ; elles sont même si violentes, que les Tunguses, qui demeurent dans la province de Jakutsk, vont alors la plupart du temps nus. En cette saison le soleil ne se couche point pour ceux qui sont vers la mer Glaciale, qui le voient tourner autour d'eux. La Sibérie fournit les plus riches fourrures ; et c'est ce qui engagea à la faire reconnoître en 1563. Ce fut sous Ivan Basilides qu'un particulier des environs d'Archangel, nommé *Anika*, riche pour son état et pour son pays, remarqua que des hommes d'une figure extraordinaire, vêtus d'une manière jusqu'alors inconnue dans cette contrée, et parlant une langue que personne n'entendoit, descendoient tous les ans une rivière qui tombe dans la Dwina, et venoient apporter au marché des martres et des renards noirs qu'ils troquoient pour des cloux et des morceaux de verre, comme les premiers sauvages de l'Amérique donnoient leur or aux Espagnols. Il les fit suivre par ses enfans et par ses valets jusques dans leurs pays ; c'étoient les Samoïèdes. Les domestiques d'Anika étant de retour, rendirent compte à leur maître de l'état du pays qu'ils avoient vu, et de la facilité de gagner des richesses immenses, en portant aux habitans des marchandises de peu de valeur pour leurs belles pelleteries. Anika profita de cet avis, et fit si bien qu'en peu d'années ses gens, ses parens, ses amis, se trouvèrent enrichis par ce nouveau trafic. On envoie dans ce pays des colonies de Russes, de Tartares et de Polonais : on y condamne même comme à un exil, des voleurs, des prisonniers de guerre et des princes disgraciés. La partie septentrionale de la Sibérie ne produit ni grains ni fruits, et la terre y est absolument inculte au-delà du 60e d. de lat. Cependant, il est des années où l'orge vient à maturité. Près de Jakutsk, les habitans du pays se nourrissent de poisson

et de la chair des animaux domestiques et sauvages. Les contrées méridionales produisent du blé, dont une partie s'enlève pour la Russie; les parties surtout qui avoisinent le lac Baïkal sont assez fertiles, particulièrement en se rapprochant du fleuve Argun; mais, par l'indolence naturelle des habitans, la plus grande partie de ces terres reste inculte, et les choses nécessaires à la vie y sont au plus vil prix; les pâturages y sont excellens, et l'on y élève beaucoup de bétail et de chevaux; mais à travers les cantons habités il s'en trouve qui sont absolument déserts. A la réserve du voisinage de la mer, où il ne croît point de bois, la plus grande partie de la Sibérie est couverte de forêts de pins; il s'y trouve aussi quelques autres espèces de bois, mais point de chênes. Le cèdre de Sibérie s'élève fort haut; il porte un fruit d'un goût agréable, dont il se fait une grande consommation, et on en tire une huile dont les gens aisés se servent au lieu de beurre.

Animaux. — On trouve dans ce pays des coqs de bruyère, des gélinottes, des perdrix; et en général les volatiles y sont très-multipliés. On rencontre des chevreuils, des rennes, des sangliers, des lièvres, des ours, des loups, des mulets sauvages, des élans. Dans la Sibérie on trouve des renards noirs, des zibelines, des gloutons, des hermines, des loups-cerviers, des petits-gris ou écureuils, des martres dont les fourrures sont très-estimées; on y voit aussi beaucoup de castors, et ceux du Kamtschatka sont d'une grandeur extraordinaire. Comme toutes les pelleteries sont fort précieuses, il n'est permis à qui que ce soit d'en faire négoce; mais les habitans du pays qui en ont, sont obligés de les porter aux commis du trésor, qui les doivent payer à prix réglé : le tribut des peuples de Sibérie est partie en argent, partie en fourrures.

Mines et minéraux. — Cette région éloignée recèle des mines d'argent d'un bon rapport; celles d'Argun contiennent de l'or. L'un et l'autre de ces métaux se rencontrent aussi dans la mine de cuivre de Kolivan, et en général le pays est riche en mines de cuivre et

de fer. Celles de cuivre se trouvent à fleur de terre ; le cuivre en est ductile, le fer de bonne qualité. Le produit des mines et des forges de fer et de cuivre, est très-considérable; la couronne en possède une partie: le reste appartient à des particuliers. Le plus grand nombre de ces mines, et en même temps les plus importantes, sont situées près de Ekaterinbourg. Le pays ne manque pas de pierres précieuses ; les topazes sur-tout sont très-belles et approchent beaucoup de la qualité des topazes orientales. On y a découvert aussi des carnioles, du jaspe sanguin, minéral qui se trouve dans les déserts de Cobi; du talc, particulièrement dans le territoire de Jakutks, dont Irkutzk est l'entrepôt. On tire le talc en partie d'un quartz jaunâtre, et en partie d'une matière liquéfiée et grisâtre ; le talc qui est clair et transparent comme de l'eau de source, est réputé le meilleur. Le moins bon est celui qui tire sur le verd. Dans toute la Sibérie, on s'en sert pour les fenêtres au lieu de verre. Il s'y rencontre aussi des pierres d'aimant et des mines de charbon de terre.

Industrie, mœurs, usages des différens peuples. — La Sibérie est occupée par trois sortes d'habitans ; 1°. par des peuples païens, qui sont les principaux habitans du pays; 2°. par des Tartares Mahométans, qui sont ceux sur lesquels les Russes l'ont conquise ; 3°. par les Russes, qui en sont à présent les maîtres. Les peuples païens qui habitent la Sibérie, se divisent en plusieurs nations, que nous avons citées à l'article de la *Russie d'Europe*. Nous avons donné aussi un précis de leurs mœurs et coutumes.

Les Russes, qui font la troisième espèce d'habitans actuels de la Sibérie, sont venus s'y établir, depuis que ce pays est sous l'obéissance de la Russie, et leur nombre s'est accru en peu de temps ; au reste, ce sont pour la plupart des fugitifs, des exilés et des criminels.

Population. — On porte à 6 millions le nombre des habitans de la Russie d'Asie.

Curiosités. — Nous en avons parlé à l'article de la *Grande Tartarie.*

TOPOGRAPHIE.

Gouvernemens et villes.

SIBÉRIE PROPRE. = Cette immense région comprend les gouvernemens de Tobolsk et d'Irkutsk.

TOBOLSK. — Ce gouvernement s'étend depuis celui de Kolivan jusqu'à la mer Glaciale; c'est la contrée où les Russes se sont d'abord établis. Il y a peu de villes dans la partie Septentrionale, à cause de la proximité de la mer Glaciale, et des vents froids du N. qui s'y font sentir. L'Oby, qui la traverse du S. E. au N. O., abonde en excellens poissons. On trouve sur ses rives de belles pierres fines, et entr'autres, des pierres transparentes rouges et blanches, en tout semblables aux agates, dont les Russes font beaucoup de cas. La partie Méridionale est bien peuplée, et bien cultivée. L'on y rencontre des déserts qui la séparent des Kalmoucks, ce qui ne les empêche pas d'y faire de fréquentes incursions. Population, 500,000 habitans.

Tobolsk, capitale, sur une montagne située à l'embouchure du *Tobol* dans l'Irtich, qui se décharge dans l'Oby; elle est divisée en haute et basse; cette dernière située sur les bords des fleuves, est sujette aux inondations. La ville haute est de 35 toises plus élevée que la basse. Cette ville se nommoit Sibir lorsque les Tartares Mahométans y avoient un kan. Les Russes l'ont considérablement augmentée, elle est grande, peuplée, belle et riche, par le commerce qu'elle fait avec les Russes et les autres peuples, tels que les Kalmoucks et les Bucariens. Les Russes y apportent du *roussi* ou cuirs rouges et noirs, des draps gris communs de Russie, des toiles et beaucoup d'autres marchandises, tant de leur pays que d'autres contrées de l'Europe. Ils tirent en retour différentes sortes de pelleteries, du castoreum, des bourses de musc de Sibérie, du fer, et plusieurs autres articles. Les caravanes de Kalmoucks qui arrivent à Tobolsk pendant l'hiver, y apportent des vivres et quelquefois de l'or ou de l'argent, et en rapportent en retour différentes sortes de marchandises de cuivre et de fer. Les Bucariens, qui y viennent aussi dans la même saison, y amènent des peaux d'agneaux frisées, des étoffes de coton de Bucarie, des étoffes de soie des Indes, et

quelquefois des pierres précieuses. Les marchands de Tobolsk leur achètent ces marchandises en leur en donnant d'autres en échange, et les portent à la foire de Samarcande. Tobolsk est l'entrepôt des pelleteries destinées pour la couronne : on les envoie de là à la chancellerie sibérienne de Moscow. On échange aussi dans cette ville du petit-gris commun de Russie, divers couleurs préparées en Russie, des galons d'or et d'argent, de la cire à cacheter, des dents de cheval marin et toutes sortes de merceries, des peaux de chien marin, des peaux de castor du Canada, du sucre, du café, du bois de brésil et de campêche, de l'indigo, des épiceries, du vin, de l'huile d'olive, de la vaisselle d'étain, des étoffes à doublures, des bas de laine, contre toutes sortes de pelleteries. Les marchands des frontières de la Chine apportent aussi à Tobolsk des marchandises de ce pays, comme satins, soie torse, mousselines, laques, rhubarbe, et dattes. Les Chinois recherchent non-seulement des petits-gris et des hermines, mais aussi des draps d'Europe, des peaux de castor, des étoffes de laine et de la mercerie.

Ekaterinbourg, à l'O. sur *l'Issel* près des monts Ourals. Cette ville fut commencée sous le règne de Pierre 1er, en 1725, et finie sous celui de Catherine II, elle n'a été bâtie que pour servir d'habitation aux ouvriers employés aux mines de ce quartier.

Tiben, au S. O. de la précédente. C'est aujourd'hui une grande ville fortifiée, sur la *Tura*, qui se jette dans le Tobol : son territoire est le mieux cultivé de toute la Sibérie. A quelques distances, l'on prend des renards, dont les peaux sont si estimées, qu'on les envoie toutes à la cour de Russie.

Verchoture, à l'O., est une petite ville fortifiée, dont le terrein ne peut rien produire à cause des vents froids. C'est là qu'est le bureau de la douane, et le passage pour entrer dans la Russie Européenne. Dans le voisinage de cette ville, est une montagne où l'on trouve de la pierre d'abeste, dont nous avons déjà parlé. On fait de ce minéral une toile qui ne se consume point au feu. Les anciens faisoient avec, ce qu'ils appeloient le *sindou*. Au S. de Verchoture, sont deux riches mines de cuivre et de fer, près d'Ekaterinbourg : c'est dans cette contrée que demeurent les *Vogouls*.

Beresow et *Surgut* sont deux villes vers le N., et sur l'*Oby*; la première plus au N., et sur la rive gauche de ce fleuve; la seconde plus au S., et sur la rive droite. On prend aux environs quantité de zibelines et de renards noirs. Du

côté du S., les Russes ont bâti plusieurs forteresses sur l'*Irtich*, en le remontant et resserrant les Kalmoucks. Sur leurs frontières sont un grand nombre de tombeaux des ancêtres de ces peuples. Les Russes alloient autrefois piller ces tombeaux, parce que c'étoit l'usage des Kalmoucks d'enterrer leurs morts avec tout ce qu'ils avoient d'or et d'argent; mais ceux-ci ayant fait à ce sujet de petites guerres, le gouvernement de Tobolsk a défendu, sous de grandes peines, de remuer davantage les cendres de ces tombeaux. Dans les déserts voisins, les Russes ont trouvé, il y a 80 ans, trois villes assez belles et bâties en briques, mais abandonnées par les habitans, sans doute lors de leurs guerres avec les Kalkas. Les Russes découvrirent aussi en 1722, dans une espèce de vieux château, des livres d'une forme singulière, et dont les feuillets étoient composés d'une écorce d'arbre, enduite d'un double vernis de deux couleurs. L'académie des belles-lettres de Paris, consultée sur ce sujet par Pierre-le-Grand, jugea que c'étoient des lettres sacrées écrites en langue du Tibet.

Irkutsk. — Ce gouvernement est très-étendu, et moins peuplé que les autres; il comprend la presqu'île du Kamtschatka qui n'est pas aussi peuplée de Russes, si ce n'est dans quelques parties méridionales, vers le lac Baïkal, aussi bien que la presqu'île du Kamtschatka au S. E. et au-delà du golfe ou mer d'Amur. La partie N. est habitée par les *Jakoutes*, peuples sauvages qui demeurent des deux côtés de la grande rivière de Lena. Ils sont assez semblables aux Tunguses, leurs voisins à l'O. et au S., mais plus ingénieux et plus adroits. Selon M. Gmelin, qui a parcouru la Sibérie pendant 10 ans, c'est depuis l'Ienisséi ou Jénisea que le pays paroît tout différent de l'Europe. On y trouve d'autres plantes, des eaux claires et saines, de bons poissons. Il y a des montagnes et des vallées très-agréables. Mais depuis la rivière de Lena jusqu'au promontoire de glace, au N. E., qu'on appelle *Tzalaginskoï*, le pays est hérissé de montagnes et de rochers, et il y fait un froid excessif. La partie Méridionale peut se subdiviser en trois. Celle qui est à l'O., et au milieu de laquelle se trouve le lac Baïkal, est très-habitée et cultivée par des colonies Russes qui y ont bâti plusieurs villes et villages, d'où ils entretiennent commerce avec la Chine. Les autres habitans sont des Tunguses, qui vont nus pendant l'été, comme les Américains, n'ayant qu'un petit morceau de cuir autour de leurs reins. Plu-

sieurs se nourrissent d'oignons de lys jaunes qui sont fort communs en ces contrées, et ils en font de la farine et du pain. La partie du milieu est couverte de bois, et on y trouve les plus belles pelleteries. Elle n'est encore habitée que par les Tunguses, dont une partie dépend des Chinois. Les Russes y ont seulement bâti quelques villages au fond du golfe d'Amur, qu'ils appellent aussi *mer du Kamtschatka*, parce qu'ils la traversent pour y aller. Enfin la partie qui est à l'E, comprend la presqu'île du Kamtschatka, qui est principalement habitée par des peuples appelés *Kamtschamdales*, qui s'habillent de peaux de chiens, qui sont dans ce pays les seuls animaux domestiques. Les Russes qui y ont bâti plusieurs villes et villages depuis environ 90 ans, se louent beaucoup de sa fertilité. On y voit des castors d'une grandeur extraordinaire, et deux volcans assez considérables. Les bestiaux y viennent bien. Le pays abonde en plantes, végétaux, minéraux, oiseaux, animaux, poissons de mer de toute espèce. Cette contrée n'a pas le froid aussi rude que l'annonce sa position, ce qui provient des montagnes, des volcans, ou de la chaleur que la mer entretient par des brouillards épais. L'hiver y est modéré, mais long et constant. Janvier est le mois le plus froid de l'année : le printemps est court, et quoique pluvieux, parsemé de beaux jours. L'été n'est pas plus long, mais plus inconstant et plus bizarre. Les mœurs des habitans ressemblent au climat. Ils sont petits de taille, portent de grandes barbes. Ils se vêtissent de peaux de zibelines, de loups, de rennes, et de chiens. En hiver ils demeurent sous terre, et en été ils habitent dans des cabanes fort élevées où ils montent par des échelles. Ils se nourrissent de divers animaux et de poissons, qu'ils mangent souvent crus et gelés. L'hiver, ils font des fosses où ils mettent le poisson en magasin, et le couvrent d'herbes et de terre. Ils en vont prendre pour leurs repas, lors même qu'il est pourri. Ils le mettent dans des vases, où ils jettent des pierres rougies au feu pour le faire cuire. On ne leur connoît aucun culte. Ils mettent leur souverain bonheur dans les plaisirs corporels. Les mariages sont très-bizarres. Une fille est une place forte, qu'il faut emporter d'assaut. Elle est défendue par d'autres femmes, qui se jettent sur l'amant, l'accablent de coups, l'égratignent, et lui arrachent les cheveux. Il faut qu'il triomphe de tous ces obstacles, ou qu'il reste dans le célibat. S'il est vainqueur, il emporte sa maîtresse; alors les deux parties se réconcilient, et on célèbre

le festin des noces chez les parens de la fille. Cette presqu'île s'étend de 7 d. 30 m. du N. au S. Elle est divisée en 5 districts, *Bolcheresk*, *Tigilskaia*, *Krepost*, *Verchdei* ou *Kamtschatkoi Ostrog* supérieur, et *Nishned*, ou *Kamtschatkoi Ostrog* inférieur.

Irkutsk, capitale sur l'*Angara*, et près du lac Baïkal. Il s'y fait un grand commerce, à cause du passage des caravanes qui vont à la Chine et qui en reviennent. Dans cette contrée, habite une nation de Tartares païens appelés Buttiens ou Bratski.

Selinginzk est au S. E., sur la rivière de *Selinga*, qui se décharge dans le lac Baïkal. Les Russes la bâtirent en 1728, pour favoriser leur commerce et servir d'entrepôt à leurs marchandises. C'est maintenant de cette ville que les caravanes partent pour la Chine : la rhubarbe croît dans ses environs.

Nertzinsk à l'E, et sur la rivière de *Schilka* ou *Amur*, est située dans une contrée fertile. La paix qui y a été conclue avec les Chinois en 1689, l'a rendue célèbre. C'étoit autrefois de cette ville que partoient les caravanes pour la Chine. Les Russes y entretiennent une forte garnison.

Argun est célèbre par ses riches mines.

Okhota ou *Okhotsk*, port, et *Ostrog*, village fortifié sur le golfe d'Amur ou la mer de Kamtschatka au N. O. Les Russes y ont construit des vaisseaux, et vont aujourd'hui par mer à la presqu'île de Kamtschatka.

Kamtschatka, port à l'E. et à l'embouchure d'une rivière du même nom, qui se jette dans l'*Archipel du Nord*, au S. du détroit. C'est de cette ville que les Russes sont partis pour aller reconnoître en 1728 et 1731 les îles au N. E. de la Sibérie.

Avatcha ou *Saint-Pierre et Saint-Paul*, autre port plus au S. Les Russes partirent de ce lieu en 1741 pour aller découvrir les îles de l'Amérique qui se joignent au N. O. de la Nouvelle-France.

Kiachta, au S. du lac Baïkal, ville construite en 1728, sur les confins de la Sibérie, au gouvernement d'Irkutsk, pour y faire le commerce entre la Russie et la Chine, suivant le traité du 20 août 1727. C'est un composé de deux villes peu éloignées l'une de l'autre, l'une Russe, l'autre Chinoise. La première peut avoir 120 maisons; la seconde 200, mais mieux construites, plus propres et plus commodes que celles de la première. Elle se nomme *Zunchait*. C'est là que se transportent tous les objets de commerce entre les

deux empires. Tout s'y conclut par échange. Il n'y a point de femmes dans la ville Chinoise, par un effet de la politique qui défend aux femmes la plus légère communication avec les étrangers. Les commerçans ont ordinairement un associé, qui reste un an à Kiachta, et quand l'autre apporte des marchandises, celui-ci remporte celles qu'il a échangées.

Kolivan. — Ce gouvernement comprend la partie S. de l'ancienne Sibérie; il s'étend au S. jusqu'aux monts Altaïques. Il abonde en forêts de cèdres. Il produit du blé dans plusieurs endroits, et dans d'autres il y a d'excellens pâturages. Population 400,000 habitans.

Kolivan, capitale près de l'Oby, est une ville nouvellement bâtie.

Jéniseik, à l'E. sur la gauche, est une ville assez grande et bien peuplée, d'une lieue et demie de circuit. Le fleuve *Jénisséi* se déborde comme le Nil, l'espace de 18 lieues. Ce fleuve ne peut être navigué fort loin, à cause de neuf cataractes qui, étant à quelque distance les unes des autres, interrompent la navigation. Le grand froid empêche les arbres fruitiers d'y porter des fruits; il n'y vient que des groseilles sauvages rouges et noires. Le plus grand froid observé jusqu'à ce jour a été le 16 janvier 1735. Le mercure du thermomètre baissa pendant quelques heures à 70 degrés au-dessous de la congélation. La situation de cette place rend son commerce assez florissant. Les marchands de Tobolsk et d'autres lieux viennent y faire l'échange de leurs marchandises. Les habitans passent pour être rusés et trompeurs.

Tomsk, entre les deux bras de la rivière de Tom. Elle fournit de belles fourrures blanches. On a découvert dans le voisinage de cette ville d'anciens tombeaux, d'où l'on a tiré des pièces d'or et d'argent, des agraffes, des boucles, des chaînettes, des bagues et des ustensiles de table : ce qui marque que ce pays a été autrefois habité par une nation plus puissante que celle qui l'occupe. Il y a dans ses environs des mines de plomb, de fer et de cuivre, et son terroir est fertile.

Ufa. — Ce gouvernement est une contrée hérissée des chaînes du Caucase. Des forêts élevées de distance en distance, défendent les passages des montagnes et des rivières qui en descendent. C'est dans cette région, auparavant inhabitée, qu'aujourd'hui les Persans viennent déposer et cacher, à la rapacité des brigands, leurs effets échappés aux guerres civiles.

Orenbourg, capitale, est une place d'armes régulièrement bâtie. Le commerce se fait par les Bucariens et les Kirguis, qui y viennent par caravanes. Ils y exportent non-seulement les étoffes de soie et de coton de leurs propres fabriques, mais aussi toutes sortes de marchandises qui viennent des Indes, comme étoffes, diamans, or et argent et peaux d'agneau; ils prennent en échange toutes les marchandises du cru de la Russie et des autres parties de l'Europe, sur-tout des cuirs de *roussi* et des draps fins.

Caucase. — Ce gouvernement est au S. et s'étend jusqu'au mont Caucase, qui lui donne son nom, et jusqu'au-delà de l'embouchure du Volga dans la mer Caspienne. C'étoit la demeure des Huns et des Avares, avant qu'ils passassent en Europe au 4e et au 6e siècle. On y voit les restes de nombre de villes que Tamerlan détruisit à la fin du 14e siècle. Les Russes s'en emparèrent en 1554 sur les Tartares *Nogais* qui y demeurèrent encore. Les froids en hiver sont très-rigoureux. La chaleur y est si forte en été, que, suivant les observations faites par M. Leich à Astracan, elle y surpasse quelquefois le 100 et même le 103e degré du thermomètre de Farenheit. Il y pleut très-rarement en été; et quand cela arrive, la pluie n'y dure pas plus d'un quart-d'heure; mais il règne, depuis le commencement de mai jusqu'à la fin d'août, un certain vent qui tempère la chaleur, qui sans cela deviendroit insupportable. Ce pays seroit totalement stérile sans le débordement du Volga. Mais les terreins bas sur les bords de ce fleuve, du Don et du Jaïk, sont d'une grande fertilité et produisent d'excellens pâturages: le blé au contraire n'y réussit point. Les fruits y viennent beaux; on y cultive, entr'autres, des melons de très-bon goût, des citrouilles et des concombres qui sont hauts d'une demi-aune: le mûrier y vient au mieux, si l'on vouloit s'en occuper. La vigne y pousse bien, et le raisin est d'un goût exquis et peut faire de bon vin. On recueille aussi du coton à Astracan. Il croît dans les vastes bruyères des fleurs, des simples, et diverses plantes potagères. On trouve une quantité prodigieuse de réglisse d'une hauteur extraordinaire, qui vient d'elle-même. Les bruyères ou déserts d'Astracan contiennent plusieurs lacs d'eau salée où le sel dépose en forme de cristal. Tous les environs sont tellement imprégnés de sel, qu'on n'y trouve nulle part de l'eau douce: cela provient peut-être de ce que l'eau de la mer Caspienne filtre par des canaux souterrains, et se reproduit dans les endroits

qui ne sont pas plus élevés que le niveau de la mer. On trouve aussi, dans ces pays, du gibier, des chèvres sauvages à cornes recourbées, des aigles et des faisans; et parmi les insectes, on remarque la *tarentule*. Le poisson de toute espèce y est très-abondant et à vil prix, et sur-tout les esturgeons qu'on pêche en abondance sur le Volga et qu'on sale. C'est avec les œufs de ces gros poissons qu'on fait le *caviar*, qui se transporte de tous côtés, et que les peuples du Nord mangent avec délices. On l'étend sur le pain comme du beurre.

Ekaterinograd, qui signifie la ville de Catherine, est située sur la *Malka*, et a été bâtie par Catherine II. Pour se garantir des incursions des Tartares, le gouvernement a fait tirer près de-là des lignes de postes militaires.

Astracan, est située dans une île du Volga, nommée *Seitza*, à l'embouchure de ce fleuve dans la mer Caspienne. Le principal bras du fleuve a en cet endroit 2,200 pieds de largeur. Cette ville a une vaste enceinte fermée par des murailles de briques qui tombent en ruine et une forteresse où réside le gouverneur. Les maisons sont de bois : ce qui la rend sujette aux incendies. Les rues sont larges et tirées au cordeau. Elle a une amirauté, quelques édifices et plusieurs églises, et des faubourgs considérables. Les vaisseaux qui sont dans le canal qui communique à la rivière du Kutum et au Volga, y sont autant à l'abri que dans le port le plus sûr. On fait monter le nombre de ses habitans à 45,000, tant étrangers que Russes et naturels. Sa situation est avantageuse pour le commerce, qui consiste en soies de Chamaki et du Ghilan, cotons filés et non-filés d'Ispahan, épiceries, drogues, riches étoffes de Perse et de l'Inde, perles, diamans et tapisseries, or et argent, sable d'or, peaux d'agneau de Bucarie, cuirs de *roussi*, lapis-lazuli, rhubarbe, thé et plusieurs autres articles. On donne en retour de la cochenille, de l'indigo, du fer, des galons, des draps de France. Cette ville possède quelques manufactures de soieries et d'étoffes de coton. Astracan est défendue par une forte garnison. En 1670, le rebelle Stenkorasin se rendit maître de cette ville par trahison.

Kisliar, au S., cette ville est bâtie en bois et mal percée. Elle a une forteresse, des écoles publiques, et un bazard assez grand.

Cuban ou Circassie russe. — *Taman*, ville forte, sur le détroit de Zabache, est située dans une île qui porte son nom.

Géorgie. — Cette contrée est divisée par les montagnes en deux parties; l'une orientale qui appartenoit à la Perse, comprend le *Caket* au N. et le *Carduel* au S.; c'est ce qu'on appeloit autrefois *l'Ibérie Asiatique;* l'autre occidentale, qui comprend trois provinces, savoir la *Mingrélie*, *l'Imirette* et le *Guriel*, qui répondent à *l'ancienne Colchide.* Tous ces pays appartiennent maintenant à la Russie depuis la mort du prince Héraclius en 1800. Cette grande région est un des plus fertiles pays de l'Asie : il n'en est guère de plus abondant, ni où le bétail, le gibier, le poisson, la volaille, les fruits, les vins, soient plus délicieux : il donne aussi une grande quantité de grains. Les vins du pays, sur-tout de Teflis, se transportent en Arménie, en Médie, et jusqu'à Ispahan, où ils sont réservés pour la table du Sofi. La soie s'y recueille en quantité; mais les Géorgiens, qui la savent mal apprêter, et qui n'ont guère de manufactures chez eux pour l'employer, la portent chez leurs voisins, et en font un grand commerce en plusieurs pays de la Turquie, sur-tout à Erzerum et aux environs. Les seigneurs et les pères étant maîtres en Géorgie de la liberté et de la vie, ceux-ci de leurs enfans et ceux-là de leurs vassaux, le commerce y est très-considérable; il sort chaque année plusieurs milliers de ces malheureux de l'un et de l'autre sexe avant l'âge de puberté, lesquels se partagent entre les Turcs et les Persans, qui en remplissent leurs sérails. Le sang de Géorgie est, selon Chardin, le plus beau qui existe : « La nature, dit-il, a répandu sur la plupart des femmes des graces qu'elle n'ont pas ailleurs; et l'on ne trouve en aucun lieu ni de plus jolis visages ni de plus fines tailles que celles des Géorgiennes: mais leur impudicité est excessive ». Quoique les mœurs et les coutumes des Géorgiens soient un mélange de celles de la plupart des peuples qui les environnent, ils ont en particulier cet étrange usage, que les gens de qualité y exercent le métier de bourreau: bien loin qu'il soit réputé infame comme dans le reste du monde, c'est un titre glorieux pour les familles. Les Arméniens sont presque en aussi grand nombre dans le pays que les naturels même. Souverainement méprisés, ils remplissent les derniers emplois, font la partie la plus considérable du commerce de Géorgie, et s'enrichissent aux dépens du pays.

Carduel. — *Teflis*, capitale de cette province et de toute la Géorgie, est une belle, forte et considérable ville,

sur la rive droite du *Kur*, au pied d'une montagne : on y compte 30,000 habitans Arméniens, Géorgiens. C'étoit la résidence du prince Héraclius, souverain de la Géorgie, qui en 1783, renonça à la suzeraineté des Turcs et des Persans, et se mit sous celle de la Russie. Il se fait dans Teflis, un commerce considérable en fourrures. On y voit de beaux bazards et des caravanserais très-bien entretenus. Toutes les maisons sont en pierres, remarquables par leur propreté, avec des toits en plate forme, qui servent de promenades aux femmes.

Mingrélie.—C'est un pays couvert de bois, mal cultivé, et qui produit néanmoins du grain, blé ou millet, suffisamment pour la nourriture des habitans. Il y a beaucoup de vignes, qui donnent d'excellent vin; elles croissent autour des arbres, et poussent des ceps si gros qu'un homme peut à peine les embrasser. On y trouve aussi d'admirables pâturages, qui nourrissent quantité de chevaux. Les pluies qui sont fréquentes pendant l'été, renouvellent ces pâturages, mais rendent la saison humide et malsaine. Le gibier abonde dans les vallées et les bêtes sauvages dans les montagnes. La viande de bœuf et de porc y est à très-bon marché. Les Turcs font quelque commerce en Mingrélie ; ils en tirent de la soie, du lin, des peaux de bœufs, de la cire, du miel, et quantité d'esclaves dont les gentilshommes trafiquent. Les femmes sont aussi belles qu'en Géorgie et en Circassie; il semble que ces trois peuples ne fassent qu'une seule et même race. Les moins belles, et celles qui ont atteint un certain âge, se fardent beaucoup ; mais les autres se contentent de peindre leurs sourcils en noir. Elles portent un voile qui ne couvre que le dessus et le derrière de la tête ; elles sont spirituelles et affectueuses, mais, en même temps, perfides et capables de toutes sortes de traits de coquetterie, d'astuce et de noirceur, pour se faire des amans, pour les conserver ou pour les perdre. Les hommes sont élevés au larcin, l'étudient et en font leur plaisir. Le concubinage, la bigamie et l'inceste sont des actions autorisées en Mingrélie. Les Mingréliens sont d'ailleurs vains, perfides, cruels et ivrognes. La jalousie n'entre point dans la tête des maris : quand un homme surprend sa femme couchée avec un galant, il lui fait payer pour amende un porc, qui se mange entr'eux trois. Le Caucase met les Mingréliens à couvert des courses des Circassiens, par sa hauteur et par des murailles qu'ils ont élevées dans les endroits les plus accessibles, et

qu'ils font garder avec soin. Ils n'ont point de villes, mais des bourgs et des villages avec des maisons séparées les unes des autres. La chasse est leur occupation ordinaire; ils mettent leur félicité dans la possession d'un bon cheval, d'un bon chien, et d'un excellent faucon : leur principal commerce consiste en esclaves; ils vendent leurs propres enfans en les échangeant pour des hardes et pour des vivres.

Savatopoli ou *Isgaour*, capitale, sur la mer Noire, à l'endroit où la côte orientale se joint à la septentrionale. C'est une ville assez mal bâtie. Près de là est un lieu nommé *Pejuvitas*, où est l'église cathédrale du patriarche ou catholique des Mingréliens. Les Théatins ont une mission et un couvent dans un village de ce pays. C'est la *Sébastopolis* ou la *Dioscuria* des anciens.

Imirette. — C'est un pays de bois et de montagnes comme la Mingrélie; mais il a de plus belles vallées et des plaines plus délicieuses. Il s'y trouve des minières de fer. L'argent y est assez commun, et on y bat monnoie. Quant aux mœurs et aux coutumes, elles sont les mêmes qu'en Mingrélie, qui a été autrefois sous sa domination ainsi que les peuples du Guriel. La Turquie ne s'est point souciée de s'emparer de tous ces pays limitrophes où il est impossible d'observer le mahométisme, parce qu'ils n'ont rien de meilleur que le vin et le porc défendus par la loi mahométane, outre que le peuple y est errant, épars et vagabond; de manière que les Turcs se sont contentés de faire en sorte que toutes ces provinces leur servissent de pépinières d'esclaves. On dit qu'ils en tirent 6 à 7,000 chaque année. Des égards et des obstacles à-peu-près semblables empêchent encore apparemment les Turcs d'incorporer à leur empire les vastes plaines de Tartarie et de Scythie, et les pays immenses du mont Caucase. C'est une observation remarquable que cet ancien usage de tribut d'enfans pour esclaves. La Colchide le payoit à la Perse, dès les premiers âges du monde: c'est une autre chose bien singulière que, dans tous les siècles, ces régions maritimes de la mer Noire aient produit de si beau sang et en aussi grande quantité.

Cotatis, capitale, ville forte. Les Russes y entretiennent garnison. Elle est sur le Phase, rivière autrefois célèbre.

Saratow. — Ce gouvernement renferme des lacs salans. On y élève beaucoup de vers à soie. Les productions du pays consistent en blé, chanvre, soie, huile de chénevis, cuirs, suifs, bétail et poisson. Entre la Medveditsa et l'I-

lavlia, ainsi que sur les bords du Volga, se sont établies des colonies de divers peuples de l'Europe, qui s'occupent beaucoup de l'agriculture, et sur-tout de la culture du tabac; d'autres élèvent des troupeaux, quelques-uns exercent des métiers, ou ont établi des fabriques. Sur la Sarpa, en 1767, il s'est établi une colonie de Frères Moraves, qui est devenue très-florissante, et se nomme *Sarepta*. Catherine II leur avoit donné un terrein et avancé des fonds pour la culture. Il font des étoffes de soie, de coton, des mouchoirs. Population 600,000 habitans.

Saratow, capitale, sur la droite du *Volga*, est une ville marchande, populeuse et très-florissante, depuis le règne de Catherine II. La navigation du Volga facilite le transport des marchandises, et donne une grande activité au commerce.

Penza. — Ce gouvernement est situé sur la rive droite du Volga. Il abonde en blé. On y élève beaucoup d'abeilles; et l'on y fait une grande quantité d'eau-de-vie de grain. Ce pays est célèbre par ses manufactures de draps, ses fabriques de fer, de potasse, de couperose, de savon, de cuirs et de verre. Population 600,000 habitans.

Penza, capitale, située près de l'embouchure de la Soura. On y compte 746 marchands.

Sinbirsk. — Ce gouvernement est situé sur les bords du Volga. La culture et la pêche sont les deux plus grandes ressources du pays. Population 700,000 habitans.

Sinbirsk, capitale, est sur la rive occidentale du *Volga*. Cette ville est belle et marchande. On y compte plus de 3,000 maisons de commerce.

Casan. — Ce gouvernement, dans lequel ceux de Sinbirsk, Penza, Viatca, Permia, étoient compris, est très-fertile en blé, grains, légumes, chanvre, albâtre, salpêtre, et toutes sortes de fruits. Il s'y fait un grand commerce de pelleteries, de cuirs de roussi, et de maroquins, et il fournit des bois de construction. On y fait des huiles de chénevis et de noix, du savon, de la cire, &c. Population 700,000 ames.

Casan, capitale, grande ville, riche et bien peuplée, a beaucoup d'églises et une forte citadelle, bâtie de pierres, où les Tartares ont défense d'entrer, sous peine de la vie. Les habitans sont riches, et ils font un grand commerce avec les Turcs, du côté de la mer Noire. Cette ville est le siége d'un archevêché. Il y a aussi un gymnase, qui dépend de l'université de Moscow, et où l'on enseigne les

belles-lettres, les langues latine, française et allemande, les mathématiques et les exercices du corps. Indépendamment des bourgeois, on compte dans cette ville beaucoup de riches Tartares, qui commercent avec la Sibérie. Le czar Jean Basile prit Casanen 1552; et son fils Wasilowits, en 1554, se rendit maître de tout le royaume de Casan, qu'il conquit sur les Tartares. Les maisons de cette ville sont presque toutes de bois; elle a essuyé un grand incendie le 26 août 1765. Outre une fabrique de toiles, pour l'usage des troupes nationales, elle a des fabriques de cuir de roussi, et de maroquins extrêmement estimés. Elle est à l'embouchure de la *Kasanka* qui près de là se jette dans le Kremel et le Volga. Cette ville est divisée en trois parties, la ville et les faubourgs.

Viatca. — Ce gouvernement est montagneux et marécageux. Plusieurs endroits sont susceptibles de culture et produisent d'excellens pâturages, couverts de troupeaux. Le pays fournit du blé, du miel, du lin, de la cire, du suif, du cuir de roussi, des bois de construction, et toutes sortes de graines; il y a des fonderies et des forges de fer. Population 800,000 habitans.

Viatca, capitale. On compte dans cette ville 1,400 marchands, qui font le commerce d'expédition pour Archangel.

Permia. — Ce gouvernement s'étend des deux côtés des monts Poyas. Ses productions minérales consistent en or, cuivre, fer, et l'on y fait une si grande quantité de sel, que 20,000 ouvriers sont continuellement occupés à y travailler. On y trouve des carrières de marbre. Il produit des grains et de bons pâturages. La chasse et la pêche y sont abondantes. Population 800.000 ames.

Permia, capitale, sur le *Kama*; ville nouvelle fondée par Catherine II, habitée par beaucoup de marchands.

Solkamskaia, capitale, sur le *Kama*. Elle consiste environ en 800 maisons de bois et quelques églises; elle a été bâtie par les Russes, et est renommée par ses chevaux et ses salines. Ses habitans sont en partie Russes et en partie Tartares.

TARTARIE INDÉPENDANTE.

Limites, division et situation.

CETTE partie de la Tartarie qui s'étend plus au S. que la précédente, et fort loin vers l'O., est bornée au N. par la Russie d'Asie; au S. par les Indes et la Perse; à l'O. par la mer Noire. La Tartarie indépendante est ainsi divisée en deux parties fort inégales. L'Orientale est très-grande en comparaison de l'autre, et contient, d'E. à l'O., les Etats du *Contaisch* ou grand Kan des Kalmoucks.

Division de l'E.		Division de l'O.
Eluths. Tibet. Turkestan (1) Pays des Usbecks.	La partie Occidentale est entre la mer Caspienne, la mer Noire, et celle d'Azow. Elle comprend : Le Daghistan. La Circassie.	

Mœurs et usages des habitans. — Voyez la *Grande-Tartarie* qui précède.

TOPOGRAPHIE.

KALMAQUIE. — Elle s'appeloit *Géte* au 15e siècle, du temps de Tamerlan, et c'est le pays des anciens Massagètes. Il a de belles plaines au milieu des montagnes dont il est rempli. On y remarque deux lacs, entr'autres le lac *Saizan* au N. E. La rivière d'Irtich prend sa source aux environs, traverse le lac, puis coule au N. O. pendant plus de 60 lieues, servant en cet endroit de limites aux Russes et aux Eluths; l'autre lac est celui de *Palkati*; il est à l'O. Les Etats du Contaisch, ou grand Kan des Kalmoucks s'étendent du N. O. au S. E., et ont environ 600 lieues de long sur

(1) Voyez les Etats tributaires de la Chine pour la description de ces contrées qui ont été soumises dernièrement par les Chinois, dans les années 1789, 90 et 91.

400 de large. Quoiqu'il y ait des villes dans cette contrée, ces Tartares demeurent sous des tentes, et ils ne s'appliquent point à l'agriculture, malgré la beauté du climat et la fertilité du pays, très-abondant en pâturages.

Harcas ou *Urga*, sur l'*Ili*. Ce n'est qu'un grand camp où réside ordinairement le constaisch. Il peut être regardé pour cette raison comme la capitale de ses Etats.

Cialis, ville assez marchande, au S. E., dans un pays très-fertile, qui faisoit ci-devant un Etat particulier.

KARASM ou CORCAN. — Cette contrée est possédée par une branche d'Usbecks moins civilisés que les autres. Les Russes leur ont donné le nom de Tartares de *Chiwa*, parce que ces Usbecks appellent de ce nom le pays où leur prince demeure la plus grande partie de l'année, sur les bords du Gihon; il est situé à l'O. vers la mer Caspienne.

Corcan, ou *Urgens*, capitale, vers le N. C'est une ancienne ville, qui est devenue fort peu de chose par la négligence des Tartares. Le kan de Karasm y fait sa résidence pendant l'hiver.

Carschi ou *Karschi*, ville grande et bien peuplée. Ses habitans font beaucoup de commerce dans le nord des Indes. Sur les bords de la mer Caspienne demeurent les *Turckmens noirs*, qui dépendent du kan de *Karasm*.

DAGHISTAN, CIRCASSIE, ET PETITS PEUPLES LIBRES DU CAUCASE ET DU CUBAN. Tous ces pays, auxquels on donne souvent le nom général de *Circassie*, sont à l'O. de la mer Caspienne; ils ont au S. la mer Noire et le mont Caucase, par lequel ils sont séparés de la Perse, de la Géorgie et de la Mingrélie; à l'O., le détroit Caffa et la mer d'Asof, qui les séparent de la Petite Tartarie; au N., le Don et le gouvernement d'Astracan, qui appartient à la Russie. On les divise en trois parties: le *Daghistan* au S. E.; la *Circassie* au N. et à l'O.; enfin, le pays qu'habitent les petits peuples du Caucase et du Cuban, dont une partie a été cédée dernièrement à la Russie par la Turquie.

DAGHISTAN.—Ce pays est possédé par une espèce de Tartares très-sauvages, fort laids et grands voleurs. Ils sont mahométans, mais sans instruction. Ils habitent sur les bords de la mer Caspienne, près de la province de Perse, nommée de *Chirvan*. Ils ont plusieurs princes, dont le premier s'appele *Chefcal*. Son élection se fait par le sort. Lorsqu'il est mort, tous les princes de la nation s'assemblent, et après s'être rangés en cercle, on jette au milieu d'eux une pomme

d'or. Celui qu'elle touche est reconnu kan. Leur pays, quoique situé sur les montagnes, d'où il a pris son nom, est très-fertile, sur-tout en fruits ; et c'est une loi chez eux qu'on ne peut se marier qu'après avoir planté cent arbres fruitiers. Les Russes les assujettirent en 1722 ; mais ils recouvrèrent entièrement leur liberté en 1739.

Circassie. — Ce pays est situé entre la mer Caspienne, ayant au N. le gouvernement d'Astracan ; du côté opposé, la Mingrélie et la Géorgie. Les habitans professent une religion moitié chrétienne et moitié mahométane ; une partie de ce pays est soumise à la Russie, une partie aux Turcs ; et les autres sont indépendantes. Le commerce principal de la Circassie consiste en pelisses, en fourrures et en femmes, qu'ils vendent aux Turcs et aux Persans. Elles ont la réputation d'être plus belles qu'en aucun pays de l'Asie. Les hommes, au contraire, ressemblent les autres Tartares mahométans ; ils sont basanés, et d'une taille médiocre, mais épaisse. Leur tour de visage est large et plat. Leurs traits sont grossiers ; ils rasent leurs cheveux noirs, de la largeur de deux doigts, depuis le front jusqu'à la nuque, à l'exception d'une pointe qu'ils conservent sur le sommet de la tête. Ils portent un manteau de feutre ou de peau de mouton, noué sur l'épaule avec une aiguillette ; mais ce manteau ne leur couvre qu'une partie du corps. Leurs armes sont l'arc et la flèche. Un grand nombre d'entr'eux se sert adroitement du sabre et des armes à feu. Ces hommes si laids sont cependant pères des plus belles femmes de l'univers. Il semble que la nature conserve à la fille les formes les plus agréables de sa mère, tandis que le frère hérite de toute la difformité du père. Les Circassiens sont presque tous voleurs, perfides, barbares. Ceux qui vivent sous la domination russe se civilisent peu à peu. Ils se nourrissent de la chasse, de leur bétail, de l'agriculture, et excellent même à monter ces chevaux tartares dont on vante tant la vîtesse. Le pays produit toutes sortes de fruits et de légumes. On trouve des mines d'argent, près les montagnes [illegible] Caucase. C'est de la partie montueuse que viennent c[illegible] chevaux si estimés en Russie, et dans tous les pays du mond[illegible] Ces peuples ont des princes particuliers auxquels ils obéissent

Tarkou, capitale, sur la mer Caspienne. Les Russes l'avoient fortifiée.

Bésini, que l'on appeloit autrefois *Petigor*, parce qu'elle est voisine des Petigoriens, environ au milieu de la Cir-

cassie. Les Turcs y mettent un Bey, lorsqu'ils sont en guerre avec les Russes.

Les environs du *Caucase* et du *Cuban* sont habités par plusieurs petits peuples libres, dont les mœurs, les usages sont les mêmes que ceux que nous avons déjà décrits.

Les *Turckmens blancs* habitent entre la mer Caspienne et le lac *Aral*. Ils sont aussi Mahométans, et campent de lieu en lieu. Les Turcs-Ottomans paroissent sortir d'eux.

Pays des Usbecks. — C'est la partie de la Tartarie la plus voisine de la Perse; elle répond à ce qu'on appeloit anciennement la *Sogdiane* et la *Bactriane*. Les califes, ou successeurs de Mahomet, l'ont possédée. Il s'est élevé dans le pays plusieurs souverainetés, qui furent détruites par Genghis-Kan en 1224. Ce fut un essaim de ces peuples qui fit tant de mal aux chrétiens croisés de la Terre-Sainte, et qu'on connoit dans l'histoire sous le nom de *Korasmins*. Ce pays fut, avec une partie du Turkestan, le partage de Zagathai, l'un des fils de Genghis-Kan : c'est ce qui a fait qu'il a porté son nom pendant environ 300 ans. Tamerlan, qui étoit aussi Mongol ou Mogol, quoiqu'il ne fût pas de la famille de ce prince, commença à y régner en 1369. Les princes Usbecks, descendans d'un autre fils de Genghis-Kan, qui s'étoit établi au N. E. de la mer Caspienne, s'emparèrent de ce pays en 1498, et lui donnèrent leur nom, en obligeant les fils de Tamerlan de se réfugier aux Indes, où ils ont fondé l'empire du Mogol.

Le pays des Usbecks est traversé par le *Gihon*, qui se déchargeoit autrefois dans la mer Capienne; mais les Usbecks, incommodés par les pirates de cette mer, ont fermé son embouchure, et ont partagé ses eaux par des canaux qui arrosent leurs terres. Elles sont très-fertiles en certains endroits, où elles rapportent du blé et d'excellens fruits; mais les peuples, au lieu de cultiver tranquillement leurs terres, ne sont occupés qu'à faire des courses sur leurs voisins, qu'ils pillent autant qu'ils peuvent. Ils passent néanmoins pour les plus civilisés et les plus savans des Tartares mahométans. Au milieu d'eux demeurent les Sarts et Bucariens, qui sont les plus anciens habitans du pays, et qui ne ressemblent en rien aux Usbecks. Les Usbecks sont bons guerriers, et leurs femmes, qui sont aussi courageuses, les accompagnent souvent dans leurs expéditions. Cela rend vraisemblable ce que l'histoire ancienne fabuleuse rapporte des Amazones : aussi étoient-elles de la nation des Sauromates, espèces de Scythes ou de Tartares.

ARTICLE III.

EMPIRE DE LA CHINE.

Cet Empire contient trois grandes parties :

LA CHINE ;
LA TARTARIE CHINOISE ;
LES ÉTATS TRIBUTAIRES DE LA CHINE.

CHINE.

ÉTENDUE. SITUATION.

Long. 550 l. { Entre } 94e et 122e d. de long. E.
Larg. 500 { les } 21e et 41e d. de lat. N.
Cont. 144,222 lieues carr., à raison de 2500 hab. par l. carr.

Limites.

LA Chine est bornée au N. par la Tartarie Chinoise et par un mur de pierre d'une construction surprenante, de 500 lieues de longueur ; à l'E. par la mer Pacifique, qui la sépare de l'Amérique Septentrionale ; au S. par la mer de la Chine ; et à l'O. par le Tonquin, les provinces de Tartarie, et les montagnes de Tibet et de Russie.

Division. — La grande division de cet empire est comme il est marqué dans le tableau suivant :

DIVISION.

PROVINCES(1).	POPULATION.	Milles carrés.	ACRES.	CAPITALES.
Au Nord.				
Shan-sée.....	26,000,000	54,268	35,371,520	Tai-yuen-fou.
Shen-sée.....	30,000.000	154,008	98,565.120	Si-ngnan-fou.
Pé-ché-lée....	37,000,000	58,949	37,727,360	Pékin.
Shan-tung....	24,000,000	65,105	41,666,560	Tsi-nan-fou.
Au Centre.				
Ho-nan.....	25,000,000	65,104	41,665,560	Cai-song-fou.
Kiang-nan, 2 provinces....	32,000,000	92,961	59,495,048	Kiang-nan-fou.
Tche-kiang...	21,000,000	39,151	25,056,000	Hang-tcheou-fou.
Se-chuen.	27,000,000	166,800	109,762.000	Tching-tou-fou.
Hou-quang...	29,000,000	154,770	92,652,800	Vou-thang-fou.
Kiang-sée....	19,000,000	72,196	46,192,640	Nan-tchan-fou.
Fo-cheng.....	15,000,000	53,480	34,227,200	Fou-theou-fou.
Au Sud.				
Yu-nan.....	8,000,000	109,969	69,100,160	Yonan-fou.
Koei-cheou...	9,000,000	64,554	41,314,560	Koei-yang.
Quang-sée....	10,000,000	78,250	50,080,000	Quei-ling-fou.
Quan-tung....	21,000,000	79,456	50,851,840	Canton.
Somme totale..	333,000,000	1,297,999 144,2221.c.	830,719,360	

TARTARIE CHINOISE.		ÉTATS SUJETS ou TRIBUTAIRES DE LA CHINE.	
PROVINCES.	CAPITALES.	*Au Nord-Est.*	des Kirguis, des Caissacks, &c.
		Corée.	*Au Sud.*
Chen-yan..	Mougdon.	*Au Nord-Ouest.*	Tonquin.
Kirin.....	Kirin.	Eluths.	Cochinchine.
Tritcicar...	Tritcicar.	Grande et Petite-Bucaries.	Siam.
		Le Grand-Tibet.	Iles de Lieou-Kieou.
		La grande-horde	

(1) Ce tableau de la population et de l'étendue de la Chine propre, séparée de la Tartarie Chinoise par la grande muraille de 500 lieues, a été fait d'après les renseignemens fournis par le mandarin *Chow-ta-zhin* au lord *Macartney*, dans son voyage à la Chine en 1792, 93 et 94, en qualité d'ambassadeur du roi d'An-

Il est nécessaire d'informer le lecteur que les détails contenus dans le compte volumineux de Duhalde sur la Chine, sont tirés des écrits des jésuites et autres religieux envoyés en ce pays par les papes, mais dont les missions sont finies depuis plus d'un demi-siècle. Quelques-uns de ces Pères étoient des hommes de beaucoup de pénétration et de jugement, et avoient d'excellentes occasions d'être informés de tout ce qui s'étoit passé depuis cent ans ; néanmoins ce qu'ils disent de cet empire est avec raison suspect. Ils avoient de puissans ennemis à la cour de Rome, où ils ne se soutenoient qu'en exagérant leurs travaux et leurs succès, aussi bien que l'importance de l'empire chinois. Si l'on doit ne recevoir qu'avec défiance leurs récits, on doit se défier encore davantage de ceux des voyageurs qui leur ont succédé, et qui avoient à peine la faculté de pénétrer dans l'empire plus loin qu'il n'étoit absolument nécessaire pour les intérêts de leur commerce. En raison de ce défaut d'informations, qui est avoué même par M. Grosier, écrivain récent sur ce sujet, nous serons beaucoup plus courts que nous n'aurions voulu l'être dans la description de ce fameux empire.

Nom. — Il est probablement dérivé d'un mot chinois, qui signifié milieu, d'après une opinion où sont les Chinois, que leur pays est situé au milieu du monde.

Montagnes. — La Chine, excepté vers le Nord, est un pays plat et qui ne contient aucune montagne remarquable.

Lacs, rivières et eaux. — Le lac *Poyang* est le plus grand de la Chine ; à plusieurs lieues de ce lac la campagne n'est qu'un désert marécageux, inhabité si ce n'est par quelques pêcheurs. Ce lac fournit de l'eau aux canaux ; les bords en sont assez élevés pour que les vaisseaux soient en sûreté. Les vagues

---

terre. Nous donnerons, dans la description de cet empire, un extrait de ce voyage, qui donne quelques nouvelles notions de ce célèbre empire.

s'élèvent quelquefois à une si grande hauteur, que les marins les redoutent autant que celles de la mer. Les principales rivières sont l'*Amur* et l'*Argun*, qui forment la limite entre la Tartarie Russe et la Chinoise; le *Hoang*, ou Wambo, ou la rivière Jaune; le *Kiam*, ou rivière Bleue, et le *Tay*. L'eau pour l'ordinaire à la Chine n'est point de bonne qualité, et dans quelques lieux elle doit être bouillie avant qu'on en fasse usage.

Baies. — Les principales sont celles de Nankin et de Canton.

Canaux. — Les canaux suffisent pour donner aux anciens Chinois la réputation du peuple le plus sage et le plus industrieux. La longueur et la commodité de ces canaux sont incroyables. On en voit un de 180 lieues de long qui passe sous des montagnes, dans des vallées, à travers des rivières et des lacs. C'est le plus grand et le plus ancien ouvrage de ce genre. Les plus considérables sont revêtus en pierre sur les côtés; quelques-uns ont jusqu'à 300 lieues de longueur, et sont assez profonds pour porter de gros vaisseaux, approvisionnés de toutes les commodités de la vie; en sorte que quelques personnes ont pensé qu'à la Chine, l'eau étoit couverte d'autant d'habitans que la terre. Les canaux sont bordés de quais en pierre, et portent quelquefois des ponts d'une construction qui étonne. La navigation est lente, les vaisseaux étant souvent tirés par des hommes. Il ne manque aucune des précautions que peuvent prendre l'art et la persévérance pour la sûreté des passagers, lorsqu'un canal est traversé par une rivière rapide ou exposé aux torrens des montagnes. Ces canaux, et la grande variété de leurs bords, font de la Chine un pays extrêmement agréable à voir, et les cantons naturellement arides en sont singulièrement fertilisés.

Forêts. — Telle est l'industrie des Chinois, que leur pays n'est pas embarrassé de bois et de forêts, quoique plus propre qu'aucun autre à donner des bois de charpente de toute espèce. Ce peuple n'en laisse

venir que ce qui est nécessaire pour l'usage ou l'agrément, ou bien sur le penchant des montagnes, d'où les bois peuvent être aisément conduits par eau en tous lieux.

Air, sol et productions. — L'air dans cet empire varie suivant les contrées ; vers le N. il est piquant ; au milieu il est doux, et chaud au S. Le sol produit en abondance, naturellement, ou par le secours de l'art, tout ce qui convient aux besoins, à l'utilité ou au luxe de la vie. Il donne deux récoltes par an, parce que la culture est proportionnée à la nature du terrein, dont les défectuosités sont réparées par le mélange d'autres terres, les engrais, l'arrosement, etc. L'homme est uniquement occupé à l'agriculture sans être distrait par aucun autre objet ; les soldats même s'y livrent. La culture du coton et des rizières, d'où la masse des habitans tire sa nourriture et ses vêtemens, est ingénieuse au-delà de l'expression. Les arbres rares et les productions aromatiques, tant médicinales que d'agrément, qui abondent dans les autres parties du monde, se trouvent à la Chine; mais il en est d'autres qu'elle possède exclusivement, et dont le catalogue formeroit un petit volume. Cependant il en faut faire connoître quelques-uns.

L'arbre à suif a la tige basse, l'écorce lisse, les branches courbées, les feuilles rouges et découpées en cœur, et il a à-peu-près la hauteur d'un cerisier ordinaire. Son fruit a toutes les qualités de notre suif, et lorsqu'il est fabriqué avec de l'huile, les naturels s'en servent comme de chandelles ; mais elles sentent mauvais et éclairent peu. Des arbres particuliers à la Chine, les uns donnent une espèce de farine, d'autres participent de la nature du poivre, quelques-uns ont une gomme, véritable poison, mais qui fournit le plus beau vernis du monde. Quoiqu'on puisse dire de ces arbres, et de plusieurs autres non moins beaux et non moins utiles, les Chinois, malgré leur industrie, tiennent si fort à leurs anciennes habitudes, que les espèces sont très-peu ou même ne

sont nullement améliorées par la culture. La même chose peut se dire de leurs fruits les plus précieux, qui, en général, sont loin d'égaler en saveur ceux d'Europe et d'Amérique ; cela vient de ce que les Chinois ne font pas usage de la greffe et n'entendent rien aux expériences qu'on peut tenter dans un jardin. Cependant les oranges qui sont fort communes en Chine y sont aussi assez bonnes ; les meilleures sont d'un rouge foncé. Sur les deux bords de la rivière Han-choo-foo on voit beaucoup de cannes à sucre, et les Chinois ont, dit-on, une manière plus simple de le façonner que celle usitée en Amérique. Les groseilles, les framboises et les olives ne se trouvent pas dans cet empire, mais en récompense ils en ont d'autres que l'Europe ne produit pas, tels que la scé-chée et le lée-chée. Le premier est un fruit rougeâtre à noyau, mou, applati, et dont la peau est très-lisse, il est de la grosseur d'une petite orange; le second est comme une cerise, on le confit, et alors il est assez doux.

Il seroit impardonnable de ne pas parler ici de la soie qui est si abondante en Chine, et sur-tout de l'arbrisseau qui porte le thé. Il est planté par rangées, et élagué pour arrêter ses écarts. Malgré les liaisons que nous avons depuis long-temps avec la Chine, les écrivains sont encore divisés sur la culture et les différentes espèces de cette plante. On pense communément que le thé verd et le thé boût viennent sur le même arbrisseau, mais que le second subit quelque préparation qui lui ôte ses qualités mordantes et lui donne une couleur plus foncée. Les noms qui distinguent les autres espèces, tels qu'*impérial*, *congo*, *singlo*, et autres semblables, ne viennent probablement que de la nature du sol d'où on les tire, ou de la province qui les produit. L'arbrisseau qui produit le thé vient comme une plante commune et semée par hasard çà et là. Cependant on le cultive assez régulièrement. On le sème par rangs éloignés de 4 pieds l'un de l'autre, et on a soin d'arracher les mauvaises herbes où il vient. On choisit rarement

les terreins bas et marécageux pour le cultiver, parce qu'ils sont destinés au riz, mais les collines et les pays montueux en sont couverts, sur-tout dans la province de Fo-chen. On ne le laisse pas devenir très-haut, afin de pouvoir cueillir les feuilles qu'on ramasse d'abord au printemps, et ensuite deux fois dans le cours de l'été. Les branches longues et tendres de cet arbuste croissent depuis la racine, de sorte qu'il n'a, pour ainsi dire, point de tronc. Il est aussi touffu que le rosier, et quand la fleur s'épanouit, elle ressemble assez à la rose. Il est certain que quelques espèces ont un goût plus fort et plus agréable que d'autres, ce qui vient du temps où on les a cueillies. On croit que le plus beau thé, nommé *fleur de thé*, s'importe par terre en Russie ; mais on trouve peu de différence entre les effets de ces diverses espèces sur le corps humain. La différence la plus sensible est entre le thé verd et le thé boût.

On pense que les Portugais ont eu l'usage du thé avant les Anglais, mais il a été introduit parmi ceux-ci avant la restauration : car il en est fait mention dans le premier acte du parlement de 1660, qui a accordé au roi durant sa vie le droit sur le thé. Catherine de Portugal, femme de Charles II, en répandit l'usage dans sa cour. Le ginseng, si fameux chez les Chinois comme le remède universel, et dont le monopole est exercé par les empereurs eux-mêmes, est maintenant reconnu n'être qu'une racine commune, et qui se trouve abondamment dans les colonies Anglaises de l'Amérique. Apportée en Europe, cette racine montre peu de qualités sanatives, et cela doit nous apprendre avec quelle précaution nous devons lire les premières relations de la Chine. Le ginseng est indigène de la Tartarie Chinoise.

Métaux et minéraux. — La Chine, si nous en croyons quelques naturalistes, produit tous les métaux et les minéraux connus. Le cuivre blanc est particulier à ce pays. Il ressemble à de l'argent et a le grain très-serré. Il paroît d'après une analyse exacte qu'il entre dans sa composition du cuivre, du

zink, un peu d'argent et quelques particules de fer et de nikel. On en fait toutes sortes d'ustensiles très-propres et très-jolis. Ce peuple excelle dans l'art de couler le fer, et en fait des plaques beaucoup plus minces que celles qu'on voit en Europe (1). Une des maximes fondamentales du gouvernement Chinois, est de ne point laisser s'introduire une surabondance d'or et d'argent, de peur d'éteindre l'industrie. Aussi les mines d'or sont-elles foiblement exploitées, et ce qui manque de ce métal dans la circulation, est suppléé par les grains que le peuple ramasse dans le sable des rivières et des montagnes. Les matières d'argent sont tirées des mines d'Honan; mais il n'y a point d'argent monnoyé; on s'en sert en lingots comme il sort du creuset avec une marque dessus pour attester le poids qui est ordinairement de dix onces.

Population, habitans, mœurs et usages. — Le nombre des habitans de la Chine est environ 11 fois plus grand que celui de la France, on l'évalue à 333,000,000, et tous ceux de l'âge de 20 à 60 ans payent une taxe annuelle. Malgré l'industrie du peuple, son étonnante population occasionne fréquemment la famine. Les parens qui ne peuvent nourrir leurs enfans femelles, ont la liberté de les jeter à la rivière; mais ils leur attachent au corps une gourde qui les soutient sur l'eau, et il se trouve souvent des gens riches et compatissans, qui, touchés des cris de ces enfans, les arrachent à la mort. Les Chinois sont de moyenne taille; ils ont le visage large, les yeux noirs et petits, le nez plus court que long. Ils ont des idées particulières sur la beauté; ils arrachent avec des pinces les poils de la partie inférieure du visage, n'en laissant qu'un petit nombre épars en forme de barbe. Leurs princes tartares les obligent de se couper les cheveux, et de ne porter, comme les Mahométans, qu'un petit bouquet sur le haut de la tête. Dans les provinces Septentrionales, ils ont le teint

(1) Voyage de Macartney.

clair, et basané vers le Midi : l'homme qui a le plus d'embonpoint est à leurs yeux le plus beau. Les gens de qualité et les savans, moins exposés au soleil, ont un teint délicat, et ceux qui sont adonnés aux lettres laissent croître énormément leurs ongles, pour faire voir qu'ils ne s'occupent d'aucun travail manuel.

Les femmes ont de petits yeux, les lèvres arrondies et vermeilles, la chevelure noire, les traits réguliers, et le teint délicat, quoique fleuri. La petitesse du pied est regardée comme la principale de leurs beautés, et pour leur donner cette perfection, on ne manque pas de leur emmailloter étroitement les pieds dans leur jeunesse ; en sorte que, dans un âge plus avancé, elles semblent chanceler plutôt que marcher. Ce bizarre attribut de la beauté a sans doute été imaginé par les anciens Chinois pour déguiser leur jalousie. Elles font, ainsi que les hommes, un grand usage du tabac, qui est très-commun en Chine.

Il seroit peu instructif et amusant pour le lecteur de donner le détail des formalités ridicules et empesées auxquelles s'assujettissent les Chinois, et sur-tout les gens de qualité, lorsqu'ils font ou reçoivent des visites : et d'ailleurs ces détails viendroient probablement trop tard, les mœurs des Chinois ayant beaucoup changé et variant tous les jours, depuis qu'ils sont tombés sous le pouvoir des Tartares. Il suffira d'observer que les législateurs de la Chine, regardant la soumission et la subordination comme les pierres angulaires de tout édifice social, ont imaginé ces marques extraordinaires de respect, toutes ridicules qu'elles nous paroissent, comme un témoignage du devoir et du respect des inférieurs envers les supérieurs ; et leur maxime capitale fut que l'homme qui manque de civilité, manque de jugement sain.

Les Chinois ont été peints comme les êtres du monde les plus vils, les plus malhonnêtes, les plus fripons, n'employant la vivacité naturelle de leur esprit qu'à perfectionner l'art de duper les nations avec lesquelles ils trafiquent, et sur-tout les Euro-

péens, qu'ils trompent avec grand plaisir, notamment les Anglais ; mais on observe qu'un Chinois seul peut tromper un Chinois. Ils sont plus pointilleux et plus processifs qu'aucun peuple du monde. Leur hypocrisie est extrême, et les gens riches pratiquent les fourberies les plus avérées, et emploient les moyens les plus bas pour s'avancer. Cependant, on doit se rappeler que quelques-uns de ces derniers détails sont donnés par des gens qui avoient peu de connoissance des diverses parties de l'empire, et ne connoissoient tout au plus que les ports de mer, où ils se trouvoient probablement avec beaucoup de gens rusés et fripons. Mais il paroît injuste d'imputer à une grande nation un caractère vicieux, d'après un petit nombre de faits quelqu'avérés qu'ils soient ; et nous n'avons pas une connoissance suffisante des parties intérieures de la Chine, pour former un jugement exact des mœurs et du caractère des habitans. Il paroît que quelques jésuites missionnaires ont trop exalté les Chinois, et que d'autres écrivains les ont trop déprimés.

Costume. — L'habillement varie suivant la distinction des rangs, et est entièrement reglé par la loi, qui a même fixé les couleurs distinctives des conditions. L'empereur et les princes du sang ont seuls le droit de s'habiller de jaune ; certains mandarins ont celui de porter du satin fond rouge, mais seulement aux jours de cérémonie. En général, ils sont vêtus de noir, bleu ou violet. Les couleurs auxquelles sont bornés les gens du peuple sont le noir ou le bleu, et leur habit est toujours de drap de coton uni. Les hommes portent des chapeaux en forme de cloche, qui, pour les gens de qualité, sont ornés de joyaux. Le reste du vêtement est aisé et large, consistant en une veste avec une ceinture, un habit ou robe par-dessus, des bottines de soie piquées en coton, et une paire de caleçons. Les dames des provinces méridionales ne portent rien sur la tête. Quelquefois leurs cheveux sont ramassés dans un filet, et quelquefois épars. Leur habillement diffère peu de celui

des hommes : seulement la robe ou vêtement de dessus a des manches larges et ouvertes. Au reste, l'habillement varie chez les deux sexes, suivant le climat.

Mariages. — Le célibat est rare même parmi les militaires de profession. Les parties ne se voient jamais que le marché n'ait été conclu entre les parens, marché qui se fait d'ordinaire quand les enfans deviennent adolescens. Le plus grand déshonneur, après celui de la stérilité, est de mettre au jour un grand nombre de filles, et si une femme de famille pauvre a le malheur d'en avoir 3 ou 4 de suite, il n'est pas rare qu'elle les expose sur les grands chemins, ou qu'elle les jette dans la rivière.

Funérailles. — Les gens d'un certain rang font faire de leur vivant leurs cercueils et leurs tombes. Personne n'est enterré dans l'intérieur d'une ville, et aucun cadavre n'y est introduit. Chaque Chinois a dans sa maison un tableau où sont écrits les noms de son père, de son aïeul et de son bisaïeul, et devant lequel il brûle souvent de l'encens, et se prosterne ; et quand un père de famille meurt, le nom du bisaïeul est effacé, et celui du nouveau décédé est ajouté au tableau.

Langue. — La langue chinoise ne contient que 330 mots, tous monosyllabes ; mais chaque mot est prononcé avec tant de diverses inflexions, qui ont chacune leur sens différent, que la langue est plus riche qu'on ne l'imagineroit d'abord, et fournit aux Chinois les expressions convenables pour toutes les circonstances. Les missionnaires qui ont adapté de leur mieux les caractères européens à l'expression des mots chinois, ont imaginé 11 marques et aspirations différentes (dont quelques-unes très-compliquées) pour peindre les différentes inflexions, élévations ou abaissemens de la voix, qui distinguent les diverses significations d'un même monosyllabe. Le langage oral étant aussi stérile et aussi resserré, est peu propre à la littérature : c'est pourquoi on se sert dans cette partie de caractères arbitraires, dont la

multiplicité et la complication sont étonnantes ; on en compte à-peu-près 80,000. Ce langage écrit ne s'adressant qu'à l'œil, et n'ayant aucune affinité avec la langue parlée, celle-ci est toujours restée rude et non-polie, tandis que la première a reçu toute la perfection possible.

Génie et sciences. — Le génie des Chinois leur est particulier ; sans aucune idée de ce qui constitue le beau dans les écrits, le régulier dans l'architecture, ou le naturel dans la peinture, ils saisissent le vrai sublime dans la disposition de leurs jardins et la distribution de leurs terreins. Ils font les opérations d'arithmétique avec une vîtesse incroyable, mais différente des Européens. Avant que ceux-ci eussent mis le pied dans leur pays, ils ignoroient les mathématiques et tous les arts qui en dépendent. Ils n'avoient nul endroit commode pour les observations astronomiques ; et ce qu'il y avoit parmi eux de connoissances métaphysiques n'étoit que dans la tête de leurs philosophes. Mais les arts introduits par les jésuites, y ont fleuri en peu de temps, et sont presque tombés vers l'époque du règne du Conghi, contemporain de Charles II, et il n'est pas probable qu'ils se relèvent jamais. On croit assez généralement qu'ils connoissoient l'imprimerie avant les Européens ; mais cela ne peut être vrai que de l'imprimerie en planches gravées, les caractères fondus et mobiles étant incontestablement une invention des Hollandais ou des Allemands. Les Chinois ont cependant des almanachs, imprimés avec des planches massives, plusieurs siècles avant la découverte de l'imprimerie en Europe.

La difficulté d'apprendre et de retenir une aussi grande quantité de signes arbitraires, qu'on en trouve dans ce qui peut être appelé la langue écrite des Chinois, retarde beaucoup chez eux les progrès des sciences. Mais il n'y a aucun pays où le savoir jouisse d'autant d'honneurs et de récompenses, et où il soit plus encouragé. Les *lettrés* sont respectés comme une espèce particulière, et forment la seule noblesse

connue à la Chine : quelque basse que soit leur naissance, ils deviennent mandarins, d'un ordre d'autant plus élevé que leur science est plus étendue ; mais d'un autre côté, dans quelque haut rang qu'ils soient nés, ils tombent promptement dans la pauvreté et l'obscurité, s'ils négligent les études qui ont élevé leurs pères. On a remarqué qu'il n'y a point de nation dans le monde où le chemin aux premières places de l'Etat soit plus librement ouvert aux plus basses classes, et où il y ait moins de grandeur héréditaire. Les Chinois divisent tous leurs ouvrages de littérature en quatre classes : la première est celle du roi, ou les livres sacrés qui renferment les principes de la religion chinoise, de la morale du gouvernement, et divers écrits curieux et obscurs sur ces importans sujets. L'histoire forme une classe à part ; cependant ils placent dans la première quelques monumens historiques, à cause de leurs rapports avec la religion et le gouvernement, et entr'autres la *Tekun-Tficou*, ouvrage de Confucius qui contient les annales de douze rois de Low, pays natal de ce sage illustre. La seconde classe est celle du *Su* ou *Che*, composée des histoires ou historiens. La troisième, nommée *Tsu* ou *Tse*, comprend la philosophie et les philosophes, et tous les ouvrages des lettrés chinois, les productions des religions et des sectes étrangères, que les Chinois considèrent seulement sous le point de vue d'opinions philosophiques, et enfin tous les livres relatifs aux sciences mathématiques, astronomiques, physiques, art militaire, de la divination, agriculture, et les arts et les sciences en général. La quatrième classe, appelée *tcie* ou *mélanges*, contient tous les ouvrages de poésie des Chinois, leurs pièces d'éloquence, leurs chansons, romans, tragédies et comédies. Les lettrés chinois dans toutes les époques de la monarchie, se sont moins appliqués à l'étude de la nature et aux recherches de la philosophie naturelle, qu'à celles de la morale, à la science pratique de la vie sociale, à la politesse et aux manières. On prétend que ce ne fut pas antérieurement à la dynastie

de Song, dans le 10e ou 11e siècle après J. C., que les philosophes chinois formèrent des hypothèses sur le système de l'Univers, et entamèrent des discussions scholastiques, en conséquence peut-être des relations qu'ils avoient eues long-temps avec les Arabes qui étudioient avec ardeur les ouvrages d'Aristote. Mais depuis que les Chinois ont commencé à donner quelque attention à la philosophie naturelle, ils y ont fait beaucoup moins de progrès que les Européens.

Les Chinois s'attribuent avec raison l'invention de la poudre à canon, dont ils firent usage contre Gengiskan et Tamerlan. Ils paroissent n'avoir point connu les armes à feu portatives, et ne s'être servis que de canons qu'ils nomment machines à feu; mais ils excellent dans les feux d'artifice. Leur industrie dans les manufactures d'étoffe, de porcelaine, de laque, et autres fabriques sédentaires, est étonnante, et ne peut être comparée qu'à leurs travaux de campagne, tels que la construction des canaux, l'applanissement des montagnes, la formation des jardins, et la navigation de leurs jonques et bateaux.

Antiquités et curiosités. — La Chine présente peu de curiosités naturelles qui n'aient été comprises dans les articles précédens. On trouve, en différentes parties de l'empire, quelques volcans, ainsi que des rivières et des lacs doués de qualités particulières. On dit que le volcan de Linesung fait quelquefois des explosions si furieuses de feux et de cendres, qu'elles causent des vents fougueux. On dit aussi que certains lacs pétrifient les poissons qu'on y jette. La grande muraille qui sépare la Chine de la Tartarie, et dont le but étoit d'arrêter les incursions des Tartares, a, suivant les relations, 4 à 500 lieues de long; elle passe sur des montagnes et traverse des vallées, et elle s'étend, au rapport de M. Grosier, de la province de Shen-sée au Wang-Hay, ou mer Jaune. Elle est, en plusieurs endroits, bâtie de briques et de mortier, et le tout si solidement lié, que, quoique sur

pied depuis 1,800 ans, elle est à peine dégradée. Le commencement de cette muraille est un large boulevard de pierres, construit dans la mer, dans la province de Pé-ché-lée, à l'E. de Pekin, et presque sous le même parallèle. Elle est bâtie comme les murs de la capitale de l'empire, mais beaucoup plus large, étant faite en terrasse et revêtue de briques, et elle a de 20 à 25 pieds de haut. P. Regis, et autres personnes qui ont levé la carte de ces provinces, ont souvent tiré des lignes sur le sommet, pour mesurer la base de leurs triangles, et prendre des points de mire avec un instrument; ils ont par-tout trouvé la muraille pavée et assez large pour cinq à six cavaliers de front. On a déjà fait mention des canaux prodigieux et des routes qui coupent cet empire.

Les montagnes artificielles présentent sur leurs sommets des temples, monastères et autres édifices: cependant ce qu'on raconte au sujet des cavités de ces montagnes, paroît fabuleux en quelques parties. On ne sauroit assez admirer les ponts chinois; ils sont quelquefois construits sur des bateaux fortement enchaînés l'un sur l'autre, mais de manière à pouvoir se séparer pour livrer passage aux navires: quelques-uns de ces ponts vont d'une montagne à l'autre, et sont d'une seule arche; celui qui traverse la rivière Saffrany, est long de 400 coudées, et haut de 500, quoique d'une seule arche; il joint deux montagnes. Dans quelques parties intérieures de l'empire il y en a, dit-on, de plus étonnans encore. Après ces curiosités de l'art, celles qu'on doit le plus admirer sont les arcs de triomphe: quoique l'architecture n'en soit pas dans le goût grec et romain, ils n'en sont pas moins beaux, et ont été érigés avec beaucoup de peine et de dépense, à la mémoire des grands hommes, on en compte en tout 1,100, dont 200 de magnifiques. Les sépulcres encore sont dignes de remarque. Les tours, qui ont servi de modèles pour la construction de celles qu'on voit si communément en Europe, sous le nom de pagodes, sont d'un

grand embellissement pour le pays ; elles paroissent bâties suivant un ordre régulier, et elles sont toutes d'un travail achevé, ornées de sculptures délicates et de dorures. La tour de Nankin, qui a 200 pieds de haut et 40 de diamètre, est la plus admirée : on la nomme la tour de porcelaine, parce qu'elle est revêtue de tuiles chinoises. Les temples sont particulièrement remarquables pour le goût et l'imagination qui ont présidé à leur construction, ainsi que par leur grandeur, la bizarrerie de leurs ornemens et la laideur de leurs idoles. Les Chinois sont singulièrement passionnés pour les cloches, qui même donnent le nom à une de leurs principales solennités. Il y a à Pekin une cloche de 120,000 pesant ; mais le son en est désagréable. Le dernier objet de curiosité dont nous parlerons, ce sont les feux d'artifice, qui surpassent ceux des autres nations. En un mot, chaque province de la Chine offre une scène de curiosités. Les bâtimens, à l'exception des pagodes, n'étant assujettis à aucun ordre, et étant susceptibles de toutes sortes d'ornemens, sont d'une variété infinie et d'une délicatesse charmante, sans manquer de magnificence ; ils plaisent à l'œil et à l'imagination, et présentent une diversité d'objets qu'on ne peut trouver dans l'architecture d'Europe.

TOPOGRAPHIE.

Provinces, villes, édifices publics et particuliers.

Shen-Sée. — C'est la plus grande province de la Chine. Les empereurs y ont fait leur résidence pendant plusieurs siècles. Les montagnes nourrissent beaucoup de bétail, surtout des mulets, et les plaines produisent toutes sortes de bons fruits et d'excellent blé. Les habitans de cette province sont plus robustes, plus braves, et même d'une plus belle taille que les autres Chinois, ce qui rend leur milice redoutable.

Si-ngan-fou, capitale, grande et belle, sur la rivière de *Guei*. Elle est située dans une grande plaine, et ses murs forment un carré régulier. Ils ont quatre lieues de tour, et

sont très-hauts et fort larges. Quelques-unes des portes de cette ville sont magnifiques et d'une hauteur extraordinaire. On y voit le palais qui servoit de demeure aux anciens monarques. La garnison Tartare, commandée par un général de cette nation, et destinée à défendre le Nord de la Chine, demeure dans une partie séparée de l'autre par un mur.

On trouva en 1625, près de cette ville, en creusant les fondemens d'une maison, une table de marbre avec une inscription en caractères chinois, avec des mots syriaques, et une croix gravée au haut de cette table. Plusieurs savans se sont appliqués à chercher l'intelligence des mots et des figures gravées sur ce monument. L'écriture contient 62 signes en caractères chinois, distingués en 29 colonnes. Elles renferment un discours sur les principaux articles de foi. Il est fait aussi mention de plusieurs points de la discipline ecclésiastique, de la messe, &c. On y trouve les noms des rois ou empereurs qui favorisèrent la prédication du christianisme, qui fut faite l'an 366 de J. C. par des missionnaires Nestoriens, venus de Perse et de Syrie. La date chinoise de l'érection de cette pierre répond à l'an 782.

Shan-Sée. — Cette province est montagneuse, et néanmoins fertile, sur-tout en blés et en raisins que l'on sèche, et dont on fait un grand débit. On y trouve du marbre, du jaspe de diverses couleurs, et une pierre bleue dont on se sert pour colorer les porcelaines.

Tai-yuen-fou, capitale. On y fabrique de riches étoffes et des tapis. C'est une ancienne ville, qui a 3 lieues de tour, fort peuplée et ceinte de bons murs.

Pé-ché-léé. — Cette province maritime, au S. de la grande muraille et au N. E. de l'empire, est peu fertile et assez froide; elle manque de bois. Entre les montagnes dont elle est remplie, il s'en trouve deux qui fournissent beaucoup de charbon de terre. Le terrein est nitreux et sablonneux, et la poussière est très-incommode. L'air y est sain et tempéré. On y compte au-delà de 36 millions d'habitans, qui sont plus guerriers que ceux des autres provinces.

Pexin, capitale de tout l'empire, et la résidence ordinaire des empereurs, est située dans une plaine très-fertile, à 20 lieues de la grande muraille. Elle forme un carré long, et est divisée en deux villes. Celle où est le palais de l'empereur se nomme la ville Tartare, parce que les maisons en furent données aux Tartares, lorsque la famille à-présent

régnante parvint au trône; et ceux-ci, interdisant aux Chinois la faculté d'habiter dans la ville, les forcèrent de s'établir hors des murs, où une ville nouvelle fut élevée en peu de temps; et cette dernière, en se réunissant à l'autre, en a fait un tout de forme irrégulière et de six lieues de circuit. Les murs et les portes de Pékin s'élèvent à la hauteur surprenante de 50 coudées, en sorte qu'ils cachent la ville; et ils sont d'une telle largeur, qu'on y place des sentinelles à cheval, qui y montent de l'intérieur de la ville par de longs chemins en pente. Les portes, au nombre de neuf, ne sont embellies ni de statues ni de sculptures, toute leur beauté consistant dans leur hauteur prodigieuse qui, à une certaine distance, présente à l'œil quelque chose d'imposant. Les arcades des portes sont construites en marbre, et le reste en briques larges, cimentées d'excellent mortier. La plupart des rues sont tirées au cordeau; les plus larges ont 120 pieds, et une lieue de longueur. Les boutiques où se vendent les soieries et les marchandises de la Chine, occupent communément toute la rue, et font un joli effet. Elles sont peintes, dorées et bien ornées; au-dessus de quelques-unes, il y a de grandes terrasses couvertes d'arbustes et de fleurs. On voit devant les portes des lanternes de corne, de mousseline, de soie, de papier, et la forme en est si diversifiée, que les Chinois semblent y avoir épuisé tout leur art. Chaque marchand place au-devant de sa boutique, sur une espèce de petit piédestal, une tablette haute d'environ vingt pieds, peinte, vernie et souvent dorée, sur laquelle sont écrits en gros caractères les noms de ses différentes marchandises. Ces tablettes, placées de chaque côté de la rue, assez près l'une de l'autre et également espacées, présentent un coup-d'œil très-agréable. Mais les maisons ont de tristes façades et sont très-basses, n'ayant pour la plupart que le rez-de-chaussée, et aucune ne s'élevant au-delà du second étage au plus. De tous les édifices de cette grande ville, le plus remarquable est le palais impérial, dont la grandeur consiste moins dans la noblesse et l'élégance de son architecture, que dans la multitude de ses bâtimens, cours et jardins, tous régulièrement arrangés: car les murs du palais renferment non-seulement l'habitation de l'empereur, mais une petite ville qu'habitent les officiers de la cour et une grande quantité d'artisans employés et entretenus par l'empereur. Les maisons de ceux-ci sont basses et mal distribuées. Le père Artier, jésuite français, qui obtint la permission de visiter le

palais et les jardins, dit que le palais a plus d'une lieue de circonférence; que la façade du bâtiment brille de peintures, de dorures et de vernis, et que l'intérieur est meublé et orné de ce qu'offrent de plus beau la Chine, l'Inde et l'Europe. Les jardins de ce palais sont un vaste terrein dans lequel sont élevées, à des distances convenables, des montagnes artificielles de 20 à 60 pieds de haut, qui forment entre elles de petites vallées abondamment arrosées de canaux; ces eaux, en se réunissant, forment des lacs et de grands étangs sur lesquels voguent des barques magnifiques, et dont les bords sont ornés de rangées de bâtimens, parmi lesquels on n'en trouve pas deux semblables; diversité qui produit le plus charmant effet. Dans chaque vallée est une maison de plaisance assez vaste pour loger un grand seigneur d'Europe avec toute sa suite. Plusieurs de ces maisons sont bâties en cèdre, que l'on apporte à grand frais de 500 lieues de là. L'enceinte immense du palais contient plus de deux cents de ces maisons de plaisance. Au milieu d'un lac, qui a près d'une demi-lieue de diamètre, est une île de rocher sur laquelle est construit un palais distribué en plus de cent appartemens. Il a quatre façades, et est d'une structure élégante et magnifique. Les montagnes et les collines sont couvertes d'arbres, et particulièrement de ceux qui produisent de belles fleurs aromatiques; et les canaux sont bordés de rochers rustiques, arrangés avec tant d'art, qu'ils imitent parfaitement le désordre sauvage de la nature. On porte à 3 millions le nombre des habitans de Pékin.

Shan-Tung. — Cette province est fertile en blé et en fruits. C'est dans ce pays qu'est né le philosophe *Confucius*. Il est tout entrecoupé de canaux. Le plus remarquable est le canal impérial ou royal qui le traverse toute entier, ainsi que le Pé-ché-lée, ce qui rend cette dernière province abondante en tout, quoique stérile par elle-même. Ses montagnes sont remplies de mines de charbon. On y voit aussi 5 masses énormes de rochers, que les Chinois appellent les cinq têtes de cheval.

Tsi-nan-fou, capitale, située au S. E. de Pékin. On y fait un verre très-beau, mais si fragile, qu'il se casse quand il est exposé à un air trop vif. Cette ville est grande, très-peuplée, et fameuse par ses soies, qui sont blanches et ne se trouvent aussi belles que dans ce pays.

Hon-an.—Cette province est très-fertile, et jouit d'un air tempéré. On y recueille du blé et du riz en abondance. Il y a

aussi d'excellens fruits. Les Chinois l'appellent le *jardin de l'empire.*

Cai-song-fou, située sur le fleuve *Honan.* Cette ville, autrefois riche et puissante, a été presqu'entièrement submergée en 1642. L'empereur ayant ordonné de percer une digue pour faire périr un prince qui s'étoit soulevé contre lui, il y eut 300,000 Chinois noyés dans cette occasion. On a rebâti depuis ce temps une nouvelle ville près de l'ancienne.

KIANG-NAN ou NANKIN.—Cette province est très-grande et très-fertile en blé, en soie et coton, et fait un commerce considérable. Ses habitans sont fort civils, et propres aux sciences les plus abstraites. Le fleuve Kiang la coupe en deux, et s'y jette dans la mer. Les ouvrages de soie et de coton y sont plus estimés qu'ailleurs.

Nankin étoit autrefois la capitale de tout l'empire. Elle est située sur le *Kiang*, vers son embouchure dans le golfe de Nankin. Cette rivière la traverse toute entière, et se divise en plusieurs canaux couverts de ponts. Quelques-uns de ces canaux sont navigables pour les plus grandes barques. C'est la plus grande ville du monde. Sans compter ses faubourgs, on lui donne 12 lieues de tour. Elle est bien déchue de son premier état, depuis que les empereurs n'y font plus leur résidence. Le palais, qui étoit très-beau, a été brûlé, en 1645, par les Tartares, qui s'emparèrent de la Chine. Elle n'a d'autres édifices que ses portes, qui sont d'une beauté extraordinaire, et quelques temples, tels que celui qui contient la fameuse tour de porcelaine, qui a 9 étages, et d'une telle hauteur, qu'il faut monter 884 degrés pour arriver au sommet, où est, selon les Chinois, une pomme de pin d'or massif. Chaque étage est orné d'une galerie, remplie d'idoles et de peintures. Les ouvertures sont fort bien ménagées pour la lumière; tous les dehors sont revêtus de différens vernis, rouges, jaunes et verds. Les matériaux de ce bel édifice sont si bien liés, qu'il paroît d'une seule pièce. Aux coins de chaque galerie pendent quantité de cloches, qui rendent un son fort agréable quand elles sont agitées par le vent. Les habitans de cette ville sont distingués de tous les Chinois, par leur goût pour les sciences. Les bibliothèques y sont en plus grand nombre que par-tout ailleurs, les libraires mieux fournis, et les impressions plus belles. On y fabrique des satins unis et à fleurs, qui passent pour les meilleurs de la Chine. Nankin l'emporte sur Pékin

pour le commerce, que sa situation et la commodité de son port facilitent beaucoup. Cette ville a une forte garnison. Les médecins y ont leur principale académie. La fertilité de son terroir, donne, outre les productions particulières à la Chine, des soies, des cotons qui sont l'objet principal des fabriques de cette grande ville. Le coton que l'on y file et que l'on y tisse, forme ces toiles vendues en Europe et dans l'Inde, sous le nom de *Nankin*; non pas que l'on n'en fasse que dans cette ville, mais parce que c'est à Nankin que les premiers marchands d'Europe en ont acheté.

Outre la soie ordinaire, on en recueille encore dans le territoire de cette ville, de naturelle et sauvage, que des vers font sur les arbres, et dont on trouve des pelottes; mais elle n'est ni si fine, ni si estimée que l'autre. Cette quantité de soie procure un grand commerce et fait venir des marchands qui l'emportent telle qu'elle est recueillie, et en trafiquent dans les pays voisins de la Chine.

Chang-hai. On compte dans cette ville et dans ses environs, plus de 200 mille ouvriers en toiles des Indes. La côte maritime abonde en salines, et l'on y trouve du marbre en abondance.

Tche-kiang. — C'est une province très-peuplée, et si agréable, qu'on l'appelle le *paradis de la Chine.* Sa beauté vient principalement des canaux dont elle est entrecoupée. Il y a une quantité prodigieuse de mûriers et de vers à soie. On prétend que ces petits insectes ont été transportés de la Chine, qui est leur pays originaire, dans les Indes et la Perse, ensuite chez les Grecs et les Romains, parmi lesquels la soie fut d'abord estimée au poids de l'or. Les étoffes de soie sont fort anciennes à la Chine, et les manufactures étoient encouragées par les impératrices, comme l'agriculture l'étoit par les empereurs. Cette province a pour capitale,

Hang-cheou-fou, à l'embouchure du *Cintouen.* Quoique ses maisons ne soient que d'un étage, comme dans toutes les villes de la Chine, elle est si peuplée, qu'on y compte un million d'habitans. Les rues ne sont pas larges; mais elles sont ornées de quantité d'arcs de triomphe, ce qui est commun à plusieurs villes de ce pays. On y voit 4 grandes tours à 7 étages. Son port est gardé par 7,000 Tartares, commandés par un général de leur nation, et 3,000 Chinois, qui obéissent au vice-roi.

Près de cette ville, est le lac de *Sihu*, qui a 2 lieues de tour, et dont l'eau est très-bonne et extrêmement claire.

Au milieu de ce lac sont deux petites îles, où l'on a bâti un temple et des maisons de plaisance.

Ning-po-fou ou *Nimpo*, appelé par les Portugais *Liampo*, a un excellent port, mais dont l'entrée est difficile aux grands vaisseaux. Les négocians de Batavia et de Siam font chaque année le voyage de Ning-po, pour y acheter de la soie qui est la plus belle de l'empire. Ceux de Fo-chen et des autres provinces, fréquentent continuellement cette ville. Son commerce n'est pas moins considérable au Japon, parce qu'elle n'en est pas éloignée. Ning-po est un des ports que l'empereur de la Chine a ouverts aux étrangers.

Se-chuen. — Cette province qui avoit été désolée par les guerres des Tartares, s'est bien remise. Elle produit du vin, du blé, des fruits et de la soie en abondance; on y trouve des mines de mercure et d'étain. C'est dans son territoire que vient la meilleure rhubarbe et la vraie racine de *fu-lin*, et une autre racine nommée *fen-sé*, qui se vend à fort haut prix. On estime aussi beaucoup les chevaux de cette province par leur beauté et leur vîtesse à la course. Elle a pour capitale,

Tching-tou-fou, située dans une île que forment plusieurs rivières. Cette ville est grande et fort marchande; on y voit un petit oiseau d'une beauté surprenante. Il a le bec rouge et le plumage agréablement varié de différentes couleurs. Il ne vit pas plus long-tems que la fleur dont il tire, dit-on, son origine, et le nom qu'il porte, de *thunghoafung*. On diroit en le voyant que c'est une fleur animée.

Hou-quang. — Cette province est au centre de l'empire, et est traversée par le Kiang. Le blé y croît avec tant d'abondance, qu'on appelle cette contrée *le grenier de la Chine*. Il y a des mines de fer, d'étain et d'autres métaux; et l'on trouve de l'or dans le sable de ses rivières.

Vou-thang-fou, capitale, grande et belle, située sur le *Kiang*.

Hang-yang-fou, ville très-considérable et très commerçante, n'est séparée de la capitale de cette province que par le Kiang et par la rivière de *Han*, dont elle tire son nom. Elle a dans ses murs et au-dehors, plusieurs lacs qui sont remplis de poissons et couverts d'oiseaux de rivières. Les avantages de sa situation pour le commerce, rendent ses habitans fort riches.

Kin-cheu-fou est très-peuplée, et le commerce y est aussi très-florissant.

Kiang-sée. — Cette province renferme des plaines et des vallées extrêmement fertiles. Cependant elle contient un si grand nombre d'habitans, qu'elle produit à peine le riz nécessaire pour leur subsistance. Les torrens, les rivières et les lacs de Kiang-siée abondent en poisson, sur-tout en saumons, en truites et en esturgeons. La fleur de *lyen-wha* si renommée à la Chine, croît presque à chaque pas dans cette province. Les montagnes dont elle est environnée sont couvertes de bois, de simples et d'herbes médicinales, tandis qu'elles renferment dans leur sein des mines d'or, d'argent, de plomb, de fer et d'étain. Les plus belles soies, le meilleur riz et l'arrach y abondent; mais ce qui la rend encore plus célèbre, c'est la porcelaine qui s'y fabrique. On croit que sa beauté vient de la qualité des eaux dont on se sert à préparer les matières; car on y apporte la terre d'ailleurs. Parmi les plus belles on en distingue de trois couleurs, de jaune, de grise et de blanche peinte en bleu. Les jaunes, quoiqu'elles ne prennent pas si bien le poli, et qu'effectivement elles n'approchent pas de la finesse des autres, sont toutes réservées pour l'usage du palais de l'empereur et de sa propre personne, n'étant pas permis à d'autres de porter cette couleur. Les grises sont parsemées d'une infinité de petites lignes irrégulières, qui, dans leur confusion même, font un très-bon effet, en sorte que le vase semble rompu en autant d'endroits, ou qu'il est composé de toutes ces pièces jointes l'une à l'autre; mais après qu'on y a passé un vernis, et qu'on l'a mis sur un petit feu, tout est propre et très-uni. On n'en a point encore vu en Europe, quoiqu'elles ne soient pas moins belles que celles qu'on y apporte. Les blanches et les bleues sont semblables à celles qui viennent par le retour des vaisseaux de France, d'Angleterre, de Hollande et de Danemarck, et qui sont devenues assez communes. On y a peint des arbres, des fleurs et des oiseaux.

Nan-tchan-fou, capitale de cette province, est une ville renommée par le grand nombre de lettrés qui y demeurent. Elle est d'ailleurs très-marchande, parce que les canaux et les rivières par lesquels on peut y arriver de toutes parts, y rendent le commerce, sur-tout de la porcelaine, très-florissant. Elle est située sur le *Kang-Kiang*, qui a beaucoup de profondeur, et qui va se rendre à peu de distance dans le lac de *Po-yang*. Le territoire de Nan-tchan-fou est si généralement cultivé, qu'à peine s'y trouve-t-il quelques pâturages pour les bestiaux, au rapport des voyageurs.

Ki-nang-fou est située sur le *Kang-Kiang*, qui coule dans ce lieu avec une impétuosité extraordinaire entre des rochers à fleur d'eau. On y compte dix-huit courans qu'on ne peut remonter ou descendre sans beaucoup de force et d'adresse. Ce dangereux *passage* se nomme *Che-pa-tan*.

Fo-chen. — C'est un pays de montagnes, qui contiennent des mines de fer et d'étain; il est fort abondant en riz et en fruits excellens, sur-tout en oranges, qui ont le goût et l'odeur du raisin muscat.

Tou-tcheou-fou, sa capitale, est une très-grande ville, florissante par son commerce avec les Européens, les Japonais et les Indiens.

Yu-nan. — Cette province est très-fertile et l'air y est fort tempéré. Les montagnes y ont des mines d'or, d'argent, de cuivre, d'étain, de pierreries, et sur-tout de rubis. On y trouve des chevaux, petits à la vérité, mais vigoureux, et des cerfs qui ne sont pas plus gros que nos chiens ordinaires. Les habitans, quoique forts et robustes, sont doux et affables, et ont une grande aptitude pour les sciences. La nation qui dominoit dans cette province se nommoit *Lo-lo;* elle étoit gouvernée par divers souverains. Après de longues guerres entreprises pour la soumettre, les Chinois prirent le parti de conférer aux seigneurs *Lo-los* tous les honneurs des mandarins de la Chine, avec le droit de succession pour leurs descendans, à condition qu'ils reconnoîtroient l'autorité du gouverneur Chinois de la province, qu'ils recevroient de l'empereur, l'investiture de leurs terres, et qu'ils ne feroient aucun acte d'autorité sans son consentement.

Les Lo-los ne le cèdent pas du côté de la taille aux Chinois, et sont plus endurcis à la fatigue. Ils ont un langage différent, et leur écriture, comme leur religion, ressemble à celle des bonzes du Pégu et d'Ava; aussi ces bonzes ont-ils bâti au nord de l'Yu-nan de vastes temples, qui sont différens de ceux des Chinois. Les seigneurs Lo-los s'attribuent une autorité absolue sur leurs sujets, qui leur sont très-soumis.

Yu-nan-fou, capitale, ville très-belle et où il se fait un grand commerce, sur-tout en étoffes de soie. On y fabrique les plus beaux tapis de la Chine.

Koei-cheou.—Cette province est grande, mais peu peuplée. On y trouve des mines d'étain, de cuivre et de mercure. Elle produit aussi les meilleurs chevaux de toute la Chine, et un nombre prodigieux d'oiseaux sauvages, d'un goût excellent.

On n'y connoît pas la soie ; mais on y fait des étoffes d'une espèce de chanvre.

Koei-yang, capitale. Le territoire de cette ville est plus uni que le reste de la province ; aussi est-il plus habité.

Qang-sée. — Cette province est remarquable par des mines d'argent, de cuivre et même d'or, que l'empereur s'est réservées. Il y croît de la cannelle, qui a une odeur plus forte et plus suave que celle de Ceylan. Cette province est fertile en blé, et produit le bois de sapao, propre à la teinture. Elle est fort bien arrosée, et fournit tant de riz, que pendant six mois de l'année les habitans de la province de *Quantong* lui doivent leur subsistance. Cependant elle n'est pas comparable à la plupart des autres provinces pour la beauté ni pour le commerce.

Quei-ling-fou, capitale sur l'*Eta*. Son nom signifie *Forêt de fleurs de quei*, parce que cette fleur, de couleur jaune et d'une odeur fort agréable, y croît en abondance sur un fort gros arbre qui en est couvert en automne. Cette ville est assez dans le goût de nos anciennes fortifications ; mais elle n'approche pas des autres capitales des provinces. On y fait la plus belle encre de la Chine.

Quan-tun ou Canton. — Cette province est très-fertile et fort commerçante. On y trouve des mines d'or, des pierres précieuses de l'ivoire et du bois odoriférant, dont on fait toutes sortes d'ouvrages.

Canton est le plus grand port de la Chine, et le seul qui ait été très-fréquenté par les Européens. Le mur qui enferme la ville a près de deux lieues, et de très-agréables promenades à l'entour. Du haut de quelques collines voisines, sur lesquelles sont bâtis des forts, on jouit d'une belle vue sur la campagne, qui est entrecoupée de montagnes, de collines, de vallées, couvertes de verdure qui présentent une agréable variété de petites villes, de villages, de hautes tours, de temples, et d'habitations de mandarins ou autres grands. Tout cela est délicieusement arrosé de lacs, de canaux, et de petites branches de la rivière Ta, couvertes de bateaux et de jonques, qui se rendent, par divers chemins, dans les cantons les plus fertiles du pays. On entre dans la ville par plusieurs portes de fer, qui ont de chaque côté un corps de garde. Les rues de Canton sont très-droites, mais la plupart étroites et pavées en grès. Cette ville a plusieurs jolis édifices, un grand nombre d'arcs de triomphe, et des temples richement ornés de statues. On rencontre dans les rues une

si grande foule, qu'il est difficile d'y marcher. Cependant on apperçoit rarement des femmes d'un certain ordre, si ce n'est par hasard, lorsqu'elles sortent de leurs chaises. Il y a de nombreux marchés pour le poisson, la viande, la volaille, les végétaux, et toutes espèces de provisions, qui se vendent à bon compte. Dans les environs de la ville sont des promenades privées, où les gens du bon ton ont leurs maisons, peu fréquentées des Européens, que leurs affaires attachent particulièrement aux quartiers commerçans de la ville, où il n'y a que des boutiques et des magasins. Il est peu de négocians chinois, pour peu qu'ils soient aisés, qui aient leurs familles dans le lieu où ils font leurs affaires; mais ils les logent dans les faubourgs les plus reculés de la ville, ou plus loin encore dans la campagne. Ils aiment tellement à vivre en particulier, qu'ils n'ont sur la rue d'autres fenêtres que celles de leurs boutiques ou de leurs comptoirs, et qu'elles n'ont point la vue sur celles de leurs voisins. Les boutiques de ceux qui font le trafic de soie, sont extrêmement propres et d'une charmante apparence; elles sont toutes dans un même quartier, car les marchands ou fabricans d'un même genre de marchandises, se rassemblent dans la même rue. On estime à 1,200,000 le nombre des habitans, tant de la ville que des faubourgs, et l'on voit souvent à l'ancre, devant la ville, 5,000 bâtimens marchands.

Macao, ville bâtie par les Portugais, est située dans une presqu'île qu'un mur sépare du territoire chinois. Cette ville est bien déchue de son ancien commerce, depuis que les Portugais n'ont plus la liberté de commercer au Japon. Elle est habitée par environ 5 ou 6,000 Portugais, et deux fois autant de Chinois. Tout le commerce des premiers fut d'abord renfermé dans l'enceinte de cette ville, où ils apportoient leurs marchandises, et où les vaisseaux de Canton et des autres provinces maritimes de la Chine les venoient prendre en échange de leurs soies, de leurs étoffes et des autres productions chinoises. Depuis, les marchands de Macao ont eu permission d'aller eux-mêmes deux fois l'année aux foires de Canton, acheter les marchandises qui leur conviennent. C'étoit de toutes ces marchandises de Canton et de celles que les vaisseaux chinois apportoient à Macao, que les Portugais faisoient autrefois les riches cargaisons des vaisseaux qu'ils envoyoient tous les ans au Japon, aux Manilles, à Goa, et autres lieux des Indes, où ils portoient leur commerce, avant que les Hollandais fussent venus les y

troubler. Présentement ce commerce est presque réduit à rien, et ils ont peu joui des avantages du nouveau traité qu'ils avoient fait en 1680, avec la cour de Pékin, par lequel, à l'exclusion de toute autre nation, ils avoient obtenu qu'ils feroient seuls tout le commerce de la Chine, ce privilége n'ayant duré qu'environ cinq ans, les ports de ce vaste empire ayant été ouverts en 1685, à tous ceux qui voudroient y venir trafiquer. Au milieu du mur qui sépare la ville de Macao du territoire chinois, est une porte où se payent, aux officiers de l'empereur, les droits d'entrée et de sortie sur toutes les marchandises, vivres et denrées qui y viennent ou qui en sortent par terre. Les seuls Chinois ont droit d'entrer et de sortir par cette porte.

Iles voisines de la Chine.

Taiouan ou Formose. — Cette île, vis-à-vis la province de Fo-chen, est précisément sous le tropique du Cancer; elle dépend maintenant des Chinois, qui en ont chassé les Hollandais en 1661 : ceux-ci s'en étoient emparés sur les Portugais. Une chaîne de montagnes la divise en deux parties; l'une Orientale et l'autre Occidentale. La première est habitée par les Chinois, depuis l'expulsion des Hollandais. Cette île est fertile en tout ce qui est nécessaire à la vie. En 1721, les anciens habitans tâchèrent de secouer le joug des Chinois, à la sollicitation des Hollandais; mais on les obligea à rentrer dans leur devoir.

Elle a un gouverneur Chinois avec 10,000 hommes de garnison. Le commerce y est florissant, et il y a peu de villes de la Chine qui la surpassent en richesses, par rapport au nombre des habitans.

Taiouan, capitale, port. Cette ville est défendue par une bonne forteresse, à laquelle les Hollandais, qui l'ont bâtie, avoient donné le nom de fort de Zélande.

Hyamen. — *Hyamen* ou *Aneoni*, port, appartient aussi à la province de Fo-chen, et tire son nom de cette île où il est situé. Ce n'est proprement qu'une rade qui forme un des meilleurs ports du monde. Il est renfermé d'un côté par le continent, et de l'autre par des îles fort hautes qui le mettent à couvert de toutes sortes de vents. Sa grandeur le rend capable de recevoir plusieurs milliers de vaisseaux qui peuvent mouiller sans danger fort près du rivage. Aussi n'est-il jamais sans un grand nombre de vaisseaux chinois, qui font

le commerce dans les pays étrangers. Les vaisseaux d'Europe le fréquentoient beaucoup il y a 50 ans : mais on les voit tourner aujourd'hui vers Canton.

HAY-NAN.—Cette île est sur la côte orientale de la Chine. Son nom signifie *sud de la mer*. Elle appartient à la province de Quan-Tung, dont elle n'est éloignée que de huit lieues. Sa longueur est d'environ 60 à 70 lieues, et sa largeur de 40 à 50. L'air y est malsain, et l'eau mauvaise, si l'on n'a pris soin de la faire bouillir auparavant. Les rivières qui y sont en grand nombre, et les fréquentes pluies, produisent assez de riz pour la subsistance des habitans, quoique l'île soit fort peuplée. Ils en recueillent souvent deux moissons par an. Elle produit encore, avec la plupart des fruits qui sont propres à la Chine, beaucoup de sucre, de tabac et de coton. Elle est aussi abondante en toute sorte de gibier. L'indigo y est fort commun, aussi bien que le poisson séché et salé. On y voit venir tous les ans, de Canton, vingt ou trente vaisseaux pour le commerce de ces marchandises ; de sorte que Hay-nan doit être comptée entre les principales îles commerçantes de l'Asie. Outre quelques mines d'or qui sont au centre de l'île, la partie du Nord en contient plusieurs de *lapis armenus*, qui se transporte à Canton, pour teindre en bleu la porcelaine. Les meilleurs bois, soit d'odeur, soit pour la sculpture, viennent des montagnes de Hay-nan. Tels sont les bois que les Européens nomment bois de rose ou de violette, et une sorte de bois jaune qui est d'une beauté extraordinaire, et qui passe pour incorruptible. On en fait des colonnes qui sont d'un prix immense, lorsqu'ils ont une certaine grosseur.

Kont-Cheou est la capitale de cette île.

Commerce et manufactures. — La Chine est si heureusement située, et produit une telle variété de matières premières pour les manufactures, qu'on peut la nommer la patrie de l'industrie ; mais c'est une industrie sans goût ni élégance, quoique douée de beaucoup d'adresse et de propreté. Les Chinois font du papier avec l'écorce du bambou et d'autres arbres, de même qu'avec du coton, mais il n'est pas comparable au papier européen pour l'écriture ni l'impression. L'encre à l'usage du dessin est assez connue en Europe ; on dit qu'elle se fait avec de l'huile et de la fumée de lampe. Nous avons déjà fait mention

de l'antiquité de l'imprimerie chez les Chinois, art qu'ils pratiquent en taillant leurs caractères dans des planches de bois. La fabrication de la porcelaine a long-temps été un secret en Europe, et a procuré des sommes immenses aux Chinois. Les anciens en faisoient grand cas ; mais elle se fabriquoit alors beaucoup mieux qu'à présent. Quoique ce peuple fasse encore un secret de ce travail, on sait maintenant que la matière principale est une terre pulvérisée et préparée, et que dans plusieurs pays de l'Europe, la porcelaine est beaucoup mieux manufacturée qu'à la Chine (1). Les soieries de ce pays consistent assez généralement en gazes unies et à fleurs, et l'on dit que c'est là que ce genre de fabrique a été inventé : l'art d'élever les vers à soie y ayant aussi pris naissance. On travaille également les soieries d'une manière plus durable, et les étoffes de coton et autres sont fameuses par leur légéreté et leur chaleur.

Le thé est leur principale branche de commerce : il s'exporte dans tous les pays ; les Anglais en enlèvent la majeure partie. Le droit en a été beaucoup augmenté : de 12 et demi pour 100 qu'on payoit en 1784, il a été en 1797, à 30 pour 100 sur le thé qu'on pouvoit vendre à-peu-près 3 fr. la liv. Il y a beaucoup de sortes de thé : celui que nous avons ici est regardé en Chine comme le rebut. Celui que l'empereur prend vaut plus de 100 fr. la liv. Le ginseng et la rhubarbe sont aussi des articles d'exportation et de commerce.

On sait que leur commerce est ouvert à toutes les nations européennes, avec lesquelles ils trafiquent en argent comptant ; car tel est l'orgueil et l'avarice des Chinois, qu'ils ne croient aucunes manufactures étrangères égales aux leurs. Néanmoins il est certain que depuis la découverte de la manière de faire

(1) C'est en France, sur-tout, qu'on peut dire que la porcelaine a été portée au plus haut degré de perfection ; celle de Sèvre ne être peut rivalisée par aucune autre. (*Note de l'édit.*)

la porcelaine, et depuis les progrès que les Européens ont faits dans l'art de tisser les étoffes, le commerce de la Chine a bien décliné.

Constitution et gouvernement. — C'étoit un des articles les plus instructifs et les plus intéressans avant la conquête de la Chine par les Tartares; car quoique ces princes conservent plusieurs maximes fondamentales des anciens Chinois, ils ont obligé ce peuple de s'écarter en beaucoup de points de l'ancienne discipline. Peut-être leurs liaisons avec les Européens ont-elles contribué à les faire dégénérer. Le plan originaire du gouvernement Chinois étoit patriarchal, dans la signification la plus stricte de ce mot. Le respect et l'obéissance envers le chef de chaque famille étoient recommandés très-rigoureusement; mais en même temps l'empereur étoit le père commun. Ses mandarins, ou grands officiers, étoient regardés comme ses substituts, et les divers degrés de soumission due par les rangs inférieurs aux différens ordres supérieurs, étoient fixés et observés avec une exactitude qui nous sembleroit complétement ridicule. Il falloit beaucoup d'adresse et une grande connoissance du cœur humain pour rendre efficace ce simple moyen de l'obéissance; et il paroît que les législateurs chinois, et en particulier Confucius, ont été des hommes doués d'une extrême habileté. Ils ont enveloppé leurs préceptes d'un grand nombre de cérémonies mystiques, pour frapper le peuple de surprise et lui inspirer la vénération. Les mandarins avoient une manière de parler et d'écrire différente de celle des autres sujets, et le peuple étoit instruit à croire que les princes participoient de la divinité. Par cette raison, ceux-ci se laissoient rarement voir, et plus rarement encore approcher.

Quoique ce système ait maintenu pendant des siècles la tranquillité publique, il avoit un défaut fondamental, qui a souvent ébranlé, et enfin perdu l'état; c'est qu'on ne donnoit pas la même attention aux devoirs militaires qu'aux devoirs civils. Les Chi-

nois avoient des passions comme les autres hommes, et quelquefois une administration foible ou vicieuse les porta à prendre les armes, d'où il s'en suivoit aisément une révolution, que ces peuples justifioient en alléguant que leur souverain avoit cessé d'être leur père. Durant ces troubles, un des partis appeloit à son aide ses voisins les Tartares, et c'est ainsi que ces barbares, qui avoient une grande sagacité, ont reconnu le côté foible de la constitution chinoise, et ont profité de cette découverte pour envahir et conquérir l'Empire en respectant les institutions chinoises.

Outre la grande doctrine de l'obéissance patriarchale, cette nation avoit des loix somptuaires et des réglemens sur la dépense permise aux différentes classes de sujets, loix très-utiles au maintien de la tranquillité publique, et capables de prévenir les effets de l'ambition. Par les institutions en vigueur, les mandarins pouvoient faire des remontrances à l'empereur, mais de la manière la plus soumise, sur les erreurs de son gouvernement; et lorsque c'étoit un prince vertueux, cette liberté étoit souvent suivie des effets les plus salutaires. L'empereur s'intitule : fils sacré du ciel, unique gouverneur de la terre, et grand père de son peuple.

Magistrats, délits et peines. — Il n'y a aucun pays au monde qui soit aussi bien pourvu que la Chine, de magistrats chargés de rendre la justice tant au civil qu'au criminel; mais souvent cet avantage, surtout au civil, devient nul par le défaut de vertus publiques dans les magistrats, qui n'étant pas assez salariés, ne sont point à l'abri de la tentation, et pour lesquels le bon droit se trouve au fond de la plus longue bourse; heureusement les sources de la plupart des procès sont détruites par le peu de commerce qu'ils ont avec les étrangers, par l'uniformité de leurs principes, de leurs usages, de leurs idées, par l'espèce de communauté dans laquelle vivent la plupart d'entr'eux, par l'union qui règne dans les familles,

et plus encore en ce qu'ils n'ont ni procureurs, ni avocats intéressés à éterniser les procès.

Quant à la justice criminelle, elle est simple, et la douceur des châtimens prouve que les crimes n'y sont pas en général multipliés. Les peines sont le plus souvent l'amende, l'emprisonnement, le fouet et l'exil en Tartarie. Il faut pour être puni de mort, avoir commis quelque crime contre l'Etat, contre l'empereur, ou avoir versé le sang, ce qui n'admet ni grace ni commutation. Le vol n'y subit jamais la mort, à moins qu'il ne soit fait avec violence et cruauté. Parmi les supplices qui donnent la mort, ils regardent celui de la corde comme moins déshonorant que de perdre la tête. La perte d'une partie du corps est pour eux une infamie. Il y a eu quelques exemples où un criminel a pu se faire remplacer, quoique la loi s'y oppose, ses dispensateurs peuvent le tolérer, et la piété d'un fils peut lui faire demander le supplice qui étoit réservé à son père, pour lui en épargner la douleur. L'administration des prisons est bien réglée ; on enferme dans des lieux séparés les coupables et les hommes emprisonnés pour dettes, sans qu'il leur soit permis d'avoir de communication, parce qu'on regarde comme impolitique et immoral d'allier le crime à l'imprudence et à l'infortune. Lorsqu'un débiteur, après avoir abandonné à ses créanciers tout ce qu'il possédoit, ne les satisfait point, on le condamne à porter en public un joug sur le cou, afin d'engager sa famille à le libérer. S'il s'est rendu insolvable par quelque manque de conduite, on lui inflige une punition corporelle et l'exil en Tartarie. Dans de certains cas, un homme peut se vendre lui-même, comme pour payer ce qu'il doit à la couronne, pour secourir son père dans la détresse ou le faire enterrer décemment. Celui qui s'est ainsi vendu est en droit au bout de 20 ans de redemander sa liberté, s'il a bien servi, sinon il reste esclave toute sa vie. Lorsque les débiteurs de l'empereur le sont frauduleusement, ils sont étranglés ; mais s'ils ne le sont que par suite d'infortune, on se contente de vendre

leurs femmes, leurs biens, et de les envoyer en Tartarie. *Quelle modération* (1) !

Religion. — Cet article a une étroite relation avec le précédent. Il n'y a point en Chine de religion d'Etat. Le peuple est très-superstitieux et croit à la métempsycose. Quoique les anciens Chinois adorassent les idoles, leurs philosophes et leurs législateurs avoient de la divinité une opinion plus juste, et ils ne laissoient le peuple se livrer à l'adoration des objets qui tombent sous les sens, que pour le rendre plus soumis au gouvernement. Les jésuites contrarièrent peu ce culte, lorsqu'ils essayèrent de convertir le peuple Chinois, et ils souffrirent que leurs prosélytes adorassent Tien, prétendant que ce nom n'étoit autre que le nom de Dieu. La vérité est que Confucius et les législateurs de la Chine introduisirent parmi le peuple un excellent système de morale, et s'efforcèrent de suppléer au manque d'idées justes sur un état futur, en prescrivant le culte des divinités inférieures. Leur morale approche de celle du christianisme; mais comme nous ne connoissons presque rien de leur religion que par les jésuites, nous ne pouvons adopter pour vérités tout ce que ces Pères nous ont dit de la conformité de la religion des Chinois avec celle des chrétiens. On doit convenir que ces jésuites étoient des gens très-habiles, et qu'ils ont fait des progrès étonnans il y a plus d'un siècle dans les conversions; mais ils se sont mépris sur le caractère de l'empereur, qui étoit leur patron ; car il ne s'aperçut pas plutôt qu'ils aspiroient réellement à la direction du gouvernement civil, qu'il les chassa, fit raser leurs églises et défendit l'exercice de leur religion. Depuis ce temps, le christianisme n'a joui d'aucune considération à la Chine.

Chemins publics. — La sécurité des voyageurs et la facilité du transport de leurs personnes, des marchandises de tous genres, paroissent avoir été l'objet

(1) Voyage de Macartney.

d'une attention particulière de la part de l'administration. Le soin avec lequel les chemins publics sont établis et entretenus, contribue beaucoup à la sécurité.

Ils sont en général fort larges ; ils sont pavés dans toutes les provinces méridionales, et quelques-uns le sont aussi dans celles du Nord. Pour les rendre commodes et les tenir de niveau autant que possible, on a comblé des vallées, coupé des rochers et des montagnes. La plupart de ces chemins sont bordés d'arbres très-hauts, et quelquefois de murs élevés de 8 ou 10 pieds, pour empêcher les voyageurs d'entrer dans les champs; ces murs ont des ouvertures à de certains intervalles, pour livrer passage aux chemins de traverse qui conduisent aux différens villages. Sur toutes les grandes routes, il y a, d'espace en espace, des bancs couverts, où les voyageurs peuvent se mettre à l'abri des rigueurs de l'hiver ou de la chaleur brûlante de l'été.

On ne manque point d'auberges sur les principales routes, et même sur celles de traverse. Les premières sont très-spacieuses, mais fort mal pourvues. On est souvent obligé de porter son lit avec soi, ou l'on se trouve réduit à coucher sur une simple natte. Le gouvernement exige de ceux qui les habitent de donner le logement seulement à ceux qui le demandent en le payant.

On trouve, dit M. Bell, plusieurs tourelles nommées maisons de postes, bâties à quelque distance l'une de l'autre, où l'on voit un drapeau auquel sont suspendues les armes impériales. Ces postes sont gardés par des soldats qui courent avec grande célérité de l'un à l'autre, portant les dépêches qui intéressent l'empereur. Les tourelles sont placées en vue l'une de l'autre, et peuvent par des signaux faire passer promptement la nouvelle de tout événement remarquable. De cette manière, la cour se trouve instruite, dans le moins de temps possible, de tous les troubles qui arrivent aux extrémités de l'empire.

Revenus. — Quelques auteurs prétendent qu'ils se

montent à près de 500,000,000 de fr., et l'abbé Grosier les porte à 1,000,000,000 de fr. Selon lord Macartney, ils équivalent à moins de 200,000,000 d'onces d'argent; mais cela ne peut s'entendre en argent, le numéraire étant rare à la Chine. Les taxes qui se perçoivent en riz et autres denrées pour le service du gouvernement, sont extrêmement considérables, et peuvent être facilement imposées, d'après un état exact que l'on dresse tous les ans, de chaque famille et de ce qui est nécessaire à sa subsistance. Il est possible que ces taxes montent à la somme ci-dessus exprimée.

Forces militaires et navales. — La Chine est maintenant un empire beaucoup plus puissant qu'avant la conquête qu'en firent les Tartares-Orientaux en 1644. Cet avantage est dû à la politique consommée de Chun-Tchi, premier empereur tartare de la Chine, qui obligea ses sujets héréditaires à se conformer aux manières et à la police des Chinois, et força ceux-ci à adopter les vêtemens et les armes des Tartares. De cette manière, les deux nations furent incorporées. Aux Chinois furent réservés tous les offices civils de l'empire; l'empereur fit de Pekin le siége de son gouvernement, et les Tartares s'accoutumèrent promptement à un changement de pays et de condition qui leur étoit si avantageux.

Cependant les Chinois étant dans une sécurité parfaite du côté des Tartares, seuls ennemis redoutables à cet empire, ont négligé tout ce qui a rapport au militaire, et le seul danger qui les menace aujourd'hui est de perdre par cette négligence l'habitude des armes. L'armée de la Chine consiste, dit-on, en plus de 2,000,000 d'hommes; mais dans ce nombre sont compris tous les employés à la perception des revenus, à l'entretien des canaux, des grandes routes, et au maintien de la paix intérieure. Les gardes impériaux montent à environ 30,000. Selon lord Macartney, la totalité de l'armée soldée est de 1,800,000 hommes, dont 1,000,000 de fantassins et 800,000 de cavalerie. Quant aux forces maritimes, elles consis-

tent principalement en jonques, dont nous avons déjà parlé, et autres petits bâtimens qui vont et viennent le long des côtes, ou pour trafiquer avec les provinces voisines, ou pour s'opposer à des descentes subites.

Il a été publié, en 1772, un traité sur l'art militaire, traduit du chinois en français, et d'après lequel on peut croire les Chinois très-versés dans la théorie de cet art; mais la prudence, la surveillance et la circonspection sont particulièrement recommandées à leurs généraux; et l'une de leurs maximes est de ne jamais combattre, s'ils ne sont en plus grand nombre ou mieux armés que les ennemis.

Histoire. — Les Chinois prétendent, comme nation, à une antiquité qui excède toute croyance, et leurs annales remontent bien au-delà de la période que la chronologie des écritures assigne à la création du monde. Suivant eux, Poankou a été le premier homme; et l'intervalle entre l'époque de son existence et la mort du célèbre Confucius, arrivée l'an 479 avant J. C., a été reconnu être de l'an 276,000 à l'an 96,961,740. Mais il résulte, d'un examen approfondi de ce sujet, que tous les événemens que l'histoire chinoise raconte d'un temps antérieur au règne de l'empereur Yoa, qui vivoit 2057 ans avant J. C., sont entièrement fabuleux, et ont été imaginés dans des temps modernes; qu'ils sont destitués de preuves authentiques, et même contradictoires. Il paroît aussi qu'on ne peut faire remonter l'origine de l'empire Chinois plus haut que deux ou trois générations avant Yoa. Mais c'est déjà donner à cet empire une très-haute antiquité; et dans la vérité, il y a de très-amples matériaux pour son histoire. Les grandes annales de l'empire de la Chine sont contenues dans 663 volumes, et sont formées de pièces composées par le tribunal ou département de l'Histoire, établi en ce pays pour transmettre à la postérité les événemens publics, et les vies, caractères et actions des souverains de l'empire. On dit que tous les faits relatifs à la monarchie, depuis sa fondation, ont été consignés

dans ce département, et arrangés d'âge en âge, en suivant l'ordre des temps, sous l'inspection du gouvernement, et avec toutes les précautions propres à empêcher les effets de l'erreur ou de la partialité. On a porté si loin ces précautions, que l'histoire de chaque famille impériale est restée secrette pendant toute la durée de cette famille, et n'a été publiée qu'après son extinction, afin que ni crainte ni flatterie ne pût altérer la vérité. On assure que plusieurs historiens chinois se sont exposés à l'exil et à la mort même, plutôt que de déguiser les fautes et les vices du souverain. Mais l'empereur Chihoang-ti, par les ordres duquel fut bâti le grand mur, 215 ans avant l'ère chrétienne, fit brûler tous les livres d'histoire et registres qui contenoient les loix fondamentales et les principes de l'ancien gouvernement, afin que les lettrés ne pussent s'en servir pour entraver son autorité, et s'opposer aux changemens qu'il vouloit introduire dans la monarchie. 400 lettrés furent brûlés avec leurs livres; néanmoins, cet édit barbare n'eut pas son plein effet: plusieurs écrits furent soustraits à la destruction générale. Après cette époque, il fut fait une exacte recherche des livres et registres anciens qui existoient encore; mais il paroît que malgré tous les soins, on a recueilli peu de monumens historiques dignes de foi, antérieurs à l'an 200 avant J. C., et que pour des époques moins reculées il en existe encore moins. Malgré cette destruction des monumens de l'histoire Chinoise, elle est encore très-volumineuse, et fort supérieure, au jugement de quelques écrivains, à celle de toutes les autres nations. La bibliothèque nationale de France possède une copie des grandes annales ci-dessus mentionnées, contenues dans 668 volumes. Un abrégé chronologique de cet immense ouvrage a été publié en 100 volumes, l'an 42 du règne de Kang-hi, c'est-à-dire en 1703. Cet ouvrage est communément appelé Kammo, ou l'abrégé. Avec ces matériaux, l'abbé Grosier se proposa de publier à Paris, en français, une histoire générale de la Chine, en 12 volumes *in*-4°., qui

est terminée ; et l'on a aussi imprimé et publié récemment un autre ouvrage, moins considérable, en 12 volumes *in*-8°. par le feu père de Mailla, missionnaire à Pekin.

Mais les limites de notre ouvrage ne nous permettront pas de nous étendre sur un sujet aussi abondant que l'histoire de la Chine, et qui dans le fait seroit sans intérêt pour la généralité des lecteurs européens. Une succession d'excellens princes et une longue durée de tranquillité intérieure réunirent la législation et la philosophie, et produisirent leur Fo-hi, dont l'histoire est enveloppée de mystères, leur Li-Laokum, et sur-tout leur Confucius, le Solon et le Socrate de la Chine. Après tout, les révolutions intérieures de l'empire, quoique rares, produisirent les effets les plus désastreux, en proportion de ce que la constitution étoit pacifique, et elles furent suivies des exécutions les plus sanguinaires dans quelques provinces. De cette manière, quoique l'empire soit héréditaire, la succession au trône a été plus d'une fois interrompue et changée. On compte dans les annales plus de vingt dynasties ou familles différentes qui ont porté le sceptre.

Ni le grand Genghis-Kan, ni Tamerlan, quoiqu'ils aient souvent vaincu les Chinois, n'ont pu subjuguer leur empire, ni conserver les conquêtes qu'ils avoient faites. La grande muraille n'étoit pour ce peuple qu'une foible barrière contre les armes de ces fameux Tartares. A la suite des invasions de ceux-ci, les Chinois déclarèrent la guerre aux Tartares-Mantcheous, tandis qu'un empereur indolent et sans vertu, Tsong-Tching, occupoit le trône. Dans le même temps, un rebelle hardi, nommé Li-Cong-Tse, dans la province de Se-chuen, détrôna l'empereur qui se pendit, ainsi que plusieurs de ses courtisans et de ses femmes. Ou-San-Quey, général de l'armée chinoise sur les frontières de Tartarie, refusa de reconnoître l'usurpateur, et fit la paix avec Tsongate ou Chun-Tchi, prince des Mantcheous, qui chassa l'usurpateur et prit possession du trône vers l'an 1644. Ce

Tartare maintint son autorité, et comme il a déjà été dit, incorpora sagement ses sujets naturels avec les Chinois; de sorte que la Tartarie devint en effet une acquisition de la Chine. Il eut pour successeur un prince doué d'un excellent naturel et de grandes qualités, qui fut le protecteur des jésuites; mais il sut les réprimer dès qu'il s'apperçut qu'ils vouloient s'immiscer dans les affaires de son gouvernement. Vers l'an 1661, les Chinois, sous cette famille tartare, expulsèrent les Hollandais de l'île Formose, que ceux-ci avoient prise sur les Portugais.

En 1771, tous les Tartares qui composent la nation des Tourgouts abandonnèrent les établissemens qu'ils avoient sous le gouvernement Russe sur les bords du Volga et du Jaik, à une petite distance de la mer Caspienne; et, réunis en un vaste corps de 50,000 familles, ils traversèrent le pays des Caissacks. Après une marche de huit mois, pendant lesquels ils eurent à surmonter des difficultés et des dangers innombrables, ils arrivèrent dans les plaines qui bordent les frontières de Carapen, non loin des rives de la rivière Ily, et s'offrirent pour sujets à Kien-Long, empereur de la Chine, qui étoit alors dans la 56e année de son règne. Il leur fit un accueil gracieux, leur fournit des denrées, des habits, de l'argent, et accorda à chaque famille une portion de terre pour l'agriculture et le pâturage. Il y eut l'année suivante une seconde émigration, d'environ 50,000 familles Tartares, qui quittèrent également les établissemens dont ils jouissoient sous le gouvernement Russe, et se soumirent au sceptre Chinois. L'empereur ordonna que l'histoire de ces émigrations fût gravée sur la pierre en quatre langues différentes.

TARTARIE CHINOISE.

On divise la Tartarie Chinoise en partie orientale et en partie occidentale. La première est appelée le pays des *Mantcheous*, y compris le *Leaoton*, et l'autre celui des *Mongouls* ou *Mongols*, dont il y a deux sortes, les *Mongouls noirs* qui sont tributaires de la Chine, et les *Mongols kalkas* ou *jaunes*, qui sont seulement sous sa dépendance et sa protection. Les Mongouls noirs et jaunes sont séparés les uns des autres par le grand désert que les Chinois nomment *Ehamo*, et les Tartares *Coby*, qui a plus de 300 lieues de long, et qui se joint à quelques autres qui vont à l'Indostan. Ce désert n'est pas absolument continu: il y a par intervalles quelques pâturages et même des villes. Il est en grande partie sur un groupe de montagnes.

TOPOGRAPHIE.

Tartarie Chinoise Orientale. — Cette contrée est assez fertile dans sa partie Méridionale. On y pêche des perles vers le Nord, dans le grand fleuve que les Russes appellent *Amur*, les Tartares *Saghalien*, et les Chinois *Helong-kan:* il y en a aussi dans les rivières qui se jettent à l'E. dans l'Océan. On divise la Tartarie Chinoise Orientale en trois grands gouvernemens; savoir : le *Chen-yang*, le *Kirin*, et le *Tritcicar*.

Chen-yang. — Ce gouvernement comprend l'ancien *Leaoton* et est tout environné d'une bonne palissade. C'étoit ci-devant une province de la Chine; elle est fertile en blé, en riz, en fruits et en légumes : on y recueille la fameuse plante de *ginseng*, dont la racine est fort précieuse, et qui passe pour un remède universel. Ses habitans sont bons guerriers.

Chen-yang ou *Mougdon*, capitale de cette province, est une ville très-considérable aujourd'hui. On y voit le magni-

fique mausolée de *Chun-tchi*, conquérant de la Chine, et le chef de la famille qui y règne depuis l'an 1644.

KIRIN. — Ce gouvernement est fort étendu au N. E., où il a quantité de bois et de déserts des deux côtés du fleuve Saghalien ou Amur. On y recueille beaucoup de plantes médicinales, et on y pêche des perles. Dans sa partie Orientale demeurent les Tartares *Yupi*, ainsi appelés, parce qu'ils s'habillent avec des peaux de poissons. Ils n'ont que des villages, et ressemblent aux sauvages du Canada. La partie Méridionale, qui est assez peuplée, est l'ancienne demeure des *Mantcheous*, et il y a bien des villes nouvellement bâties.

Kirin, capitale, sur le *Songari* ou *Singal*, rivière qui se jette dans le *Saghalien*.

TRITCICAR. — Ce gouvernement n'est guère peuplé qu'au S. On en tire des fourrures qui passent pour les plus belles du monde; c'est en quoi consiste le tribut de cette province. Les Russes, aux établissemens de qui elle confine, l'appellent la *Daourie*, peut-être à cause des Tartares *Tagouris* qui en occupent une grande partie. On y en trouve encore d'une autre espèce appelés *Solons*, qui descendent des *Kins*, lesquels furent chassés de la Chine par les Mogols. C'est dans cette province que l'on exile les criminels chinois qui ne méritent pas la mort.

Tritcicar, capitale de cette province, est au S. sur le *Nonnosi* qui se jette dans le Songari. C'est une ville nouvellement bâtie, où il y a une forte garnison impériale, et où réside un général chinois.

ÉTATS TRIBUTAIRES DE LA CHINE.

DE LA CORÉE.

LA CORÉE, située au N. E. de la Chine, est une grande presqu'île que les habitans appellent *Kaoli* ou *Chaut-sien*. Elle touche du côté du N. à la Tartarie Chinoise, ayant à l'O. le *Leaotong* que l'on regardoit ci-devant comme une province de la Chine. Cette

province est gouvernée par un roi tributaire et dépendant de l'empire Chinois depuis plusieurs siècles. Elle produit tout ce qui est nécessaire à la vie, mais sur-tout du riz et du blé. On y trouve des mines d'or et d'argent dans les montagnes, et l'on pêche des perles dans le détroit qui la sépare des îles du Japon. On y voit des ours, des sangliers, des loups et des crocodiles, qui y sont très-communs et d'une prodigieuse longueur. Les Coréens paroissent originaires de la Chine. Ils en ont la langue, la manière d'écrire et le gouvernement. Ils ont appris des Japonais l'art de cultiver le tabac, qui est très-répandu chez eux ; ils sont idolâtres, et suivent la doctrine de *Xaca*, qui est celle des bonzes de la Chine et du Japon. La Corée est divisée en 8 provinces, qui contiennent 360 villes, grandes et petites, sans les forts et forteresses.

TOPOGRAPHIE.

King-ki-tao, capitale, située vers le centre, près d'une grande rivière, est grande et belle. Le roi y fait sa résidence : les Chinois l'appellent *Ping-jang ;* les Japonais, *Sior*. Ces derniers ont été pendant quelque temps maîtres de la Corée sur la fin du 15e siècle.

Lieou-kieou. — Ces îles forment, depuis l'île de Kiusiu, la plus méridionale des grandes îles de Japon, une espèce de chaîne qui aboutit à l'île Formose. Il y en a en tout 36, sans compter celles qui relèvent du Japon. Elles sont fertiles et peuplées. La principale de ces îles est celle de *Lieou-kieou*. Sa longueur du S. au N. est de 70 lieues. Le roi demeure dans la partie Méridionale, en un palais appelé *Cheule*, près de la ville royale qu'on nomme *Kieu-tching*. On y trouve encore un grand nombre de villes, de bourgs et de villages. Elle étoit partagée, il y a environ 400 ans, en trois états, ce qui l'a fait nommer dans quelques cartes l'*île des Trois-Rois*. Cette île est très-peuplée, et abondante en tout ce qui est nécessaire à la vie. Ses habitans sont fort polis et ont pour prêtres des bonzes, la plupart élevés au Japon : les livres de religion, de morale et de science, sont en caractères chinois ; mais dans l'usage ordinaire on se sert des Japonais. Leur langue est différente de celle des Chinois, quoique composée de beaucoup de mots de l'une et de l'autre nation.

Dans les guerres que les Chinois eurent à soutenir dans le grand Tibet, contre les Eluths et le rajah de Napoul, en 1789, 90, 91, elle rendit sujets ou tributaires de son empire, le Turkestan, la grande et petite Bucarie, la grande horde des Kirguis, des Caissacks, le grand Tibet, &c. (1).

Turkestan. — Ce nom signifie le pays des Turcs, et il est aujourd'hui fort resserré en comparaison de ce qu'il comprenoit autrefois. Les histoires de l'empire grec de Constantinople, nous apprennent que les Turcs formoient, au 6e siècle, un empire, qui s'étendoit depuis la mer Noire jusqu'à la Chine. Mais leurs divisions, et les guerres qui survinrent entr'eux, donnèrent lieu à la plupart des peuples qu'ils avoient soumis, de secouer leur joug. Cependant ils conservèrent un Etat assez considérable dans le pays; mais Genghis-Kan leur imposa le joug au 13e siècle.

Le Turkestan est aujourd'hui borné à l'O. par la mer Caspienne et le Zemba; au N. par une partie de la Tartarie-Russe; à l'E. par les Kalmoucks; au S. par les Usbecks. Il est traversé par le Sir, rivière qui se jette dans le grand lac ou mer Aral. Ce lac s'augmente tous les jours, depuis que les Usbecks y ont conduit le fleuve Gihon ou Amu, l'ancien *Oxus*, qui se jetoit ci-devant dans la mer Caspienne. On divise le Turkestan, ainsi désigné, en quatre parties, qui sont habitées par quatre peuples principaux, du S. au N. O.

Les Tartares *Poruttes*, qui sont sous quelque dépendance des Eluths, leurs voisins, près de Casgar.

Les *Caissacks*, ou les Tartares de la horde ou tribu de *Casatkia*, dont une partie s'est soumise aux Eluths, à qui ils ressemblent beaucoup; mais ils ne sont pas si tranquilles qu'eux. Ils sont Mahométans, et en partie errans et pillards, allant quelquefois jusqu'en Sibérie; c'est pourquoi ils ne cultivent de leurs terres, qui sont fertiles, que ce qu'il leur en faut précisément pour vivre. Leurs chevaux sont les meilleurs coureurs de toutes ces contrées, et n'ont besoin que de très-peu de chose pour leur nourriture; mais ils sont fort laids et petits.

Tachkund, capitale, sur le *Sir*; le kan des Caissacks y réside l'hiver.

Otrar, plus au N. sur la même rivière. C'étoit autrefois une ville considérable, et l'ancienne capitale du Turkestan.

(1) Voyage de Macartney.

Tamerlan y mourut en 1405, comme il se préparoit à joindre la Chine à ses vastes Etats.

Les *Mankats* ou *Karakalpacs*. Ce dernier nom leur a été donné par les Russes, à cause de leurs bonnets. Ces Tartares font assez souvent des courses en Sibérie, avec les Caissacks, leurs fidèles amis et leurs parens. Ils sont Mahométans; mais ils n'ont ni Coran, ni *moulhas* ou docteurs, ni mosquées: ainsi la religion de ce peuple se réduit à peu de chose.

Turkestan ou *Tiourcoustan*, capitale, sur le *Sir*: c'est la résidence du kan pendant l'hiver.

Grande Bucarie. — Elle est divisée en 3 provinces ou Etats assez considérables, qui prennent leurs noms de leurs capitales, qui sont *Samarcand*, *Balk* et *Bocara*.

Samarcand, entre le Gihon et le Sir, est une ville ancienne qui a été autrefois très-grande, et la capitale de l'empire de Tamerlan. Elle est encore aujourd'hui considérable et fort peuplée. On y voit beaucoup de maisons bâties en pierres; il y a une académie des sciences, qui est une des plus savantes de tous les Etats mahométans: on y vient étudier de tout côté. C'est dans cette ville que se fait le papier de soie de l'Orient. Son territoire produit des poires, des pommes, des raisins, et sur-tout des melons si exquis et en si grande quantité, qu'on en fournit l'Inde et une partie de la Perse.

Balk, au S. de Samarcand, près du Gihon. C'est une ancienne ville appelée autrefois Bactra. Elle fut prise en 1221 par Genghis-Kan, qui y fit un grand butin, et abattit ses murailles et son château. C'est une ville grande, belle, très-marchande et bien peuplée. La plupart des maisons sont de pierre ou de brique, et le château du kan est presque tout de marbre, dont il y a des carrières dans le voisinage. Le pays est très-fertile et bien cultivé; on y recueille sur-tout beaucoup de soie, dont on fait de petites étoffes fort jolies.

Bocara ou *Bucara*, près du Gihon, au N.-O. de Balk. Il s'y faisoit autrefois un grand commerce; mais il est bien diminué aujourd'hui, parce que les marchands étrangers sont exposés à des avanies extraordinaires. Le terroir fournit à l'Inde et à la Perse des fruits secs excellens. Cette ville se rendit, en 1220, au fameux Genghis-Kan, qui l'abandonna au pillage et la fit brûler: cette rigueur fut d'autant plus sensible aux habitans, que leur ville avoit fleuri

par les sciences et par les arts, et qu'elle avoit formé des hommes célèbres. Bocara fut rebâtie peu de temps après la mort de Genghis-Kan, par les ordres d'Octai-Kan, successeur à l'empire des Mogols. Avicenne, profond dès l'âge de 16 ans dans la connoissance de la philosophie, de l'astronomie et de la médecine, est né à *Afnana*, bourg de ce pays.

Petite Bucarie. — Ce pays est ainsi appelé pour le distinguer de la Grande, qui est voisine au S.-O., et qui fait partie du pays des Usbeks. Les terres sont assez fertiles, quoiqu'il y ait quelques déserts. Les Bucariens font un grand commerce de tout côté, en Perse, aux Indes, à la Chine et en Russie. Ils sont pour la plupart Mahométans, mais ils tolèrent toute religion. Ce pays produit les plus belles plantes aromatiques. On trouve dans les montagnes au N. E. du soufre, du plomb, du sel ammoniac et de l'argent.

Yarken ou *Irghen*, capitale, sur la rivière du même nom, qui se jette à l'E. dans le lac *Lop*, près du grand désert de *Chamco*. C'est une ville bien peuplée. Le contaisch y demeure, lorsque ses affaires l'appellent dans la petite Bucarie.

Turfan et Hami. — Ces pays sont voisins vers l'E., et ont le lac Lop au S. Le premier contient plusieurs villes et un grand nombre de villages ; le second n'a que la ville, qui lui donne son nom. L'empereur de la Chine s'est emparé de ce pays en 1720 ; en 1726, il revint aux Eluths.

Turfan est une ville assez considérable, fort fréquentée par les marchands qui vont à la Chine, ou qui en reviennent.

Hami. C'est la seule ville du pays du même nom, sur la route de la Chine, et près du grand désert. Elle est habitée depuis plusieurs siècles par des Mahométans, que les Chinois appellent *Weyhus*.

TIBET ET BOUTAN.

Situation, limites, air, sol, climat, productions, végétaux, animaux, etc.

On comprend sous ces noms une vaste partie de la Grande Tartarie, située entre le 26e et le 56e d. de lat. N., et entre les 72 et 98 d. de long. E. Elle est bornée par la Chine à l'E., une partie du grand désert de Coby; au N. par les provinces méridionales du Mogol; à l'O. par l'Asam ou l'Asem, et par le Bengale au S. Il règne dans le Tibet une uniformité remarquable dans la température de chaque saison, dans leur durée et dans leur retour périodique. Le printemps y est marqué par des temps variables : depuis le mois de mars jusqu'au mois de mai, on y a toujours de la chaleur, du tonnerre ou quelques ondées rafraîchissantes. Du mois de juin au mois de septembre, c'est la saison humide. Les pluies y sont abondantes et continuelles, et les rivières grossies et courant avec une extrême rapidité, vont contribuer à l'inondation du Bengale. Depuis le mois d'octobre jusqu'au mois de mai le ciel y est clair, l'air pur, et l'on n'y voit presque jamais ni brouillards ni nuages. Il est vrai que pendant trois mois de cette saison le froid se fait sentir dans ces contrées à un degré plus fort peut-être que dans aucun canton de l'Europe; mais la partie du Tibet où il est le plus rigoureux, est l'extrémité méridionale de cet Etat, celle qui se trouve près de la chaîne des hautes montagnes qui le séparent du royaume d'Asam.

Des deux Etats, le Boutan est le plus fertile de beaucoup; il produit différentes sortes d'arbres, de plantes et de fruits, tels qu'ananas, manguiers, jacquiers, orangers, bananiers, gingembre, igname, etc. Le

riz et l'orge croissent dans les deux; quelques vergers donnent d'excellentes pêches, des abricots, des poires, des pommes. On trouve dans le lit des rivières et à leurs détours multipliés, de l'or très-pur qui se présente sous la forme de poudre d'or; on trouve aussi de la mine de plomb, du cuivre, du fer, du cinabre qui contient une partie assez forte de vif-argent.

Les animaux les plus remarquables de ce pays, sont le bœuf du Tibet et le daim à musc. Le premier a une queue touffue, et est à-peu-près de la taille et de la forme d'un petit taureau, à l'exception que le poil du bœuf tibétain est très-long et très-épais : il a la tête courte et armée de deux cornes rondes bien unies et dont la pointe est très-aigue. Les oreilles de l'animal sont petites; son front est proéminent et couvert de poils frisés; il a les yeux fort gros, le muffle petit et arqué, les naseaux peu ouverts, le cou court et décrivant par-dessus une ligne presque aussi courbe que par-dessous; les épaules hautes et arrondies, la croupe basse et les jambes très-courtes; sa queue est garnie d'un bout à l'autre d'une quantité considérable de poil très-long, très-touffu et très-brillant. Les épaules, les reins et la croupe sont couverts d'une sorte de laine épaisse et douce, mais les flancs et le dessous du corps fournissent des poils très-droits qui descendent jusqu'au jarret de l'animal.

Le daim qui fournit le musc, abonde sur les montagnes de Phari, entre le Tibet et le Boutan. Cet animal paroît aimer le plus grand froid, et on le trouve toujours dans les endroits peu éloignés de la neige. La nature, pour l'aider à déterrer les racines qui sont sa nourriture ordinaire, lui a donné deux dents longues et courbes qui sortent de sa mâchoire supérieure. Il est de la hauteur d'un cochon ordinaire et a le corps à-peu-près fait comme lui. Le musc se trouve dans un sachet semblable à une petite loupe qui se forme du côté du nombril de l'animal. Le mâle seul en fournit. Les chasseurs vendent le musc au poids et quelquefois ils l'altèrent; mais le véritable est noir,

homogène, et divisé par de très-minces pellicules

Rivières. — Les rivières les plus considérables du Tibet, sont le *Gange* et le *Burampoutre* ou *Hanpou*. La source commune de ces deux fleuves est le lac Maunseroré, situé à un mois de marche, au N. O. de Teschou Loumbou. En se séparant à leur origine, ils prennent une division diamétralement opposée. L'un court vers l'E. et l'autre vers l'O. Le Burhampoutre suit un cours tortueux sur un sol hérissé de rochers et dans un climat rude, jusqu'à ce qu'abandonnant la Tartarie, il franchit les frontières du royaume d'Asem et pénètre dans le Bengale par la province la plus orientale. Le Gange cherche les climats les plus doux et les plaines les plus fertiles de l'Indostan. Le Kiang, rivière de la Chine, prend aussi sa source dans le Tibet.

Religion, loix, coutumes, usages, etc. — La religion du Tibet et Boutan semble être la même que celle des Indous. On dit qu'elle fut d'abord reçue dans la partie du Tibet, voisine de l'Inde, ce qui fait que cette contrée est devenue la résidence des Lamas; de-là elle pénétra dans le pays des Tartares-Mantcheous, d'où elle se répandit dans la Chine et le Japon. Quoique dans ses formes extérieures elle diffère beaucoup de la religion des Indous, elle conserve encore une grande affinité avec cette religion.

Les Tibétains s'assemblent en très-grand nombre dans leurs temples pour leurs exercices religieux; ils chantent leurs hymnes alternativement en récitatif et en chœur, et en s'accompagnant avec beaucoup d'instrumens très-bruyans.

Ces instrumens sont d'une grandeur énorme; leurs trompettes ont plus de six pieds de long; leurs tambours sont en cuivre garni de peau; ils ont aussi des cymbales, des hautbois et un tambour qu'on bat sur les deux bouts avec une longue baguette de fer courbée. A ces instrumens ils en joignent divers autres, l'un desquels est une espèce de flûte faite avec un tibia d'homme et l'autre avec un gros coquillage; quelque rude que paroisse être le son de ces instru-

mens joués séparément, réunis, accompagnant la voix de deux ou trois cents hommes et enfans, et passant alternativement des tons les plus bas et les mieux ménagés aux plus hauts et aux plus éclatans, ils produisent un effet imposant et flatteur. Outre ces instrumens dont on se sert dans les temples, il en est d'autres en usage dans la société, tels que la guitare et le flageolet.

A la tête de la hiérarchie ecclésiastique, est placé un souverain Lama, immaculé, immortel, qui est présent par-tout et qui sait tout. C'est le substitut d'un seul Dieu et le médiateur entre les mortels et l'Etre Suprême. Ses sectateurs ne le considèrent que sous le jour le plus favorable, comme perpétuellement absorbé dans ses devoirs religieux, et ne détournant son attention sur les mortels que pour les consoler et les encourager par sa bénédiction, et exercer les plus doux des attributs, la miséricorde et le pardon.

Les Tibétains qui se consacrent à la religion, sont obligés d'être sobres, de renoncer à la société des femmes et de s'astreindre à toutes les austères pratiques du cloître. Le Tibet n'a pas moins de couvens de filles que d'hommes, et il y existe les plus sévères loix, pour empêcher qu'une religieuse ou un religieux passent la nuit dans l'enceinte d'un couvent qui n'appartient pas à son sexe.

La nation Tibétaine est divisée en deux classes; l'une s'occupe des affaires du monde, l'autre est entièrement consacrée à celles du ciel.

Lorsque les prêtres du Tibet sont revêtus de leur habillemens sacerdotaux, ils ont de longues robes de drap jaune avec un bonnet de la même couleur, qui est pointu, et dont les côtés descendent assez bas pour cacher les oreilles. Cette couleur est adoptée par l'une des sectes religieuses qui divisent presque toute la Tartarie, depuis le Turkestan jusqu'à l'extrémité orientale du continent. L'autre couleur est rouge; les sectateurs de cette dernière admettent le mariage des prêtres, ce qui est expressément défendu par l'autre. Ceux-ci passent pour les plus orthodoxes.

Les deux sectes sont distinguées par les noms de *Gylloupka* et de *Chammar*. L'habillement des prêtres de l'une et de l'autre est le même, si ce n'est que les Gylloupka portent le bonnet jaune et les Chammars le bonnet rouge.

Chacune des deux sectes a trois principaux Lamas. Les chefs de celle des Gylloupka, sont le *Dalai-Lama*, le *Teschou-Lama* et le *Taranaut-Lama*. Le premier réside dans le Pouta-la, l'autre à Teschou-Loumbou et le troisième à Kharka.

Les Chammars ont également trois chefs, le Lama *Rimbochaï* ou *Deb-raja*, le Lama *Sobrou-Naouangnanghy* et le Lama *Gassathou*, tous trois résidant dans le Boutan. Les Lamas Gylloupkas ont acquis un grand ascendant sur les Chammars, sur-tout depuis que l'empereur de la Chine a donné la préférence aux Gilloupkas, en adoptant le bonnet jaune et en rendant à Pekin les plus grands honneurs au dernier Teschou-Lama, qui est mort de la petite vérole, dans cette capitale en 1780, à l'âge de 42 ans.

Dans la religion du Tibet, le tribut de respect qu'on doit aux morts, se paye de différentes manières. Les restes des souverains Lamas sont déposés dans des châsses faites exprès. Les corps des prêtres inférieurs qu'on appelle aussi Lamas, sont brûlés, et leurs cendres recueillies et mises dans de petites statues de métal, qui ont une place assignée dans les galeries des idoles. Pour les autres morts on les traite avec moins de cérémonie. On les transporte sur de hautes montagnes, où on les expose pour être dévorés par les chiens sauvages et les oiseaux de proie.

La coutume qui existe au Tibet relativement au mariage, est entièrement différente de celle d'Europe, où une seule femme devient l'épouse d'un seul homme; elle est également opposée à celle d'une grande partie de l'Asie, où un homme s'arroge le droit d'avoir plusieurs femmes à-la-fois, et proportionne le nombre de ses épouses et de ses concubines à l'étendue de ses moyens pécuniaires. Celle du Tibet est peut-être encore plus étrange; c'est la *Polyandrie*, ou le droit qu'a

une femme d'avoir plusieurs maris. Certes, avec une pareille coutume on ne doit pas beaucoup se soucier de multiplier son espèce. C'est en effet ce qui doit arriver dans tout gouvernement théocratique où les dignités et les premiers emplois ne sont accordés qu'aux célibataires. Au Tibet, les chefs du gouvernement, les officiers de l'Etat et tous ceux qui aspirent à le devenir, regardent comme au-dessous de leur dignité et de leurs devoirs le soin d'avoir des enfans. Ils s'en exemptent et l'abandonnent presqu'exclusivement aux gens du peuple.

Les Tibétains regardent le mariage comme une chose odieuse, un fardeau gênant et honteux que tous les mâles d'une famille doivent chercher à rendre plus léger en le partageant entr'eux. Quoique cette sorte de lien conjugal soit, comme nous venons de le dire, le partage du peuple, on le trouve aussi dans les familles les plus opulentes. Il est probable que cette coutume ne fut instituée que parce qu'on craignoit qu'une trop nombreuse population ne surchargeât un sol infertile.

TOPOGRAPHIE.

Villes, édifices et lieux remarquables.

Lassa. — Cette province est située au S. Elle a pour capitale :

Lassa, ville assez peuplée et assez commerçante : c'est à Pouta-la, montagne à 4 lieues de cette ville, qu'est la résidence du Dalai-Lama, l'un des trois grands lamas, dont nous avons parlé. Il occupe un palais construit au sommet de cette montagne, lequel est brillant d'or et de pierreries.

Teschou-Loumbou, qu'on nomme aussi Lubrong, est la résidence ordinaire du Teschou-Lama, et la capitale de la partie du Tibet soumise à son autorité. Ce lieu est situé par les 29e degré 4 min. 20 sec. de latitude N. et par les 87e degré 5 min. de longitude.

Teschou-Loumbou est composée de 4 à 500 maisons, habitées la plupart par des gylons ou moines tibétains. Il y a en outre beaucoup de temples, de mausolées, et le palais du Grand-Lama, dans lequel résident tous les officiers ecclésias-

tiques et civils, attachés à la cour. Cette ville est renfermée dans le vaste creux d'un rocher très-élevé, ouverte du côté du midi. Les bâtimens sont tous en pierre, et il n'y en a aucun qui ait moins de deux étages. Les toits en sont plats et garnis d'un haut parapet en terre et en fascines dont le bas est saillant, et forme une corniche revêtue de maçonnerie. Ce fascinage a trois ou quatre pieds de profondeur, et l'extérieur en est fait avec tant de soin, qu'à une certaine distance il ressemble à de la maçonnerie. Il est peint en brun foncé, usage généralement adopté dans ces contrées pour distinguer les édifices religieux, et cette couleur contrastant avec la blancheur des murailles produit un effet très-agréable. Toutes les maisons ont des fenêtres, dont la principale est dans le centre, et forme un balcon assez avancé; elles ne sont fermées ni avec des volets ni avec des châssis, mais avec des rideaux de moire noire. Le principal appartement est au second étage; et au-dessus est une trappe qu'on ouvre et qu'on ferme à volonté, soit pour donner du jour, soit pour profiter de la chaleur du soleil.

Kharka, dans le pays de Kalmoucks, est la résidence du troisième Grand-Lama, qu'on appelle Taranaut-Lama. Les marchands russes font un commerce assez considérable dans cette ville. Il consiste principalement en peaux de maroquin à gros grains qu'on prépare dans les provinces voisines et dans la partie de la Tartarie habitée par les Kalmoucks. C'est aussi à Kharkha que les Russes achètent à grand compte, la plupart des magnifiques pelleteries qu'ils fournissent aux Chinois.

Laddak ou *Laddank*, sur la branche septentrionale du *Gange*, vers ses sources. C'est la résidence d'un Lama inférieur, subordonné au Teschou-Lama.

Chaparengue, ville fort marchande et la plus considérable de ces contrées.

Buxadeouar, place très-forte par sa situation au milieu des montagnes, est une des clefs du Boutan.

Tassisudor est la capitale de la partie du Boutan, soumise à l'autorité du lama Chammar Rimbochaï ou Deh-Raja, le plus considérable des trois. Elle est bâtie dans une vallée qui s'étend du N. au S., a environ 3 milles de long, un mille de large et est arrosée par la rivière de *Tchintchien*, qui après un long cours se jette dans le Burhampoutre. Dans ce lieu, ainsi que dans tout le Boutan, il n'existe point de cheminée dans les maisons; et les habitans

allument leur feu sur un grand carreau de pierre placé au milieu de la chambre.

Paro, dans le Boutan, sur la route du Tibet, est le seul lieu de marché qu'il y ait dans ce pays, et il paroît très-fréquenté. Il possède aussi une fameuse manufacture d'idoles et d'armes. On y fabrique beaucoup de sabres, de poignards et de bouts de flèches.

Jhanseu, placé au centre du Tibet, est le principal établissement des fabricans de drap du Tibet. Il s'en fait une grande consommation. Ce drap n'a qu'une demi-aune de large et n'est que de deux couleurs, brun foncé et blanc. Il est moelleux, parce que la laine de la Tartarie est singulièrement fine et d'une excellente qualité. Cette étoffe est si souple et si chaude, que presque tous les prêtres du Tibet et du Boutan s'en servent pour faire la veste courte qu'ils portent sur la peau. Ceux qui en ont le moyen en font aussi leur manteau d'hiver.

Painom, au S. E. du château de même nom, placé sur le sommet d'un rocher escarpée. Au pied de ce château on voit un pont porté par neuf piles d'une structure très-grossière. Les pierres qui les composent ne sont ni taillées ni liées par du mortier ; mais pour les assurer on y a mêlé de grands arbres avec leurs branches et leurs racines. Ce pont tout grossier qu'il est, est encore un des meilleurs du Tibet.

Commerce. — Au Tibet et dans le Boutan, le chef de l'Etat fait le principal commerce ; la facilité que ses droits lui procurent est d'une grande importance et lui donne un immense avantage sur les autres marchands.

Le commerce que le Tibet fait avec la Chine, consiste en poudre d'or, diamans, perles, corail, musc, draps fabriqués dans le pays, et peaux de loutre qui viennent du Bengale. Il prend en retour des brocards d'or et d'argent, des soieries unies, des satins, du thé-bout de 4 ou 5 sortes, du tabac, des lingots d'argent, du mercure, du cinabre, de la porcelaine, des instrumens de musique, etc. L'entrepôt de ce commerce est à Silling, ville de guerre, située sur la frontière occidentale de la Chine.

Celui avec le Bengale, consiste en poudre d'or, musc et tinkal ; le retour se fait en draps larges, ta-

batières, flacons, couteaux, ciseaux, lunettes d'approche et épiceries, muscades, bois de sandale, perles, émeraudes, saphirs, lapis-lazuli, corail, jais, ambre, tabac, toiles de coton, indigo, peaux de loutre, etc. (1)

ARTICLE IV.

INDE EN GÉNÉRAL.

ÉTENDUE. SITUATION.

Long. 800 l. Entre 63 et 106 d. long. E.
Larg. 655 les 1 et 35 d. lat. N.

Situation et limites.

Ce vaste pays est est borné au N., par les contrées de la Tartarie Usbeque et du Tibet; au S. par l'Océan Indien; à l'E. par la Chine et la mer de la Chine, et à l'O. par la Perse et la mer de l'Inde.

Division.—Nous diviserons l'Inde en trois grandes parties. D'abord, la Presqu'île de l'Inde au-delà du Gange, nommée la Presqu'île d'au-delà; 2°. le pays principal ou empire du Mogol; 3°. la Presqu'île en-deçà du Gange. Toutes trois forment des empires vastes et peuplés. Mais il est nécessaire, pour éviter maintes répétitions, de rendre compte d'abord de quelques points qui sont communs à ces nombreuses nations; et ces détails seront extraits des écrivains modernes anglais les plus exacts, qui ont visité le pays au service de la compagnie des Indes Orientales.

(1) Extrait de la relation de l'ambassade au Tibet et au Boutan, par M. Samuel Turner, envoyé du Bengale.

Population, habitans, mœurs, gouvernement et religion.—M. Orme, excellent et véridique historien, comprend les deux dernières des trois divisions ci-dessus sous le nom d'Indostan. Les Mahométans, dit-il, que l'on appelle Maures de l'Indostan, sont présumés être au nombre d'environ 10,000,000, et les Indiens 100,000,000. Plus de la moitié de l'empire est soumis à des rajahs ou rois qui descendent des anciens princes de l'Inde, et exercent tous les droits de la souveraineté, payant seulement un tribut au grand mogol, et observant les traités par lesquels leurs ancêtres ont reconnu sa suzeraineté. A d'autres égards le gouvernement de l'Indostan est entouré de mille entraves pour empêcher tout sujet de s'élever trop haut. Mais comme il n'y a qu'une administration qui puisse tirer quelques fruits de semblables précautions, celles-ci sont restées sans effets par l'indolence et la barbarie des mogols ou empereurs et de leurs vice-rois.

Les habitans originaires de l'Inde sont appelés Gentous, ou, suivant d'autres, Hindous; et le pays, Indostan. Ils prétendent que Brama, leur législateur en politique et en religion, n'étoit inférieur qu'à Dieu, et qu'il existoit plusieurs siècles avant notre époque de la création. Ce Brama fut probablement un génie bon et élevé, dont la bienfaisance, comme celle des législateurs païens, engagea ses sujets et leur postérité à lui rendre les honneurs divins. Les bramines (ainsi se nomment les prêtres Gentous) prétendent qu'il leur a légué un livre appelé le *Veidam*, contenant ses dogmes et instructions, et que quoique l'original en soit perdu, ils en possèdent encore un commentaire appelé le Shastah, qui est écrit en shanscrit, langue morte aujourd'hui, et connue des seuls bramines qui l'étudient.

Le fond de la doctrine de Brama consistoit en la croyance à un Etre suprême, qui a créé dans une gradation régulière différens êtres, dont quelsques-uns supérieurs à l'homme, et d'autres inférieurs; et à l'immortalité de l'ame, ainsi qu'à un état futur de

récompenses et de punitions, qui n'étoit qu'une transmigration des ames en différens corps, suivant la vie qu'elles avoient menée dans leur état précédent. D'après cela, il paroît plus que probable que le système de Pythagore sur la métempsycose a pris naissance dans l'Inde. La nécessité d'inculquer cette doctrine sublime, mais compliquée, dans l'esprit du bas peuple, porta les bramines, qui ne sont nullement d'accord sur leurs points de doctrine, à avoir recours à des représentations sensibles de la divinité et de ses attributs. Aussi la doctrine primitive de Brama a-t-elle dégénéré jusqu'à la plus ridicule idolâtrie, et au culte de différens animaux et d'images bizarres, la plupart hideuses, soit dessinées ou sculptées.

Les Hindous ont, de temps immémorial, été divisés en quatre grandes tribus. La première et la plus noble est celle des bramines, qui peut seule exercer le sacerdoce, comme les lévites parmi les Juifs. Cependant ils ne sont pas exclus du gouvernement, du commerce ou de l'agriculture, quoique tous les offices serviles leur soient interdits par leurs loix. La seconde tribu est celle des *Sittris* qui, suivant leur institution, doivent être tous militaires; mais ils embrassent souvent d'autres professions. La troisième est la tribu des *Beises*, qui sont communément négocians, banquiers et banias, ou gens de boutique. La quatrième est celle des *Sudders*, qui sont obligés de servir, et ne peuvent s'élever à aucun rang supérieur. Si quelque Hindou est expulsé de l'une des quatre tribus, lui et sa postérité sont pour jamais bannis de la société de quelque corps que ce soit de la nation, excepté de la caste des *Harris*, qui sont en horreur à toutes les autres tribus, et qu'on n'emploie qu'aux offices les plus bas et les plus vils. Cette circonstance rend si redoutable cette espèce d'excommunication, qu'un Hindou souffrira plutôt la torture et la mort même que de dévier d'un seul article de sa foi.

Outre cette division des Gentous en tribus, il y a

une sous-division en castes, ou moindres classes et tribus, et l'on en a porté le nombre à 84, quoique quelques personnes en supposent davantage. Communément la hiérarchie de ces castes est fixée d'une manière incontestable dans chaque ville particulière ou dans chaque province. L'Indien d'une caste inférieure se croiroit très-honoré d'adopter les mœurs d'une caste supérieure; mais les membres de celle-ci résisteroient les armes à la main, plutôt que de ne pas défendre leurs prérogatives. L'inférieur reçoit avec respect la nourriture préparée de la main d'un supérieur; mais celui-ci ne partageroit jamais un plat, que l'autre auroit préparé. Les mariages sont circonscrits dans les mêmes limites que leurs autres transactions, et de-là vient qu'outre la physionomie nationale, les membres d'une même caste ont une plus grande ressemblance entr'eux. Il y a des classes remarquables par la beauté des individus, et d'autres par leur laideur.

Les membres de chaque classe, dit le docteur Robertson, restent invariablement attachés à la profession de leurs ancêtres. De génération en génération les mêmes familles ont suivi et suivront toujours un train de vie uniforme. On peut attribuer à cette coutume le haut degré de perfection qui distingue beaucoup d'ouvrages de manufacture indienne; et quoiqu'un respect servile pour les pratiques des ancêtres puisse étouffer l'esprit d'invention, ces peuples, en s'y attachant constamment, acquièrent tant de délicatesse et d'adresse manuelles, que les Européens, avec tous les avantages que leur donne la supériorité de la science, et l'aide des instrumens les plus parfaits, n'ont jamais pu égaler le fini des ouvriers Indiens. Tandis que cette perfection de leurs manufactures excitoit l'admiration et leur attiroit le commerce des autres pays, la barrière qui séparoit les professions, et l'ancienne distribution du peuple en diverses classes attachées chacune à un genre de travail, assuroient parmi eux une telle abondance des objets de fabrique les plus communs et les plus usuels, qu'ils pouvoient non-seulement pourvoir à tous leurs

besoins, mais fournir à ceux des nations environnantes.

A cette division de castes dès long-temps établie, nous devons également attribuer une circonstance frappante dans l'Etat de l'Inde : c'est la permanence de ses institutions, et l'invariabilité des mœurs de ses habitans. Ce qui se fait aujourd'hui dans l'Inde, s'y est toujours fait, et, selon toute apparence, s'y fera toujours : cette routine n'a souffert aucune altération sensible, ni de la férocité et de l'aveugle fanatisme des conquérans Mahométans, ni de la puissance des Européens établis dans ce pays. La même distinction a lieu dans les conditions; le même ordre dans la société civile et domestique; les mêmes maximes de religion sont en vénération ; les mêmes sciences et les mêmes arts sont cultivés. De-là vient aussi que dans tous les temps le commerce avec l'Inde a été le même. L'or et l'argent y ont été toujours portés pour payer les mêmes marchandises qu'elle fournit aujourd'hui ; et depuis le siècle de Pline jusqu'à nos jours, elle a constamment été regardée comme un gouffre vers lequel coulent les richesses de toutes les autres nations, et où elles s'engloutissent sans retour (1).

Toutes ces castes reconnoissent les bramines pour leurs prêtres, et tiennent d'eux la croyance de la transmigration, croyance qui les porte souvent à s'affliger de la mort d'une mouche écrasée par inadvertance. Néanmoins le plus grand nombre des castes est moins scrupuleux, et mange, quoiqu'avec modération, du poisson et de la viande; mais, comme les Juifs, elles s'abstiennent de quelques espèces. La nourriture ordinaire de ces castes est de riz et des végétaux accommodés avec du gingembre, une espèce de safran et d'autres assaisonnemens plus piquans, qui viennent spontanément dans leurs jardins. Elles estiment le lait la nourriture la plus pure, parce qu'elles croient

(1) Recherches historiques sur l'Inde, par le docteur Robertson, appendix, pages 261 et 262.

qu'il participe en quelque chose du nectar de leurs dieux, et parce qu'elles vénèrent la vache presqu'à l'égal de la divinité.

Leurs mœurs sont douces. Leur bonheur consiste dans les jouissances tranquilles de la vie domestique; et leur loi leur enseigne que le mariage est un devoir indispensable pour tout homme qui ne se séquestre pas du monde par principe de dévotion. Leur religion leur permet aussi d'avoir plusieurs femmes; mais rarement ils en prennent plus d'une, et l'on a remarqué que ces femmes se distinguoient par une décence de conduite, une vigilance sur leur famille et une fidélité à leurs vœux, qui feroient honneur à l'espèce humaine dans les contrées les plus civilisées. Les amusemens des Hindous consistent à aller visiter leurs pagodes, à assister aux cérémonies religieuses, et à remplir une multitude de pratiques qui leur sont prescrites par les bramines. La religion leur défend de quitter leurs rivages, et ils n'ont besoin de rien du dehors (1). Ainsi ce peuple auroit vécu tranquille et heureux, si les autres avoient eu pour lui la même indifférence qu'il témoigne pour le reste de monde.

Les soldats sont communément nommés rajahpoots, ou gens descendus de rajahs, et ils résident pour la plupart dans les provinces du Nord. En général ils ont un teint plus clair que les habitans des pro-

(1) Les Gentous sont persuadés que les eaux des trois grands fleuves, le Gange, le Kistna et l'Indus, ont la vertu sacrée de purifier de péchés et de souillures ceux qui s'y baignent. Cette idée religieuse paroît être fondée sur un principe de politique, et avoir été inculquée aux naturels pour les détourner d'émigrer dans des provinces lointaines : car il est à remarquer que les fleuves sacrés sont situés de manière que les habitans d'aucune partie de l'Inde ne sont privés de la félicité d'aller y laver leurs souillures. Le Gange, qui a sa source dans les montagnes du Tibet, arrose de ses différentes branches les royaumes de Bengale, Bahar et Orixa, et les provinces supérieures d'Oude, Baolconde, Agra, Delhi et Lahore. Le Kistna forme la séparation du Carnate et de Golconde, et traverse le Visapour dans les parties intérieures du Décan. Et l'Indus, entourant les provinces de Guzurate, sépare l'Indostan des dominations de la Perse.

vinces Méridionales, qui sont tout-à-fait noirs. Les rajah-poots sont robustes, braves et fidèles, et ils entrent au service de qui veut les payer. Mais si ce chef tombe dans un combat, ils regardent comme fini leur engagement avec lui, et fuient du champ de bataille sans que leur réputation en souffre.

La coutume, pour les femmes, de se brûler à la mort de leurs maris, a lieu encore, mais moins souvent qu'autrefois. Les Gentous mettent autant de prix que les Chinois à la bonne culture des terres et aux travaux d'utilité publique. A peine trouveroit-on dans l'Indostan l'exemple d'un seul vol, quoique les marchands de diamans voyagent sans armes.

Les institutions religieuses établies dans les vastes contrées qui s'étendent des rives de l'Indus au cap Comorin, présentent un aspect à-peu-près semblable. Elles forment un système régulier et complet de superstitions, fortifié et soutenu de tout ce qui peut inspirer le respect et affermir l'attachement du peuple. Les temples sont magnifiques, et ornés non-seulement de riches offrandes, mais des ouvrages de peinture et sculpture les plus parfaits que puissent exécuter les meilleurs artistes du pays. Les rits du culte sont pompeux et éclatans; et non-seulement ils s'introduisent dans tous les actes de la vie ordinaire, mais ils en sont une partie essentielle. Les bramines qui, comme ministres de la religion, en président toutes les cérémonies, sont élevés au-dessus de tout autre ordre; on les regarde comme des êtres d'une origine plus noble, et même sacrés. Ils ont établi parmi eux une hiérarchie et une gradation de rangs qui, en assurant la subordination dans leur ordre, ajoutent du poids à leur autorité, et leur donnent un empire plus absolu sur l'esprit du peuple. Ils soutiennent cet empire par le moyen des immenses revenus dont la libéralité des princes et le zèle des pélerins et des dévots ont enrichi leurs pagodes.

Nous n'entrerons pas dans un détail minutieux sur ce système vaste et compliqué de superstitions. Si nous voulions énumérer la multitude des divinités, objets

de l'adoration des Indiens, décrire la splendeur du culte dans les pagodes, et l'immense variété des cérémonies, dire les divers attributs et les fonctions dont la fourberie des prêtres et la crédulité des peuples ont doué leurs divinités, sur-tout si nous accompagnions tout cela de l'examen des spéculations et des théories nombreuses et souvent imaginaires des savans sur ce sujet, nous enflerions trop cette partie de notre ouvrage.

Les temples ou pagodes des Gentous sont des bâtimens de pierre, étonnans pour la structure, mais qui révoltent le goût, et élevés dans chaque capitale sous la direction des bramines. Il y a cependant à cela quelques exceptions : « car (dit le docteur Robert-» son, l'historien philosophique de l'Inde) la cons-» truction des temples, dans ces différentes provin-» ces, a gagné en proportion des progrès de l'opu-» lence et du raffinement du goût ; de bâtimens fort » simples, ils sont devenus des édifices extrêmement » ornés, et par leur étendue ainsi que par leur ma-» gnificence, des monumens de la puissance et du » goût du peuple qui les a érigés ». En différentes parties de l'Indostan, notamment dans les provinces méridionales, qui n'ont pas été exposées aux efforts dévastateurs du zèle des Mahométans, on trouve des pagodes d'une haute antiquité dans ce style parfait d'architecture. Pour aider le lecteur à se former une idée de ces édifices, nous en décrirons brièvement deux, sur lesquels nous avons les notes les plus sûres. La pagode de Chillambrum, près de Porto-Novo, sur la côte de Coromandel, très-vénérée par sa haute antiquité, a son entrée, à travers une pyramide, par une porte majestueuse de 122 pieds de hauteur, bâtie en pierres énormes de plus de 40 pieds de long et de 5 pieds en carré, et toutes couvertes de lames de cuivre, ornées d'une immense variété de figures exécutées avec soin. Toute cette bâtisse a 1332 pieds dans un sens, et 936 dans l'autre. Quelques parties des ornemens sont finies avec une délicatesse digne de l'admiration des artistes les plus habiles.

La pagode de Seringham, supérieure en sainteté à celle de Chillambrum, la surpasse de même en grandeur ; et nous pouvons en donner une idée plus parfaite, en employant les propres paroles d'un historien élégant et exact. Cette pagode est située à environ 1 mille de l'extrémité occidentale de l'île de Seringham, formée par la division de la grande rivière Caveri en deux branches. « Elle est composée de 7 en» ceintes carrées l'une dans l'autre, dont les murs » ont 25 pieds de hauteur et 4 d'épaisseur ; ces en» ceintes sont distantes l'une de l'autre de 350 pieds, » et ont chacune quatre grandes portes avec une tour » carrée ; ces portes, placées au milieu des quatre fa» ces de chaque enceinte, regardent les quatre points » cardinaux. Le mur extérieur a près de 4 milles de » circonférence, et sa porte méridionale est ornée de » colonnes, dont plusieurs d'une seule pierre de 33 » pieds de long et de près de 5 pieds de diamètre : et » les pierres qui forment la couverture sont encore » plus grandes. Dans les enceintes intérieures sont les » chapelles. Là, comme dans toutes les pagodes de » l'Inde, les bramines vivent dans une subordination » qui ne connoît point de résistance ; et s'endorment » dans une voluptueuse mollesse qui ne connoît point » de besoin (1) ».

Si les bramines possèdent un art ou une science qui les mettent au-dessus du vulgaire, ils s'en servent souvent pour mettre à profit l'ignorance de leurs sectateurs. M. Scrafton dit qu'ils savent calculer les éclipses, et que l'astrologie judiciaire a tant de crédit parmi eux, que la moitié de l'année est formée de jours sinistres, et le chef des astrologues est toujours consulté dans les conseils. Les Mahométans encouragent aussi ces superstitions, et regardent comme leur propriété les fruits de l'industrie des Gentous. Quoique ceux-ci souffrent très-patiemment l'oppression des Mahométans, et que leur manière d'exister,

(1) Histoire des exploits militaires de l'Indostan, de M. Orme vol. 1, page 178.

leurs pratiques de religion et la parcimonie de leur nourriture, détruisent en eux cet esprit de vengeance qui anime les autres hommes, cependant ils sont susceptibles d'avarice, et quelquefois enterrent leur argent: souvent même plutôt que de le découvrir ils se font mourir par le poison ou par d'autres voies. Cette pratique, qui paroît être assez commune, rend raison de la rareté de l'argent, qui s'est fait remarquer jusqu'à ces derniers temps dans l'Indostan.

Ce que nous avons rapporté plus haut des mœurs des Gentous, explique aussi pourquoi ce peuple est moins soumis à l'influence des passions, que les habitans des autres pays. Le perpétuel usage du riz, leur principale nourriture, leur fournit peu de substance; et l'habitude de se marier de bonne heure, les garçons avant 14 ans, et les filles à 10 ou 11, ne leur permet pas d'acquérir une forte constitution. Un homme voit à 30 ans sa vie décliner, et la beauté des femmes déchoit à 18. A 25 ans, elles portent toutes les marques de la vieillesse. Nous ne devons donc pas être étonnés de les voir de si bonne heure étrangers à tout exercice du corps et à la vigueur de l'esprit; et c'est un propos commun parmi eux, qu'il est meilleur d'être assis que de marcher, d'être couché qu'assis, de dormir que de veiller, et que la mort vaut mieux que tout cela.

Les Mahométans, que dans l'Indostan on appelle Maures, sont d'extraction Persane, Arabe, Turque, ou autres. Ils commencèrent de bonne heure, sous le règne des califes de Bagdad, à envahir l'Indostan. Ils pénétrèrent jusqu'à Delhi, dont ils firent leur capitale, et fondèrent, en différens lieux, des colonies, dont les descendans se nomment Tytans. Mais Tamerlan renversa leur empire, et fonda le gouvernement Mogol, qui subsiste encore. Ces princes, comme fidèles Mahométans, reçurent sous leur protection tous ceux qui professoient la même religion, et qui étant actifs et braves, contrebalancèrent le nombre des naturels. On dit qu'ils ont introduit la division des provinces sur lesquelles ils établirent des soubahs;

et ces provinces, qui peuvent passer pour autant d'empires, furent sous-divisées en nababies. Chaque nabab doit immédiatement rendre compte à son soubah, qui, au moyen d'un tribut annuel, est devenu, avec le temps, presqu'indépendant de l'empereur ou Grand-mogol. Le concours multiplié des tribus Persanes et Tartares a également fortifié le gouvernement Mahométan; mais on peut observer qu'en deux ou trois générations, les enfans de tous ces aventuriers, qui n'avoient avec eux que leurs chevaux et leurs épées, dégénérèrent et tombèrent dans l'indolence orientale.

De toutes ces tribus, il n'en est pas qui jouent à présent un plus grand rôle que les Marattes, espèce de mercenaires qui vivent sur les montagnes, entre la Perse et l'Indostan. Ils servent communément dans la cavalerie, et on les a vus, sous des chefs habiles, faire la loi même à la cour de Delhi. Quoiqu'originairement Gentous, ils ont l'esprit actif et audacieux, et ne respectent pas beaucoup les principes de leur religion. M. Scrafton dit que les Mahométans ou Maures sont d'un si détestable caractère, qu'il n'en a pas connu plus de deux ou trois qui fissent exception; encore étoit-ce parmi les officiers Tartares et Persans de l'armée. Ils sont dépourvus, nous a-t-on dit, de tout principe, même de ceux de leur religion; et s'ils ont une vertu, c'est une apparence d'hospitalité: mais seulement une apparence, car tout en buvant avec un ami et l'embrassant, ils lui perceront le cœur. Néanmoins il est probable qu'on a poussé au-delà de la vérité cette peinture de leur dépravation morale.

Les peuples de l'Indostan ne sont gouvernés par aucune loi écrite; il n'y a pas un homme de loi dans tout l'empire, et les cours de justice suivent une jurisprudence consacrée par l'usage. Les instituts Mahométans prédominent seulement dans les grandes villes et dans leur voisinage. L'empire est héréditaire, et l'empereur ne recueille de successions que celles de ses propres officiers. Toutes les terres sui-

vent la ligne héréditaire, et ne s'en écartent pas, même dans les mains des sous-locataires, tant que le seigneur peut payer ses taxes et les autres leurs rentes, fixées d'une manière immuable dans les registres de chaque district. Les terres du domaine de l'empire sont celles des grandes familles de rajahs, qui échurent à Tamerlan et à ses successeurs. Il y en a de certaines portions appelées terres bénéficiales, concédées par la couronne aux grands seigneurs ou omrahs, et qui à leur mort retournent à l'empereur; mais les droits des sous-locataires de ces terres mêmes sont irrévocables.

Tels sont les principaux traits du gouvernement par lequel ce grand empire subsiste depuis longtemps, sans qu'il paroisse presqu'aucune vertu parmi les officiers, soit civils, soit militaires. Il fut cependant ébranlé, après l'invasion de Mahomet Shah, par Kouli-Kan; ce qui fut suivi d'une si grande diminution de l'autorité impériale, que les soubahs et les nababs devinrent absolus dans leurs gouvernemens. Quoiqu'ils ne pussent pas altérer les loix fondamentales de la propriété, ils imaginèrent, pour soudoyer leurs armées et soutenir leur puissance, de nouvelles taxes, qui appauvrirent leurs sujets, en sorte qu'une grande partie de ceux-ci, il y a peu d'années, ayant été pillée sans pitié par les collecteurs et percepteurs des taxes, se vit près de périr de besoin. Pour combler la misère des habitans, ces soubahs et nababs, et autres gouverneurs mahométans, emploient les Gentous eux-mêmes, et jusqu'à des bramines, comme ministres de leurs exactions et de leurs cruautés. En général, depuis l'invasion de Kouli-Kan, l'Indostan, d'Etat bien gouverné qu'il étoit, est devenu le théâtre de l'anarchie.

Chaque grand se maintient dans sa tyrannie par le secours de ses soldats, dont la paye excède de beaucoup les richesses de son gouvernement. Comme les meurtres et les assassinats privés se commettent impunément, le peuple qui ne peut craindre de voir empirer son état, s'intéresse fort peu aux révolutions

du gouvernement. A toutes ces causes sont dûs les derniers succès des Anglais dans l'Indostan. Le lecteur peut juger, d'après l'exposé ci-dessus, que tout ce que les Anglais y ont acquis de territoire, c'est sur des brigands et des usurpateurs qu'ils l'ont conquis ; et leur possession étant garantie par le légitime empereur actuel, on peut la dire fondée sur les loix et les constitutions du pays. Nous sommes fâchés néanmoins d'être obligés de remarquer que la conduite de plusieurs des agens de la compagnie des Indes Orientales, à l'égard des naturels, conduite qui n'a été ni punie ni réprimée par les administrateurs de la justice, a, dans beaucoup de circonstances, déshonoré le nom Anglais et outragé l'humanité.

Il n'est pas hors de propos d'observer que les Gentous ont le teint noir et la chevelure longue, et que dans les deux sexes les traits sont réguliers. Cependant, à la cour, les grandes familles ont l'ambition de faire des mariages avec les Persans et les Tartares, à cause de la blancheur de leur teint, qui ressemble à celui de leur conquérant Tamerlan, et de ses grands généraux.

PRESQU'ILE DE L'INDE
AU-DELA DU GANGE.

ÉTENDUE. SITUATION.

Long. 650 l. { Entre } 2e et 28e d. de lat. N.
Larg. 360 { les } 85e et 108e d. de long. E.
Contenant 82,171 lieues carrées.

Limites.

CETTE presqu'île est bornée au N. par le Tibet et la Chine; à l'E. par la Chine et la mer du même nom; au S. par cette même mer et le détroit de Malaca; et à l'O. par la baie de Bengale et l'Inde en-deçà.

DIVISION.

SITUATION.	ROYAUMES.	VILLES CAPITALES.	LIEUES carr.
Au Nord-Ouest.	Acham.	Chamdara.	
	Ava.	Ava.	20,000
	Aracan.	Aracan.	
Au Sud-Ouest.	Pégu.	Pégu.	5,556
	Martaban.	Martaban.	
	Siam.	Siam. Long. E. 98 d. 35 m. Lat. N. 14 d. 18 m.	18,890
	Malaca.	Malaca. Long. E. 98 d. 40 m. Lat. N. 20 d. 12 m.	5,335
Au Nord-Est.	Tonquin.	Cachao ou Keccio. Long. E. 102 d. 40 m. Lat. N. 21 d. 30 m.	12,445
	Laos.	Langione.	6,600
Au Sud-Est.	Cochinchine.	Hué.	6,878
	Camboge.	Camboge.	6,467
	Ciampa.	Padram.	

Nom. — Le nom *Inde* vient du fleuve *Indus*, qui étoit de tous ceux de cette contrée le plus familier aux Persans. Toute cette péninsule étoit inconnue des anciens, et elle l'est encore en partie aux modernes.

Air et climat. — Les auteurs diffèrent d'opinion au sujet de l'air de ce pays, les uns préférant celui des provinces méridionales, et les autres celui des septentrionales; mais ils s'accordent à dire que dans les premières il est brûlant et sec, et en quelques lieux humide et par conséquent malsain. Le climat est sujet aux ouragans, aux orages et aux inondations; ce qui fait que le peuple élève les maisons sur des piliers, pour les mettre à l'abri des flots, et il ne connoît d'autre variété de saisons que le sec et l'humide : les moussons de l'E. et de l'O. dominent dans ce pays.

Montagnes. — Elles courent du N. au S. presque dans toute la longueur de la contrée; mais les terres sont basses près de la mer, et couvertes d'eau tous les ans dans la saison des pluies.

Rivières. — Les principales sont le *Tsanpou ou Burrampoutre*, *Domea*, *Mecon*, *Menan et Ava*, ou la grande rivière Noukian.

La plus considérable de ces rivières est sans contredit le Burrampoutre, nommé Tsanpou dans la partie supérieure de son cours. Cette rivale du Gange a sa source dans les mêmes montagnes; mais prenant une direction contraire, elle coule vers l'E. à travers le Tibet, tourne au S.O. par Assam, et entrant dans l'Indostan se dirige vers le S., prend le nom de Megna, et porte à la branche occidentale du Gange une masse d'eau, sinon supérieure, du moins égale au Gange même.

Ces deux superbes fleuves, en approchant de la mer, se divisent en tant de canaux, et reçoivent tant d'autres rivières navigables, qu'une étendue de pays presqu'égale à celle de la Grande-Bretagne, jouit par eux de la navigation intérieure la plus avantageuse qu'on puisse imaginer, et entretient conti-

nuellement 30,000 mariniers. Ces canaux sont en si grand nombre, que très-peu de parties de ce vaste pays se trouvent, même dans la saison de la sécheresse, à 8 lieues d'une rivière navigable; et dans la saison des pluies périodiques, leurs rivages sont couverts jusqu'à la hauteur de 30 pieds; inondation qui fertilise les terres dans une étendue de plus de trente lieues.

Baies, détroits et promontoires. — Les baies sont celles de Bengale, Siam et Cochinchine; les détroits ceux de Malaca et de Sincapora; les promontoires ceux de Siam, Romana et Bansac.

Sol et productions des différentes nations. — Le sol de cette presqu'île est fertile en général, et produit tous les fruits délicieux que l'on trouve dans les autres contrées voisines du Gange, ainsi que des racines et des légumes; il donne aussi du salpêtre et le meilleur bois de *teak* ou chêne Indien. Cette espèce, dans ces climats chauds, est meilleure que le chêne d'aucune partie de l'Europe, pour la construction des vaisseaux. La presqu'île abonde encore en soie; les éléphans et autres quadrupèdes, tant sauvages que domestiques, y sont aussi communs que dans les royaumes du Midi et de l'Asie. Les naturels font un grand commerce en or, diamans, rubis, topazes, améthystes et autres pierres précieuses. Le Tonquin ne produit presque point de blé et de vin; mais c'est le pays le plus sain de la presqu'île. En quelques cantons, sur-tout vers le Nord, les habitans ont des goêtres, que l'on attribue à la mauvaise qualité de l'eau.

Habitans, mœurs, divertissemens. — Les Tonquinois sont habiles dans la mécanique, et font le commerce avec beaucoup de loyauté; mais ils sont cruellement opprimés par le roi et les grands seigneurs. Le roi accapare les marchandises, et ses facteurs les revendent aux Hollandais et autres nations. Les Tonquinois aiment beaucoup les maisons vernies, quoiqu'elles en deviennent malsaines et contagieuses. Le peuple du Midi est une race sauvage qui va presque nue, portant de larges boucles d'oreilles, d'or et d'argent, et des bracelets de corail, d'ambre ou de

coquilles. Dans le Tonquin et la Cochinchine à peine peut-on distinguer les deux sexes par leur habillement, qui ressemble à celui des Persans. Les gens de qualité sont curieux des beaux draps d'Angleterre rouges ou verds, et les autres portent des habits en coton de couleurs sombres. Dans le pays d'Acham, regardé comme un des meilleurs de l'Asie, les habitans préfèrent la chair du chien à celle de tout autre animal. Le peuple de ce royaume ne paye aucune taxe, le roi étant seul propriétaire de la totalité de l'or, de l'argent et des autres métaux qui s'y trouvent : cependant les habitans vivent dans l'aisance et le contentement. Il n'est presque pas de maître de maison qui n'ait un éléphant pour la commodité de ses femmes et de leur suite : de ses femmes, disons-nous, car la polymagie est en usage par toute l'Inde.

Il est hors de doute que ces Indiens, ainsi que les Chinois, se servoient de la poudre à canon avant qu'elle ne fût connue en Europe; et l'invention en est généralement attribuée au peuple d'Acham. Les habitans de la partie méridionale de la presqu'île sont connus sous le nom de *Malais*, qui leur vient de Malaca, pays voisin.

Quoiqu'il règne dans cette presqu'île des superstitions très-grossières, le peuple croit à une vie future; et lorsqu'un roi meurt, on enterre avec lui un grand nombre d'animaux, et les vases d'or et d'argent dont on croit qu'il fera usage dans l'autre vie. Les peuples de cette presqu'île aiment beaucoup à briller, et étalent souvent une pompe au-delà de leurs moyens. Ils n'ont de délicatesse dans aucune partie de leur toilette, si ce n'est dans leur chevelure, qu'ils bouclent d'une manière fort agréable. A l'égard de la nourriture, ils sont dégoûtans; car, outre les chiens, ils mangent rats, souris, serpens et du poisson gâté. Les peuples d'Aracan sont aussi peu délicats dans leurs amours; car ils louent des Hollandais et autres étrangers pour consommer le mariage avec leurs jeunes épousées, et ils estiment davantage leurs femmes

dans l'état de grossesse. Le traitement qu'ils font aux malades est extrêmement bizarre; et même dans plusieurs endroits, lorsqu'un malade paroît sans espoir de guérison, on l'expose sur le bord de quelque rivière, où il est bientôt noyé ou dévoré par les bêtes sauvages et les oiseaux de proie. Les plaisirs communs en Aracan sont la pêche, la chasse, les festins, et les comédies aux flambeaux du soir au matin.

Langue. — La langue de la cour de Delhi est la Persane; mais dans la péninsule, c'est comme nous l'avons observé, le Malais qu'on parle principalement, entremêlé d'autres dialectes.

Sciences et savans.—Les bramines, ou tribu sacerdotale, descendent de ce brachmanes dont on parle avec tant de respect à cause de leur antiquité; et quoique bien inférieurs à leurs ancêtres, comme philosophes et comme savans, ils voient, comme prêtres, leur doctrine religieuse encore suivie par toute la nation; et ils sont la source de toutes les connoissances qui existent dans l'Indostan. Cependant le *nec plus ultrà* de leur science en mathématiques semble être le calcul des éclipses. Ils ont quelqu'idée de la logique; mais ils ne paroissent pas avoir aucun traité sur la rhétorique. En musique, si nous en jugeons d'après l'exécution, ils n'ont qu'une théorie barbare; et en médecine, ils ne tirent aucun secours de l'anatomie, les dissections répugnant à leur religion.

Les Asiatiques dans leurs poésies s'abandonnent trop à l'imagination; la diction de leurs historiens est verbeuse et diffuse; mais quoique la tournure des compositions orientales s'écarte beaucoup du goût pur des Européens, il y a dans ces ouvrages beaucoup de choses dignes de l'attention des hommes instruits. M. Dow observe que dans le shanscrit ou langage savant des Bramines, qui est le grand répertoire de la religion, de la philosophie et de l'histoire des Hindons, il y a plusieurs centaines de volumes en prose qui traitent des anciens Indiens et de leur histoire. Le même écrivain remarque aussi que les registres shanscrits contiennent des relations des affai-

res de l'Asie Occidentale, très-différentes de celles que nous ont transmises quelques tribus Arabes, et qu'il est très-probable qu'un mûr examen convaincroit que les premières de ces relations portent des marques bien plus sûres d'antiquité et d'authenticité que les dernières. Les écrivains Arabes, en général, sont si fort prévenus contre les Hindous, qu'on ne peut avoir aucune confiance dans les récits qu'ils nous font à leur sujet.

M. Dow observe qu'on ne peut attribuer au manque d'encouragement donné à la littérature en Orient, le peu de progrès qu'elle a fait, quant à la correction et à la délicatesse de sentiment et de style. Il paroît au contraire qu'aucuns princes du monde n'ont protégé les gens de lettres avec plus d'égards et de générosité que les empereurs mahométans de l'Indostan. Le génie littéraire étoit non-seulement un moyen sûr de parvenir à un degré de richesses qui étonneroit les Européens, mais le chemin infaillible des premières places de l'Etat. Le caractère d'homme savant étoit en même temps si sacré, que des tyrans qui se sont fait un passe-temps de baigner leurs mains dans le sang de leurs sujets, non-seulement s'abstenoient de violence à l'égard des hommes de génie, mais redoutoient leurs plumes.

Manufactures et commerce. — Ces deux parties embrassent des objets différens dans les diverses contrées de la péninsule; mais nous avons déjà fait mention des principales branches. Dans quelques endroits, les habitans sont obligés de tirer leur sel des cendres. Dans toutes les fabrications dont s'occupent ces peuples, ils sont plus industrieux et meilleurs ouvriers que la plupart des Européens; et l'on prétend que dans la tissure des étoffes, la coûture et la broderie, et quelques autres ouvrages, ils en font plus avec leurs pieds qu'avec leurs mains. Quoique très-ignorans dans la partie du dessin, ils ont des couleurs d'une vivacité étonnante. La finesse de leurs toiles, et leurs ouvrages de filigrane en or et en argent sont au-dessus de tout ce qu'on peut trouver en

ce genre dans le reste du monde. Pour tout dire en un mot, le commerce de l'Inde se fait par toutes les nations commerçantes du monde, et il en a été probablement ainsi depuis les premiers siècles. Il n'étoit pas inconnu même au temps de Salomon, et les Grecs et les Romains en tiroient leurs objets de luxe les plus précieux. Quoique les Hollandais y fassent encore un trafic assez considérable, la meilleure part se trouve concentrée dans les mains de l'Angleterre, par une suite d'événemens étrangers à cette partie de notre ouvrage. Celui de la France a perdu depuis quelque temps, et celui des Suédois et des Danois est de peu d'importance.

TOPOGRAPHIE.

Royaumes et villes.

Acham ou Asem. — Il ne faut pas confondre ce pays avec *Ashem*, royaume de l'île de Sumatra. Il est très-fertile et a des mines d'or et d'argent, de fer et de plomb qui appartiennent au roi. Il produit une grande quantité de gomme-laque estimée la meilleure des Indes, sur-tout la rouge, dont il se fait un débit prodigieux pour les divers ouvrages vernis qui se font au Japon et à la Chine. On tire encore de ce pays du musc, de l'ivoire, du bois d'aigle, et sur-tout de la soie qui y abonde plus qu'en tout autre pays, mais qui est grossière. On en recueille une autre espèce que produisent des vers assez semblables aux vers à soie communs, mais plus ronds et demeurant sur les arbres toute l'année. Cette soie, unique en son espèce, n'exige aucun soin. Les vers la filent sur les arbres où ils naissent, se nourrissent et subissent toutes leurs métamorphoses. L'habitant n'a que la peine de la ramasser. Les cocons oubliés fournissent une nouvelle semence. Pendant qu'elle se développe, l'arbre pousse de nouvelles feuilles qui servent à la nourriture des nouveaux vers. Ces révolutions se répètent dix à douze fois par an, mais moins utilement dans les temps de pluie que dans les temps secs. Ce royaume produit encore beaucoup de cire, et il y croît des vignes qui donnent d'excellens raisins. Ses habitans sont en général bien faits. Ils ont plusieurs femmes, dont chacune a son occupation particulière. Leur religion est l'idolâtrie.

Ghergnong ou *Chandara* est leur ville capitale.

TIPRA ou TIPOURA. — C'est un royaume qui nous est peu connu. Il étoit anciennement soumis aux rois d'Aracan. Ses habitans envoient à la Chine leur soie et en reçoivent en retour d'autres marchandises. Leur petite monnoie est une sorte de petites pierres sur lesquelles sont gravés des chiffres qui en marquent toute la valeur. Le fleuve d'Aracan traverse ce royaume dans toute sa longueur.

ROYAUMES D'ARACAN, D'AVA, ET DE PÉGU,

OU

EMPIRE BIRMAN.

ÉTENDUE. SITUATION.

Long. 360 l. { Entre } 90e et 105e d. de long. E.
Larg. 275 { les } 16e et 27e d. de lat. N.

Limites.

CET empire est borné au N. par les Etats de Tibet et de Boutan ; à l'O. par le golfe de Bengale ; au S. par le royaume de Siam ; et à l'E. par la Chine et le royaume de Tonquin et Laos.

Division. — Il est divisé en trois grandes provinces, qui avant la révolution arrivée en 1754, formoient trois royaumes distincts, divisés eux-mêmes en plusieurs provinces. Ce sont les royaumes d'Ava au N., d'Aracan au milieu, et de Pégu ou Pégou au S.

Rivières. — Les principales sont celle d'*Aracan*, qui coule du N. à l'O., et se jette dans le golfe de Bengale ; celle d'*Ava*, qui a sa source dans le Tibet

et se jette dans le même golfe ; et celle de *Pégu* qui a un cours très-borné, et coule du N. au S. O.

Air, sol et productions. — L'air, dans l'empire Birman, quoique sous les tropiques, est pur et en général très-salubre. Les saisons (et il n'y en a que deux, la saison sèche et la saison pluvieuse) y sont régulières, et l'on y ressent rarement les extrêmes de la chaleur et du froid. Du moins cette chaleur excessive qui arrive avant la saison pluvieuse, dure si peu, qu'elle incommode fort peu.

Le sol des provinces méridionales est prodigieusement fertile, et produit d'aussi abondantes moissons de riz que les plus belles provinces du Bengale. Plus au N., le pays est inégal, montueux, mais les plaines et les vallées, sur-tout près des rivières, sont très-fécondes. Elles donnent de bon froment, ainsi que les différentes espèces de menus grains, et la plupart des légumes et des plantes potagères qui croissent dans l'Indostan. Les cannes à sucre, le tabac d'une qualité supérieure, l'indigo, le coton et tous les excellens fruits des tropiques, sont des productions indigènes de cette terre favorisée. Outre le teak (1), qui croît dans l'empire Birman, au N. d'Ummérapoura, comme dans le S., on y rencontre presque toutes les espèces de bois connus dans l'Inde, et particulièrement de très-beaux sapins.

Métaux et minéraux. — Le royaume d'Ava abonde en minéraux; à 6 journées de *Bamon*, près des frontières de la Chine, on trouve des mines d'or et d'argent. Il y a aussi des mines d'or, d'argent, de rubis et de saphirs, qu'on exploite sur une montagne voisine de Kinduem. Mais les plus riches sont dans le voisinage de la capitale. On trouve des pierres pré-

(1) Le teak ou tek est un arbre très-élevé, toujours verd, et dont le bois est au moins aussi dur que celui du chêne. Ses feuilles sont très-grandes et répandent par le froissement, un suc d'un pourpre foncé qu'on emploie dans la teinture. Ses fleurs, petites et blanchâtres, d'une odeur suave, forment au sommet des jeunes rameaux, une panicule ample et pyramidale. Le bois de tek est propre à la construction des vaisseaux.

cieuses dans plusieurs autres parties de l'Empire. Les minières de qualité inférieure, celles qui fournissent le fer, le plomb, l'étain, l'antimoine, l'arsenic, le soufre, y sont en grande abondance. En creusant près de la rivière, on trouve une grande quantité d'un ambre extrêmement pur et transparent. On trouve de l'or dans les lits sablonneux des courans qui descendent des montagnes. Il y a aussi des améthystes, des grenats, de superbes chrisolites, du jaspe, des pierres d'aimant, du marbre et du pétroleum.

Population, mœurs, usages, amusemens, habillemens, etc. — La population de l'empire Birman peut être évaluée à environ 1,800,000 habitans.

Quant à la figure et la taille, les Birmans ressemblent en général beaucoup aux Chinois ; leur caractère diffère non-seulement de ces peuples, mais n'a même aucune espèce de ressemblance avec les naturels de l'Inde, dont ils ne sont pourtant séparés que par une étroite chaîne de montagnes, qui, dans plusieurs endroits, permet une communication facile. Malgré le peu d'étendue de cette barrière, la différence physique de ces nations pourroit à peine être plus grande, quand elles seroient placées aux deux extrémités du globe.

Les Birmans sont vifs, curieux, actifs, quelquefois colères et impatiens, mais en général doux, humains et hospitaliers. Les femmes et les filles Birmanes ne sont point enfermées, et il y a entre eux une communication aussi libre qu'en Europe ; mais, sous d'autres rapports, les femmes ont de justes sujets de plaintes. Elles sont regardées comme d'une espèce inférieure à celle de l'homme, et la loi met entre les deux sexes une distinction qui paroît humiliante aux Européens. En justice, le témoignage d'une femme n'a pas le poids de celui d'un homme, et elle est obligée de faire sa déposition hors du *rhoum* (lieu où l'on rend la justice), dont il ne lui est pas même permis de monter les marches.

Les Birmans ont, dit-on, la coutume de vendre leurs femmes aux étrangers ; mais on se tromperoit

grossièrement de croire que c'est un usage général. Il n'appartient qu'aux plus basses classes de la société, et provient souvent plutôt d'un grand besoin que d'un acte volontaire. Cependant cet usage ne déshonore pas la femme. Les femmes Birmanes sont rarement infidèles. Elles sont en général trop occupées pour avoir le temps de se livrer au libertinage. Les femmes publiques sont reléguées dans des quartiers séparés.

Il est rare qu'une dame, même du plus haut rang, ou une princesse du sang, soit chez elle à rien faire. Ces femmes, semblables aux dames grecques de l'antiquité, filent et font courir la navette, tandis que la maîtresse en surveille les travaux.

Les amusemens des Birmans sont tout à-la-fois religieux et civils. La dédicace d'un nouveau temple à *Gaudma* (divinité des Birmans), la pose d'un *piasath* (aiguille dorée qui se met au haut des temples), le commencement ou la fin d'une année, sont des occasions de fêtes qui se prolongent quelquefois plusieurs jours. La lutte et le pugilat font partie de ces amusemens, et les lutteurs développent en général beaucoup de force, d'adresse et d'agilité. Les vainqueurs reçoivent en présent de l'officier public deux pièces de toile de coton qu'il leur étend sur les épaules. Les feux d'artifice font aussi partie de ces fêtes, mais ils ne sont à beaucoup près ni aussi beaux ni aussi bien ordonnés que ceux des Chinois. Les jeux scéniques y sont aussi en usage, et les pièces offrent quelqu'intérêt pour ceux qui entendent la langue. Le dialogue en est vif, mais naturel; l'action rapide, mais vraisemblable. Le costume des principaux personnages est magnifique, et convenable aux rôles qu'ils jouent. Pendant les entr'actes un bouffon amuse les spectateurs. Comme les Birmans aiment beaucoup à voir singer les autres, comme ils ont une physionomie très-mobile, ils réussissent très-bien dans le genre des mimes.

Le dernier jour de l'année birmane, qui correspond

à notre 12 avril, pour se purifier, soi-disant, de toutes les souillures de l'année, les femmes Birmanes jettent de l'eau sur tous les hommes qu'elles rencontrent, et les hommes peuvent leur rendre la pareille. Cela occasionne beaucoup de joie et de divertissement, sur-tout parmi les jeunes filles, qui, armées de pots et de grandes seringues, cherchent à mouiller les gens qui passent dans les rues, et rient de bon cœur quand on leur lance quelque potée d'eau.

Les Birmans aiment beaucoup la poésie; quand leurs vers sont bien déclamés, ils sont doux et harmonieux. Ils ont des poëmes épiques et religieux très-célèbres. La musique est aussi fort cultivée dans l'étendue de leur empire, et plus généralement que dans l'Inde.

Les Birmans regardent la piété filiale comme un précepte sacré, et il est religieusement observé. On n'y voit jamais de mendiant. Quand un homme est incapable de gagner sa vie, les autres prennent soin de lui.

Le jour de 24 heures est divisé en huit parties de 3 heures chacune. On frappe les heures sur un tambourg oblong.

L'habillement de cérémonie des Birmans, a de la grace et de la noblesse; c'est une robe de velours ou de satin à fleurs, qui descend jusqu'aux talons, et a un collet ouvert et des manches larges. Par-dessus ils ont un manteau léger et flottant. Ils portent de hauts bonnets de velours tout unis ou brodés en soie et ornés de fleurs d'or, suivant le rang de ceux qui les portent. Les boucles d'oreilles entrent dans la parure des hommes. Celles des nobles sont de petits tubes d'or, d'environ trois pouces de long, de la grosseur d'une plume. Les dames Birmanes se distinguent aussi par leurs parures. Elles nouent leurs cheveux sur le haut de la tête, qu'elles ceignent d'un bandeau dont la broderie et les ornemens indiquent leur rang. Elles portent une espèce de chemise qui ne passe pas la hanche. Par-dessus cette chemise elles ont une veste large avec des manches serrées. Une longue

pièce de toile ou d'étoffe de soie leur ceint les reins et fait deux fois le tour de leur corps en traînant jusqu'à terre. Quand les femmes de qualité rendent visite, elles ont une ceinture de soie pareille à un long schal, et dont les bouts rejetés sur leurs épaules, flottent avec grace.

Les femmes du peuple ne portent ordinairement qu'un vêtement fait comme une très-grande chemise. Ce vêtement enveloppe le corps et est retroussé sous les bras. Il se croise sur leur sein qu'il cache à peine, et tombe en s'ouvrant jusqu'au bas de la jambe.

Lorsque les Birmanes se parent, elles teignent en rouge leurs ongles et le dedans de leurs mains. Elles sèment aussi sur leur sein de la poudre de bois de sandal.

Les femmes et les hommes peignent leurs paupières et leurs dents en noir; aussi leur bouche a un grand désagrément aux yeux d'un Européen ; désagrément encore augmenté par l'habitude qu'ils ont de mâcher continuellement des feuilles de bétel.

Mariages. — Les Birmans ne marient jamais leurs enfans avant qu'ils soient parvenus à l'âge de puberté. Par les loix birmanes la polygamie est défendue, mais il est permis d'avoir un nombre illimité de concubines. Lorsqu'un jeune Birman veut se marier, sa mère et ses plus proches parens le proposent aux parens de la fille. Si cette proposition est agréée, quelques-uns de ses amis se rendent chez la fille, et conviennent de la dot qu'elle doit avoir. Le jour de la noce, le jeune homme envoie dès le matin à sa prétendue trois pièces d'étoffes qui tiennent lieu de jupon, trois ceintures et trois pièces de mousseline, avec les boucles d'oreilles, les bracelets et les autres joyaux que sa fortune lui permet de donner. Les parens de la femme apprêtent un grand festin, et on passe le contrat de mariage. Le mari offre à sa femme du thé mariné qu'elle accepte, et elle lui en présente autant. C'est à quoi se borne la cérémonie.

Funérailles. — On célèbre les funérailles des Birmans avec beaucoup de solennité et de grandes mar-

ques de douleur. Le corps est mis dans un cercueil, et des hommes le portent sur leurs épaules. Le convoi marche très-lentement; les parens suivent le corps en habits de deuil, et des femmes, payées à cet effet, le précèdent en chantant des hymnes funèbres. Les Birmans brûlent leurs morts, excepté les pauvres qu'on enterre ou qu'on jette dans la rivière, parce que la cérémonie du bûcher est très-dispendieuse.

Langue. — La langue birmane a 33 sons simples que leur alphabet figure par un nombre égal de caractères. Les Birmans ont outre cela différentes marques et abréviations, pour suppléer aux voyelles, longues et brèves, aux diphthongues, etc. Ils écrivent comme nous de gauche à droite, et quoiqu'ils ne laissent pas d'espaces entre leurs mots, ils marquent les pauses d'une phrase et les points. Leurs lettres sont distinctes, et leurs manuscrits en général fort beaux. Les livres sont composés de feuilles de palmier, sur lesquelles les lettres sont gravées avec un burin. Il y a dans chaque *kioum* ou monastère, une bibliothèque ou dépôt de livres conservés ordinairement dans des caisses en laque.

Religion et loix. — La religion des Birmans est une secte de celle des Indous. Ils adorent *Vishnou*, sous le nom de *Gautma*. Ils sont très-religieux, comme il le paroît par la quantité innombrable de temples érigés dans tout l'empire en l'honneur de leur dieu, et ornés avec un luxe et une richesse inimaginables. Ils ont aussi un nombre prodigieux de prêtres, moines, etc. mais qui ne s'occupent nullement de ce qui a rapport au gouvernement de l'Etat. Quelle que soit la superstition des Birmans pour leurs divinités, elle ne les porte point à troubler le culte des autres sectes, qui jouissent dans tout l'empire de la liberté la plus grande des cultes.

Le code des loix d'un peuple si tolérant, respire la plus saine morale; il renferme des loix spéciales pour presque tous les genres de crimes. Il cite de nombreux exemples de chacun de ces crimes, et donne

les décisions des sages, afin de guider l'inexpérience en cas de difficulté. La justice criminelle est douce en certains cas, mais sévère dans d'autres. Quiconque est coupable d'une usurpation de pouvoir ou de quelque crime de haute trahison, subit le châtiment le plus sévère. La première fois qu'un homme commet un vol, il n'encourt pas la peine de mort, à moins qu'il n'y ait eu meurtre ou mutilation. Dans le premier cas on imprime un cercle sur chaque joue du coupable, avec une aiguille et de la poudre à laquelle on met le feu, et on lui grave de la même manière sur la poitrine, le mot *voleur*, avec le nom de l'objet volé. S'il recommence, on lui coupe un bras; et enfin, pour un troisième vol, on lui tranche la tête, exécution que les bourreaux birmans font avec une singulière adresse. Par le code civil, le divorce entre époux est permis, mais il en coûte des sommes si grandes pour en venir là, qu'on en voit très-peu.

TOPOGRAPHIE.

Villes, forts, édifices publics et particuliers.

AVA.=*Ummerapoura*, capitale de ce royaume, et séjour de l'empereur des Birmans, est située à environ deux lieues de l'ancien Ava, dans une péninsule de la province d'Ava, au bord d'un lac accru des débordemens des eaux de la rivière de même nom, dont cette péninsule la sépare. C'est une de plus belles et de plus florissantes villes de l'Orient. Elle est très-prodigieusement peuplée, et contient un grand nombre d'édifices, plus remarquables cependant par leurs ornemens intérieurs que par leur architecture. La forteresse est vaste, régulière et solidement bâtie à la manière des Asiatiques. Les remparts sont très-élevés, séparés par un parapet flanqué de bastions d'excellente maçonnerie et entouré d'un fossé large et profond, revêtu d'un mur de briques et toujours plein d'eau. Les portes sont garnies de canons et un retranchement défend le passage du fossé. Les rues sont belles, larges et pavées en briques, mais les maisons sont basses, construites en bois et couvertes de tuiles. Les boutiques ouvertes sur la rue sont très-brillantes: près

du fort est la rue des orfèvres, qui offre à la vue une grande variété d'argenterie birmane.

Le palais est un grand bâtiment en brique précédé de plusieurs cours spacieuses. L'endroit où l'empereur tient sa cour est une pièce immense, soutenue par 77 colonnes, distribuées en onze rangs de sept chacun. Le toit du bâtiment est à plusieurs étages, dont les plus élevés sont au centre. Au fond de la salle on voit une haute jalousie dorée qui occupe toute la largeur de l'édifice, et au centre une porte dorée qui, ouverte, découvre le trône, qui est de la plus grande magnificence. Les autres palais des princes de la famille royale et les *kioums* ou monastères sont très-beaux à Ummerapoura.

Ava, jadis capitale du royaume de même nom, n'est presque plus qu'un désert depuis que l'empereur actuel a transféré le siége à Ummerapourra. Elle étoit partagée en haute et basse ville, toutes deux fortifiées. La basse, qui étoit la plus grande, avoit environ deux lieues de circonférence. Elle est encore en grande partie environnée d'un mur, au pied duquel il y a un fossé large et profond. Comme les maisons d'Ava ainsi que celles de tout l'empire sont bâties en grande partie en bois et en bambou, un ordre de l'empereur les a fait transporter dans la nouvelle ville. On remarque encore la trace des rues et les emplacemens des maisons.

Chagain, autrefois résidence impériale. Cette ville est située en partie au pied et en partie sur le penchant d'une montagne escarpée. Chacune des éminences de cette montagne est couronnée d'un temple pyramidal; et ces temples s'élevant irrégulièrement l'un au-dessus de l'autre presqu'au sommet de la montagne, forment tous ensemble un coup-d'œil magnifique. La perspective en est d'autant plus brillante qu'ils sont blanchis et entretenus avec beaucoup de soin.

Meahmon, sur la rive occidentale de la rivière d'*Ava*, est assez considérable. Elle est environnée d'arbres de Palmyre. On y fabrique une grosse toile de coton mouchetée qui sert de vêtement aux Birmans d'une classe inférieure.

Summeïkioum est une très-grande ville, dont les maisons sont irrégulièrement bâties. On cultive beaucoup de riz dans ses environs. Elle a une manufacture de salpêtre et de poudre à feu la plus considérable de l'empire; on y fait toute la poudre nécessaire à l'approvisionnement des

arsenaux impériaux. C'est le seul genre d'industrie des habitans de cette ville. Le gouvernement défend sévèrement l'exportation de la poudre et salpêtre, et personne ne peut en vendre sans une permission expresse.

Schouayedong, petite et jolie ville, a environ 300 maisons qui forment une rue très-droite; chaque maison possède un petit jardin entouré d'un treillis de bambou. Deux *kioums* et quelques temples qui y sont n'ont rien de très-remarquable en eux-mêmes, mais la vue s'arrête avec plaisir sur les grands arbres qui les ombragent.

Pagham, grande et belle ville qui forme le titre d'un prince de la famille impériale. Les maisons sont de bambou et élevées au-dessus du sol comme dans les autres villes birmanes. On voit beaucoup de boutiques où l'on vend de la poterie vernissée, des boîtes, des bassins, des coupes et divers autres objets de différentes couleurs et vernis avec beaucoup degoût, les *bazards* ou marchés sont approvisionnés de riz, de différentes espèces de pois, d'herbage, d'oignon, de fruits, de poisson frais et des lézards que les Birmans regardent comme un manger très-délicat. Il y a dans cette ville deux ponts de bois assez jolis.

Sillah-Miou est une ville grande et célèbre par ses manufactures de soieries. Les étoffes sont d'un tissu serré et fort et durent, dit-on, plus long-temps que celles de la Chine et de l'Indostan, et les couleurs en sont jolies et brillantes. Cette ville est entourée de grands arbres, et possède plusieurs temples.

Tongho. — *Tongho*, capitale de cette province, très-riche et très-peuplée, à laquelle elle donne son nom, sert d'apanage à l'un des fils de l'empereur. Les habitans excellent dans la fabrication des toiles de coton, et ses environs produisent le meilleur bétel de l'empire.

Prome. — *Prome*, capitale de cette province, servant d'apanage au second fils de l'empereur. Elle contient environ 40,000 habitans, et ses *bazards* sont très-bien pourvus de ce qui est nécessaire à la vie. Cette ville est environnée de palissades. On voit dans les environs une très-belle carrière de pierres. Tout près de la ville on remarque un manége impérial où l'on dresse des éléphans.

Kanoungohé, ville fort longue, est remarquable par un quai très-bien bâti, avec un parapet où l'on monte par un escalier en bois qui a cent marches. La population en est considérable.

Kioum-Zeïk, ville riche et bien bâtie, est coupée par divers canaux que forme la rivière et sur lesquels on a construit de jolis ponts de bois. C'est aux manufactures de toiles de coton que Kioum-Zeïk doit sa prospérité. Ses environs abondent en indigo.

ARACAN. = Ce royaume est au S. du *Tipra*, et très-fertile et très-peuplé. L'air en est très-sain et le pays agréablement coupé par des rivières, des lacs et des étangs. On y trouve des bois de toute espèce, des jardins et des marais cultivés avec soin, des campagnes et des collines fertiles, d'excellens pâturages et une grande multitude de bestiaux. Ses montagnes renferment quelques mines d'étain et de plomb. Le riz croît abondamment dans plusieurs de ses contrées et sa qualité est excellente. Les arbres, toujours verds, produisent quantité de fruits délicieux, des bananes, des mangos, espèce de concombres, des oranges, des limons, des cédrats d'une prodigieuse grosseur et si pleins de suc, que d'un seul on en tire souvent de quoi remplir un vase considérable. Le durion est aussi commun dans l'Aracan qu'à Siam. C'est un fruit qui croît sur un grand arbre que ces Indiens appelent *batan*. Il est de la grosseur du melon. Sa chair est blanche et d'un goût exquis. Il se trouve dans les forêts des éléphans, des buffles et des chameaux que l'on prend et que l'on emploie comme les chevaux, qui dans ce pays sont très-rares.

Aracan, capitale du royaume, à 15 à 20 lieues de la mer, est située dans une vallée entourée de montagnes. Cette ville est grande, mais les maisons en sont très-basses. Elle a plusieurs grandes places qui servent de marchés. On fait monter le nombre de ses pagodes à 600. Le palais du roi étoit vers le milieu de la ville. Il étoit très-vaste, environné d'une triple enceinte de murailles, et renfermoit, dit-on, des richesses incroyables, tant en or qu'en pierreries. Mais ce royaume avec sa capitale vient d'être réuni à celui d'Ava, comme on le verra à l'article *Histoire*.

PEGU. = *Rangoun* est la principale ville de commerce de l'empire Birman. Son port, l'un des plus beaux de l'Orient, est très-fréquenté par les negocians arméniens, musulmans, français, anglais, &c. Sa population est de 30,000 habitans de toute nation; les rues sont bien pavées. Il y a plusieurs ponts en bois, et une longue et belle chaussée sur laquelle les vaisseaux déchargent leurs marchandises. On voit aussi une superbe douane bâtie en briques et cou-

verte en tuiles. Rangoun, depuis long-temps le refuge des débiteurs insolvables de toutes les parties de l'Inde, est remplie d'étrangers ruinés, que les Birmans accueillent avec bienveillance, et qui font quelque petit négoce. Là on trouve des gens de tout pays et de toute couleur. Dans la bourse on voit un mélange de figures tel qu'on n'en trouve pas dans les plus grandes villes.

Pégu est la capitale de la province, autrefois du royaume de même nom. Elle est gouvernée par un vice-roi, nommé par l'empereur. Cette ville nouvelle, car l'ancienne a été entièrement détruite lors de la révolution arrivée dans l'empire Birman en 1754, n'a que 6 à 8000 habitans. Elle est environnée de pieux de dix à douze pieds de haut; et du côté du N. et de celui de l'E., elle touche aux anciennes murailles. On construit chaque jour de nouvelles maisons. La principale rue traverse la ville de l'E. à l'O., coupée diamétralement par deux rues moins grandes non encore achevées. A chaque extrémité de la principale rue, est une porte par laquelle on entre dans la ville, et que l'on ferme tous les soirs, après quoi on ne peut entrer et sortir que par un guichet. A chacune des portes est placée une mauvaise pièce de canon.

Les rues de Pégu sont fort larges et pavées en briques, que les ruines de l'ancienne ville fournissent en abondance; et de chaque côté est un petit canal pour l'écoulement des eaux. A Pégu et à Rangoun les seuls édifices bâtis en briques sont les maisons qui appartiennent à l'empereur et les temples. L'empereur a défendu d'employer des briques pour les maisons des particuliers, parce qu'il craint, dit-on, que sous prétexte de bâtir des maisons, on ne construise quelque forteresse dangereuse au repos de l'Etat. La demeure du vice-roi, quoique bien peu digne de son rang, est cependant fort belle en la comparant aux autres maisons de Pégu. L'édifice le plus remarquable est le superbe temple de *Schoe-Madou*, c'est-à-dire, du dieu d'or. Ce temple est construit sur une double terrasse; la première a dix pieds d'élevation au-dessus du sol, et la seconde en a 20 au-dessus de la première; l'une et l'autre forment un parallélogramme; de grands escaliers en pierre conduisent aux terrasses. On voit de chaque côté les demeures des *rhahaans* ou prêtres, élevées de quatre à cinq pieds au-dessus du sol. Chacune de ces demeures n'a qu'une seule chambre assez vaste, bâtie en planches et couverte en tuiles; les piliers

qui les soutiennent sont tournés avec élégance. Le temple est en forme de pyramide, construit en briques et mortier, dans lequel il n'y a ni ouverture, ni aucune autre espèce de vide. Il forme à sa base un octogone, et il s'arrondit en s'élevant. Chaque face de l'octogone a 162 pieds de large. A six pieds de hauteur on voit un grand avancement, sur lequel sont assises à une égale distance l'une de l'autre, 57 colonnes pyramidales de 27 pieds de haut et de 40 pieds de circonférence à leur base. Au-dessus est un autre avancement qui porte également 53 colonnes de la même forme et de la même grandeur que la première. L'édifice et la corniche sont revêtus de moulures en forme de cercles, plusieurs ornemens ressemblent à des fleurs de lys; au-dessus des dernières moulures sont d'autres ornemens en stuc, pareils au feuillage d'un chapiteau corinthien, et le tout est couronné par un *tée* (1) en fer surmonté d'une aiguille et d'une girouette dorées.

Commerce et manufactures. — Le commerce est très-considérable entre la capitale de l'empire Birman et la province d'Yu-nan en Chine. Le principal article qu'on tire d'Ava est le coton. Il y en a, dit-on, de deux sortes, l'un de couleur foncée dont on fait le nankin, et l'autre blanc comme le coton de l'Inde. L'ambre, l'ivoire, les pierres précieuses, le bétel et les nids d'hirondelles, exportés de l'Archipel oriental, sont aussi des objets de commerce. Les Birmans prennent en retour des soies écrues et travaillées, des velours, des feuilles d'or, des confitures, du papier et quelques articles de quincaillerie.

Les marchandises étrangères se transportent la plupart en remontant la rivière d'Ava. Il en passe une partie par l'Aracan, que des paysans portent sur leurs têtes à travers les montagnes. Les principales de ces marchandises consistent en draps d'Europe, quelque quincaillerie, grosses mousselines du Bengale, mouchoirs de soie de Cossembourg, porcelaine qui ne peut être transportée par terre, et des glaces. Un objet fort recherché, et qui se vend très-

(1) Le tée est une espèce de coupe renversée.

cher chez les Birmans, sont les excellentes noix de coco, des îles Nicobar. Les négocians portent dans le royaume d'Ava, de l'argent, de la laque, des pierres précieuses, et d'autres articles en petite quantité.

Constitution et gouvernement. — Le gouvernement de l'Empire Birman est un despotisme absolu comme dans presque tous les Etats d'Orient. Après l'empereur, le personnage le plus important est l'*Eugée tekien*, ou prince royal, puis son fils, s'il en a un, et les frères de l'Eugée tekien, qui ne vont jamais qu'après, la couronne appartenant aux héritiers mâles en ligne directe.

A la suite des princes du sang sont les *Woungées*, ou principaux ministres d'Etat. Ils doivent être au nombre de quatre. Les Woungées forment le grand conseil de la nation. Chaque jour, excepté les fêtes, ils siégent dans le *lotoue* ou conseil d'état, depuis midi jusqu'à trois ou quatre heures. Ce sont eux qui donnent les ordres pour les vice-rois et gouverneurs de provinces. Indépendamment de ces ministres il y a quatre *altawouns* ou ministres de l'intérieur, qui ont une influence quelquefois funeste aux desseins des Woungées, pouvant à toute heure entrer chez le monarque, et étant ses conseillers particuliers.

Le gouvernement Birman ne reconnoît ni emploi ni dignités héréditaires; à la mort de ceux qui les possèdent, ils retournent à la couronne.

Le *tsaloé* ou la chaîne, est le signe qui décore les nobles. Les degrés de noblesse sont distingués par le nombre de cordons qui composent la chaîne. Le degré le plus élevé en a douze, mais personne ne peut en porter un plus grand nombre, excepté l'empereur qui en a 24.

On pourroit appeler les Birmans un peuple de soldats, puisque chez eux tout habitant est sujet à réquisition pour le service militaire. Cependant leurs forces militaires régulières ne sont pas considérables; elles ne comprennent que la garde de l'empereur et le nombre de troupes nécessaires pour le service de la capitale.

Le gouvernement donne des armes aux soldats, des munitions, et une certaine quantité de grain par jour, mais point de solde. Les parens de chaque soldat sont tenus de répondre de sa conduite; en cas de désertion ou de trahison, l'épouse innocente, les enfans et les parens du coupable sont impitoyablement traînés au supplice.

Les forces navales des Birmans consistent en leurs chaloupes de guerre. Chaque ville considérable située près de la rivière, doit fournir un certain nombre d'hommes, et une ou plusieurs chaloupes, proportionnément à ses moyens. L'empereur peut en un instant rassembler 500 de ces chaloupes. Les plus grandes ont depuis 80 jusqu'à 100 pieds de long; mais elles n'ont guères que 8 ou 10 pieds de large. Elles portent depuis 50 jusqu'à 60 rameurs, qui se servent d'une courte rame sur un pivot. La proue est formée d'un seul morceau, et a une surface plate sur laquelle on place, en temps de guerre, une pièce de canon, de six, de neuf et même de douze livres de balle. L'affût est fixé par de forts verroux des deux côtés, et il y a souvent des pierriers à l'extrémité de la poupe.

Les matelots ont une épée et une lance, qu'ils placent à côté d'eux quand ils rament. Outre l'équipage, il y a ordinairement trente soldats à bord, avec des fusils. Ainsi armés, ces vaisseaux partent en flottes, à la rencontre de leurs adversaires; et lorsqu'ils se joignent, ils forment une ligne de bataille, la proue tournée vers l'ennemi. L'attaque des Birmans est très-impétueuse; ils fondent avec beaucoup de rapidité en chantant des airs guerriers, tant pour encourager leurs soldats que pour intimider leurs ennemis, et régler les coups de rames. Ils tâchent en général de venir à l'abordage, en jetant les grapins; et quand ils y parviennent, le combat devient furieux, car ils ont beaucoup de courage, de force et d'agilité.

Revenus, monnoies, etc. — Le dixième de tous les produits appartient à l'empereur. Il peut prélever un dixième sur toutes les marchandises

étrangères qui entrent dans ses Etats. Les droits de douane sur les objets d'importation, ainsi que ce que le gouvernement retire des produits des terres et des manufactures, se perçoit presque totalement en nature. On en convertit une petite partie en argent, et le reste est distribué comme il a été reçu, pour le salaire des gens employés par la cour. Les princes du sang, les grands officiers de l'Etat, les gouverneurs de province, reçoivent en apanage des provinces, des villes, des villages, des fermes pour soutenir leur rang, ou à titre de récompense; et dès-lors ils ont la pleine jouissance des revenus de ces biens.

Le trésor impérial ne fournit de l'argent que dans des occasions extraordinaires, et lorsqu'il ne peut faire autrement. On donne à un homme les émolumens d'un emploi, à un autre un poste où il perçoit certains droits; un troisième reçoit une terre. Par ces concessions ils sont non-seulement tenus à une servitude personnelle, mais tous ceux qui leur sont attachés y sont également assujettis. Ils s'appellent les esclaves de l'empereur, et leurs vassaux sont appelés leurs esclaves. Ainsi on reconnoît dans le gouvernement Birman les traces de la tyrannie féodale.

Les Birmans comme les Chinois ne possèdent pas de monnoie frappée. L'argent et le plomb en lingots représentent les valeurs. C'est pourquoi ce sont le poids et la pureté du métal qui en font le prix; et les naturels sont très-habiles à en faire l'estimation. Ce que l'on appelle un *takal*, qui vaut à-peu-près 3 fr. 50 cent. de notre monnoie, est la pièce d'argent la plus commune en circulation; elle pèse dix deniers dix grains et trois quarts. Elle se subdivise en *tubis*, en *mous* et en *maths*; deux *tubis* font un *mou*, deux *mous* un *math*, et quatre *maths* un *takal*. Les balances et poids dont on se sert dans tout l'empire pour peser ces métaux sont fabriqués dans la capitale. On leur met une empreinte, et il est défendu d'en avoir d'autres.

Histoire. — L'histoire des peuples placés en-deçà ou au-delà du Gange, est très-peu connue, jusqu'à

l'époque où les Portugais ayant doublé le Cap de Bonne-Espérance, arrivèrent dans ces contrées sous le règne d'Emmanuel. Tout ce qui nous est parvenu par eux, c'est que le pays, situé entre le S. E. de l'Inde, la province chinoise d'Yu-nan et la mer Orientale, étoit divisé en quatre grandes souverainetés, connues sous les noms d'Aracan, d'Ava, de Pégu et de Siam. Au milieu du seizième siècle les Birmans étoient soumis aux Péguans; mais les premiers, aidés des Portugais, secouèrent le joug des Péguans, et les tinrent même sous leur joug jusqu'au milieu du 17e siècle, que différentes provinces du Pégu secouèrent le joug. De-là s'élevèrent des guerres cruelles entre les deux peuples. Les avantages remportés par les Péguans, les enhardirent tellement, qu'en 1752 ils allèrent assiéger Ava. Les Birmans, découragés par leurs nombreuses défaites, se rendirent à discrétion. Douipdie, roi d'Ava, fut conduit prisonnier dans les Etats de Bonnadalla, roi de Pégu, qui confia le gouvernement du royaume d'Ava à son frère Apporaza.

Cette conquête fut suivie pendant quelque temps d'une apparente tranquillité. Presque tous les Birmans se soumirent à la loi du vainqueur. *Alompra*, seul, Birman d'une naissance assez obscure, et simple chef de Monchabon, village à environ 10 lieues de la rivière d'Ava, mais d'un esprit pénétrant et propre pour les entreprises les plus difficiles, résolut d'arracher ses concitoyens au joug qui pesoit sur eux.

Cet homme comptoit alors à Monchabon et dans les environs, cent de ses amis, au courage et à la fidélité desquels il pouvoit se fier. Les Péguans s'imaginant n'avoir rien à craindre d'un endroit si près du chef-lieu de la vice-royauté, n'avoient à Monchabon que 50 soldats qui traitoient les Birmans avec une hauteur insultante. Alompra saisissant le moment où quelque nouvelle injustice avoit irrité ses compatriotes, rassembla ceux de son parti, et massacra les cinquante Péguans. Il tailla en pièces une seconde

troupe plus forte que la première. Il profita de la terreur qu'avoit inspiré le succès de ses armes, pour assiéger Ava, qui se rendit d'autant plus aisément, que *Dotacheu*, neveu d'Apporaza, et qui y commandoit par *interim*, fut saisi d'une terreur panique et quitta la place. Alompra mit une garnison dans le fort. Ces événemens arrivèrent en 1755. Les revers qu'essuyoient les Péguans éveillèrent enfin l'attention de *Bonnadalla*, sur les dangers auxquels ses propres états se trouvoient exposés.

Au mois de janvier 1754, on arma à Syriam beaucoup de chaloupes de guerre dont le commandement fut confié à Apporaza pour aller soumettre les insurgens. La saison où ce général partit, étoit la plus défavorable, parce que pendant les mois de février, mars et avril, les eaux de la rivière d'Ava sont à peine navigables; les rochers et les bancs de sable y arrêtent souvent les bateaux chargés, et le vent du nord qui se fait sentir continuellement, est encore un grand obstacle pour les remonter.

En conséquence Alompra eut le temps de rassembler des forces et de se disposer à repousser le danger. Apporaza trouva donc Alompra préparé à se défendre. On s'attaqua bientôt avec acharnement. L'action fut longue et sanglante, mais enfin Alompra fut vainqueur, et une bonne partie des Péguans fut taillée en pièces. Cette défaite ne fit que les irriter; et le 15 octobre 1754, après avoir, sous prétexte d'une conjuration tramée par lui, massacré le vieux monarque d'Ava, ils égorgèrent tous les Birmans qu'ils purent joindre, sans distinction d'âge ni de sexe.

Cet acte sanguinaire eut des suites terribles; les Birmans usèrent de réprésailles, et massacrèrent à leur tour tous les Péguans qu'ils rencontrèrent.

Cependant Alompra prenoit tous les moyens d'assurer ses succès. Après avoir laissé le commandement d'Ava et de Monchabon à ses deux fils, il partit avec une nombreuse flotte pour combattre les Péguans qui attaquoient Prome. La rapidité de sa marche ne pou-

voit manquer d'inspirer de la terreur aux ennemis et de l'audace à ses propres soldats. Au moment de son arrivée, les Péguans furent attaqués et chassés des retranchemens qu'ils avoient construits au nord de la forteresse. Dans le même temps, les flottes combattoient avec fureur; enfin la victoire se décida pour les Birmans, et les Péguans prirent la fuite.

Alompra qui savoit toujours profiter de ses avantages, se rendit aussi-tôt à Lounzai, occupée par les Péguans, qui l'évacuèrent, et les vainqueurs s'en étant emparés, lui donna le nom de *Maah-Oun*, qui signifie rapide conquête.

La nouvelle défaite de *Bonnadalla*, sema la consternation dans toute l'étendue de son royaume. Une seconde bataille où Apporaza fut complétement battu le 21 avril, acheva de les abattre. Cette victoire étoit décisive pour Alompra. Les Péguans s'enfuirent à Syriam, et plusieurs même, et entr'autres Apporaza, ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils furent dans leur capitale.

La prise de Syriam qui suivit quelque temps après, décida du sort des Péguans. N'ayant aucune communication avec les contrées occidentales de Dalla et de Bassien, ainsi que de la navigation des rivières de Rangoun et d'Ava, ils n'eurent bientôt plus de moyen de continuer la guerre.

Cependant, malgré toutes leurs pertes, les Péguans se préparèrent à soutenir un siége dans leur capitale, qui, à la vérité, étoit dans un meilleur état de défense que ne le sont ordinairement les villes de ces contrées.

A la fin de la saison des pluies, Alompra partit de Syriam, et se rendit en quatre jours au pied des murs de Pégu. Après plusieurs traités et capitulations sans aucune suite, cette ville fut obligée d'ouvrir ses portes au vainqueur. Le roi fut fait prisonnier, et sa capitale fut livrée au pillage.

Vainqueur de son principal ennemi, Alompra porta le coup le plus terrible aux Péguans. Cette na-

tion, après avoir perdu sa capitale et son souverain, ne put résister davantage au vainqueur.

Après la reddition de la capitale du Pégu, le gouvernement Péguan fut totalement anéanti. Les différentes tentatives que ce malheureux peuple a faites depuis pour briser son joug, n'ont servi qu'à river ses chaînes; et Alompra, après avoir laissé à ses successeurs la possession paisible d'une triple couronne, mourut à deux journées de Martaban, le 15 mai 1760, à l'âge d'environ 50 ans.

Son 5e fils, Mindéragée Praw, règne aujourd'hui sur les trois peuples d'Aracan, de Pégu et d'Ava, avec une autorité et une soumission qui laissent d'autant moins d'espoir de changement, qu'il a des fils en état de le remplacer dignement (1).

Continuation de la topographie des royaumes, provinces, villes, de la presqu'Ile au-delà du Gange.

Laos ou Lahos. Ce royaume renfermoit autrefois celui de Jangoma ou Jangomay; mais celui-ci dépend maintenant d'Ava. Nous en connoissons peu de particularités sur lesquelles on puisse compter. Les habitans sont bien faits, robustes, doux, sincères, mais superstitieux et débauchés. Ils ont le teint olivâtre : leur principale occupation est la chasse et la pêche. On dit le pays très-peuplé et abondant en toutes sortes de richesses; on y trouve aussi toutes les superstitions grossières, si communes en Orient. Il est divisé en plusieurs petits royaumes, tous dans la dépendance d'un souverain, despote comme tous les monarques orientaux, qui est entouré d'une pompe et d'une magnificence extrême et ne se montre en public que deux fois par an. Mais il est de la religion du lama, et souvent l'esclave de ses prêtres et de ses ministres.

Il y a dans le royaume un vice-roi général et sept particuliers, et un grand nombre de mandarins. Les chefs de famille ont une grande autorité. Des forêts immenses et des hautes montagnes séparent de tous les états voisins ce pays

(1) Extrait de la relation du major Symes, envoyé du Bengale à Ava, en 1795.

qui est très-fertile. La terre y est naturellement grasse et molle ; mais elle durcit tellement en été, que les moissonneurs battent le riz et les autres grains dans le lieu même où ils les recueillent. Il produit en abondance la meilleure espèce de riz. On y trouve du benjoin, du musc, de l'or, des pierres précieuses, particulièrement des rubis et des perles. La gomme-laque de Laos est si estimée, que les marchands de Camboge y viennent en chercher, quoique leur pays en produise de très-bonne. Les éléphans sont si communs dans les forêts de Laos, qu'on assure que le pays en a tiré son nom, Laos signifiant *millier d'éléphans.* Aussi l'ivoire y abonde et est un objet de commerce avec tous les peuples voisins. *Langione* en est la capitale.

SIAM. = Ce royaume a environ 220 lieues de long du N. au S., et 100 dans sa plus grande largeur. Il a été souvent décrit par des missionnaires et de prétendus voyageurs, dans le style le plus romanesque. Nous ne pouvons donc, sur la foi de leurs récits, en rien assurer, si ce n'est que c'est un royaume riche, fertile en riz, fruits et coton, et florissant, et qu'il approche de l'empire chinois par la forme de son gouvernement, sa politique, la vivacité et la finesse d'esprit de ses habitans. Le royaume de Siam est entouré de hautes montagnes qui, à l'E., le séparent des royaumes de Camboge et Laos; à l'O., du Pégu, et au N., d'Ava, ou plus proprement, de Jangoma. Au S. il est borné par la rivière de Siam, de même que la péninsule de Malaca, dont la partie N. O. est sous sa domination.

L'étendue de cette contrée est néanmoins fort incertaine, et la population en est foible. Les individus des deux sexes y sont plus modestes qu'en aucune autre partie de la presqu'île. Ils prennent grand soin de l'éducation de leurs enfans. Les cérémonies du mariage sont simples, et ce sont les talapoins ou prêtres qui marient en répandant une eau sacrée sur le couple, et en répétant quelques prières. On dit l'or si abondant dans cette contrée, que les statues les plus massives en sont faites, et que cette matière brille par-tout à l'extérieur du palais du roi. Des voyageurs modernes ont reconnu que ces relations étoient des fictions des missionnaires français et autres ; car quoique le pays ait des mines d'or, les ornemens du palais sont ou des tablettes extrêmement minces de ce métal, ou une laque brillante appliquée sur le bois. Le gouvernement est extrêmement despotique. Les serviteurs paroissent à genoux devant leurs maîtres, et les mandarins se

prosternent devant le roi. Ce royaume a beaucoup souffert des Birmans, peuples sauvages, qui ravagèrent plusieurs fois ce pays. Il est tributaire de la Chine.

Le commerce extérieur de ce royaume, dans les premiers temps, étoit entre les mains des Hollandais, à cause de la proximité de leurs établissemens aux Moluques et à Ceylan. Il a d'abord été assez considérable, mais il est bien déchu. Ils y transportent encore des chevaux de Java, du sucre, des épiceries et des toiles. Ils en tirent de l'étain, de la gomme-laque, des dents d'éléphans, des peaux de cerfs, de buffles, de bœufs et de tigres pour leur commerce du Japon, et sur-tout des bois de construction pour l'arrimage de leurs vaisseaux.

Siam, la capitale, est citée comme une grande ville, mais dont un sixième à peine est habité. Le palais a environ une demi-lieue de circuit. Des voyageurs assurent que ce vaste palais est mal construit, sans proportion et sans goût. Ils ajoutent que la ville est très-malpropre et n'a que des cabanes, excepté une seule rue d'environ 200 maisons de briques, assez petites et d'un seul étage, habitées par des Maures et des Chinois.

Louvo, à 9 lieues de Siam, est une assez grande ville, assez bien peuplée et située dans une belle plaine. Le roi y a un palais avec des jardins, et y passe ordinairement une partie de l'année.

Mérgui, sur la côte occidentale, est une ville commerçante avec un port, le principal du pays et un des meilleurs des Indes. Le commerce qu'on y fait consiste principalement en dents d'éléphans, étain et riz, que l'on transporte dans toutes les Indes.

Tenasserim, ville située sur la rivière de même nom, est commerçante et a un port assez fréquenté.

Junsalam, port situé vis-à-vis une île de même nom, et qui n'en est éloigné que de deux lieues. C'est un asyle pour tous les vaisseaux qui vont à la côte de Coromandel et qui se trouvent surpris par les ouragans. C'est le seul de ces contrées où l'on puisse être en sûreté durant ces fâcheux temps, ne se trouvant ailleurs que des rades foraines exposées à tous les vents.

Bankok, à 18 lieues au S. de Siam et à 4 de la mer, est la seule place vers les côtes qui soit fortifiée de murs, de batteries et de canons de bronze. Les Hollandais ont une factorerie

à Ligor sur le côté oriental de la presqu'île de Malaca, mais appartenant au royaume de Siam.

TONQUIN. = Ce royaume est borné à l'O. par celui de Laos; au N. et à l'E. par la Chine; au S. par la Cochinchine, et par le golfe du même nom; il est arrosé par plusieurs rivières, dont la principale est celle de *Chale*. L'air est sain et agréable, particulièrement dans les temps secs. Le terroir du Tonquin est très-fertile, particulièrement en riz et en fruits excellens. Les oranges, et sur-tout les ananas, y croissent en abondance. Ce pays abonde aussi en animaux et oiseaux sauvages et domestiques. On n'y voit ni moutons, ni ânes, ni lions; mais les forêts sont pleines de tigres, de cerfs et de singes, et les campagnes de bœufs, de vaches et de pourceaux. Il y a aussi un très-grand nombre de canards, de poules et de tourterelles. Les rivières, les étangs et la mer fournissent une quantité prodigieuse de poissons.

Les habitans de ce royaume sont en général bien faits et d'une taille médiocre. Ils ont le teint basané, les cheveux longs, noirs et épais, ils se noircissent les dents, et regardent les dents blanches comme une difformité. Le pays est si peuplé, que quelque laborieux que soient les Tonquinois, on voit néanmoins parmi eux beaucoup de pauvres réduits à vendre leurs enfans et à se vendre eux-mêmes pour se procurer le nécessaire. Les Tonquinois sont actifs, adroits, ingénieux, amateurs des sciences, civils et honnêtes à l'égard des étrangers, sur-tout envers les négocians. Les grands sont fiers et hautains, et les soldats insolens. Le petit peuple est fort adonné au larcin, quoiqu'on le punisse sévèrement. La polygamie y est permise. Leur religion est assez semblable à celle des Chinois. On ne peut rien voir de plus magnifique que l'enterrement des rois. Celui des particuliers est aussi, à proportion, fort pompeux, et accompagné de feux d'artifice. Ils mettent sur le tombeau des morts quantité de viandes et de confitures, s'imaginant que les défunts s'en servent. Leurs prêtres ont soin de les entretenir dans cette erreur, et font si bien leurs affaires, que le matin il ne se trouve plus rien sur la tombe.

Les Tonquinois ont deux rois, chacun souverain en ce qui est de son ressort. L'un appelé *Boua*, n'est proprement qu'une idole de roi qui n'a que les honneurs et l'apparence de la royauté, avec le privilége de demeurer dans l'ancien palais royal. Le *Choua*, qui est l'autre roi, a sous sa puissance toutes les forces de l'Etat, les gens de guerre, les principaux offi-

ciers de la couronne et les revenus du royaume. Ce royaume est tributaire de la Chine. Le commerce des Tonquinois avec les étrangers consiste en soie crue aussi bien que travaillée, en toiles peintes, vaisselle de terre, drogues médicinales, sel, bois pour la teinture et ouvrages de vernis. Celui qu'ils font avec les Chinois, bien qu'il soit considérable, ne leur rapporte pas beaucoup de profit, parce qu'ils sont obligés de faire de gros présens aux mandarins qui sont sur les frontières.

On divise le Tonquin en deux parties; savoir, la province de *Kecho* ou *Cachao*, et la province d'*Héan*.

Kecho.—*Cackao*, capitale de cette province et de tout le royaume. Elle est située sur le *Chale*. Cette ville est grande et très-peuplée. On y compte 20,000 maisons, mais toutes basses et bâties de boue. On y voit trois palais bâtis en bois, dont deux servent de logement au Choua. Le troisième, qui est le plus vaste et le plus beau, est la demeure du Boua. Les Anglais et les Hollandais ont un comptoir dans cette ville.

Cuadac, ville et port sur la rive septentrionale de la rivière du même nom, un peu au-dessus de son embouchure. C'est dans ce port que jettent l'ancre tous les grands vaisseaux qui ne peuvent entrer dans la grande rivière de Checo depuis que son entrée est remplie de sable.

Doméa, situé sur une rivière à si peu de distance de la mer, que la marée baigne quelquefois les murailles des maisons, parce que là elle hausse et baisse de neuf à dix pieds. C'est une espèce de port où s'arrêtent les vaisseaux anglais et hollandais qui y viennent trafiquer des denrées du pays.

Hean. — *Hean*, capitale de cette province, ville assez considérable, et la résidence d'un mandarin.

Malaca. — Cette presqu'île est un vaste pays qui contient plusieurs royaumes ou provinces. Les Hollandais sont réputés néanmoins les véritables maîtres et les souverains de toute la presqu'île, étant en possession de la capitale, qui est

Malaca. Ses habitans diffèrent fort peu des brutes par leur manière de vivre, et cependant le langage malais est considéré comme le plus pur que l'on parle dans toutes les Indes. Les voyageurs les plus modernes nous disent que le principal produit de cette presqu'île est en fer-blanc, poivre, dents d'éléphans, cannes et gomme. Quelques missionnaires prétendent que c'est là la péninsule, ou Chersonnèse d'or des anciens, dont les habitans avoient coutume de supputer

leurs richesses par lingots d'or. La vérité est que l'excellente situation de ce pays lui facilite le commerce avec l'Inde, en sorte que lorsqu'il fut découvert par les Portugais, expulsés depuis par les Hollandais, Malaca étoit après Goa et Ormus la plus riche ville de l'Orient, étant la clef de la Chine, du Japon, des Moluques et de la Sonde. Aujourd'hui le principal commerce de ce pays se fait avec la Chine. Si les Malais, peuple autrefois ingénieux et industrieux, ont autant dégénéré, on en trouve aisément la cause dans la tyrannie des Hollandais, qui ont intérêt à ce que ce peuple ne puisse plus sortir de son état présent d'esclavage et d'ignorance. Les Anglais, avec leurs vaisseaux, font une espèce de commerce de contrebande de la côte de Coromandel et de la baie de Bengale à Malaca, contrebande sur laquelle ferment les yeux le gouverneur et le conseil des Hollandais, qui font peu d'état des ordres de leurs supérieurs, pourvu qu'ils s'enrichissent eux-mêmes.

Queda, sur le détroit de Malaca vers le N., ville d'environ 8,000 ames, avec un port. On y fait un grand commerce d'étain et de dents d'éléphans. C'est la capitale d'un petit royaume tributaire de Siam.

Johor ou *Ihor*, sur le détroit au S., ville assez grande, avantageusement située, et partagée en deux parties par une rivière de même nom. Les maisons y sont élevées sur des pilotis de neuf à dix pieds au-dessus du sol qui, étant fort bas, est sujet aux inondations de la marée. Elle est capitale d'un petit royaume de même nom, abondant en pierreries et autres denrées précieuses. Il est tributaire de Siam. Les habitans sont mahométans et fort appliqués au commerce; trafiquent le long des côtes avec leurs propres vaisseaux. Plusieurs îles des environs sont peuplées de colonies de ce royaume, et en dépendent.

Patane, sur le golfe de Siam, à l'E. de Queda, ville considérable et très-forte avec un bon port bien défendu. Ses habitans sont bons marins. C'est la capitale d'un royaume de son nom, aussi tributaire de Siam. Elle est très-commerçante et toutes les nations voisines, sur-tout les Chinois, viennent y trafiquer des denrées du pays, abondant en toutes les choses nécessaires à la vie.

Ligor, aussi sur le golfe de Siam, à environ 30 lieues de Patane, est une petite ville capitale d'un canton de même nom. Elle a un port où les Hollandais ont un comptoir.

Camboge ou Camboie. — C'est un pays peu connu des

Européens ; mais suivant les informations les plus authentiques, sa plus grande longueur du N. au S. est d'environ 170 lieues, et sa plus grande largeur de l'E. à l'O., de 133. Ce royaume est traversé par un fleuve spacieux, dont les bords sont les seules parties habitables du pays, à cause de la grande chaleur de l'air, des moucherons venimeux, des serpens et autres animaux qui peuplent les forêts. Son sol, ses denrées, son trafic, ses animaux et ses productions de terre et de mer, sont en grande partie les mêmes que dans les autres parties habitables de cette vaste péninsule. Le bétel, plante rampante, d'un goût particulier, et excellent remède, à ce qu'on dit, contre toutes les incommodités communes aux habitans des Indes Orientales, est le premier objet de luxe des Camboïens, depuis le roi jusqu'au paysan. Mais il est désagréable et insupportable au goût d'un Européen. On ne trouve dans ce royaume, comme dans tout le reste de la presqu'île, que magnificence grossière, despotisme dans le souverain et ignorance dans le peuple.

Camboge, capitale, que les habitans appellent *Ravecca*, est située à 60 lieues de l'embouchure d'une rivière, appelée *Mecon*, qui se jette dans le golfe de Siam, et qui, comme le Nil, inonde régulièrement chaque année le pays.

Les Portugais en ont long-temps fait le commerce, en ayant fait refuser l'entrée aux autres nations; mais il est ouvert maintenant à tous ceux qui veulent y trafiquer. L'on y voit des Hollandais, des Anglais, des Portugais, des Chinois, des Japonais, des Siamois, des Malais, des Cochinchinois, &c. Les marchandises qu'on en peut tirer sont du benjoin, de la gomme-laque, de la cire, du riz et des peaux de bœuf, de cerf et des autres animaux sauvages, dont le débit est très-facile à la Chine et au Japon.

Vers le milieu de la côte orientale du golfe de Siam et sur la baie de *Cancar*, un Chinois a formé depuis peu un établissement que quelques relations qualifient de royaume sous le nom de *Ponthiamas*. Ce lieu étoit totalement désert au commencement du 18e siècle. Les guerres des Malais et des rois de Camboge en avoient fait une vaste solitude. Un riche marchand chinois, ayant considéré la fertilité de ces terres sans culture, y transporta à ses frais des cultivateurs de sa nation. Il y bâtit des forts qu'il garnit d'artillerie, et cette colonie subsiste aujourd'hui sous le gouvernement paternel de son fils, qui ne prend que le titre de père de ses sujets, quoique les peuples voisins lui donnent celui de roi.

Le terroir y est si excellent, et sur-tout si bien cultivé, qu'il est actuellement le marché le plus fréquenté et le mieux fourni de tout le pays, et qu'il en est regardé comme le grenier lorsqu'il manque de grain. Il paroît qu'il y a une ville du nom de la colonie sur une petite rivière à 8 ou 10 lieues de la mer avec un port ouvert à toutes les nations.

COCHINCHINE ou CHINE OCCIDENTALE. = Ce pays est situé sous la Zone Torride, et s'étend, suivant les mêmes auteurs, de 170 lieues en longueur; mais sa largeur, de l'E. à l'O, est beaucoup moindre. On dit que *Laos*, *Camboge*, *Ciampa*, et quelques autres royaumes plus petits, sont tributaires de la Cochinchine. Les rivières y charient de l'or, et leurs mines abondent en minerai; il y a aussi beaucoup de mines d'argent. C'est avec des lingots de l'un et de l'autre métal, qu'on traite avec l'étranger. Le sucre et le riz sont les principales denrées du pays. Sa position est heureuse pour le commerce. Le climat est salubre en été. Il y a des inondations fréquentes et périodiques, qui fertilisent le pays. Dans la dernière guerre qui eut lieu en 1790, l'héritier légitime fut obligé de se sauver. Il voyagea en France. Les mœurs et la religion du peuple semblent être originairement chinois. Les habitans sont très-adonnés au commerce. On prétend que leur roi est immensément riche, et que son royaume jouit de tous les avantages du commerce qu'on peut trouver dans les autres parties des Indes; mais ce puissant prince, aussi bien que les rois de Tonquin, sont sujets de l'empereur de la Chine. Il est raisonnable de penser que toutes ces riches contrées furent peuplées par la Chine, ou du moins que dans un temps ou dans l'autre, elles ont été gouvernées par un seul chef, jusqu'à ce que l'empire fût devenu si vaste, qu'il se trouva convenable de le diviser, en réservant à la mère-patrie une espèce de supériorité féodale sur les parties démembrées. La religion dominante est la païenne, la même que celle des Chinois: il se trouve un grand nombre de temples magnifiques: les chrétiens ont aussi un assez bon nombre d'églises fort médiocres; quelques-unes néanmoins sont assez belles. En général, les Cochinchinoises sont peu favorisées du côté de la figure et de la taille. C'est une beauté parmi elles d'avoir les dents noires et les ongles fort longs, mais leur voix est très-agréable et semblable à une douce musique; elles ont beaucoup d'éloquence naturelle, un grand amour du travail, une industrie merveilleuse et des ma-

nières extrêmement insinuantes. Elles font presque tout ce que les hommes font en Europe; elles se livrent au commerce en gros et en détail, mais elles ne se mêlent jamais du gouvernement ni de la guerre : ces occupations regardent uniquement les hommes, qui trouvent dans leurs femmes un soin et une attention parfaite pour ce qui regarde le ménage.

Les Cochinchinois sont doux, francs et extrêmement agiles, d'une aimable simplicité en tout. Ils cèdent volontiers leurs femmes. Les gens de condition y reçoivent une assez bonne éducation; ils sont très-civils, affables envers les étrangers, fort graves devant le peuple, d'une grande droiture dans l'administration de la justice, qui se rend avec beaucoup de promptitude et sans frais. Un des meilleurs moyens qu'un juge et un militaire puissent employer pour avancer dans son état, c'est la fidélité à s'acquitter de son devoir : le roi rabaisse au contraire ceux qui sont infidèles ou négligens dans l'administration de la justice. Il entretient un nombre considérable des troupes. On fait beaucoup d'usage d'éléphans à la guerre. Les habitans sont peu versés dans les sciences. L'agriculture et les manufactures sont très-florissantes. Ils ont un art merveilleux pour purifier le sucre, et connoissent la musique.

Le commerce des Cochinchinois consiste en poivre et en cannelle que l'on transporte à la Chine; en soie et en sucre qu'on envoie au Japon; en cire, areck, bétel et riz, dont on charge tous les ans plusieurs vaisseaux; en satins, taffetas et autres ouvrages manufacturés; en bois de menuiserie, de charpente et de construction pour les vaisseaux, en un bois très-précieux, nommé *calamba*, qui est un excellent parfum et qui sert à plusieurs usages dans leur médecine. Il est regardé comme un excellent cordial et est vendu au poids de l'or aux étrangers.

Les provinces du Nord sont très-fertiles en riz, légumes, mûres, figues, bananes, oranges, dattes, et autres fruits. On y trouve aussi beaucoup de poivriers. Les chrétiens y sont en très-grand nombre.

Huế. — Cette province est appelée ainsi du nom de la capitale de tout le royaume, où le roi réside, ce qui fait qu'on lui donne aussi le nom de province de la cour. Cette province est non-seulement la plus riche, mais l'air y est sain et les eaux assez bonnes; ce qui est rare dans la plupart des autres.

Hué ou *Kéghué* est proprement la seule ville de la Cochinchine, quoiqu'elle ait des bons bourgs qui pourroient passer pour villes, eu égard au nombre de leurs habitans. Hué n'est qu'un amas de maisons divisées par quartiers, qui forment, en quelque façon, autant de hameaux ou villages. Elle est située dans une belle plaine, partagée de l'E. à O. par un grand fleuve dont les bords sont ornés de superbes palais. On y voit aussi de riches boutiques et de belles places.

Le palais du roi est au N. du fleuve dans une île d'une lieue de longueur. Les principaux mandarins, ou seigneurs de la cour, habitent aussi dans cette île, que l'on nomme *Ile du roi*. Le palais du roi n'a qu'un étage; il est tout boisé et soutenu par des colonnes d'ébène toutes égales, d'une propreté naturelle et achevée. Les pagodes sont, après les palais, ce qu'il y a de plus remarquable dans la capitale. On en compte plus de 400. Les maisons des mandarins comme celles des particuliers sont simples, presque toutes bâties en bois, couvertes de tuiles et toutes placées entre cour et jardin.

Cham. — Cette province est grande et riche. Elle a des montagnes qui fournissent de l'or, le bois-d'aigle et le calamba (bois odoriférant). Elles produisent aussi le thé du pays, les vulnéraires, l'aloès, et d'autres herbes salutaires.

Faifo est un port où les Chinois abordent, et font un commerce florissant en riz, sucre, soie, ébène, bois odoriférant, et en or, ce qui rend encore cette province très-considérable.

Natlang. — Cette province est remarquable, non-seulement par la bonté de son air et de ses vivres, mais encore par la quantité de nids de certains oiseaux qu'on y trouve, et qui sont fort recherchés. On néglige les oiseaux, mais leur nids font une partie du commerce de cette province avec la Chine, où les marchands Chinois les vendent aux grands seigneurs de ce royaume, qui les aiment extrêmement. On les trouve contre les rochers de quatre petites îles qui sont voisines de la Cochinchine. La multitude de ces nids est, pour ainsi dire, innombrable. Ils sont à-peu-près semblables aux nids d'hirondelles, excepté qu'ils ne sont pas pêtris de boue comme ces derniers, mais de l'écume de la mer. C'est une espèce de gomme dont divers peuples des Indes, surtout les Chinois, assaisonnent tous leurs ragoûts. On les fait bouillir, et ils fournissent un très-bon potage, qui est en même temps un excellent cordial.

Ciampa. — Ce pays au S., est rempli de bois et de déserts. On y trouve des tigres et des éléphans sauvages qui rendent ces lieux peu sûrs. L'air y est très-mauvais pendant cinq ou six mois de l'année ; les chaleurs y sont très-grandes, les eaux pernicieuses, et les vivres, excepté le poisson, assez rares. Le terrein est sablonneux et ingrat.

Ce royaume avoit autrefois son roi particulier. Les habitans ont la plus grande vénération pour la mémoire de Confucius, et un grand respect pour les morts. Ils croient à la métempsycose, et aspirent sur-tout à ce que leur ame passe, après leur mort, dans le corps d'un cheval ou d'un éléphant, animaux pour lesquels ils ont une grande vénération.

Dounay. — Cette province est la plus considérable ; elle s'étend le long de la mer. Son étendue et sa situation approchent beaucoup de celles de la république de Gènes. Elle abonde en toutes sortes de denrées, fruits et marchandises. Elle a un port où les Chinois font un grand commerce.

Turon, leur principal port, sur la baie du même nom, est très-sûr pour les vaisseaux, et très-avantageusement situé pour le commerce.

La possession des rubis et autres pierreries d'une grosseur extraordinaire, et même d'éléphans blancs ou mipartis, donne lieu, parmi ces peuples crédules, à une prééminence de rang et de royauté, et a quelquefois occasionné des guerres sanglantes. Quoi qu'il en soit, on peut reconnoître que tout obscures que soient les relations que nous avons de ces royaumes, il est évident qu'ils sont immensement riches en toute espèce de trésors ; mais que ces avantages sont contre-balancés par des calamités naturelles, telles qu'inondations, volcans, tremblemens de terre, tempêtes, et par-dessus tout, animaux cruels et venimeux, qui rendent la jouissance de la vie précaire et incertaine.

PRESQU'ILE DE L'INDE EN-DEÇA DU GANGE,

EMPIRE DU GRAND-MOGOL,

ou INDOSTAN,

comprenant la presqu'île occidentale du Gange.

ÉTENDUE. SITUATION.

Long. 650 l. { Entre } 9e et 36e d. de lat. N.
Larg. 550 { les } 65e et 89e d. de long. E.
Contenant 96,765 lieues carrées.

Limites.

CET empire est borné au N. par la Tartarie Usbeque et le Tibet; à l'E. par le Tibet et la baie de Bengale; au S. par l'Océan indien; et à l'O. par le même Océan et la Perse. Le principal pays est l'empire Mogol, ou l'Indostan proprement dit.

DIVISION.

SITUATION.	PROVINCES.	VILLES PRINCIPALES.
Division du Nord-Ouest, sur les frontières de Perse et sur le fleuve Indus.	Caboulistan.	Cabul.
	Cachemire.	Cachemire.
	Lahor.	Lahor.
	Delhy.	Delhy.
	Moultan.	Moultan.
	Sindi.	Tatta.
	Soret.	Jaganal.
	Jesselmere.	Jesselmere.
	Bucknor.	Bucknor.
	Haican.	Haican.

SITUATION.	PROVINCES.	VILLES PRINCIPALES.
Division du Milieu.....	Asmer ou Bando.	Asmer.
	Candish.	Burhampour.
	Berar.	Nagpoul.
	Chitor.	Chitor.
	Ratipor.	Ratipor.
	Navar.	Navar.
	Agra.	Agra.
	Gwalior.	Gwalior.
	Hindous.	Hindous.
	Jengapour.	Jengapour.
Division du Nord-Est de l'Inde, contenant les provinces de Bengale aux Bouches-du-Gange, et celles des montagnes de Naugracut.	Bengale propre.	Calcutta. Long. E. 86 d. 8 m. Lat. N. 22 d. 33 m.
		Hougly..... Aux Anglais.
		Dacca..... Aux Anglais.
		Malda, aux Anglais et aux Hollandais.
		Chatigan.
		Cassumbazar.
	Naugracut.	Naugracut.
	Jesuar.	Rajapour.
	Patna.	Patna.
	Necbal.	Necbal.
	Gore.	Gore.
	Rotas.	Rotas.

La nation Anglaise possède en pleine souveraineté tout le soubah de Bengale et la plus grande partie de Bahar, et dans Orixa, les seuls districts de Midnapour. Toutes les possessions anglaises dans cette partie de l'Indostan forment environ 16,666 lieues carrées de terres; et si nous ajoutons le district de Benarès, le tout ira à 18,000, c'est-à-dire, à 3,333 de plus que ne contiennent ensemble la Grande-Bretagne et l'Irlande. On y compte près de 11,000,000 d'habitans. Le revenu total net, y compris Bénarès, est de 287 lacs de roupies sicca: ce qui peut valoir 3,050,000 liv. st. (1) suivant M. Rennel, et de notre monnoie

(1) Le territoire et le revenu de la Compagnie des Indes Orientales ont été considérablement accrus par les cessions faites lors

72,200,000 fr. Ces possessions occupent, avec les nations alliées ou tributaires, tout le cours navigable du Gange, depuis son entrée jusqu'aux plaines qui bordent la mer; et ce cours, au moyen de ses nombreuses sinuosités, forme une longueur de 450 lieues.

Air et saisons. — Les vents dans ce climat soufflent du S., communément six mois et du N. six mois. Avril, mai et le commencement de juin sont excessivement chauds, mais rafraîchis par des brises de mer; et dans des temps de sécheresse, les ouragans qui soulèvent les sables et les font tomber en ondées, sont extrêmement désagréables. Les Anglais, et par conséquent les Européens en général, qui arrivent dans l'Indostan, sont d'ordinaire attaqués de quelques maladies, telles que la dyssenterie et la fièvre sous différens caractères; mais lorsqu'elles sont bien traitées, et sur-tout quand les malades sont sobres en tous points, ils recouvrent la santé, et se trouvent plus forts ensuite.

Productions animales et végétales. — L'*arec* est un fruit de la grosseur d'une petite noix, couvert d'une peau verte et sans coquille. On la mâche avec le bétel.

Le *bétel* est la feuille d'un arbrisseau rampant, dont la figure ressemble aux feuilles du lierre et du poivre, et d'un goût aromatique. En le mêlant avec l'arec et un peu de chaux éteinte, il laisse une odeur agréable à la bouche, fortifie l'estomac et préserve, dit-on, de la gravelle et de la pierre : on en fait un grand usage aux Indes.

L'*indigo* est une herbe qui, étant trempée et ensuite séchée et réduite en pâte, sert à faire le plus beau bleu.

La *civette* est un petit animal de la taille d'un chat ou d'une grosse fouine, dont on tire un parfum qui porte son nom.

Le *bézoard* est une pierre médicinale, qui est un

---

du dernier traité de paix avec Tippou-Sultan, évaluées à 1,708 lieues carrées pour l'étendue, et 1,316,765 pagodes koonteary pour le revenu.

excellent contre-poison. Elle se trouve dans la fiente d'un animal qu'on nomme *pazan*, espèce de bouc ou de chevreuil. Dans la Perse et dans les Indes on en trouve ordinairement dans l'estomac de certaines chèvres. Celui des singes de Perse est si fort, que deux de ses grains font autant d'effet que la dose ordinaire de celui des chèvres. Le bézoard occidental ou du Pérou est tout différent de l'oriental, et vient de certains animaux particuliers à ce pays.

Le *benjoin* est une sorte de résine excellente, dont il y a de trois sortes; la première est tachetée de plusieurs marques blanches; la seconde est noire et fort odoriférante; la troisième est aussi noire, mais de moindre odeur.

La *laque* est une espèce de résine dure, rouge, transparente, dont on fait la cire d'Espagne. Elle se produit aux Indes par le concours d'une infinité de petits moucherons qui s'amassent sur de petits bâtons gluans, disposés exprès pour les attirer, et qu'on ratisse ensuite. Les arbres du Pégu, de Siam, etc. produisent une *gomme-laque*. On fait la fine laque de l'extrait de la lie de la cochenille.

Montagnes. — Les plus remarquables sont celles de *Naugracut*, qui séparent l'Inde de la Perse, de la Tartarie-Usbeque et du Tibet, et sont habitées par les Marattes, les Afghans ou Patans, et autres peuples plus belliqueux que les Gentous. Quant aux montagnes de *Balegaut* qui traversent l'Inde du N. au S. presque dans toute sa longueur, elles sont si hautes qu'elles opposent une barrière aux moussons d'Ouest; les pluies commençant plutôt sur la côte de Malabar que sur celle de Coromandel.

Fleuves.—Ce sont l'*Indus*, appelé Sinda ou Sindeh par les naturels, et le *Gange*, tous deux connus des anciens, et, comme on l'a fait observer plus haut, en grande estime et même en vénération chez les habitans. Il y a, outre ces fleuves, beaucoup d'autres rivières qui arrosent le pays.

Mers, baies et caps. — Ce sont l'Océan Indien, la

baie de Bengale, le golfe de Cambaie, le détroit de Ramanakoel, les caps Comorin et Diu.

Habitans. — Nous avons déjà parlé de ce grand empire en général, et nous ajouterons à ce que nous avons déjà dit de sa religion et de ses sectes, que les faquirs sont une espèce de mendians mahométans qui voyagent en pratiquant les plus grandes austérités ; mais la plupart sont des imposteurs. Leur nombre s'élève, dit-on, à 800,000. Une autre race de mendians sont les *Johgis*, qui sont idolâtres et beaucoup plus nombreux ; mais pour la plus grande partie vagabonds et fourbes, qui vivent de la crédulité des Gentous qu'ils amusent par leurs sottes fictions. Les Banians, ainsi nommés de l'innocence affectée de leur vie, font le métier de courtiers, et professent la religion gentou, ou quelque chose de semblable.

Les Parsis de l'Indostan ne sont autres que les Gaures décrits à l'article de la Perse; mais ce sont les gens les plus industrieux, particulièrement dans la fabrique des étoffes et dans l'architecture de tout genre. Ils prétendent être en possession des ouvrages de Zoroastre, auquel ils donnent différens noms ; et des Européens prétendent que ces ouvrages contiennent plusieurs choses qui jetteroient un grand jour sur l'histoire ancienne sacrée et profane. Cette opinion est fortifiée par le peu de fragmens de ces livres qui ont été publiés ; mais quelques personnes pensent que le tout est d'invention moderne, fabriqué sur les histoires et traditions sacrées et profanes. On sait que les Parsis adorent le feu, mais, dit-on, uniquement comme emblème de la divinité.

La noblesse et les gens distingués aiment la chasse à l'arc et au fusil, et souvent ils se plaisent à poursuivre en plaine des léopards. Ils recherchent les promenades ombragées et les fontaines fraîches, comme tous les habitans de ces contrées brûlantes. Ils sont grands amateurs de bateleurs, charlatans et faiseurs de tours, ainsi que d'une musique barbare d'instrumens à vent et à cordes; ils jouent aux cartes dans leurs sociétés privées. Les maisons n'ont aucune ap-

parence ; les édifices même sont pauvres et chétifs, et en général couverts de chaume, ce qui les rend sujets aux incendies. Mais les fabricans préfèrent de travailler en plein air. L'intérieur des maisons qui appartiennent aux principaux habitans, est communément propre, commode et agréable, et dans plusieurs même magnifique.

Commerce. — Nous avons déjà parlé de cet article, aussi bien que des manufactures de l'Inde : mais les négocians mahométans font en ce pays un commerce qui n'a pas été décrit, nous voulons dire avec la Mecque et l'Arabie, depuis les parties occidentales de l'empire jusqu'à la mer Rouge. Ce commerce se fait par une espèce particulière de vaisseaux nommés *jonques*, dont les plus grands peuvent, à ce qu'on dit, porter, outre la cargaison, 1,700 pélerins mahométans qui vont visiter la tombe de leur prophète. Ils rencontrent à la Mecque des négocians abyssins, égyptiens et autres, avec lesquels ils échangent leurs cargaisons contre de l'or et de l'argent ; en sorte qu'un jonque mahométan, à son retour, vaut souvent 4,800,000 fr.

Industrie, manufactures, importations et exportations du Bengale. — Le Bengale est la partie la plus riche et la plus peuplée de l'Inde. Indépendamment de ses consommations, qui sont considérables, il se fait d'immenses exportations. Une partie des marchandises va dans l'intérieur des terres. Il passe par le Tibet des toiles, du fer et des draps d'Europe : les habitans de ces montagnes viennent les chercher à Patna, et donnent en retour du musc (1) et de la rhubarbe. Le Bengale porte aux provinces voisines d'Agra et de Delhy, du sel, du sucre, de l'opium, de la soie, des soieries, une infinité de toiles, de mousselines de toute espèce. Ces objets rapportoient autrefois 40 millions par an : c'est

(1) Nous avons parlé de l'animal qui produit cet objet de commerce, à l'article *Tibet* de la Grande-Tartarie.

la compagnie anglaise qui en profite presque seule. Les habitans du pays font un commerce maritime, qu'on peut diviser en deux branches, dont le Cateck fait la meilleure partie. Balassor, situé sur une rivière navigable, lui tient lieu de port. On charge de là, pour les Maldives, du riz, des grosses toiles, quelques soieries, et l'on y reçoit en échange des cauris qui passent pour monnoie dans le Bengale, et que les Européens achètent. Les habitans du Cateck ont aussi des relations commerciales avec la province d'Asham qui devroit être plus connue, s'il est vrai, comme on le dit, que l'invention de la poudre à canon lui est due, et qu'elle a passé de là à Pégu, et de Pégu à la Chine. Ses mines d'or, d'argent, de fer, de plomb rapporteroient beaucoup, si elles étoient bien exploitées. Le sel manque à ce pays. Il part tous les ans, du Gange à Asham, une quarantaine de petits bâtimens, dont les cargaisons de sel rapportent près de 200 pour 100 de bénéfice. On reçoit en retour de l'or, de l'argent, de l'ivoire, du musc, du bois d'aigle, de la gomme-lacque et sur-tout de la soie. Cette soie unique dans son espèce, n'exige aucun soin. Elle vient sur des arbres où les vers naissent et subissent toutes leurs métamorphoses. L'habitant n'a que la peine de la ramasser. Les cocons oubliés renouvellent la semence, pendant qu'elle se développe, l'arbre pousse de nouvelles feuilles, qui servent successivement à la nourriture des nouveaux vers. Ces révolutions se répètent douze fois dans l'année; mais moins utilement dans les temps de pluie que dans les temps secs. Les étoffes fabriquées avec cette soie, ont beaucoup de lustre et peu de durée. A la réserve de ces deux branches de commerce, que des raisons d'intérêt ont conservées aux habitans du pays, les Bengalais se sont vus ravir toutes les autres par les Anglais, qui font exclusivement le commerce du pays.

Une autre branche considérable du commerce du Bengale, que les Européens font avec le reste de l'Inde, c'est celle de l'opium, qui est le produit des

pavots blancs de jardins, dont toutes les parties rendent un suc huileux. Cette plante, qui périt tous les ans, a des feuilles oblongues, couleur de verd de mer. Sa tige est lisse, et a 3 pieds de haut. Lorsque le pavot est dans la force de sa sève, et que la tête commence à grossir, on lui fait une ou plusieurs incisions, d'où découlent quelques larmes de liqueur laiteuse qu'elle contient, et que l'on recueille lorsqu'elle est figée: l'opération se répète jusqu'à trois fois; mais le produit va toujours en diminuant pour la quantité et pour la qualité. Après que l'opium a été recueilli, on l'humecte et on le pétrit avec de l'eau ou du miel, jusqu'à ce qu'il ait acquis la consistance de la poix. On le réduit en petits pains. On préfère celui qui est mou, qui est inflammable, d'une couleur brune et noirâtre, d'une odeur forte et puante. Celui qui est sec, friable, mêlé de terre et de sable, doit être rejeté. Selon les différentes préparations qu'on lui donne et les doses qu'on en prend, il assoupit; il donne des idées agréables, ou il rend furieux. Le *meconium*, ou opium commun, se prépare en exprimant les têtes déjà incisées. Le suc qui en sort mêlé avec les larmes les moins belles, est pétri, arrosé d'eau et façonné en pain, que l'on apporte en Europe. Comme il est souvent mélangé, on le purifie avant de l'employer.

La province de Behar est le pays du monde où le pavot est le plus cultivé. Les campagnes en sont couvertes; indépendamment de celui qui se consomme dans le pays même, il s'en exporte tous les ans par mer 600 mille livres pesant. Cet opium n'est pas raffiné comme celui de Syrie et de Perse dont nous nous servons en Europe. Ce n'est qu'une pâte sans préparation, qui fait dix fois moins d'effet que l'autre. Les peuples qui sont à l'E. de l'Inde ont tous le goût le plus vif pour l'opium. En vain les loix de la Chine ont condamné au feu les vaisseaux qui l'apporteroient et les maisons qui le récéleroient, la consommation n'en a pas été moins forte. Elle est encore plus considérable à Malaca, à Bornéo, dans les Moluques,

à Java, à Sumatra, et dans toutes les îles de cet immense Archipel. Ces insulaires le fument avec le tabac. Les Anglais qui font la majeure partie de ce commerce ont d'autres branches qui leur sont plus particulières. Ils portent à la côte de Coromandel, du riz, du sucre qu'on leur paye en métaux, au Malabar, où ils amènent des toiles qu'ils échangent contre des épiceries, et à Surate, des soies, pour lesquelles ils prennent en retour du coton. Ils portent du riz, de la gomme-laque, des toileries dans les pays situés sur le Golfe-Persique, et en retirent des fruits secs, de l'eau-de-rose, et sur-tout de l'or. Dans ceux qui avoisinent la mer Rouge, ils importent des cargaisons riches et variées et n'en rapportent que de l'argent. Toutes ces différentes branches font entrer chaque année 36 à 40 millions dans le Bengale. Les Arméniens et les Indiens placent de gros fonds dans le commerce, qu'ils ne peuvent faire à découvert, et sont obligés de chercher des voies détournées. Si les Gentils ou Gentous connoissent à un Européen qui arrive, de l'économie, de l'activité et de l'intelligence, (ce qu'ils savent mieux distinguer que personne) ils s'offrent à lui pour courtiers et pour caissiers. Ils lui prêtent ou lui font prêter de l'argent à intérêt, qui est ordinairement de 9 pour 100 au mois. C'est une famille d'Indiens sur le Gange, qui est puissante de temps immémorial. Ses richesses ont mis long-temps dans ses mains la banque de la cour, la ferme du pays, et la direction des monnoies, qu'elle frappe tous les ans d'un nouveau coin, pour renouveller les bénéfices de cette opération. Tous ces moyens réunis l'ont mise en état de prêter à-la-fois au gouvernement 40, 60 et jusqu'à cent millions. Lorsqu'on n'a pu ou voulu les lui rendre, il lui a été permis de se dédommager en opprimant les peuples. Une fortune si prodigieuse et si soutenue paroît incroyable dans le centre de la tyrannie, au milieu des révolutions.

Il sort du Bengale, pour l'Europe, du musc, de la laque, du bois rouge, du poivre, des cauris, quelques autres articles peu considérables, qui viennent

d'ailleurs. Ceux qui lui sont propres, sont le borax, le salpêtre, la soie et les soieries, les mousselines et cent espèces de toiles différentes. Le borax qui se trouve dans la province de Patna est une substance saline, que les chimistes européens ont vainement tenté de contrefaire. Il est très-utile dans le travail des métaux, dont il facilite la fusion et la purification. Le borax est même d'une nécessité indispensable pour les essais des mines et la soudure des métaux. Le salpêtre vient aussi dans cette province. La soie en général est très-commune, mal filée, et ne prend nul éclat à la teinture. On ne peut guère l'employer que pour la trame dans les étoffes brochées.

Le coton a plus de perfection ; il est propre à tout : on l'emploie utilement dans cent espèces de toiles qui se répandent sur toute l'étendue du globe. Celle qui est la plus universelle et plus particulière au Bengale, c'est la mousseline unie, rayée ou brochée. La fabrication en est facile dans la saison pluvieuse, parce qu'alors les matières prêtent davantage et cassent moins. Durant le reste de l'année, les tisserands suppléent à cette humidité de l'air par des vases d'eau, qu'ils ne manquent jamais de mettre sous leurs métiers. Depuis que les Anglais se sont rendus maîtres de cette riche contrée, le Bengale a vu augmenter ses exportations et diminuer sa recette, parce que les conquérans ont enlevé une grande partie des marchandises, et qu'ils ont trouvé dans les revenus du pays de quoi les payer. On peut présumer que cette révolution dans le commerce du Bengale n'est pas à son terme et qu'elle aura tôt ou tard des suites ou des effets plus considérables.

TOPOGRAPHIE.

Provinces, villes, édifices publics et particuliers.

Caboulistan. — Cette province est agréablement variée de montagnes et de vallons ; on y trouve des mines de fer. Il y croît des *myrobolans*, des bois aromatiques, et plusieurs sortes de drogues. Le pays, quoique peu fertile, est riche par le commerce. La plupart des habitans sont païens. Les plus excellens médecins des Indes sont dans cette province. Elle est renommée pour ses moutons et ses brebis, qui sont d'une graisse extraordinaire et portent une très-grosse queue, longue, large et épaisse, tournée en spirale d'où sort une autre queue courte et mince, de la longueur du doigt. La grosse queue contient une graisse que les habitans font fondre et conservent pour l'employer aux usages de la cuisine. Les animaux qui portent ces énormes queues marchent avec peine, leur chair est d'un goût exquis.

Cabul ou *Caboul*, capitale, est sur la rivière d'*Atock*, qui sort de l'Indus à peu de distance de sa source. Sa situation est délicieuse : on la regarde comme la clef de l'Inde, vers la Tartarie ; maintenant elle est la capitale des états du roi de Candahar. Cette ville est l'entrepôt de toutes les marchandises qui passent dans les grandes Indes, dans la Perse et dans la grande Bucarie. Les sujets du kan de Balk y viennent en foule avec des esclaves des deux sexes et sur-tout avec des chevaux tartares, dont il se fait un si grand commerce dans cette ville, qu'on prétend qu'il y en vient annuellement plus de 60,000. Les environs de Caboul sont d'une grande fertilité, et tout ce qui est nécessaire à la vie s'y trouve en abondance et à bon marché.

Cachemire. — Cette province est d'un accès difficile, à cause des montagnes qui l'entourent ; mais dès qu'on y a pénétré, on se croit dans le paradis des Indes. On dit qu'elle contient 100,000 villages, approvisionnés de bestiaux et de gibiers, sans aucun animal de proie. Elle est fertile en pâturages, riz, froment et légumes. On y trouve beaucoup de bois. C'est dans cette province que l'on fait des *châles*, si connus en Asie, en Egypte, et depuis en Europe. Ils sont tissus d'une laine très-fine, que donne une espèce de chèvre.

Cachemire, sa capitale, est située sur un grand lac. Les

individus des deux sexes sont presque aussi blancs que les Européens, et particulièrement les femmes, qui sont très-belles; on leur attribue beaucoup d'esprit, de dextérité et de génie; mais en général ils ont beaucoup de superstition. Les sites environnans sont très-beaux. La fertilité et la température de son atmosphère la distinguent. Elle est très-sujette aux tremblemens de terre. De-là vient que les maisons sont toutes de bois.

Serinagar est une ville considérable où les empereurs Mogols ont fait bâtir un palais avec des jardins magnifiques. Elle est très-commerçante. Les étoffes de laine que l'on y fabrique sont fort recherchées, ainsi que l'huile de rose, qui passe pour la meilleure de tout l'empire. Il paroît reçu par les meilleurs critiques en géographie ancienne, que c'est cette ville que les anciens appeloient *Sera*, et le pays *Serica*. L'étoffe appelée *serica materies*, auroit été par conséquent celle des châles actuels.

Lahor. — Cette province faisoit autrefois une grande figure dans l'histoire de l'Inde; elle est encore une des plus grandes et des plus belles de toutes ces contrées, et produit les meilleurs sucres de l'Indostan. L'air y est salubre, les terres très-fertiles et on y a la facilité des arrosemens. On y recueille en abondance du blé, du riz, des légumes et des fruits. Les buffles y donnent jusqu'à seize livres pesant de lait, et les bœufs y sont très-gros. Dans quelques endroits on recueille des paillettes d'or. On y élève beaucoup de chevaux, dont les meilleurs tirent leur origine de la Perse. Dans le petit pays que l'on nomme *Douaba Sindsagar* est une mine de sel très-fameuse par son abondance. Elle en fournit à la plus grande partie de l'Inde. La matière n'offre d'abord à l'œil que l'apparence de la boue. On la pétrit dans la forme que l'on juge la plus convenable, et on la transporte ainsi où l'on veut.

Lahor, capitale, a été autrefois la résidence des empereurs Mogols. Elle n'est plus si considérable et est bien déchue de son ancienne splendeur. C'étoit une place de grand commerce lorsque les Indiens portoient par terre à Alep les marchandises des Indes. Lahor est toujours une ville commerçante et manufacturière. On y fabrique des toiles peintes de toutes les espèces, des tapis magnifiques, et sur-tout de ces assortissemens de toiles blanches qu'on appelle *ambertis*, qui ont 14 aunes de longueur et sont de différentes largeurs. On les vend depuis 6 jusqu'à 10 et 12 roupies la pièce.

Delhi. — *Delhi*, capitale de cette province, est également capitale de l'Indostan. Elle passe pour une très-belle ville, qui renferme le palais impérial, orné de toute la magnificence orientale. Les écuries de ce palais contenoient autrefois 12,000 chevaux, amenés d'Arabie, de Perse et de Tartarie, et 500 éléphans. Lorsque le fourrage a été brûlé par l'ardeur de la saison, ce qui arrive assez souvent, ces chevaux sont, à ce qu'on prétend, nourris le matin avec du pain, du beurre et du sucre, et le soir avec du riz au lait.

Moultan. — Cette province produit beaucoup de coton, dont on fabrique des toiles. Elle fournit du sucre, de l'opium, du soufre, de la noix de galle, d'excellent fer et beaucoup de chameaux que l'on envoie en Perse, par Candahar, et dans le Nord des Indes, par Lahor. Les chevaux de ce pays sont aussi fort estimés.

Moultan, capitale, est une ville grande et ancienne. Elle est bien fortifiée. On y fabrique quantité de toiles, dont le prompt débit par Agra et Surate, alimente les manufactures. Les arcs qui s'y font passent pour les meilleurs de l'Indostan et sont fort recherchés.

Sindi ou Sinde. — Cette province borde l'Indus, jusqu'à son embouchure : sa largeur est inégale, et la plus grande est d'environ 56 lieues sur 100 de long. Quant au climat, sol, et aspect du pays, elle ressemble à l'Egypte. La partie inférieure a un riche terroir, et forme un vaste pays. La partie supérieure, appelée Delta, est une langue de terre resserrée d'un côté par plusieurs chaînes de montagnes, et bornée de l'autre par un désert sablonneux. L'Indus, qui est au moins aussi large que le Nil, traverse cette vallée par le milieu, et l'inonde tous les ans. Il n'y pleut pas dans les mois de juillet, août et septembre, comme dans les autres pays de l'Inde. Son atmosphère est seulement nébuleuse, et lorsqu'il y pleut, ce n'est que très-près de la mer.

Tattà, capitale du Sindi, est une grande ville ; et l'on assure qu'une peste qui eut lieu en 1699, enporta plus de 80,000 de ses manufacturiers en soie et coton. Elle est encore fameuse par la fabrication des palanquins, qui sont une espèce de canapés à pavillon, sur lesquels les riches, dans toute l'Inde (naturels ou Européens), s'étendent lorsqu'ils vont au-dehors; ils sont portés par quatre hommes, qui trottent du matin au soir, faisant 12 à 15 lieues par jour. L'achat d'un palanquin est d'une grande dépense; mais on peut louer des

porteurs à raison de 12 fr. de notre monnoie, par mois : là-dessus il faut qu'ils se nourrissent. A Tatta, l'*Indus* a près de 1,000 toises de large, et est renommé pour ses belles carpes. Il est à remarquer que dans le fleuve, le flot n'est sensible qu'à 20 lieues.

Asmer ou Adjimer. — *Asmer*, capitale de cette province, est une ville située au pied d'une montagne sur laquelle est un château fort. Elle est très-commerçante sur-tout en salpêtre, à cause d'une terre grasse qui est dans son territoire et qui a la propriété d'en fournir beaucoup. On le transporte dans les ports de mer voisins, particulièrement à Surate, où des négocians l'achètent et en lestent leurs vaisseaux pour en trafiquer ailleurs. On y voit un superbe tombeau, bâti par l'empereur Akbar, en action de graces de la naissance de son fils.

Djépour appelée aussi *Djénagar*, est une ville moderne, bien bâtie, qui a un observatoire d'un étendue considérable et d'une forme singulière. On y voit à la hauteur de 70 pieds un plan qui a l'inclinaison de l'axe du monde, pour la hauteur du pôle à Djépour. L'ombre de cet axe se projette d'une manière gigantesque sur un demi-cercle astronomique d'une grandeur prodigieuse, dont la demi-circonférence pose à terre. Il est divisé en degrés et en minutes. Le matin l'ombre tombe sur la partie occidentale, et le soir sur la partie orientale.

Malva. — Cette province n'est pas moins fertile que les autres.

Ougein, capitale, est une grande ville bien peuplée, remplie de belles maisons vers la grande place, mais petites et désagréables vers les faubourgs. Cette ville offre de loin l'aspect d'une forêt, parce qu'il y a un arbre devant chaque maison.

Séronge, à environ 55 lieues d'Agra, est une grande ville fort commerçante, et fameuse par les belles toiles de coton qui s'y fabriquent, sur-tout celles qu'on appelle *chites*, et qui sont si renommées. On y fait encore des toiles si claires et si fines qu'il n'est permis d'en envoyer ailleurs qu'à la cour de l'empereur pour l'usage de ses femmes. On y fabrique en outre de très-belles étoffes de soie et des basins, que les négocians européens viennent échanger contre des étoffes d'Europe, du vif-argent et de la quincaillerie. La plupart des habitans de cette ville sont des Banians, caste qui dans le pays ressemble

à celle des juifs, et sont tout-à-la-fois négocians et artisans.

Candish. — Cette province est très-peuplée, très-riche et abondante en coton, riz et indigo. Il s'y fabrique beaucoup de toiles peintes très-estimées.

Bedor ou Fafarabad. — L'air de cette province est sain ainsi que les eaux ; et le pays très-fertile et bien cultivé. Le riz, le froment, l'orge et les autres grains y viennent en abondance.

Burhampour, capitale, est une ville d'une très-vaste étendue, située dans une plaine et entourée de montagnes. La ville et les environs renferment une prodigieuse quantité d'arbres. Le commerce y est très-florissant. Il s'y fabrique beaucoup de toiles teintes de diverses couleurs, à fleurs courantes, dont on fait des voiles et des écharpes pour les femmes, des couvertures de lit et des mouchoirs. On les transporte en Perse, en Turquie, en Russie, en Pologne, en Arabie, au grand Caire, &c. On tire aussi de cette ville beaucoup d'opium que les Hollandais viennent enlever et qu'ils trafiquent contre du poivre et autres épiceries. Le tabac croît dans la province en si grande abondance que quelquefois on néglige d'en faire toute la récolte.

Bedor, capitale ; cette ville est très-ancienne et fut longs-temps la capitale des Rajas du Décan. L'empereur Alemguir l'ayant prise en 1742, lui donna le nom de *Safarabad* ou ville de la victoire. Elle est considérable, entourée d'un mur et renferme de beaux édifices. Au-dehors est un faubourg avec une forte citadelle.

Berar. — Cette province est une des plus abondantes de l'Inde en blé, riz, légumes et pavots dont on tire l'opium. Les cannes à sucre y croissent presque sans culture. L'air y est généralement bon et les terres y produisent toutes sortes de grains et sur-tout du froment. Les bœufs du Berar passent pour les meilleurs de l'Inde. Il y a beaucoup d'éléphans. On trouve dans quelques cantons une espèce de chèvres qui errent dans les forêts et sur les montagnes, se nourrissant d'herbes salubres, et dans la vessie desquelles on trouve le bézoard. Les béliers et brebis, que fournit cette province, diffèrent de l'espèce commune. Leur cou est alongé, leur queue très-courte, leurs oreilles sont longues et leur laine n'est pas frisée. A cela près, les béliers ressemblent aux béliers ordinaires ; ils ont une toison et des cornes.

Nagpour, capitale, est très-peuplée et considérable, quoique mal bâtie et presque sans défense ; elle est située à-peu-

près au centre de l'Inde. C'est à cette ville qu'aboutissent la plupart des grandes routes qui traversent cette contrée. Aussi est-elle un point important en géographie.

Eletchpour est une ville située dans la plaine avec une bonne forteresse. Ses environs sont très fertiles.

Ellahabad. — *Ellahabad*, capitale de cette province, est bâtie au confluent du *Gange* et de la *Gemna*. Cette ville est grande, riche et ornée de divers beaux édifices. Dans l'intérieur de la citadelle est une caverne ou grotte souterraine où sont des images très-révérées des Indiens. Derrière cette grotte s'élève un arbre qui est en très-grande vénération. Il subsiste, quoique nud et sans feuilles, depuis un temps très-considérable, par le soin que l'on prend d'en arroser continuellement le pied.

Dans un défilé, non loin de cette grotte, étoit une hache suspendue que l'on laissoit tomber, comme actuellement la hache du supplice en France, sur le cou de ceux qui se présentoient, offrant leur vie pour l'expiation de leurs fautes. L'empereur Akbar fit enlever la hache et fermer le défilé. *Panna*, dans cette province est une ville fameuse par ses mines de diamans. Dans un espace de terre d'environ deux milles, on creuse un sable rouge. On en forme ensuite des monceaux que l'on passe au crible, et si l'on y remarque de petites pierres luisantes qui se décèlent par leur éclat, on les met à part pour les polir. Mais ces diamans ne peuvent se comparer, ni pour le feu, ni pour la dureté, avec ceux de Golconde.

Bénarès. — *Bénarès*, capitale de cette province, sur le *Gange* à l'E. d'Ellahabad, est une grande ville où les Gentous ont une pagode très-renommée. C'est une des plus grandes villes de l'Indostan, mais les rues en sont sales et étroites, et les maisons fort élevées sur-tout le long des bords du Gange. Son commerce est très-considérable, particulièrement en étoffes de soie et toiles de coton, tant blanches que peintes. Les caravanserails y sont nombreux et très-commodes. C'est dans le grand caravanserail que se vendent les plus précieuses marchandises sous deux vastes galeries qui sont élevées au milieu de la cour. La plus grande partie des habitans sont Indiens ; la plupart sont marchands et banquiers très-riches. Bénarès est en quelque sorte le centre de la religion indienne ; mais il n'y a pas de collége où l'on enseigne d'une manière réglée, ainsi qu'on l'a écrit. Les jeunes gens reçoivent des leçons sur les places. Ceux qui

veulent une instruction plus ample se rendent chez les maîtres et les payent en particulier. L'eau du Gange est en grande vénération parmi ces Indiens, et ils ont pour elle une dévotion singulière. Celle sur-tout qui a été bénite par leur grand-prêtre, est servie sur table à la fin des repas, et l'on n'en boit que comme nous buvons nos fines liqueurs.

Agra. — C'est la plus étendue de tout l'Indostan, elle contient 40 grandes villes et 340 villages. On en tire d'excellent indigo, de très-bon salpêtre, et de ces belles toiles de coton des Indes appelées *chites*, dont les couleurs ne durent pas moins que la toile même, sans rien perdre de leur éclat. Tout ce pays dépendoit autrefois du grand Mogol. Il est partagé aujourd'hui entre ce prince, quelques rajahs indépendans et les Marattes.

Agra est la plus grande ville, et son château la plus grande forteresse de toutes les Indes : les Hollandais y ont une factorerie. Elle est deux fois plus grande qu'Ispaham. On y voit le magnifique palais du Grand-Mogol et ceux des seigneurs de sa cour. Depuis Agra jusqu'à Delhi, il y a une superbe avenue d'arbres qui a, dit-on, 120 lieues de longueur.

Gwalior. — *Gwalior*, à 25 lieues d'Agra, capitale de cette province, est une grande ville avec une forteresse où l'on met les prisonniers d'Etat. L'empereur y a un très-beau palais et de superbes jardins.

Avad ou Aoude. — Nous nommons cette province *Oude*.

Oude, capitale située sur le *Gagra*, est une ville de la plus haute antiquité. Aussi est-ce dans cette ville que l'on place les dix incarnations de Vischnou dans la personne de Ramgi, dont le père étoit souverain d'Avad. Les Indiens y viennent de très-loin en grand pélerinage. Il y avoit jadis à Oude un édifice appelé *le temple céleste*, d'où l'on disoit que Ramgi avoit enlevé au ciel tous les habitans de la ville. Cet édifice et plusieurs autres ont été détruits par ordre de l'empereur Aureng-zeb, comme servant à maintenir un culte superstitieux. Cette ville est maintenant fort peu de chose. Il n'y a que quelques maisons en brique, les autres ne sont que de limon couvert de paille.

Faisabad, près d'Oude, au N. O. est la ville où se tient le gouvernement de la province.

Behar ou Bahar. — *Patna*, sur le *Gange*, capitale de cette province, est une ville très-commerçante où se trans-

portent beaucoup de vivres venant de Bengale. Les factoreries anglaises et hollandaises ainsi que les maisons des gens riches, sont des bâtimens magnifiques. Cependant, excepté la grande rue qui traverse la ville, les autres sont sales et étroites, et la plupart des maisons n'y sont construites que de limon. L'aspect de la ville est néanmoins beau du côté du fleuve. La forteresse est de briques et garnie de tours rondes. Il s'y fait un très-grand commerce de riz, de blé, de sucre et autres denrées, de salpêtre, de musc que l'on tire du Boutan, d'ambre jaune, et sur-tout d'opium. Patna en expédie tous les ans trois à quatre mille coffres, chacun du poids de trois cents livres. Le coffre se vend sur les lieux depuis 200 jusqu'à 300 roupies.

A quelque distance de cette ville, le Gange se partage en trois bras. Ce fleuve devient fort large et se déborde dans la saison des pluies.

Les Anglais, dans la dernière révolution de l'Inde, se sont rendus maîtres de ce pays moyennant 26 laks de roupies qu'ils se sont obligés de payer à l'empereur du Mogol. Le lak de roupies vaut environ 270,000 francs.

Bengale. — C'est peut-être de toutes les provinces de l'Inde la plus intéressante pour les Européens en général, elle est regardée comme l'entrepôt des Indes-Orientales. Sa fertilité surpasse celle même de l'Egypte après l'inondation du Nil ; et les productions de son sol consistent en riz, cannes à sucre, blé, sesamum, petits mûriers et autres arbres. Ses toiles de coton ou garats, ses soieries, salpêtres, laque, opium, cire et civette, sont transportés par toute la terre, et les denrées y sont extrêmement abondantes et à bon compte, sur-tout les poulets, canards et oies. Le pays est entrecoupé de canaux tirés du Gange pour l'avantage du commerce : il s'étend près de cent lieues de chaque côté de ce fleuve, et est couvert de cités, villes, châteaux et villages.

Nous avons déjà parlé, page 144, du commerce et des manufactures de cette riche province.

Le culte des Gentous est pratiqué au Bengale dans sa plus grande pureté ; et la rivière sacrée (le Gange) y est pour ainsi dire bordée de temples et de pagodes magnifiques. Les femmes, malgré la sévérité de leur religion, sont, dit-on, très-lascives et très-séduisantes.

Maxoudabad appelée aussi *Mourschedabad*, située sur la rive gauche du petit *Gange*, nommé rivière d'*Hougly*,

parce qu'il passe par Hougly. Cette ville est fort grande, ayant un très-grand nombre de maisons construites en brique. On y voit aussi de vastes édifices et de très-beaux jardins. La résidence du gouverneur du Bengale est à l'extrémité de la ville. La compagnie française y avoit un comptoir qui relevoit de celui de Chandernagor. Il périt dans cette ville et dans les environs, en octobre 1754, près de 20,000 habitans par un débordement d'un des bras du Gange.

Calcutta est le principal comptoir des Anglais au Bengale, dont on évalue la population à 600,000 ames : il est nommé fort *William*, et est situé sur la rivière *Hougly*, branche la plus occidentale du Gange, à plus de 30 lieues de la mer; et la rivière est jusques-là navigable pour les plus gros vaisseaux qui trafiquent dans l'Inde. Calcutta offre dans les environs un ensemble de beaux bâtimens, construits sur un terrain plat et environné de jardins et de maisons de campagne des gens les plus riches de la ville. Les agens de la compagnie occupent dans la ville même une grande et belle maison qui renferme des appartemens beaux et commodes; mais on dit que le fort est irrégulier et ne pourroit tenir contre des troupes disciplinées. Comme la ville a été de fait, pendant quelque temps, en la possession de la compagnie, il s'y est introduit un gouvernement civil Anglais, tenu par un maire et des échevins, qui étoit sous l'autorité immédiate de la compagnie. Mais en 1773 est émané du parlement d'Angletetre un acte pour régler les affaires de cette compagnie, tant dans l'Inde qu'en Europe. Cet acte a établi un gouvernement général et quatre conseillers choisis par le parlement, et investis de toute l'autorité civile et militaire de la présidence du fort William, ainsi que de l'administration et gouvernement de tous les revenus et acquisitions territoriales dans les provinces de Bengale, Behar et Orixa, tant que la compagnie en seroit en possession. Le gouverneur général et son conseil ainsi établis ont la surintendance et le droit de contrôle sur l'administration des présidences de Madras, Bombay et Bencoolen. Elles sont tenues d'obéir aux ordres de la chambre des directeurs, et de correspondre avec elle.

Ils ont également le pouvoir d'établir une cour de judicature au fort William, laquelle doit être composée d'un président et trois juges nommés de temps à autre par le roi. Ils exercent la juridiction criminelle, d'amirauté et ecclésiastique, et s'érigent en chambre d'enregistrement et des

comptes pour la ville de Calcutta, le fort William et son district, et les comptoirs qui en dépendent. Mais il ne paroît pas que l'établissement de cette cour suprême ait opéré ni le bien de la compagnie, ni celui des peuples du pays. On n'a eu aucun égard aux mœurs et habitudes des naturels ; des actes d'oppression et d'injustice les plus insignes ont été commis, et la cour suprême a fait naître le mécontentement, le désordre et la confusion. Nous renvoyons à notre récit historique de l'Angleterre, pour les réglemens qui ont été faits depuis, relativement à la compagnie et au territoire des Indes Orientales.

En 1756 il survint à Calcutta un événement malheureux, trop remarquable pour être passé sous silence. Le nabab ou vice-roi de l'Inde eut une querelle avec la compagnie, et investit Calcutta à la tête d'un corps considérable de troupes noires. Le gouverneur et quelques-uns des principaux de la ville se jetèrent, avec le meilleur de leurs effets, dans les vaisseaux qui se trouvoient en rivière. Ceux qui étoient restés dans la place la défendirent courageusement pendant quelques heures ; mais les munitions venant à leur manquer, ils capitulèrent. Le soubah, tyran capricieux et cruel, au lieu d'observer les articles de la capitulation, plongea M. Holwel, chef de la maison du gouverneur, et 145 Anglais, dans une espèce de prison, appelée le trou noir, ayant environ 18 pieds carrés, et presqu'entièrement privée d'air. On ne peut dépeindre ce qu'ils souffrirent pendant la nuit, et dès avant la pointe du jour, il n'en restoit plus que 23, les autres étant morts de suffocation, généralement accompagnée d'un transport horrible. Parmi ceux qui survécurent étoit M. Holwel lui-même, qui a écrit les détails vraiment touchans de cet événement. Le farouche nabab retourna à sa capitale, après avoir pillé la place, s'imaginant avoir chassé les Anglais de ses possessions. Mais l'heureuse arrivée de l'amiral Watson et du colonel, depuis lord Clive, les mit encore une fois, non sans quelque difficulté, en possession de Calcutta, et la guerre fut terminée par la bataille de Plassey, gagnée par le colonel, et par la mort du tyran Sarajah-Dowla. Mhis-Jaffeir, un de ses généraux, qui s'étoit auparavant engagé avec Clive, par un traité secret, à abandonner son maître, et qui dédommagea amplement les Anglais, fut par ce moyen, élevé à la dignité de soubah.

Chandernagor, ville très-marchande avec un bon port, est la principale place que possédoient les Français dans le

Bengale ; elle est située sur la même rivière, et plus haut que Calcutta : mais quoique très-bien fortifiée et défendue par une garnison de 500 Européens et de 1,200 Indiens, et par une artillerie de 123 pièces de canon et 3 mortiers, elle fut prise par les amiraux Watson et Pococke et le colonel Clive. Son commerce consiste en velours, mocard, camelot, indigo, salpêtre, musc, et rhubarbe qui vient de la Tartarie.

Hougly ou *Chinchura*, sur le *Gange*, à 16 ou 17 lieues au N. de Calcutta, est une ville où se fait un trafic considérable des plus riches de toutes les marchandises des Indes. Les Hollandais y ont un comptoir bien fortifié. Environ 10,000 individus de Saumelpour, lieu situé à 30 lieues au N. de Hougly, sont employés à la recherche des diamans, 15 à 18 lieues plus loin.

Dacca, dans une position avantageuse pour le commerce, passe pour la plus grande ville du Bengale, et la marée en baigne les murs; elle est le marché général des mousselines et des toiles; elle renferme une factorerie anglaise et une hollandaise.

Cassumbazar est une ville très-riche où l'on voit un grand concours de marchands étrangers. Les environs de cette place sont très-fertiles et les habitans très-industrieux, ce qui contribue beaucoup à la richesse et au grand commerce de cette ville, qui est le marché général de la soie du Bengale. C'est son territoire qui en fournit la plus grande partie, les vers y étant élevés et nourris comme ailleurs, et la chaleur du climat les y faisant éclore et prospérer tous les mois de l'année. On y fabrique une grande quantité d'étoffes de soie et de coton qui se répandent dans une partie de l'Asie ; celles de soie pure prennent la plupart la route de Delhi. On peut évaluer à trois ou quatre cent mille livres pesant, la quantité de soie en nature que les Européens tirent de Cassumbazar.

Chatigan, sur les confins de l'Aracan. Les Portugais qui dans le temps de leur prospérité cherchoient à occuper tous les postes importans de l'Inde, y formèrent un grand établissement. Ceux qui s'y étoient fixés secouèrent le joug de leur patrie, après qu'elle fut passée sous la domination espagnole, et se firent corsaires plutôt que d'être esclaves. Ils désolèrent long-temps par leurs brigandages les côtes et les mers voisines. A la fin les Mogols les attaquèrent et élevèrent sur leurs ruines une colonie assez puissante

pour empêcher les irruptions que les peuples de l'Aracan et du Pégu auroient pu vouloir faire dans le Bengale. Cette place rentra alors dans l'obscurité et n'en est sortie qu'en 1758, lorsque les Anglais s'y sont établis. Le climat en est sain, les eaux excellentes et les vivres y abondent. L'abord en est facile et l'ancrage sûr. Le continent et l'île de Soudiva lui forment un assez bon port. Les rivières de Burhampoutre et de l'Ecki, qui communiquent avec le Gange, rendent faciles les opérations de commerce. Si Chatigan est plus éloigné de Patna, de Cassumbazar et de quelques autres marchés que les colonies européennes de la rivière d'Hougly, elle est plus proche de Jougdia, de Dacca et de toutes les manufactures du bas fleuve. Il est indifférent que les grands vaisseaux puissent ou ne puissent pas entrer de ce côté là dans le Gange, puisque la navigation intérieure ne se fait jamais qu'avec des bateaux.

Les provinces que nous venons de décrire, sont celles qui appartiennent à l'empire du Mogol au N., ce qu'on appelle proprement la presqu'île en-deçà du Gange. Celles qui se trouvent au S. entrent dans la description de la presqu'île même.

Histoire. — Parmi les conquérans qui ont envahi ce pays, le premier digne d'être cité est Alexandre le Grand. Genghis-Kan y dirigea aussi ses forces en 1221, et força l'empereur à abandonner sa capitale. On dit que c'est ce vainqueur qui donna à cette partie de l'Inde le nom de Mogol. Long-temps avant Tamerlan, descendu de ce conquérant par les femmes, des princes mahométans étoient entrés dans l'Inde, y avoient fait des conquêtes et s'y étoient établis. Valid, le 6e des Califes Ommiades, qui monta sur le trône l'an 708 de l'ère chrétienne et 60 de l'hégire, fit des conquêtes dans l'Inde; ainsi le coran s'introduisit de bonne heure dans ce pays. Mahmoud, fils de Sebegtechin, prince de Gazna, ville située près de Candahar, et capitale d'une province que des montagnes séparent des parties N. O. de l'Inde, établit le coran dans l'Indostan par la force des armes, l'an 1000 ou 1002 de l'ère chrétienne. Il traita les Indiens avec toute la rigueur d'un vainqueur farouche et d'un sectaire furieux, pillant les trésors,

démolissant les temples et massacrant tous les idolâtres qu'il pouvoit atteindre. On assure qu'il trouva dans ce pays des richesses immenses. On donne aux successeurs de ce Mahmoud le nom de dynastie des Gaznavides, et ils se maintinrent en possession d'une grande partie des provinces par lui conquises, jusqu'en l'an 1155 ou 1157 que Kosron Schah XIII, et dernier des princes Gaznavides, fut déposé par Kussain Gauri qui fonda la dynastie des Gaurides: elle donna cinq princes, qui tinrent à-peu-près les mêmes provinces que la dynastie précédente. Scheabbedin, le 4e des empereurs Gaurides, conquit les royaumes de Moultan et de Delhi pendant la vie de Gaiatheddin son frère et prédécesseur, et il en tira de prodigieuses richesses. Mais un Indien poussé au désespoir par les vols et les profanations auxquels il vit exposés ses dieux et ses temples, fit le vœu d'assassiner Scheabbedin, et l'exécuta. La race des Gaurides finit en 1212 en la personne de Mahmoud, neveu et successeur de Scheabbedin, qui périt aussi par le fer des assassins. Diverses révolutions se succédèrent jusqu'au temps de Tamerlan, qui, vers la fin de 1398, descendit du milieu des pays qui sont au N. du Caucase Indien, plus terrible et plus dévastateur que toutes les inondations de barbares qui l'avoient précédé. Cet invincible conquérant ne rencontra point de résistance capable de justifier, même d'après les maximes des Tartares, les cruautés par lesquelles il signala son passage. Mais après un immense carnage il se rendit enfin maître d'un empire qui s'étendoit de Smyrne jusqu'aux rives du Cange. Les historiens des monarques qui succédèrent à Tamerlan, et régnèrent sur l'Indostan presque sans interruption pendant plus de 250 ans, les peignent sous des traits divers; mais tous s'accordent à nous les représenter comme des princes magnifiques et exerçant un pouvoir despotique, qui confioient, comme on l'a déjà observé, l'administration de leurs provinces, ou à des gouverneurs rapaces, ou à leurs propres fils, qui souvent déchirèrent misérablement

l'empire. A la fin, le fameux Aurengzebe, quoique le plus jeune entre les fils de l'empereur, après avoir vaincu et fait mourir tous ses frères, monta sur le trône en 1667, et on doit le regarder comme le véritable fondateur et législateur de l'empire de l'Indostan. Ce fut un grand prince et un habile politique, et le premier qui étendit sa domination (plus, à la vérité, en apparence qu'en réalité) sur la presqu'île en-deçà du Gange, presqu'île si bien connue maintenant des Anglais. Il vécut jusqu'en 1707, et l'on assure que quelques-uns de ses grands officiers existoient encore en 1750. Par tout ce qui vient d'être dit de cet empire, il paroît qu'Aurengzebe a laissé une trop grande puissance aux gouverneurs des provinces éloignées, et qu'il ne s'est pas occupé du soin de prévenir les effets de cet affreux despotisme qui, tant qu'il resta dans ses mains, conserva la tranquillité de l'empire, mais qui en occasionna la ruine, lorsqu'il eut passé à ses successeurs, princes foibles et indolens.

En 1713, quatre de ses petits-fils se disputèrent le sceptre qui, après de sanglans débats, tomba entre les mains de l'aîné des quatre, Manzoldin, qui prit le nom de Jehander-Shah. Ce prince fut esclave de ses plaisirs, et se laissa gouverner si absolument par sa maîtresse, que ses grands omrahs conspirèrent contre lui, et élevèrent au trône un de ses neveux qui lui fit trancher la tête. Le nouvel empereur, nommé Furrukhsir, fut dominé et maîtrisé par deux frères du nom de Seyd, qui firent un tel abus de sa puissance, qu'il donna ses ordres pour les faire assassiner en secret, n'osant pas les faire punir publiquement. Informés de son intention, ils le détrônèrent, et après l'avoir emprisonné et fait étrangler, ils élevèrent à sa place un jeune prince de 17 ans, petit-fils d'Aurengzebe par sa mère. Il devint bientôt désagréable aux deux frères, qui l'empoisonnèrent, et mirent sur le trône son frère aîné, lequel prit le titre de Shah-Jehan. Les rajahs de l'Indostan, qui, en admettant la famille Mogole, avoient fait certaines stipu-

lations, ou ce qu'on peut appeler *pacta conventa*, déclarèrent la guerre aux deux frères ; mais ceux-ci furent victorieux, et Shah-Jehan fut mis en possession tranquille de l'empire. Il n'en jouit pas long-temps, et mourut en 1719. Il eut pour successeur un autre prince de race mogole, qui prit le nom de Mahommed-Shah, et se concerta avec ses grands rajahs pour renverser les Seyd qui étoient ennemis déclarés de Nizam-al-Muluck, un des généraux qu'avoit le plus favorisé Aurengzebe. On dit que Nizam fut en secret encouragé par l'empereur à se déclarer contre les frères, et à le proclamer lui-même soubah de Decan ; ce titre appartenoit à l'un des Seyd, lequel fut assassiné par ordre de l'empereur, qui s'avança aussi-tôt sur Delhi, afin de faire périr l'autre frère. Mais à peine ce dernier eut-il connoisance de ce qui venoit de se passer, qu'il proclama empereur le sultan Ibrahim, un autre des princes Mogols : ceci donna lieu à une bataille en 1720. L'empereur fut victorieux, et on dit qu'il usa de ses triomphes avec beaucoup de modération. Il remit Ibrahim dans la prison d'où on l'avoit tiré ; Seyd qui fut fait prisonnier, fut condamné à une réclusion perpétuelle, et l'empereur s'empara de ses richesses immenses. Seyd ne survécut pas long-tems à cet emprisonnement, et à sa mort l'empereur se livra à ces mêmes plaisirs qui avoient été si fatals à ses prédécesseurs. Nizam devint alors grand général de l'empereur ; il fut souvent employé contre les Marattes, qu'il défit, lorsqu'ils s'étoient presque rendus maîtres d'Agra et de Delhi. Il fut confirmé dans sa soubahie, et fut regardé comme le premier sujet de l'empire. Cependant les auteurs ne s'accordent pas sur les motifs qui le déterminèrent à appeler Nadir-Shah, ou Kouli-Kan, souverain de la Perse, dans l'Indostan. Il avoit découvert, à ce qu'on prétend, qu'un parti puissant s'étoit formé contre lui à la cour. Peut-être Nizam pensa-t-il que Nadir-Shah ne pourroit réussir, et que lui-même cependant se rendroit utile en s'opposant à ce monarque. On sait quels furent les succès de Nadir-Shah, et

quelles richesses énormes il remporta de l'Indostan en 1739. Outre la conquête de ces trésors, il obligea l'empereur Mogol à lui abandonner toutes les terres à l'Ouest des rivières Attock et Synd, ce qui comprend les provinces de Peyshor, Cabul et Gagna, ainsi que plusieurs autres principautés riches et peuplées, dont l'ensemble égale presqu'en valeur la couronne même de Perse.

Cette invasion coûta la vie à 200,000 Gentous. Quant au butin fait par Nadir-Shah, quelques relations (et ce sont les plus authentiques) le portent à la somme incroyable de 5,544,000,000 de fr., comme on le rapporte dans les gazettes de Londres de ce temps-là. Les relations les plus modérées disent que la part seule de Nadir-Shah monta à 1,680,000,000 de fr. Quoi qu'il en soit, on peut regarder l'invasion de ce monarque comme ayant mis un terme à la grandeur de l'empire Mogol dans la maison de Tamerlan. Cependant lorsque Nadir eut enlevé tout l'argent qu'il put ramasser dans Delhi, il rétablit Mahommed-Shah dans la souveraineté, et retourna dans son empire. A cet événement succéda bientôt une défection générale des provinces, dont aucune ne vouloit payer obéissance à un prince privé de la puissance nécessaire pour les défendre. Les provinces au N. O. de l'Indus avoient été cédées à Nadir-Shah; et celui-ci ayant été assassiné en 1747, Achmet-Abdallah, son trésorier, homme dépourvu de tout principe, mais doué d'une grande intrépidité, trouva moyen, au milieu de la confusion générale, occasionnée par la mort du tyran, d'emmener 300 chameaux chargés de richesses, avec lesquelles il fut en état de se mettre à la tête d'une armée, et de marcher vers Delhi avec 50,000 hommes de cavalerie. Ainsi, ces trésors tirés de Delhi fournirent les moyens de reporter sur cette ville les misères de la guerre qu'ils avoient déjà attirées. Le prince Ahmed-Shah, fils aîné de l'empereur du Mogol, et le visir, ainsi que quelques autres hommes de marque, se mirent en campagne dans cette extrémité avec 80,000 chevaux, pour arrêter la

marched'Abdallah. La guerre fut conduite avec des succès divers, et Mahommed-Shah mourut avant qu'elle fût terminée. Son fils Ahmed-Shah monta alors sur le trône impérial de Delhi; mais l'empire alloit en décadence de jour en jour. Abdallah érigea un royaume indépendant, dont l'Indus forme la principale limite.

Les Marattes, nation guerrière, se trouvant en possession de la presqu'île S. O. de l'Inde, avoient, avant l'invasion de Nadir-Shah, exigé du Mogol un tribut qui se prélevoit sur les revenus de la province de Bengale; et ce tribut ayant cessé d'être payé, à cause de l'affoiblissement progressif des Etats de ce prince, les Marattes se plaignirent hautement. Cependant l'empire commença à chanceler sur ses fondemens; chaque petit chef se faisant des droits à des jaghires (1) en fabriquant des brevets de concession: le pays fut intérieurement déchiré par des guerres civiles, et eut à gémir sous le poids de toutes les misères domestiques. Ahmed-Shah ne régna que sept ans, après quoi l'Indostan fut plongé dans la plus grande confusion, et le peuple accablé de calamités. Aujourd'hui la dignité impériale réside en la personne de Shah-Zadah, que l'on regarde universellement comme le véritable héritier de la famille de Tamerlan. Mais son pouvoir est peu de chose: la ville de Delhi et un petit territoire à l'entour est tout ce qui reste à l'héritier de ce conquérant. Encore ce prince dépend-il de la protection des Anglais, qui trouvent leur intérêt à le soutenir, son autorité étant la garantie la meilleure et la plus légitime de leurs droits.

Nous terminerons l'histoire de l'Indostan par le récit des opérations des Anglais dans cette partie du monde depuis 1765, époque à laquelle ils devinrent paisibles possesseurs des provinces de Bengale, Bahar et Orixa, non pas comme souverains absolus, mais comme tributaires de l'empire. Cependant cet état de tranquillité ne dura pas long-temps: car en 1767 ils

(1) Espèces de bénéfices militaires révocables à la volonté du monarque, mais dont le titulaire jouit ordinairement sa vie durant.

se trouvèrent engagés dans une guerre très-sérieuse avec Hyder-Aly, souverain de Mysore. Cet homme n'étoit d'abord qu'un aventurier, qui avoit appris les élémens de l'art de la guerre dans le camp des Français, et en 1755 il s'étoit distingué à leur service. Investi, en 1763, du commandement de l'armée d'Ysore, il déposa son souverain, et sous le titre de régent, usurpa l'autorité suprême. En peu de temps il étendit ses dominations de toutes parts, excepté vers le Carnate, en sorte qu'elles égalèrent en étendue l'île de la Grande-Bretagne, avec un revenu d'à-peu-près 100,000,000 de fr. Les dissensions qui eurent lieu en diverses parties de l'Indostan, sur-tout parmi les Marattes, fournirent à Hyder-Aly les moyens de s'agrandir, au point de devenir formidable à ses voisins; mais en 1767, il se vit en danger d'être attaqué, d'un côté par les Marattes, et de l'autre par les Anglais. Ceux-là se rendirent à lui, moyennant une somme d'argent, en sorte que les autres furent obligés de se retirer. Cependant ce souverain ayant bientôt rassemblé toutes ses forces, il y eut plusieurs actions, dans lesquelles les Anglais éprouvèrent pour la première fois une vigoureuse résistance de la part d'un prince Indien. La guerre continua, et les avantages en furent partagés pendant les années 1767, 1768 et une partie de 1769; mais alors Hyder-Aly, à la tête d'un fort détachement de son armée, s'étant fait jour à travers celle des Anglais, s'avança à très-peu de distance de Madras, et de-là dicta au gouvernement des conditions de paix. Les fruits qu'il en retira furent bientôt perdus pour lui, par une guerre malheureuse qu'il eut à soutenir contre les Marattes; en 1771 il éprouva une défaite épouvantable, et toute son armée fut tuée ou prise. Hyder se vit dans la cruelle nécessité de laisser les ennemis ravager son pays, jusqu'à ce qu'il leur plût de se retirer. Il restaura ensuite ses affaires, avec une persévérance et une diligence incroyables, de manière qu'en peu d'années il devint plus formidable qu'auparavant. En 1772, les Marattes essayèrent de s'emparer des pro-

vinces de Corah et de quelques autres; mais ils trouvèrent de l'opposition de la part des Anglais, qui l'année suivante les vainquirent, et les repoussèrent au-delà du Gange, lorsqu'ils avoient déjà envahi la province de Rohilla. Les Anglais n'avoient agi en cette occasion que comme alliés de Sujah-Dowla, auxquels les chefs de Rohilla avoient promis 40 laques de roupies pour la protection qui leur étoit accordée ; mais lorsqu'il s'étoit agi de faire le payement, ils l'avoient éludé sous différens prétextes. La conséquence de cette conduite fut que l'année suivante (1774) la province de Rohilla fut envahie et conquise par les Anglais, ainsi que plusieurs autres portions considérables de territoire. Par ce moyen, les limites de Oude furent reculées à l'O. jusqu'à 8 ou 9 lieues d'Agra; au N. O. jusqu'à l'endroit où le Gange cesse d'être navigable, et au S. O. jusqu'à la rivière Jumna.

En 1778 commença une nouvelle guerre contre les Marattes. A cette occasion, un corps de troupes de 7000 Indiens, commandé par des officiers Anglais, traversa tout l'empire des Marattes, de la rivière Jumna à l'Océan occidental. Vers le même temps s'éleva la guerre contre la France ; et Hyder-Aly, comptant probablement sur l'appui de cette puissance, fit une terrible irruption dans le Carnate à la tête de 100,000 hommes. Pendant quelque temps il s'empara de tout ce qui se trouva devant lui ; et ayant eu le bonheur de vaincre ou plutôt de détruire un détachement Anglais commandé par le colonel Baillie, on crut généralement que le pouvoir de la Grande-Bretagne dans cette partie du monde alloit être anéanti. Mais les heureux efforts du chevalier Eyre-Coote, auquel la conduite des affaires étoit alors confiée, arrêtèrent les progrès de ce redoutable adversaire, qui se trouva bientôt accablé d'une guerre dont les frais devoient être énormes pour lui, sans aucune apparence raisonnable de succès. Aussi, dans le cours de 1782 desira-t-il sincèrement la paix; mais il mourut avant de l'avoir conclue, et son antagoniste, le chevalier Eyre Coote, ne lui survécut pas

plus de cinq mois. C'est une circonstance assez remarquable que deux commandans en chef, qui combattoient l'un contre l'autre, aient été frappés tous deux de mort naturelle en si peu de temps.

A Hyder-Aly succéda son fils Tippou-Saïb, dont les exploits militaires sont bien connus. De tous les princes naturels de l'Inde, Tippou étoit le plus redoutable au gouvernement Anglais, et le plus acharné à en attaquer l'autorité. La paix de Mangalore en 1784 avoit, comme on le supposa, enchaîné sa fidélité par de foibles liens; et l'ambassade magnifique que, peu de temps après cet accord il envoya en France, donna les plus fortes raisons de croire qu'il y avoit quelque plan concerté entre l'ancien gouvernement de ce pays et le tyran de Mysore, pour dépouiller la Grande-Bretagne de ses possessions dans l'Inde: mais ce plan fut heureusement rendu sans effet par la révolution française.

Tippou dont la puissance croissoit de jour en jour, n'étoit pas moins formidable aux Hollandais qu'aux Anglais, et la proximité où le comptoir de Cochin, leur plus riche établissement dans le continent de l'Inde, se trouvoit du territoire de cet ambitieux monarque, les fit trembler pour leur sûreté. Outre Cochin, les Hollandais possédoient deux autres forts, situés entre leur principal et plus riche établissement et le pays de Mysore; et Cranganore, l'un des deux, avoit été pris par Hyder-Aly vers 1779. Lorsque la guerre éclata en 1780 entre Hyder et les Anglais, il fut obligé de retirer ses garnisons des côtes de Malabar pour les employer dans le Carnate; et bientôt après, la Hollande et la France s'étant unies avec Hyder contre l'Angleterre, les Hollandais saisirent l'occasion de reprendre sans bruit possession du fort, et d'y mettre garnison; acte qui offensa vivement Hyder, et dont il se plaignit hautement: cependant il fut fait un arrangement par la médiation de la France.

Le voisinage de Cranganore et d'Acottah des frontières de Mysore, et leur situation dans le territoire

d'un tributaire reconnu de ce pays (le rajah de Cochin), en rendoient la possession très-desirable pour Tippou. Au mois de juin 1789, il marcha avec des forces considérables sur Cranganore, et ne cacha pas l'intention de s'en rendre maître, s'appuyant d'un droit fondé principalement sur les événemens que nous venons de rapporter. En conséquence, les Hollandais se trouvant hors d'état de se maintenir dans la possession des deux forts, et craignant pour un établissement beaucoup plus important, se hâtèrent de faire un traité avec le rajah de Travancore pour lui vendre ces forts. Ce peuple prudent vit aisément qu'en les mettant dans les mains de ce rajah, il opposoit une barrière, non moins puissante que toute la force de l'Angleterre (qui étoit engagée par un traité à lui prêter secours), aux projets de leur ambitieux voisin sur leur établissement de Cochin. L'imprudence du rajah, en faisant une pareille acquisition, lorsque le titre étoit encore en litige, lui attira les censures les plus fortes de la part du gouvernement de Madras; et il lui fut enjoint formellement par le chevalier Archibald Cambell, et par M. Holland qui lui succéda dans le gouvernement, de ne pas aller en avant sur cette négociation. Mais telle fut la témérité du rajah, et son ardeur à consommer cette acquisition, que, non-seulement il la conclut avec les Hollandais, mais traita même avec le rajah de Cochin, sans l'autorisation de Tippou, quoiqu'il fût reconnu tributaire de ce prince, à raison de quelques portions de territoire adjacent. Le marché fut conclu en juillet 1789, quoique ce ne fût que le 4 août que le rajah informa le gouvernement de Madras, par l'entremise de M. Powney, son résident, qu'il étoit sur le point d'en faire l'acquisition.

Il n'étoit pas probable que Tippou voulût rester spectateur bénévole de ces arrangemens. Il insistoit sur le droit qu'il conservoit sur ces forts, en conséquence de la conquête que son père en avoit faite, et du compromis qui avoit eu lieu ensuite. Il alléguoit que, suivant les loix féodales, la possession de ces

forts ne pouvoit être transférée sans son consentement, comme souverain de Mysore; et le 29 décembre il fit, à la tête d'une force considérable, une attaque directe contre les lignes de Travancore. Sur les remontrances que lui fit le gouvernement Anglais du fort S.-George, il s'en désista, et fit même des excuses de sa démarche. Du 29 décembre au premier mars, il demeura parfaitement tranquille, faisant toujours valoir ses droits à la suzeraineté des forts; mais offrant, comme on l'assure, de soumettre la querelle au jugement de quelqu'administration impartiale.

Le 1er de mars 1790, les troupes du rajah attaquèrent Tippou, qui étoit resté paisible dans ses lignes depuis le 29 décembre. Il s'en suivit une action, et le gouvernement Anglais se crut obligé de prendre une part active à cette nouvelle guerre. Il ne pouvoit y avoir d'occasion plus favorable pour rabaisser Tippou, si c'eut été l'objet de ce gouvernement. Quant aux autres puissances de l'Inde, non-seulement elles étoient en paix avec la Grande-Bretagne, mais il existoit des traités d'alliance entre celle-ci et les deux Etats de l'Inde les plus puissans, celui de Nizam et celui des Marattes. Et tous deux se déclarèrent très-disposés à faire les plus grands efforts pour écraser le pouvoir croissant de Mysore.

On doit se rappeler que la campagne dont il est ici question fut la troisième de la guerre entre les Anglais et Tippou-Sultan. La première commença en juin 1790 et se termina avec l'année. Elle ne s'étendit pas plus loin que le Ghauts. La seconde campagne comprend la prise de Bangalore, qui fixa le siége de la guerre sur le territoire ennemi, et se termina par la retraite de lord Cornwallis de devant Seringapatam, vers la fin de mai 1791. La troisième commença presqu'à cette époque et finit en mars 1792. Il est à observer, néanmoins, que sous le beau climat de Mysore, les campagnes sont réglées plutôt par les plans d'opérations que par les saisons.

Le commencement de celle-ci ne fut rien moins

que favorable aux Anglais ; il fut marqué par la retraite des deux armées, commandées par le général Abercromby et le lord Cornwallis, la perte de leurs canons, une épizootie parmi les bestiaux, et une affreuse disette de grains. Ces maux cependant se réparèrent par degrés. La jonction des Marattes apporta un supplément de munitions ; on prit des mesures pour avoir à l'avenir les provisions les plus amples et les plus régulières en bœufs et en grains, et pour remonter les batteries. Dès que l'armée fut de retour dans le voisinage de Bangalore, on commença les opérations, dont le but étoit d'assurer la communication avec le Carnate, et de rabaisser le pouvoir de l'ennemi dans cette partie. Les forces Anglaises furent aussi-tôt, et avec succès, employées à réduire Oussour, Rayacotta et les autres hauteurs fortifiées qui commandent le passage de Policode. L'objet dont on s'occupa ensuite fut la prise des forts au N. E. de Bangalore, qui interrompoient la communication par cette route avec l'armée de Nizam et le Carnate. Cette prise fut bientôt effectuée ; on attaqua Nundydroug, bâti au sommet d'une montagne de près de 1770 pieds de haut. Cette place, d'une grande étendue et très-forte, après avoir soutenu le siége depuis le 22 septembre, fut emportée d'assaut le 18 octobre, malgré tous les obstacles qui la faisoient estimer imprenable.

Au moyen des dispositions faites en conséquence, des vivres de toute espèce arrivèrent du Carnate. Penagra fut prise à la fin d'octobre, et Kistdagheri attaquée le 7 novembre. Ce fut presque la seule entreprise qui n'eut pas un plein succès. Le premier fort fut pris ; mais le fort supérieur se défendit, et l'attaque fut abandonnée. Il paroît qu'il n'auroit pu être emporté que par un coup de main, qui malheureusement manqua. Le 2 du même mois les Anglais essuyèrent un autre revers : le secours envoyé à Coimbetore ayant été intercepté, la garnison de cette place fut obligée de capituler avec Commer-ud-Deen-Cawn, à des conditions que Tippou ne remplit pas ensuite.

Savendrog, ou le *Rocher de la mort*, rendit célèbres, dans le mois de décembre, l'ardeur et la persévérance des troupes Anglaises. Suivant la description qu'on en a donnée, « cette forteresse, » située entre Bangalore et Seringapatam, est une » énorme montagne de rocher, qui s'élève à plus de » 500 toises de hauteur perpendiculaire, sur une base » de plus de 3 lieues de circonférence, entourée de » murs de tous côtés, et défendue par d'autres murs » qui se croisent et des palissades par-tout où elle pou- » voit être accessible. Ce roc prodigieux a de plus » l'avantage d'être divisé en haut par un abîme qui » le sépare en deux sommets, lesquels ayant chacun » leurs propres défenses, forment deux citadelles ca- » pables de soutenir toutes les attaques, indépendam- » ment des ouvrages qui sont plus bas : en assurant » une excellente retraite, elles peuvent encourager » la garnison à tenir jusqu'à la dernière extrémité ». Ce roc n'est pas moins renommé à cause des qualités pernicieuses de son atmosphère, occasionnées par les montagnes et les forêts environnantes, que par sa forme et sa hauteur effrayante; et de-là lui vient son nom formidable.

On dit que le sultan s'étoit flatté que la moitié des Européens périroit de maladie devant cette place, et que l'autre moitié seroit tuée dans l'attaque. Il se trompa. La garnison, heureusement pour les assiégeans, se confia plus en la force de la place qu'en ses propres efforts, et le 21 décembre, seulement après onze jours de siége, cette forteresse, jusqu'alors estimée imprenable, fut emportée d'assaut en moins d'une heure, en plein jour, sans perte d'un seul homme et avec un seul soldat blessé.

Outredroog et autres forts tombèrent successivement au pouvoir des Anglais après ce brillant succès. Les forces des alliés ne furent pas aussi heureuses pendant le même temps. L'armée de Nizam, après avoir long-temps tenu le siége de Gurramcondah, se retira pour joindre celle de la Grande-Bretagne, et laissa la place seulement bloquée. Pour compenser ce

manque de succès, l'armée des Marattes, commandée par Purserem-Bhow, et assistée des ingénieurs Anglais, prit Hooly-Onore, Bankapour, Simoga et autres places. A la fin de janvier 1792, toutes les forces alliées, à l'exception de l'armée de Bombay, se trouvèrent rassemblées aux environs de Houleadroug.

Nous passons aux opérations dirigées contre Seringapatam. Le 1er février 1792, les alliés se mirent en marche, et le 5, à deux heures du matin, ils campèrent en travers de la vallée de Milgotah, à deux lieues seulement de la position de Tippou devant Seringapatam. Le sultan ne pouvoit s'attendre à être attaqué aussi subitement par lord Cornwallis. Son camp étoit dans une position très-forte, et défendu par de bonnes palissades et plusieurs redoutes. Néanmoins, le commandant en chef, après avoir fait reconnoître sa situation dans la matinée du 6, donna des ordres pour que l'attaque se fît ce soir-là même. L'armée devoit marcher de nuit en trois divisions et sans canon. Le plan d'attaque, dit le major Dirom, à qui nous devons en partie la relation de cette campagne, étoit d'une exécution plus difficile qu'on ne s'y seroit attendu. Sans entrer dans les détails de cette entreprise, nous nous bornerons à dire que tous les obstacles cédèrent aux efforts des troupes combinées. Tippou se vit chassé de son camp et repoussé jusques dans Seringapatam; toutes ses redoutes furent prises, et un logement fut établi sur l'île, dans une excellente position, où le lieutenant Stuart conserva son poste. On fit alors toutes les dispositions possibles pour prendre d'assaut la capitale; et elles étoient telles, qu'elles paroissoient devoir être couronnées du succès. Le 16 février, l'armée de Bombay, sous le commandement du général Abercromby, après avoir surmonté mille obstacles, rejoignit la principale armée, et resta postée au N. O. de la ville. Le 19, elle étoit stationnée au S. du Cavery, dans une position qui parut donner au sultan beaucoup d'inquiétude. Cependant, Tippou, après avoir attaqué dans la nuit du 21 les postes avancés de

cette armée, ne fit point d'autre tentative ; et le 24, lorsque tous les préparatifs étoient faits pour un assaut général, on annonça que les préliminaires de la paix étoient signés. Les conférences à ce sujet avoient commencé dès le 15, et néanmoins les opérations militaires avoient été poussées des deux côtés jusqu'au 24. Pendant la suspension d'armes, qui eut lieu alors, la conduite de Tippou-Sultan devint tellement équivoque et suspecte, que les Anglais furent dans la nécessité de recommencer les préparatifs du siége. Dompté à la fin, par la fermeté et la persévérance de lord Cornwallis, et allarmé probablement du mécontentement de ses sujets, ce sultan prit le parti de se soumettre aux conditions proposées, et le 19 mars les expéditions du traité définitif furent délivrées en bonne forme, par ses fils, au lord Cornwallis et aux agens des princes alliés. Le fils de Nizam (le prince Secunder-Jah) et Aurry-Punt, plénipotentiaire Maratte, crurent au-dessous de leur dignité de se montrer en personnes dans cette occasion, et ils furent représentés par leurs *vakeels* ou régens.

Le traité portoit en substance : 1°. Que Tippou céderoit la moitié de ses dominations aux puissances alliées ; 2°. qu'il payeroit trois *crores* et trente laques (1) de roupies ; 3°. que tous les prisonniers seroient restitués ; 4°. que des trois fils aînés du sultan, deux seroient donnés en otage, pour garantir l'exécution du traité.

On assure que ce ne fut qu'avec une peine infinie qu'on détermina Tippou à souscrire à ces conditions, et que, lorsque tout fut réglé, la douleur dans le sérail fut extrême au départ des enfans qui devoient être envoyés en otage. On engagea le sultan à demander qu'ils pussent rester encore un jour, afin qu'on eût le temps de faire les préparatifs convenables ; et lord Cornwallis, qui avoit déjà consenti qu'on ne les lui livrât qu'après l'envoi du traité, eut en-

(1) Le laque de roupie vaut environ 720,000 fr.

core la condescendance d'acquiescer à cette demande.

Lorsque les princes sortirent du fort où la troupe étoit sous les armes, comme ils s'avançoient entourés d'une grande foule de peuple qu'avoit attirée la curiosité ou l'affection, le sultan lui-même monta sur le rempart, au-dessus de la porte de leur sortie. Ils furent salués par le fort au moment où ils le quittèrent, et ils le furent également par 21 canons du parc d'artillerie, en approchant du camp Anglais, où une partie des troupes de ligne devant lesquelles ils devoient passer, fut envoyée au-devant d'eux. Les *régens* les conduisirent aux tentes que l'on avoit envoyées du fort pour leur logement; ils y furent reçus par le chevalier John Kennaway et les régens du Maratte et de Nizam, et accompagnés par eux jusqu'au quartier-général.

Les princes étoient montés sur deux éléphans, richement caparaçonnés, et assis dans des *howders* d'argent (c'est un siége couvert d'un dais); ils étoient escortés des régens de leur père et des personnes nommées ci-dessus, également montées sur des éléphans. La marche étoit ouverte par plusieurs messagers et sept porte-étendards qui portoient de petites enseignes vertes, suspendues à des rockets (1); à la suite marchoient cent hommes d'armes, dont les lances étoient damasquinées en argent. La garde des princes, composée de 200 sipayes, et un corps de cavalerie, formoit l'arrière-garde. Ils arrivèrent dans cet ordre tout près du quartier-général, où le bataillon des sipayes de Bengale, commandés par le capitaine Welch, à qui devoit être confiée leur garde, se forma en deux haies pour les recevoir.

Lord Cornwallis, accompagné de son porte-drapeau et de quelques-uns des principaux officiers de son armée, salua les princes à la porte de sa tente,

(1) Le rocket est une arme à feu, consistante en un tube de fer d'un pied de long et d'un pouce de diamètre, monté sur un bambou long de 10 ou 12 pieds.

où ils descendirent de dessus leurs éléphans; et les ayant embrassés, il les y introduisit en les tenant par la main. L'aîné, Abdul-Kalick, avoit environ 10 ans, et Mooza-ud-Deen, le plus jeune, en avoit 8. Lorsqu'ils furent assis auprès de lord Cornwallis, l'un à droite, l'autre à gauche, Gullam-Ally, premier régent, dit au lord: « Ces enfans étoient ce » matin les fils du sultan mon maître; leur situation » est changée, et ils doivent maintenant vous re- » garder comme leur père ».

Lord Cornwallis, qui les avoit reçus comme s'ils eussent été ses propres enfans, assura de la manière la plus affectueuse le régent et les jeunes princes eux-mêmes, qu'on auroit pour eux toutes les attentions possibles, et qu'on prendroit le plus grand soin de leurs personnes. A cette promesse, la crainte et la tristesse qu'ils avoient d'abord montrées, se dissipèrent; et la joie innocente qui éclata sur leurs visages, émut non-seulement ceux qui les avoient accompagnés, mais encore tous ceux qui étoient présens à cette scène intéressante.

Ces jeunes princes étoient vêtus de longues robes de mousseline, et coiffés de turbans rouges. Ils avoient autour du cou plusieurs rangs de grosses perles, auxquelles étoit suspendu un ornement, consistant en un rubis et une émeraude d'une grosseur prodigieuse, entourés de larges brillans; ils portoient à leurs turbans une aigrette de riches perles. Elevés dès l'enfance avec un soin infini, et accoutumés à imiter dans leurs manières la réserve et la politesse des gens d'un âge fait, ils étonnoient par leur conduite sage et mesurée tous ceux qui les voyoient.

Telle fut la fin de cette guerre; les avantages que les Anglais en retirèrent, présentés sous un point de vue général, sont: 1°. Que leur ennemi le plus formidable perdit tellement de sa puissance, que leurs possessions dans l'Inde ont beaucoup gagné en valeur et en sécurité; 2°. que Madras se trouva à l'abri d'une invasion par la possession des passages qui y condui-

soient, et couvert comme il l'est, par un territoire que défendent d'excellentes forteresses; 3°. que la valeur de Bombay fut considérablement augmentée par l'acquisition de possessions sur la côte de Malabar, protégées par Poligautcherry et la frontière de Courga Rajah. Ces avantages, comme on peut bien le croire, les dédommagèrent au-delà des dépenses de la guerre. Suivant une récapitulation faite par le major Dirom, il paroît que Tippou perdit dans cette guerre 67 forts, 801 canons et 49,340 hommes. La cession qu'il fut obligé de faire d'une partie de son territoire, lui ôta l'avantage de pouvoir inquiéter ses éternels ennemis, les Anglais, dans le Carnate et sur la côte de Malabar. Il étoit désespéré d'être séparé de ses enfans dans la crainte qu'ils ne fussent maltraités. Son ame fière ne pouvoit supporter l'humiliation d'avoir capitulé avec ses ennemis, et d'avoir remis entre leurs mains ce qu'il avoit de plus cher. Les conditions du traité signé devant Seringapatam furent exécutées peu de temps après, et les otages furent renvoyés. Depuis cette époque, il s'opéra un changement remarquable dans le caractère de Tippou-Saïb. Il ne pensa plus qu'à venger l'affront de ses défaites. Sa cour cessa d'être le séjour des plaisirs. Il devint plus austère dans sa vie domestique, plus sévère et plus impérieux dans son administration. Les beaux jours de Mysore s'étoient écoulés, et le deuil qui régna dès-lors dans le palais du prince, sembloit présager la catastrophe qui a détruit le plus beau royaume de l'Inde.

Tandis que l'Egypte étoit subjuguée de toutes parts par nos armées victorieuses, ce prince ne pensoit qu'à conquérir sur les Anglais les provinces qu'il avoit perdues. Son père lui avoit dit en mourant, qu'on ne pouvoit vaincre les Européens, qu'en les mettant aux prises les uns avec les autres; et ne voyant autour de lui que des Etats ébranlés, que des monarques foibles, il tourna encore une fois ses yeux sur la France. Son ambassade auprès de Louis XVI n'avoit point eu le succès que sa politique

s'en étoit promis; mais la nouvelle de l'établissement de la république étant arrivée dans l'Inde, il espéra que le changement de gouvernement feroit naître des circonstances plus favorables.

La nouvelle des premiers succès de Bonaparte en Egypte, se répandit dans l'Inde au commencement d'octobre 1798. Il est vrai qu'on y apprit en même temps la victoire de l'amiral Nelson. Mais cet avantage ne pouvoit tranquilliser entièrement les Anglais contre un ennemi accoutumé à se relever de ses pertes, et qui, au milieu de cette guerre s'étoit montré si formidable dans ses revers comme dans ses triomphes. Les alarmes des Anglais étoient encore augmentées par les projets connus de Tippou-Saïb, qui croyoit avoir trouvé enfin le moment favorable de se faire proclamer le libérateur de l'Inde. Ils savoient que ce prince avoit fait demander des secours à l'Ile de France, qu'il levoit des troupes, fortifioit ses places, et que l'empire de Mysore prenoit un aspect hostile et menaçant. Les chefs des établissemens britanniques ne doutèrent plus que les démarches de Tippou-Saïb ne fussent liées à l'expédition d'Egypte. Le gouverneur général ordonna d'assembler aussi-tôt les troupes disséminées dans le Malabar et sur la côte de Coromandel, dans le Bengale et le Carnate. Une armée de 75,000 hommes composée de troupes anglaises et de celles de leurs alliés, fut prête au mois de janvier 1799, et le 3 février suivant, elle reçut l'ordre d'entrer en campagne, sous le commandement du général Harris. Les armées de Madras et de Bombay se mirent en marche dans les premiers jours de mars.

Tippou-Saïb, dont les préparatifs de guerre n'étoient pas aussi avancés, s'apperçut alors du danger dont ses états étoient menacés. Il n'avoit plus à opposer à une invasion assurée, qu'une armée qui n'étoit point encore assez formée et l'espoir d'un secours incertain et trop tardif de la part de la France. Ce prince qui méditoit, quelques jours auparavant, la conquête de l'Indostan, se vit réduit à défendre son

propre territoire, sans avoir pris même tous les moyens capables d'assurer le succès d'une guerre défensive. Il rassembla ses troupes de toutes les parties du Mysore et du Canara. Après avoir fait jeter des garnisons dans toutes les places importantes, il partit de Seringapatam à la tête d'une armée de près de 60,000 hommes, et vint camper à Periapatam, d'où il observa les mouvemens de l'armée anglaise, qui s'approchoit de Sedesear.

Ce fut vers ce point que les deux armées commencèrent les hostilités. Le 2 mars, une brigade commandée par le colonel Montrésor, s'y établit à environ sept milles de Periapatam. Le 5, l'armée Mysoréenne donna à son camp plus d'étendue, et s'approcha de celle des Anglais; mais ses mouvemens étoient si masqués par les bois, qu'il fut impossible à ces derniers d'en pénétrer l'objet. Ils ne purent s'en assurer qu'au moment où les Mysoréens, après avoir pénétré par les bois, attaquèrent le front de la ligne et l'arrière-garde des Anglais presqu'en même temps. Par cette manœuvre prompte et habile, l'armée de Tippou-Saïb étoit parvenue à couper la communication du colonel Montrésor, avec le gros de l'armée anglaise qui campoit à Sedeapore. Le général Stuart averti du danger que couroit le détachement établi à Sedesear, se hâta de venir lui-même à son secours avec l'élite de ses troupes. Après un feu de mousqueterie très-soutenu de part et d'autre, les Mysoréens furent repoussés, et se rallièrent à leur colonne qui attaquoit le front de l'armée anglaise. Peu de temps après ils se retirèrent de toutes parts, et allèrent se renfermer dans leur camp de Periapatam. Là, Tippou-Saïb apprit que l'armée anglaise de Madras avoit passé la frontière du royaume de Mysore, et s'avançoit à grandes journées vers sa capitale. Il leva aussi-tôt son camp de Periapatam, ne laissa vers ce point que quelques détachemens, pour disputer le terrein au général Stuart, et marcha à la rencontre du général Harris avec tout ce qu'il put rassembler de troupes et d'artillerie. Il rencontra l'armée anglaise, au moment où elle

prenoit position à Malaveli, à 8 lieues de Seringapatam. Les Mysoréens, dès qu'ils se trouvèrent en face de l'ennemi, se préparèrent à l'attaquer. Le sultan de Mysore, qui commandoit lui-même le centre de son armée, donna le signal du combat, en faisant diriger son artillerie sur les postes avancés des Anglais. Il fit monter 15,000 fantassins derrière ses cavaliers, et fit charger l'ennemi avec la plus grande impétuosité. Les Indiens, dont la principale force consiste en cavalerie, fondent toujours l'espoir de la victoire sur la rapidité de leurs mouvemens. La cavalerie Mysoréenne chercha à ébranler l'armée anglaise; mais son choc impétueux ne put rompre des colonnes disciplinées à l'européenne et soutenues par une artillerie meurtrière. Après une heure de combat, l'armée de Tippou-Saïb fut mise dans une déroute complète. Ce prince, alors, se replia avec les troupes qu'il put rallier vers Seringapatam, et désespérant de pouvoir arrêter la marche du général Harris, le 30 mars, trois jours après la perte de la bataille, il entra avec son infanterie et son artillerie dans sa ville capitale, et se mit en devoir de défendre le dernier boulevard de son empire.

Le 4 avril au matin, Tippou-Saïb découvrit les Anglais, dont l'armée s'étendoit jusqu'à 4 milles du fort de Seringapatam. Il forma alors le projet de les attaquer; il avoit l'avantage du terrein, 15 ou 16 mille hommes d'infanterie, une cavalerie nombreuse et vingt pièces de canon. Il avoit déjà fait quelques dispositions, mais le souvenir récent de la supériorité des Anglais lui fit abandonner son dessein. Le 5 avril, le général Harris après avoir traversé la Cauvery, fleuve qui environne la ville de Seringapatam, n'en étoit plus qu'à deux milles, et occupoit la même position que le général Abercrombie en 1792. Le général Stuart, avec l'armée du Malabar, s'approchoit de la capitale du Mysore. Tippou-Saïb se borna alors à défendre les postes extérieurs de sa dernière retraite. Ses efforts furent inutiles. Il fut repoussé jusqu'à huit cents toises de l'angle droit de l'Ouest,

et dès-lors la ville de Seringapatam se trouva investie par les deux armées anglaises réunies. Tippou-Saïb effrayé de l'appareil des forces britanniques, eut recours aux négociations. Le général Harris, revêtu par le gouverneur général des pouvoirs nécessaires, demanda pour première condition, que la moitié des domaines de Mysore fussent remis entre les mains de la compagnie et de ses alliés. Il exigea de plus, que le Sultan payât les frais de la guerre, qu'il livrât en otage deux de ses enfans, et qu'il remît à l'armée anglaise le fort de Seringapatam jusqu'à la conclusion de la paix définitive. Le général Harris ne donnoit que vingt-quatre heures pour remplir ces conditions. L'ame irascible et hautaine du Sultan ne put souscrire à des propositions si dures; il ne pensa plus qu'à gagner du temps, mais désespérant de pouvoir faire durer plus long-temps les négociations, il ne fit point de réponse au général Harris, et ne songea plus qu'à vaincre ou à s'ensevelir sous les ruines de sa capitale.

Le siége de Seringapatam, aussi mémorable par le courage des assiégeans que par la résistance des assiégés, se poussoit sans relâche; la nuit même ne suspendoit pas les combats du jour. La chaleur du soleil affoiblit les Européens dans ces climats lointains et les ténèbres leur sembloient plus favorables. Les Anglais battirent en brèche dès le 21 avril. Tippou-Saïb montra pendant tout le siége une valeur et une activité sans égales. Il se trouvoit sur tous les points menacés. Il faisoit sans cesse réparer les ouvrages endommagés par le feu de l'ennemi. Cependant la brèche fut praticable le 4 mai, et les Anglais se disposèrent à monter à l'assaut. A une heure après midi, où le soleil brûlant annonce aux hommes de ces contrées le moment du repos, le général Baird s'élançant de la tranchée l'épée à la main, fut aussi-tôt suivi par les deux colonnes qu'il commandoit, et qui traversèrent la rivière sous le feu des Mysoréens. Les Anglais s'avançoient lentement, la baïonnette en avant. Chaque défilé, chaque rempart devint le théâtre d'un nouveau combat. Les soldats de Tippou-Saïb sem-

bloient tous partager sa haine contre les Anglais. Un grand nombre d'entr'eux succombèrent en se défendant vaillamment. Ce malheureux prince parut lui-même dans la mêlée, où il montra plutôt le courage d'un soldat que l'habileté d'un général. Quand il eut perdu l'espoir de sauver sa capitale, il ne songea plus à sauver sa vie, et il périt au milieu des siens. Ainsi mourut Tippou-Saïb, dans la cinquantième année de sa vie. Le commencement de sa carrière militaire lui avoit acquis une grande gloire dans l'Indostan. La fortune l'avoit favorisé en le faisant asseoir sans obstacle sur le trône d'Hyder-Aly, et elle fit encore quelque chose pour lui, en ne le laissant pas survivre à la chute de son empire.

Après la mort de Tippou-Saïb, ses enfans renfermés dans le palais, ses femmes, ses parens, la plupart des chefs de son gouvernement se rendirent au vainqueur. Les habitans de Seringapatam attendoient dans la consternation la loi qu'il leur plairoit de leur imposer. L'assaut fut suivi de quelques désordres; mais ils furent bientôt appaisés par l'inflexible sévérité des ordres donnés par le général Harris. Il fit rendre au corps de Tippou-Saïb, trouvé sous un monceau de cadavres, les honneurs de la sépulture, et le fit inhumer dans le tombeau d'Hyder-Aly son père. Ses Etats furent partagés entre la compagnie anglaise, le Nizam et les Marattes. L'ancienne famille que Hyder-Aly avoit détrônée, fut rétablie sur le trône de Mysore, dont l'empire fut alors très-circonscrit et hors d'état de donner davantage de l'inquiétude aux Anglais. L'on assura aussi aux enfans de Tippou-Saïb, réduits à l'état de simples particuliers, un revenu suffisant pour vivre honorablement.

La connoissance encore trop imparfaite, dit le major Rennel, que nous avons de la géographie des parties septentrionales de la presqu'île, ne nous permet pas de décrire avec exactitude les limites des nouveaux pays cédés aux Marattes et au Nizam, ni même la position des principaux lieux qui s'y trouvent. On pourra cependant s'en faire une idée géné-

rale assez juste, en examinant la carte sur laquelle seront particulièrement désignés les pays cédés.

Quant au gouvernement et à la constitution de l'Indostan, nous renvoyons à ce qui a déjà été observé. L'empereur du Grand-Mogol, ainsi appelé parce qu'il descend de Tamerlan, Tartare-Mogol ou Mongoul, prend, en montant sur le trône, quelque titre pompeux, tel que ceux de *conquérant du monde*, *ornement du trône*, *etc.* Mais il n'est jamais couronné.

Situation.	PROVINCES.	VILLES PRINCIPALES.	Lieues carr.
La côte S. E. de l'Inde, située sur la baie de Bengale, ordinairement nommée côte de *Coromandel*.....	Orixa.....	Balassor, aux Anglais.....	
		Cattack.....	
		Bimlipatam, aux Hollandais...	
		Vizigapatan, aux Anglais.....	
		Masulipatan, aux Anglais et aux Hollandais.....	
	Golconde.	Gani ou Coulour, mines de diamans.....	
		Golconde.....	8,900
		Paliacate, aux Hollandais.....	
		Fort Saint-George, ou Madras, aux Anglais. Long. E. 78 d. 5 m. Lat. N. 13 d. 5 m.....	
		Saint-Thomas, aux Portugais..	
		Sedraspatan, aux Hollandais...	
	Partie orientale de Bisnagar, ou Carnate.....	Coblon.....	9,283
		Conymère.. } aux Français....	
		Pondichéri.. }	
		Portonovo, aux Hollandais....	
		Bisnagar.....	
	Tanjaor...	Negapatam, aux Anglais.....	
		Tranquebar, aux Danois.....	
		Tanjaor.....	
	Maduré...	Maduré.....	1,822
Côte S.O. de l'Inde, communément nommée côte de *Malabar*.	Partie occidentale de Bisnagar, ou Carnate...	Tegapatan, aux Hollandais....	
		Anjenga, aux Anglais.....	
		Cochin, aux Hollandais.....	
		Calicut..... } aux Anglais.....	
		Tellichery.. }	
		Canannor, aux Hollandais....	
		Mangalor... } aux Hollandais	
		Bassilore.... } et aux Portugais.	
		Raolconde, mines de diamans..	
	Decan, ou Visapour..	Cawar, aux Anglais.....	
		Goa, aux Portugais.....	
		Rajapour, aux Français.....	
		Dabal, aux Anglais.....	
		Dundée.. } aux Portugais....	9,226
		Shaoule.. }	
		Bombay, île et ville aux Anglais. Long. E. 70 d. 29 m. Lat. N. 18 d. 58 d.....	
		Bassaim, aux Portugais.....	
		Salsette, aux Anglais.....	
		Daman, aux Portugais.....	
		Surate. Long. E. 70 d. 30 m. Lat. N. 21 d. 10 m.....	
	Cambay, Guzarate..	Swalley.....	
		Barak, aux Angl. et aux Holland.	
		Amedabad.....	
		Cambay.....	
		Diu, aux Portugais.....	

Nota. Les Anglais, depuis cette dernière guerre, ont pris aux Français et aux Hollandais toutes ces places.

Montagnes. — Les *Gattes*, dont le nom signifie *Passage*, sont les montagnes qui du N. au S. traversent toute cette grande presqu'île. A partir de la pointe ou du cap Comorin, le terrein va en s'élevant et forme bientôt une haute chaîne de montagnes qui se séparent en deux branches, sans pourtant laisser de vallées très-profondes entr'elles. C'est à leur élévation que l'on doit la différence des saisons de chacune des deux côtes de Malabar et de Coromandel.

Cette grande Cordilière des Gattes qui court ainsi du N. au S., arrête le cours des vents que l'on appelle *moussons*, et forme, en même temps, deux saisons opposées, l'une à la côte de Malabar, l'autre à celle de Coromandel. Ainsi, lorsqu'on a l'hiver à Mahé, on a l'été à Pondichéri, quoiqu'à la même latitude.

Les Gattes interrompant donc le cours des vents qui se font sentir sur la côte de Malabar depuis le mois de juin jusqu'au mois d'octobre, ces vents y chassent et y amoncèlent une prodigieuse quantité de nuages que ces montagnes arrêtent, et qui ne pouvant aller plus loin, y forment des orages et des pluies dont on n'a point d'idée en France. Les vents sont si terribles alors le long de la côte, que les vaisseaux n'osent y aborder. A 50 lieues même de la côte, ils commencent à s'appercevoir du mauvais temps qui y règne, et ceux qui la quittent s'en apperçoivent à mesure qu'ils s'en éloignent; en sorte qu'à 50 lieues au large on ne ressent plus ces temps orageux.

La même chose arrive à la côte de Coromandel, depuis le mois d'octobre jusqu'au mois de février, avec cette différence que les Gattes étant beaucoup plus éloignés de la côte de Coromandel qu'elles ne le sont de celle de Malabar, l'hiver n'est pas si long ni si mauvais à Pondichéri qu'il l'est à Mahé.

Rivières. — Les principales sont le *Mahadada*, le *Soane* et *Nerbudda*, le *Pudder*, le fameux *Kistna*. Le *Caveri* et le *Gondaveri* coulent de l'E. à l'O. et débouchent dans le golfe du Bengale.

Climat, saisons et productions. — La chaîne de montagnes dont nous avons déjà parlé, et qui court du N. au S., fait régner l'hiver sur un côté de la presqu'île, tandis que l'autre jouit de l'été. Vers la fin de juin, commence à souffler de la mer, sur la côte de Malabar, un vent de S. O. qui dure 4 mois, accompagné de pluies continuelles, et durant ce temps, le ciel est serein sur la côte de Coromandel. (C'est par ces noms que l'on distingue les côtes occidentales et orientales de la presqu'île.) A la fin d'octobre, la saison pluvieuse et le changement des moussons commencent sur la côte de Coromandel, qui, faute de bons ports, devient alors un séjour très-dangereux pour les vaisseaux; et c'est le motif qui fait revenir les vaisseaux Anglais à Bombay sur la côte de Malabar. L'air est naturellement chaud dans la presqu'île, mais rafraîchi par des zéphyrs, le vent changeant de douze en douze heures; c'est-à-dire, que de minuit à midi il souffle de la terre passablement chaud, et le reste du temps il souffle de la mer, et procure aux habitans de la côte un rafraîchissement précieux. Les productions du sol sont les mêmes que dans les autres parties des Indes Orientales. On peut en dire autant des quadrupèdes, poissons, volailles, et des animaux et insectes nuisibles.

Habitans. — Les habitans de cette contrée ont le teint plus noir que ceux de l'autre presqu'île de l'Inde, qui cependant sont plus voisins de l'équateur: ce qui fait soupçonner que les premiers descendent d'une ancienne colonie d'Ethiopiens. Ils ignorent pour la plupart leur dépendance de l'empereur de l'Indostan, dont les tributs sur ces pays, ont toujours été interceptés, depuis l'invasion de Nadir-Shah, par les soubahs et nababs aujourd'hui revêtus du pouvoir suprême: mais outre les gouvernemens de ces soubahs et autres vice-rois impériaux, il y a dans la presqu'île plusieurs Etats qui appartiennent à des rajahs ou seigneurs descendans des anciens princes, et qui se regardent comme indépendans de l'autorité du Mogol.

Les peuples les plus belliqueux de cette contrée, sont les Marattes, qui étoient connus avant le règne d'Aureng-Zeb en 1559. Mais ce ne fut qu'au temps de ce prince qu'ils commencèrent à prendre part aux affaires de l'Inde. Un prince indien, descendant, dit-on, de Porus, mécontent du gouvernement d'Aureng-Zeb, se retira dans les montagnes, et appela autour de lui les Indiens qui avoient conservé du goût pour la liberté, et parvint malgré tout ce que put faire le prince Mogol, à fonder un Etat puissant, qu'il laissa à son fils en 1680. Celui-ci, nommé *Sambad-gi*, ne se conduisit pas aussi bien que son père. Aureng-Zeb réussit, par trahison, à se saisir de sa personne, au milieu d'une orgie, et le fit mettre à mort en 1689. Mais la nation loin d'être vaincue, ne fit qu'augmenter en puissance. Les troubles qui suivirent la mort d'Aureng-Zeb pour la succession à l'empire, ouvrirent un vaste champ à l'ambition des Marattes. En 1740, leur Etat s'étendoit de la côte occidentale jusqu'à celle d'Orixa. A l'exception du Bengale ils avoient envahi et pillé presque tout l'Indostan. Ils obtinrent alors de l'empereur Mohammed, qu'il leur céderoit la province de Malva et le quart du revenu net des autres provinces. C'est cette imposition qu'ils lèvent, quand ils sont assez forts, sur tout le pays de l'Inde, sous le nom de *Choutaye*. Hyder-Aly fut quelquefois obligé de le payer. Mais selon que l'on est en force, on paie le quart ou le cinquième, moins encore quelquefois.

On a distingué chez les Marattes une espèce de roi sous le nom de raja, qui vivoit presque ignoré à Satara, tandis qu'ils obéissent à un général qui les conduit à la guerre avec le titre de *Peschera*, c'est-à-dire *celui qui va devant*, et qui réside à *Pounah*.

Les pays qu'ils occupent sont partagés en différentes propriétés inférieures que l'on nomme *Jaghires*, qui sont accordés à vie à leurs possesseurs, et qui n'obéissent au Peschera que comme les princes d'Allemagne obéissent à l'empereur; et pour rendre le

rapport plus exact, on voit quelquefois même la guerre éclater entre les membres de cet empire et leur chef. Ils ne se réunissent guère que pour leur défense commune ou pour faire de nouvelles conquêtes. Le pays qu'ils occupent maintenant a environ 500 lieues de long et 240 de large.

Le Peschera actuel est Sindia. De simple possesseur de Jaghire, il s'est élevé à un très-haut degré de puissance, en prenant successivement plusieurs petits Etats. Il domine absolument le prince appelé Grand-Mogol, qui ne fait rien qu'avec l'agrément de Sindia.

TOPOGRAPHIE.

Gouvernemens, villes, édifices publics et particuliers.

D'après ce que nous avons dit ci-dessus, on voit que cette presqu'île doit être divisée plutôt en grands gouvernemens ou soubabies qu'en provinces. Souvent un soubah étend son autorité sur plusieurs provinces, et fixe à son gré dans l'une d'elles le siége de son gouvernement. Nous parlerons de ces provinces suivant leur situation sur la côte de Malabar ou sur celle de Coromandel, rapport sous lequel elles intéressent particulièrement le commerce dans ce pays; et nous commencerons par la côte orientale ou de Coromandel. Cette côte est ainsi appelée à cause du riz qu'elle produit en abondance. Mais les principales richesses sont les diamans et les perles qu'on pêche au Cap Comorin à l'extrémité de la presqu'île: ce sont les plus belles qu'il y ait au monde.

Le *Cap Comorin*, qui forme au S. la pointe de la presqu'île, n'a pas plus de trois lieues d'étendue: ce canton néanmoins est fameux, parce qu'il présente, comme dans un seul jardin, les deux saisons de l'année; les arbres étant dans une partie chargés de fleurs et de fruits, tandis que dans l'autre ils sont dépouillés même de leurs feuilles. Ce phénomène singulier est dû à la chaîne de montagnes dont nous avons parlé plus d'une fois, et qui traverse toute la presqu'île du S. au N. Les vents sont sans cesse en opposition sur les deux côtes du Cap; les vents d'O. soufflent sur la côte occidentale, et ceux d'E. sur la côte orientale.

A partir de ce Cap, qui est au 7e degré 56 m. de lat. N.

et au 75e deg. 12 m. de long. E., on trouve, en remontant à l'Est, 1°. la côte de la Pêcherie, qui s'étend jusques vers l'embouchure du Caveri, et n'est séparée de l'île de Ceylan que par un détroit appelé Golfe de Manarr, qui se rétrécit vers le 9e degré et n'est plus qu'une chaîne de sable, de bas-fonds et de rochers qui porte le nom de Pont-d'Adam, et rend ce passage impraticable pour les gros bâtimens. Cette côte a pris son nom de la quantité de belles perles et de superbes coquillages appelés *xanxus* qui s'y pêchent. Autrefois il y avoit sur toute cette côte et assez avant dans les terres, un nombre assez considérable de petits Princes, sous le titre de *Palleagars* ou commandans de forts. Les Mogols abaissèrent ces petits souverains et les soumirent à un souverain plus puissant, sous le titre de *Nabab d'Arcot*. Dupleix, gouverneur de Pondichéri, s'étoit fait accorder ce titre. Ce sont les Anglais qui en jouissent aujourd'hui. On divise, avec raison, les deux côtes de Coromandel et d'Orixa, quoique limitrophes, parce que les habitans de ces deux côtes diffèrent tout-à-la-fois d'habitudes, de monnoie et même de langage.

Orixa. — Cette province, d'où la compagnie Anglaise tire une partie de ses revenus, est située au N. de Golconde; elle s'étend en longueur de l'E. à l'O., environ 180 lieues, et en largeur à-peu-près 80. Elle est gouvernée principalement par Moudajee-Bouslah et son frère, alliés des Marattes. Dans cette province est le temple de *Jagaryunt* que l'on dit desservi par 500 prêtres. L'idole est une pierre noire, de forme pyramidale irrégulière, et du poids de 4 à 500 livres, ayant deux riches diamans incrustés vers le sommet, pour représenter les yeux, et le nez et la bouche peints avec du vermillon.

Cattack, ou *Catteck*, capitale, à l'E. de Nagpour, est située sur la route qui communique du Bengale au Circars-septentrional, position qui en fait une place importante pour les Anglais.

Côte d'Orixa. — *Balassor*, ville située sur une belle rivière, près de la mer, entre le cap des Palmiers et l'embouchure du Gange. La rade y est excellente pour les vaisseaux qui, à la faveur de ce cap des Palmiers, y sont à couvert des vents impétueux du Sud. Plusieurs nations de l'Europe y ont des comptoirs et y font un grand commerce, consistant principalement en toiles appelées *sanas*, qui sont très-fines, et d'autres nommées *chaquelas*, qui sont des pièces rayées, faites de coton et de soie sauvage.

C'est à Balassor que se trouvent les pilotes côtiers dont

les marins ont besoin pour entrer dans le Gange, parce qu'il y a plusieurs bancs de sable qui rendent son embouchure très-dangereuse.

Jagrenat, sur la mer, à 40 lieues S. de Balassor, ville remarquable par la plus célèbre Pagode des Indes, et où réside le grand-prêtre des Brames. Cette Pagode, à en juger par son étendue, l'immensité du travail et les inscriptions tracées en caractères si anciens que les plus habiles Brames de l'école de Bénarez ne peuvent plus les lire, peut être regardée comme le plus ancien temple de l'univers. Elle renferme au moins trois mille Brames, logés dans quatre vastes bâtimens. Le nom de Jagrenat signifie, dans la langue des Brames, *maître de l'univers*. Ainsi point de doute que ce temple n'ait été et ne soit encore consacré à l'Être suprême.

La rue qui mène à la grande Pagode est fort longue et ornée de plusieurs grandes et belles maisons, accompagnées de jardins, de *pyras* ou sanctuaires isolés, renfermant la statue de quelque divinité indienne et de quantité d'arbres plantés en l'honneur de Jagrenat. Il se rend, tous les ans, dans cette ville, de toutes les parties de l'Asie, un grand nombre de ces espèces de moines appelés *fakirs*, parmi lesquels on rencontre même des chrétiens noirs.

Après leurs actes de dévotion accomplis, ils s'assemblent tous à quelque distance de Jagrenat, et choisissent parmi eux un chef auquel ils donnent l'équipage d'un général, des gardes, un éléphant, des chameaux. Les pélerins qui ont des armes forment ensuite une armée partagée en différens corps, marchant en ordre, et mettant à contribution les villages et quelquefois les villes qui se trouvent sur leur passage.

Ganjam. C'est une des villes les plus marchandes de toute cette côte: tout y abonde, et le port en est très-commode; on y construit des vaisseaux de toute grandeur. C'est à Ganjam que se fabriquent les plus belles *bétilles*, espèce de mousseline. Les vivres y sont à grand marché, les grains et le riz en abondance. Cette ville étoit jadis bien plus considérable et plus rapprochée de la mer: mais un vent d'Est des plus violens, qui s'éleva le soir, fit déborder les eaux de la mer qui submergèrent la ville: peu de ses habitans échappèrent au naufrage.

Golconde. — Ce royaume comprend la province d'Heder-abad. Ses principales rivières sont le Gondaveri et le Kitsna, qui toutes deux se jettent dans la mer de Coromandel.

L'air y est généralement très-sain, sur-tout dans la partie

du Nord. C'est le meilleur climat de ce que l'on nomme le Décan. Le pays est très-fertile, et l'on y trouve en abondance des grains, des fruits. On y exploite quelques mines de diamans, des mines de plomb et de fer. On y fabrique beaucoup de toiles et de mousselines. Les denrées y sont à grand marché, et le vin blanc qu'on y fait est excellent.

Hederabad ou *Bagnagur*, capitale, est une très-grande ville, entourée de murs, défendue par des tours et située dans une plaine. Elle est d'un aspect agréable, arrosée d'eau, et de loin paroît être un beau jardin.

Golconde est une forteresse entourée de fortifications. Elle renfermoit autrefois beaucoup de troupes. Elle est aujourd'hui en très-mauvais état et presque déserte.

Masulipatan, au S. E. de Golconde. Les Anglais et les Hollandais ont des factories dans cette ville qui est très-peuplée et renommée pour ses toiles peintes, qui sont les plus belles des Indes et qui portent son nom. Les Anglais qui en sont les maîtres, assujettissent les autres nations à des droits et des priviléges qui mettent tout le bénéfice de leur côté. La chaleur y est insupportable au mois de mars. Les habitans n'y mangent pas de ce qui a eu vie; c'est ce qui rend les vivres à très-bon marché.

Condavir, ville capitale de la province du même nom. Il s'y fabrique, ainsi que dans tout son territoire, beaucoup de mouchoirs, de guingans et de marchandises propres au commerce de Manille et de Perse.

COTE DE COROMANDEL. = CARNATE. — Ce pays, comme on l'appelle maintenant, est bien connu des Anglais. Il est borné à l'E. par la baie de Bengale; au N. par la rivière de Kistus, qui le sépare de Golconde; à l'O. par Visapour, et au S. par les royaumes de Mysore et de Tanjaor: il a de largeur, du S. au N., environ 115 lieues, et 92 de largeur de l'E. à l'O. La capitale du Carnate est *Bisnagar*, grande ville, bâtie sur une montagne fortifiée, bien peuplée et ornée d'un magnifique palais.

Eloure est la plus forte place de cette Nababie. Il y a dans cette ville une fabrique de tapis de pied, qui est un objet de commerce très-considérable.

Arcot est la capitale du Nabab allié des Anglais. Le pays en général est estimé sain, fertile et peuplé; on y trouve, sur la côte de Coromandel.

Madrepae, célèbre par les belles dorcas, espèce de mousseline rayée qui s'y fabrique.

Vandavachi est un lieu remarquable par la bataille qui s'y donna en 1782, où toute l'armée anglaise fut détruite.

Paliacate, au N. des possessions Anglaises, est renommé par les mousselines qui portent son nom.

Le *Fort Saint-David* ou *Cuddalore*, appartient aux Anglais, avec un territoire en dépendant. Le fort est d'une bonne défense, et très-important pour le commerce Britannique.

Madras ou *Fort Saint-Georges*, est capitale des possessions de la compagnie Anglaise dans cette partie des Indes orientales; il est à environ 1600 lieues à l'E. de Londres. On s'est beaucoup plaint de la situation de ce fort; mais la compagnie n'a épargné aucun soin pour le mettre en état de résister à toutes les forces que les naturels pourroient y diriger. Il protège deux villes nommées, d'après le teint du plus grand nombre de leurs habitans, la blanche et la noire. La ville blanche est fortifiée et administrée par un maire et des échevins anglais. On n'a rien négligé pour corriger le désavantage naturel de sa situation, situation qui paroît avoir été choisie à cause du voisinage des mines de diamans qui ne sont qu'à six ou sept journées de chemin. Ces mines sont sous la direction d'un officier Mogol, qui les loue par portions que l'on environne ensuite de palissades. Tous les diamans au-dessus d'un certain poids appartenoient autrefois à l'empereur. Le district de Madras, qui s'étend à 12 ou 15 lieues à la ronde, est de peu de valeur quant aux productions terrestres. On dit que 80,000 habitans de diverses nations tiennent leur subsistance de Madras, dont toute la sûreté consiste dans la supériorité que les Anglais ont sur mer. Cette ville fait un commerce considérable avec la Chine, la Perse et Moka.

Il n'est pas nécessaire de rendre compte au lecteur des immenses fortunes qui, depuis trente ans, ont été acquises par les Anglais sur cette côte, et dont quelques-unes paroissent l'avoir été par les moyens les plus iniques. On voit par-là qu'il existe des vices fondamentaux dans la constitution de la compagnie des Indes. Les directeurs, considérant les richesses acquises par leurs gouverneurs ou autres agens, comme des vols faits à la compagnie, ont envoyé des surintendans pour contrôler leur conduite et arrêter les progrès toujours croissans de leur puissance, et de temps en temps même ils ont cru devoir les changer ainsi que les membres du conseil. Comme cet objet est le plus important peut-être dans la

géographie d'un pays de commerce, le lecteur nous permettra une ou deux réflexions.

La compagnie Anglaise des Indes Orientales, graces aux négligences de l'empereur Mogol, à l'appui du gouvernement Britannique, et à la conduite intrépide, mais heureuse, des officiers militaires, a acquis dans la presqu'île et dans l'Indostan des propriétés si considérables, qu'elles surpassent en revenus celles de beaucoup de têtes couronnées; et quelques-uns de ces agens prétendent que, tous frais faits, il reste un revenu net de près de 50,000,000 de fr., sur lesquels il doit être payé 9,600,000 fr. au gouvernement, tant qu'il laissera la compagnie jouir des revenus. Comment s'en fait la perception, et sur quoi sont-ils levés ? La compagnie seule le sait; mais une partie lui a été accordée en propriété, et une autre est hypothéquée pour fournir à la dépense des subsides, payés aux alliés de la Grande-Bretagne, tels que l'empereur du Mogol et les divers soubahs et nababs.

Quoi qu'il en soit, la compagnie a exercé des droits qui n'appartiennent qu'à la souveraineté; tels que de posséder des forts, battre monnoie, et autres de ce genre. Mais ces pouvoirs ayant été regardés comme incompatibles avec les principes d'une simple compagnie de commerce, le ministère Britannique et le parlement sont intervenus à plusieurs reprises pour régler les affaires de la compagnie des Indes, et, à la longue, on a établi un bureau de contrôle dans la métropole.

S.-Thomas et *Méliapour*, sur la mer, près Madras, sont deux petites villes, assez bien bâties, où demeurent un nombre considérable d'artisans. Il s'y fait un commerce considérable, sur-tout en toiles. On y voit quantité d'Indiens idolâtres ou mahométans, des Arméniens, des Portugais et autres Européens, &c.

Convellam, bourg près S.-Thomas, où les Anglais entretiennent des ouvriers en toiles. Les vivres y sont toujours en abondance, c'est-à-dire le riz, les pois, quelques espèces de grains, le sel, les bestiaux et la volaille, qu'on y obtient à meilleur compte qu'en aucun autre endroit de la côte.

Pondichéri, à 5 lieues N. de Madras, est une des places de commerce des Français dans l'Inde. C'est une ville grande, belle et forte. Elle est habitée par des Indiens et des Européens. Elle a été prise plusieurs fois par les Anglais, qui l'ont rendue à la paix de 1783, avec un territoire beaucoup plus grand qu'il n'étoit d'abord. Ils l'ont reprise de nouveau en 1793.

La ville n'a pas de port, mais elle a une bonne rade, où il y a une barre à l'entrée.

Devanapatnam, ville assez considérable et qui n'est habitée que par des Malabares. Cette ville, ainsi que le fort S.-David et Gondelour ou Cuddalore, qui sont dans le voisinage, appartiennent aux Anglais. Ces trois places ne font qu'une même juridiction. On les désigne indifféremment sous ces trois noms, quoique les Indiens disent plutôt Devanapatnam, les Anglais fort S.-David, et les autres Européens Gondelour ou Cuddalore : mais ces trois lieux ne sont qu'autant de parties d'une seule et même ville. Cet établissement est un des plus importans qu'ayent les Anglais dans les Indes. On y respire un bon air, et le terroir y est très-fertile.

Porto-novo, ancien comptoir portugais. C'est une grande et belle ville, fort commerçante.

Devicotta, ville qui jouit d'un territoire de quelqu'étendue.

Tanjaor. — C'est un petit royaume rempli de manufactures et de bois de teinture ; il est situé à l'E. de Maduré. Le terroir est fertile en riz, et le souverain étoit riche, avant d'avoir été pillé par le nabab d'Arcot et quelques Anglais réunis à lui.

Tanjaor, capitale, ville très-commerçante, est la résidence du prince du pays.

Tranquebar, port, comptoir des Danois dans l'Inde. On fait dans cette ville un commerce assez considérable de mousselines, et sur-tout d'étoffes de coton nommées *indiennes* et *perses*. La compagnie Danoise est à la tête du commerce. La ville est environnée d'une muraille forte et garnie de canons : les mahométans y ont une mosquée.

Caveripatnam, près Tranquebar, a dans son territoire l'île de *Seringham*, formée par deux branches du Cavéri. Cette île, longue et fertile, est célèbre dans l'Inde par la grande Pagode qui lui donne son nom, renfermée dans 7 enceintes carrées dont les murs ont 40 pieds de hauteur sur six d'épaisseur. Ces enceintes sont à 350 pieds de distance les unes des autres, et chacune a quatre portes chargées de figures emblématiques, avec une tour au dessus. Les chapelles sont dans cette enceinte, et doivent le concours des pélerins qui s'y rendent de toutes les parties de l'Inde, à l'opinion généralement établie qu'on y conserve l'image du Dieu Vischnou. On y vient chercher l'absolution de ses péchés, et ce n'est jamais sans offrande. Ces dons sont si considérables, qu'ils font sub-

sister dans les douceurs d'une vie oisive et commode un grand nombre de Brahmes ou Brames, qui, avec leurs familles, forment une population d'environ quarante mille ames.

Karical, ville située sur le bord de la mer, bien peuplée; ses habitans fabriquent des mouchoirs et des toiles propres à l'usage des naturels du pays.

Negapatam, forteresse et port, fut pris par les Hollandais dans la guerre de 1658, et la possession en fut assurée aux Anglais par le traité de paix de 1783. Son nom lui vient de la quantité de serpens qu'on y trouve, et pour lesquels les habitans ont tant de respect, qu'ils défendent de les tuer.

MADURÉ. — C'est la première province en partant du Cap Comorin, point le plus méridional de la presqu'île. Elle est à-peu-près de l'étendue du Portugal, et l'on dit qu'elle a été gouvernée par un roi qui avoit sous lui 70 princes tributaires, souverains chacun dans leurs Etats, mais qui lui payoient tribut. Les choses ont bien changé, et le prince de Maduré est à peine en état aujourd'hui de se défendre, lui et son peuple, des déprédations de ses voisins, et il ne s'y soustrait qu'en payant lui-même un tribut. La principale richesse de ce royaume paroît consister en une pêcherie de perles qui se trouve sur ses côtes.

Tritchinapali, capitale, et qui est ruinée par les guerres. Les Anglais, qui en sont les maîtres, en ont fait un poste important, parce que cette ville est la porte du Tanjaor et du Maduré.

COTE DE MALABAR. = TRAVANCOR. — Les Hollandais ont quelques établissemens dans ce petit royaume

Anjenga est un établissement Anglais, non loin de Travancor, et placé sur une langue de terre à l'embouchure d'une petite rivière obstruée par des sables, pendant la plus grande partie de l'année. Cette petite ville est remplie de métiers, et l'on y travaille beaucoup. Quatre petits bastions sans fossés la défendent avec une petite garnison.

Coulang, ville située sur la côte d'un petit royaume du même nom, dont les campagnes sont belles et agréables, comme toutes celles de cette même côte. Le plus grand négoce consiste en poivre. Les vaisseaux Européens la fréquentent beaucoup à cause de cette épicerie. Il y a aussi une pêche de perles assez considérable.

Cochin, ville autrefois très-florissante par son commerce, en fait encore aujourd'hui un assez considérable en épiceries, telles que le poivre, la cannelle, &c., et en pierreries. Le

terroir y est, comme à Calicut, très-agréable et très-fertile

Calicut, capitale du royaume du même nom, auquel on donne aussi celui d'empire de *Samorin*, est une ville considérable où il se fait un grand commerce de poivre et de pierreries. Il y croît un arbre singulier, qui produit une espèce de dattes, dont on tire du vin, du sucre et de l'huile. Le sol de cette contrée est bon et produit du riz en abondance. Les arbres y sont toujours verts, et l'on y jouit d'un printemps perpétuel. Le sable du rivage de la mer qui baigne les côtes de Calicut, particulièrement à l'embouchure des rivières, se trouve mêlé de grains d'or très-fin, qui sont pour les indigens du pays un objet de recherche et de commerce.

Mahé, place qui appartenoit aux Français, est dans une position propre à être bien fortifiée. Elle est dominée par des hauteurs qu'il faudroit renfermer dans son enceinte, pour en faire une place réellement forte. Les poivriers et les cocotiers y abondent et alimentent le commerce qu'on y fait de cette épicerie.

Tellichéry, petite ville près de Canannor, où les Anglais ont un établissement. Ils y entretiennent une garnison.

Canannor, capitale du royaume de même nom, grande ville avec un vaste et bon port. Les Hollandais l'enlevèrent aux Portugais en 1664. Le roi de ce pays est allié ou plutôt dans la dépendance des Hollandais. Il ne réside pas à Canannor. Cette contrée produit en abondance du poivre, du cardamome, du gingembre, des tamarins, des bois d'ébène, &c. dont il se fait un grand trafic à Canannor, ainsi que de diverses espèces de pierres très-précieuses, telles que topazes, hyacinthes, grenats, rubis, saphirs, &c. &c. Il se trouve aussi dans ce pays des bois propres à la construction et à la mâture des vaisseaux.

Cartenate fait aussi un commerce considérable d'épiceries, de miel, de casse, et de bois de sandale et d'ébène.

Baliapatan est la ville du Canannor où il se fait le plus grand commerce de poivre. Elle est située près l'embouchure d'une petite rivière à une lieue de la mer, et est habitée par de riches marchands mahométans. C'est dans cette ville que beaucoup de nations commerçantes de l'Europe, viennent faire la traite du poivre et y prendre leur cargaison.

Mysore. — Ce royaume de la presqu'île, et l'un des plus riches, est divisé en haut et bas. Le bas est borné au S. par le Maduré. Le haut est sur les montagnes appelées Gattes.

Le Cavéri en est la principale rivière et coule au S. E.

Après bien des détours, il se divise dans le Carnate en deux branches principales, et forme une île où sont les célèbres pagodes de *Seringham*, et va se rendre par plusieurs embouchures dans la mer de Coromandel. C'est sur ce royaume que régnèrent Hyder-Aly et Tippou-Saïb, les ennemis jurés des Anglais.

Maïssour, capitale, ville forte au pied d'une montagne isolée, au milieu d'une vaste plaine.

Séringapatam étoit le séjour ordinaire du roi. Cette ville est située sur le *Cavéri*, et est devenue très-considérable. Elle fut prise le 4 mai 1799, par les Anglais; Tippou-Saïb y fut tué en la défendant.

Péripatam est la troisième ville du Mysore, et est située au pied de la chaîne occidentale des Gattes.

Canara. — Cette province a un sol très-productif en riz, qui s'y récolte deux fois chaque année. Il y en a quatre sortes dont le meilleur est noir, et regardé comme plus sain que le blanc. Il y croît aussi du sucre. Elle est à 14 lieues au S. de Goa, et confine au Calicut. Les habitans passent pour les plus courageux et les plus civilisés de la presqu'île, et sont singulièrement adonnés au commerce.

Mangalor, située sur une rivière qui reçoit des vaisseaux assez considérables. Son port est fréquenté. Le commerce y consiste principalement en poivre, bois de sandal, cardamome et cannelle d'une qualité plus commune que celle de Ceylan. On y charge aussi beaucoup de riz.

Bednor, dont la position est peut-être unique et mérite d'être connue. Pour y parvenir, on est obligé de passer par une suite de défilés qui sont tous fortifiés. La place elle-même est environnée de seize monticules escarpés, chacun avec un fort, qui défendent les approches de la ville, et laissent entr'eux et la place un espace circulaire que l'on pourroit appeler sa banlieue, et dont ils sont les limites. Dans les endroits où les approches de ces monticules n'ont pas été trouvées assez escarpées, on a élevé des murs. Ainsi ces murs et ces montagnes avec les forts, forment une enceinte de de 6 à 7 lieues, qui rendent la ville inabordable en cas d'attaque. Elle est au centre et n'a guère qu'une lieue de tour. La muraille est de pierres, et Hyder-Aly qui s'en étoit emparé en a fait la capitale de ses Etats, et en a augmenté les fortifications. Dans la ville sont quatre monticules sur lesquels est le palais.

Barcelor et *Onor* sont deux ports sur la côte, où il se fait un commerce considérable de riz et d'épiceries.

DÉCAN (1). = Cette contrée dont le principal commerce consiste en poivre et étoffes de coton et de soie, comprend plusieurs grandes provinces et quelques royaumes, particulièrement les provinces de *Baglagna*, *Telenga*, et de *Visapour*. Dans la vérité on ne peut déterminer d'une manière sûre les noms, les dépendances et le gouvernement de ces provinces, qui ont été sujettes à des révolutions et à des changemens presqu'annuels, depuis qu'elles ont été subjuguées par Aureng-Zeb et son père. Les géographes modernes ne sont pas d'accord sur leur situation et leur étendue.

Goa. — Cette île, capitale des établissemens Portugais dans l'Inde, est à 10 lieues au S. de Vingurla. L'île peut avoir 9 lieues de circuit, et offre un des plus beaux ports et des mieux fortifiés de ces contrées. C'étoit autrefois un superbe établissement, que très-peu de villes d'Europe pouvoient surpasser en grandeur et en beauté. On dit que les revenus des jésuites dans cette île égaloient ceux de la couronne de Portugal. Goa, ainsi que les autres possessions des Portugais sur cette côte, sont administrées par un vice-roi qui conserve encore des vestiges de l'ancienne splendeur. La riche presqu'île de *Salcette* dépend de Goa.

Visapour. — Cette grande province, dans sa partie occidentale porte le nom de *Concan*. Le climat de ce pays est différent, vu sa grande étendue. Les terres y sont, généralement parlant, très-fertiles, puisque dans certaines parties on recueille le riz deux fois par an. Le froment y vient ainsi que les autres grains.

C'est dans cette province que se trouvent ces fameuses mines de diamans, dites de Golconde, qui ont tant de célébrité. Il y en a deux principales, celle de *Raolconde* et celle de *Gani* ou de *Coulour*. C'est dans cette dernière, que s'est trouvé le fameux diamant qui a appartenu à l'empe-

(1) Ce nom *Décan* signifie le Midi; et dans sa signification la plus étendue, il renferme toute la péninsule méridionale de l'Indostan propre. Néanmoins dans sa signification ordinaire, il désigne seulement les provinces situées entre l'Indostan propre, le Carnate; c'est-à-dire, les provinces de Candish, Amednagur, Visapour et Orixa.

(Rennel, *Introduct. au mémoire sur sa carte de l'Indostan*, page 112.)

reur Aureng-Zeb, et qui pesoit 793 karats ou 6,344 grains. On prétend que le rajah de Visapour a eu un revenu de 150,000,000 de fr., et qu'il mettoit sur pied 150,000 hommes.

Visapour, que l'on nomme aussi *Bedjapour*, est une des plus grandes villes de l'Inde. Elle est très-ancienne. On la fait même remonter au temps de Porus. Autour de la ville sont plusieurs faubourgs, où les plus riches marchands ont leurs magasins.

Adoni, au S. E., ville située entre deux montagnes, est une place très-forte.

Telenga. — Cette province est à l'E. de celle de Golconde. Ses habitans parlent un dialecte particulier.

Beder, capitale, a une garnison de 3,000 hommes.

Doltabad ou *Dowlet-abad*. Cette ville est la plus forte place de tout l'Indostan. Dans son voisinage est la fameuse pagode d'Elora, dans une plaine de près de deux lieues carrées. Les tombeaux, chapelles, temples, colonnes, et les milliers de figures qui l'entourent, ont été taillés, dit-on, dans le roc, et surpassent tout autre effort de l'art humain.

Aurengabad est une ville qui doit sa fondation à l'empereur Aureng-Zeb, qui la fit contruire dans le lieu où avoit été son camp, lorsqu'il assiégeoit Doltabad, et qui lui donna son nom. Dehors la ville est un couvent de religieux mahométans, où règnent le plus grand ordre et la plus grande propreté. Il est accompagné d'un magnifique jardin, de plusieurs bassins et d'un superbe jet d'eau. Le tombeau de la fille d'Aureng-Zeb est à quelque distance d'Aurengabad, dans un édifice magnifique élevé par ce monarque à la gloire de cette princesse. C'est un emplacement considérable composé de cours et de jardins, où l'on voit plusieurs corps-de-logis. Le plus beau est celui dans lequel est le tombeau; la chapelle qui renferme le cercueil est terminée par un dôme couvert de cuivre doré, accompagné de quatre tourelles. Ce tombeau est couvert d'un drap d'or, et éclairé par une lampe qui brûle continuellement. Quatre morlahs y récitent continuellement des prières.

Baglagna. — Cette province est au N. du Visapour, et à l'O. de Telenga, et paroît avoir été quelquefois comprise dans la province d'Aurengabad. Le nom propre de la province est *Bhalagate*, formé de *gate* qui signifie *passage* et *Bhala*, endroit élevé. C'est qu'en effet le pays est montueux et renferme des gorges difficiles à passer.

Amednagur est une ville considérable, située au bas

des montagnes. Elle est ornée de bâtimens magnifiques, et arrosée par des eaux que des canaux conduisent jusques dans les maisons. La beauté de la situation y a attiré une population nombreuse. On y voit de très-beaux jardins, entr'autres celui que l'on nomme *Férabad*, ou jardin de la victoire.

Bombay. — Cette île appartient à la compagnie des Indes Orientales. Son port peut contenir mille vaisseaux à l'ancre. Elle a environ deux lieues et demie de longueur et sept de circonférence; mais ce qui la rend importante, c'est sur-tout sa situation et son port; car elle est destituée de presque toutes les commodités de la vie. La ville, tristement bâtie, a un tiers de lieue de long; et le climat en fut fatal aux Anglais, jusqu'à ce que l'expérience, de sages précautions et la tempérance leur eussent fourni des préservatifs contre son insalubrité. La meilleure eau que l'on y boive est celle que l'on conserve dans des citernes qui la reçoivent dans la saison des pluies. Le fort, carré régulier, est bien bâti en pierres. Dans la ville résident plusieurs marchands noirs. L'île de Bombay fit partie de la dot que l'infante de Portugal porta à Charles II, et ce monarque la donna à la compagnie des Indes Orientales. Elle est encore divisée en trois paroisses du culte catholique romain, habitées par des Portugais, et par ce qu'on appelle *Metis catholiques* et *Canarins*. Les premiers sont une race mélangée de naturels et de Portugais, et les autres sont les naturels purs de la province. Les Anglais ont trouvé le moyen de rendre l'île et la ville, malgré tous leurs désavantages, une résidence sûre et agréable. Il n'est sûrement pas nécessaire de dire que le gouverneur et les membres du conseil ont des postes lucratifs, ainsi que leurs sous-ordres. Les troupes sont commandées par des officiers Anglais; et les naturels, lorsqu'ils sont formés en compagnies, prennent là et dans toute l'Inde le nom de *Sipayes*. Les habitans de l'île montent à près de 60,000 de différentes nations, et chacun y jouit sans trouble de l'exercice de sa religion.

Schaoul. — Cette île est peu éloignée de Bombay. Le port est spacieux et très-bon, et pourroit contenir des vaisseaux marchands, mais il faudroit l'obtenir des Marattes. La côte qui court ensuite du N. E. au S. E., porte le nom de côte des Pirates, et mérite bien ce nom. Les plus redoutés par leur férocité sont les *Sindas*, établis vers l'embouchure du Sind. On connoît aussi les *Maéblés*, issus d'Indiens échappés au sup-

plice ; montés sur de petits vaisseaux ils volent et assassinent.

Elephanta. — Cette île près de Bombay, contient les antiquités les plus inexplicables peut-être qui soient dans le monde. Une figure d'éléphant de grandeur naturelle, grossièrement taillée en pierre, se présente sur le lieu du débarquement près du pied d'une montagne. Une pente douce conduit de là à un temple qui frappe d'étonnement ; il est taillé dans un roc solide, long de 80 ou 90 pieds, et large de 40. Le toit est plat et supporté par des rangs réguliers de colonnes de dix pieds de haut, avec des chapiteaux qui figurent des coussins ronds, affaissés sous le poids de la montagne. Au fond du temple sont trois figures gigantesques que le zèle aveugle des Portugais a multipliées. Outre le temple, on voit, à droite et à gauche, diverses statues et groupes taillés dans la pierre. L'un des groupes présente quelqu'idée grossière du jugement de Salomon. On voit encore une colonnade avec un portail d'une architecture réguliere ; mais ces monumens n'ont aucune ressemblance avec les ouvrages des Gentous.

Bassaim ou *Bacin* est une ville considérable avec une bonne rade. On y remarque des nuances de caractère très-marquées entre ses différens habitans. Les Portugais y sont paresseux et vains ; les Mahométans fiers dans leur simplicité ; les Perses ou Guèbres industrieux, mais intéressés ; les Indiens et sur-tout les Brames simples et d'une vie douce et régulière.

Salcette.—C'est une île au S. et peu éloignée de *Bassaim*. Elle n'est même séparée de Bombay, que par un canal étroit, guéable dans les eaux basses. Elle a environ 9 lieues de long, sur 3 de large. Son sol est excellent et produit une fort grande quantité de riz, de fruits, de cannes à sucre, de manguiers, &c. Entre un grand nombre de curiosités qu'on y voit, on remarque un ancien et vaste temple, taillé dans le roc, et où l'on monte par un grand nombre de degrés, taillés dans le même rocher. Il est composé de trois corps de bâtimens, et orné de belles colonnes et de statues gigantesques très-bien faites.

Daman, entre Surate et Bassaim, dont elle est également éloignée. Sa situation et la bonté de sa forteresse la font présentement estimer des Portugais, plus qu'aucune autre des places qui leur restent en Orient. Elle est divisée en deux par une rivière du même nom, dont l'une appelée la nouvelle

ville est très-belle et bien fortifiée. L'ancienne est mal bâtie. Entre les deux est un bon port défendu par une forteresse. Le commerce qui s'y fait est encore considérable, mais bien déchu de ce qu'il étoit, lorsque les Portugais faisoient seuls celui des Grandes-Indes.

Surate. Cette ville où les Anglais ont une factorerie très-florissante, est dans une charmante situation. Elle seroit la plus commerçante de l'Inde, si elle n'étoit pas éloignée de la mer de 4 lieues. La rivière n'y reçoit que des bateaux ordinaires, qui attendent la marée pour sortir. Les François et les Hollandais y ont des loges. Elle a quatre lieues et demie de tour.

Guzarate. — C'est une province maritime dans le golfe de Cambaye, et une des plus belles de l'Inde, mais habitée par un peuple voleur et féroce. On assure qu'elle contient 35 villes.

Amedabad, capitale, a une factorerie Anglaise. Cette ville, à ce qu'on prétend, peut le disputer aux plus riches cités de l'Europe.

C'est une grande ville très-commerçante, riche et bien peuplée, et située dans un pays très-fertile. On y remarque la place du marché où sont des ateliers de tisserands, dans lesquels on fabrique et on expose en vente des toiles de coton, et des étoffes de soie avec des fleurs d'or et d'argent. Elle fait en outre un grand commerce d'indigo, de sucre, de gingembre, de musc, de sel ammoniac, de borax, de diamans, &c. Les Anglais et les Hollandais y ont des comptoirs. La factorerie même de ces derniers y est fort belle, et le bâtiment un des mieux construits de la ville. Au milieu de la place est un pavillon de bois, où l'on prononce les jugemens et où on les exécute. Cependant cette ville commence à décheoir de son état florissant, depuis les secousses que l'Inde a éprouvées dans les dernières guerres, et à cause aussi des vexations exercées dans la ville et les dangers que l'on court sur les routes du dehors.

Baroach ou *Barochia*, ville considérable, commerçante et bien peuplée, située sur une hauteur près d'une rivière qui, à huit lieues de la ville, se rend dans la mer. Cette rivière a la propriété particulière de bien blanchir les toiles, et l'on y en apporte de tous les endroits de l'Indostan, où l'on est curieux d'avoir des toiles bien blanches. On y fabrique, ainsi que dans tout son territoire des toiles de co-

ton, qu'on met au nombre des plus belles et des plus fines qui se fassent aux Indes. Les Anglais et les Hollandais qui y ont des factoreries, en enlèvent tous les ans la charge de plusieurs vaisseaux. A quelques lieues de cette ville, sur la route de Cambay, est une mine de calcédoines ou d'agates blanches, dont on porte la plus grande partie à Cambay, pour y être mise en œuvre.

Brodra, ville située dans une plaine sablonneuse, sur la rivière de *Wasfet*. La plupart de ses habitans fabriquent et teignent des toiles de coton. A huit lieues de Brodra est un village appelé *Sindikera*, qui rend tous les ans plus de 250 tonneaux de laque. Le pays des environs produit beaucoup d'indigo.

Cambay, ville située au fond du golfe du même nom, à l'embouchure du *Catari*, fut autrefois une grande et riche ville, tant qu'elle a appartenu aux Portugais. On l'appeloit même le *Caire* des Indes, à cause de son grand commerce, et de la fertilité de son sol. Mais depuis que les Portugais l'ont abandonnée, et que la mer s'en est retirée, Cambay a presque perdu toute sa splendeur et son commerce, parce que les vaisseaux restant à 4 lieues du port, ne peuvent y arriver qu'avec la marée, qui, dans cet endroit est si rapide et si impétueuse, qu'un homme à cheval a bien de la peine à la devancer en courant; ce qui souvent empêche les vaisseaux d'y entrer, dans la nécessité où ils sont d'aller contre le vent, pour résister à la violence de la marée qui les amène si rapidement.

Cependant le commerce de cette ville est encore assez considérable. Les différentes nations commerçantes de l'Europe y ont des loges, à cause de la proximité de Surate où ils font leur principal négoce. Les principales marchandises que l'on en tire sont des toiles de coton très-fines, des toiles à faire des voiles de navires, des tapis, des couvertures, des pavillons, de l'indigo, du salpêtre, des aromates, des épiceries, des parfums, du poivre, du gingembre, du sucre, &c. des étoffes de soie, des ceintures, des écharpes, &c.

Il se fait aussi à Cambay, beaucoup d'excellens ouvrages en agate, qui ne le cèdent point à ceux qui se fabriquent en Europe, ni pour la beauté de la pierre, ni pour la perfection de l'ouvrage, des bracelets d'ivoire, des chapelets, des anneaux, &c.

Bisantagan. Cette ville est une des plus grandes de la province, au milieu de laquelle elle est, pour ainsi dire située. Le terroir qui l'environne est très-fertile. On y fabri-

que beaucoup de toiles, et l'on y fait beaucoup de fil que l'on envoie à l'étranger.

Diu. — Cette île est située près de la presqu'île de Guzarate, qui se termine par un angle. Il s'y trouve une ville et un château très-fort, appartenant aux Portugais avec un petit territoire. Elle a un port commode duquel sort chaque année un vaisseau chargé de marchandises pour le Mozambique dont il rapporte des dents d'éléphans et d'autres produits de l'Afrique.

Industrie, commerce, manufactures, exportations et importations des côtes de Coromandel et de Malabar. — La côte de Coromandel s'étend depuis le Cap Comorin jusqu'au Gange. Elle est séparée du Malabar par des montagnes inaccessibles. Toutes les spéculations de commerce sur cette côte, se bornent à l'achat des toiles de coton. On y achète des toiles blanches, des toiles imprimées, dont les procédés, d'abord servilement copiés en Europe, ont été depuis simplifiés et perfectionnés par notre industrie; on en achète aussi que nous n'avons pas entrepris d'imiter. Ceux qui croient que la cherté de notre main-d'œuvre nous a seule empêchés d'adopter ce genre de fabrique, sont dans l'erreur. La nature ne nous a pas donné les matières qui entrent dans la composition de ces brillantes et ineffaçables couleurs, qui font le principal mérite des ouvrages des Indes; elle nous a refusé sur-tout les eaux nécessaires pour les mettre heureusement en œuvre. Les Indiens ne suivent pas par-tout la même méthode pour peindre leurs toiles, soit qu'il y ait des pratiques minutieuses, particulières à certaines provinces, soit que les différens sols produisent des drogues différentes propres aux mêmes usages : une chose qui pourroit surprendre, c'est la modicité du prix des toiles où l'on fait entrer toutes les couleurs. Elles ne coûtent guère plus que celles où il n'en entre que deux ou trois; mais il faut observer que les marchands du pays vendent à la fois à toutes les compagnies une quantité considérable de toiles, et que dans les assortimens qu'ils fournissent, on ne leur demande qu'une petite

quantité de toiles peintes en toutes couleurs, parce qu'elles ne sont pas fort recherchées en Europe, quoique toute la partie de l'Indostan qui s'étend depuis le Cap Comorin jusqu'au Gange, offre quelques toiles de toutes les espèces. On peut dire que les belles se fabriquent dans la partie orientale; les communes, au milieu; les grossières, dans la partie la plus occidentale. On trouve des manufactures dans les colonies européennes et sur la côte; elles deviennent plus abondantes à cinq ou six lieues de la mer, où le coton est plus beau et plus cultivé, où les vivres sont à meilleur marché. On y fait des achats, même à trente ou à quarante lieues dans les terres. Des marchands indiens, établis dans les différens comptoirs, sont toujours chargés de ces opérations. On convient avec eux de la quantité et de la qualité des marchandises qu'on veut avoir; on en règle le prix sur des échantillons, et on leur donne, en passant le contrat, le quart ou le tiers de l'argent qu'ils doivent coûter. Cet arrangement tire son origine de la nécessité où ils sont eux-mêmes de faire, par le ministère de leurs associés ou de leurs agens répandus partout, des avances aux ouvriers, de les surveiller pour la sûreté de ces fonds, et d'en diminuer successivement la masse, en retirant des ateliers tout ce qui est fini : sans ces précautions, l'Europe ne recevroit jamais ce qu'elle demande. Les tisserands fabriquent à la vérité, pour leur compte, ce qui sert à la consommation intérieure. Les entreprises qui n'exigent qu'un foible capital, et qui rentrent toutes les semaines, sont rarement au-dessus des facultés du plus grand nombre; mais peu d'entr'eux ont des moyens suffisans pour exécuter, sans secours, les toiles fines destinées à l'exportation, et ceux qui le pourroient, ne se le permettroient pas, dans la crainte, bien fondée, des exactions trop ordinaires sous un gouvernement si oppresseur. Les compagnies qui ont de la fortune et de la conduite, ont toujours dans leurs établissemens, une année de fonds d'avance; cette méthode leur assure, pour le temps le plus con-

venable, la quantité de marchandises dont elles ont besoin, et la qualité qu'elles desirent : d'ailleurs, leurs ouvriers, leurs marchands, qui ne sont pas sans occupation, ne les abandonnent jamais. Les nations qui manquent d'argent et de crédit, ne peuvent commencer leurs opérations de commerce à l'arrivée de leurs vaisseaux. Elles n'ont que cinq ou six mois au plus pour l'exécution des ordres qu'on leur envoie d'Europe. Les marchandises sont fabriquées et examinées avec précipitation ; on est même réduit à en recevoir que l'on connoît pour mauvaises, et qu'on auroit rebutées dans un autre temps ; la nécessité de compléter les cargaisons et d'expédier les bâtimens avant le temps des ouragans, ne permet pas d'être difficile. On se tromperoit, en pensant déterminer des entrepreneurs du pays à faire fabriquer pour leur compte, dans l'espérance de vendre avec un bénéfice convenable, à la compagnie à laquelle ils sont attachés ; outre qu'ils ne sont pas, la plupart, assez riches pour former un projet si vaste, ils ne seroient pas sûrs d'y trouver leur profit, si des événemens imprévus empêchoient la compagnie qui les occupe de faire ses armemens ordinaires : ces marchands n'auroient nul débouché pour leurs toiles. L'Indien, dont le vêtement, par sa forme, exige d'autres largeurs, d'autres longueurs que celles des toiles fabriquées pour nous, n'en voudroit pas.

Le commerce extérieur de Coromandel n'est point dans les mains des naturels du pays ; seulement à la partie occidentale, il y a des Mahométans connus sous le nom de *Choulias*, qui font à Naour et à Porto-Novo, des expéditions pour Acham, pour Mergui, pour Siam et pour la côte de l'Est. Outre les bâtimens assez considérables qu'ils emploient dans ces voyages, ils ont de moindres embarcations pour le cabotage de la côte, pour Ceylan, pour la pêche des perles. Les Indiens de Masulipatan emploient leur industrie d'une autre manière ; ils font venir du Bengale des toiles blanches, qu'ils teignent et qu'ils impriment, et vont les revendre avec un bénéfice de 35 à 40 pour

cent, dans les lieux mêmes d'où ils les ont tirées. A l'exception de ces liaisons, qui sont bien peu de chose, toutes les affaires ont passé aux Européens, qui n'ont pour associés que quelques Banians, quelques Arméniens fixés dans leurs établissemens. On peut évaluer à 3,500 balles, la quantité de toiles qu'on tire du Coromandel pour les différentes échelles de l'Inde. Il fournit à l'Europe 9,500 balles. Parmi ces toiles il s'en trouve une assez grande quantité de peintes en bleu, ou de rayées en rouge et bleu, propres pour la traite des noirs; les autres sont de belles belittes, des indiennes peintes, des mouchoirs de Masulipatan ou de Paliacate. L'expérience prouve que, l'une dans l'autre, chacune des 9,500 balles, ne coûte que 960 fr.; c'est donc 9,120,000 fr. qu'elles doivent rendre aux ateliers dont elles sortent. Ni l'Europe, ni l'Asie ne payent entièrement avec des métaux; nous donnons en échange des draps, du fer, du plomb, du cuivre, du corail et quelques autres articles moins considérables. L'Asie, de son côté, donne des épiceries, du riz, du sucre, du blé, des dattes. Tous ces objets réunis peuvent monter à 4,800,000 livres. Il résulte de ce calcul que le Coromandel reçoit en argent 4,320,000 fr.

L'Angleterre a acquis, sur cette côte, la même supériorité qu'elle a prise ailleurs; elle y a plusieurs comptoirs.

Quoique le nom de *Côte Malabar* se donne à toute la côte du S. O. de cette presqu'île, il est maintenant borné à une province située à l'O. du Cap Comorin, et que l'on appelle les *dominations* du *Samorin :* cependant la langue malabare est commune dans le Carnate. Le pays par lui-même est riche et fertile, mais infesté de couleuvres vertes, dont le venin est sans remède. Le Malabar étoit autrefois un grand royaume. Cependant, conformément aux idées généralement reçues en Europe, nous donnerons ce nom à tout l'espace qui s'étend depuis l'Indus jusqu'au Cap Comorin. Nous y comprendrons même les îles Maldives, qui sont soumises à un despote qui

tient sa cour à Mal et qui a abandonné toute l'autorité aux prêtres; il est le seul négociant de ses Etats. Une pareille administration, et la stérilité du pays, qui ne produit que des cocotiers, empêchent le commerce d'y être considérable. Les exportations se réduisent à des cauris, du poisson et du kaire.

Le kaire est l'écorce du cocotier, dont on fait des cables qui servent à la navigation dans l'Inde. Nulle part il n'est aussi bon ni aussi abondant qu'aux Maldives : on en porte une grande quantité avec des cauris à Ceylan, où ces marchandises sont échangées contre des noix d'arêque.

Le poisson appelé dans ce pays *complemasse*, est séché au soleil; on le sale en le plongeant dans la mer à plusieurs reprises. Il est divisé en filets de la grosseur et de la longueur du doigt. On en exporte tous les ans deux cargaisons à Achem, qui sont payées avec de l'or et du benjoin. L'or reste dans les Maldives, et le benjoin est envoyé à Moka, où il sert à acheter environ trois cents balles de café nécessaire à la consommation de ces îles.

Les *cauris* sont des coquilles blanches et reluisantes. La pêche s'en fait deux fois le mois, trois jours avant la nouvelle lune, et trois jours après. Elle est abandonnée aux femmes, qui entrent dans l'eau jusqu'à la ceinture pour les ramasser dans les sables de la mer. On en fait des paquets de 12,000. Ce qui ne reste pas dans le pays ou n'est pas exporté à Ceylan, passe sur les bords du Gange. Il sort tous les ans de ce fleuve un grand nombre de bâtimens qui vont vendre du sucre, du riz, des toiles, quelques autres objets moins considérables aux Maldives, et qui se chargent en retour de cauris, pour 1,000,000 de fr. environ; une partie se disperse dans le Bengale où il sert de petite monnoie; le reste est enlevé par les Européens qui l'emploient utilement dans leur commerce d'Afrique. Ils payent la livre 6 sols, la vendent depuis 12 jusqu'à 18 dans leur métropole, et elle vaut en Guinée jusqu'à 35.

Les objets d'exportation de la Côte du Malabar,

contrée plus agréable que riche, sont les aromates et les épiceries. Les plus considérables sont le bois de sandal, le safran d'Inde, le cardamome, le gingembre, la fausse cannelle et le poivre. Le sandal est un arbre de la grandeur du noyer : ses feuilles sont entières, ovales et opposées; sa fleur est d'une seule pièce ; son bois est blanc à la circonférence, et jaune dans le centre, lorsque l'arbre est ancien. Cette différence dans la couleur, constitue deux sortes de sandal, employées aux mêmes usages, et douées également d'une saveur amère et d'une odeur aromatique. On prépare, avec la poussière de ce bois, une pâte dont on se frotte le corps à la Chine, aux Indes, en Perse, dans l'Arabie et dans la Turquie. On le brûle aussi dans les appartemens; il répand une odeur douce et salubre. La majeure partie de ce bois, auquel on donne une vertu incisive et atténuante, reste dans l'Inde. On transporte de préférence en Europe le sandal rouge, quoique moins estimé et d'un usage moins général. Celui-ci est le produit d'un arbre différent, commun sur la Côte de Coromandel. Les voyageurs le confondent mal-à-propos avec le bois de caliatour, employé dans la teinture.

Le safran de l'Inde a une tige très-basse: on regarde sa racine comme apéritive et propre à guérir la jaunisse. Les Indiens s'en servent pour teindre en jaune, et elle entre dans l'assaisonnement de presque tous leurs mets. On trouve dans les diverses contrées de l'Inde plusieurs espèces de *cardamome*, dont les caractères distinctifs n'ont pas été suffisamment observés. Celle qui croît dans les territoires de Cochin, de Calicut et de Canannor, est la plus petite et la plus estimée : elle a beaucoup d'analogie avec le safran de l'Inde, dont elle diffère par les feuilles beaucoup plus nombreuses, par sa tige plus élevée et son fruit plus petit : ses graines, douées d'un aromate agréable, sont employées dans la plupart des ragoûts indiens. Souvent on les mele avec l'arec et le bétel; quelquefois on les mâche après. La médecine s'en sert principalement pour aider la digestion et fortifier l'estomac.

Le cardamome vient sans culture, et croît naturellement dans les lieux couverts de la cendre des plantes qu'on a brûlées.

Le gingembre ressemble assez à ce cardamome par la disposition et la structure de ses fleurs; sa racine est blanche, tendre et d'un goût presque aussi piquant que le poivre. Le meilleur gingembre est celui qu'on cultive dans le Malabar; la seconde qualité se tire du Bengale.

La fausse cannelle se tire d'un arbre qui est une espèce de laurier qui ressemble à celui de Ceylan; ses feuilles sont plus longues; son écorce, plus épaisse et plus rouge, a moins de saveur. Ces signes servent à découvrir la fraude des marchands qui la vendent avec la vraie cannelle, dont la vertu est infiniment supérieure, et le prix quadruple. Celle du Malabar peut former un objet de 200,000 liv. pesant; la moindre partie passe en Europe; le reste se distribue dans l'Inde. Ce commerce est exclusivement dans les mains des Anglais, mais jamais il n'approchera de celui du poivre.

Le poivrier est un arbrisseau dont la racine est fibreuse et noirâtre; sa tige, flexible comme celle de la vigne, a besoin pour s'élever, d'un support; elle est rameuse, garnie de nœuds, de chacun desquels part une feuille ovale, aiguë, très-lisse, et marquée de cinq nervures dont l'odeur est forte et le goût piquant. Vers le milieu des rameaux, et plus souvent aux extrémités, l'on voit de petites grappes semblables à celles du groseiller, qui portent environ trente fleurs. Le fruit qui succède est d'abord vert, puis rouge, de la grosseur d'un pois. On le cueille communément en octobre, quatre mois après la floraison, et on l'expose pendant sept à huit jours au soleil. La couleur noire qu'il acquiert alors lui a fait donner le nom de poivre noir. On le rend blanc en le dépouillant de sa pellicule extérieure. Le plus gros, le plus pesant, le moins ridé est le meilleur. Le poivrier se plaît dans les îles de Java, de Sumatra, de Ceylan, mais plus particulièrement sur la Côte de Malabar.

On ne le sème point, on le plante, et le choix des rejetons demande une attention sérieuse. Il ne donne du fruit qu'au bout de trois ans. La première année de sa fécondité et les deux qui suivent sont si abondantes, qu'il y a des arbustes qui produisent jusqu'à 6 et 7 liv. de poivre. Les récoltes vont ensuite en diminuant, et l'arbuste dégénère avec une telle rapidité, qu'il ne rapporte plus rien la douzième année, La culture du poivrier n'est pas difficile : il suffit de le placer dans les terres grasses, et d'arracher avec soin, sur-tout les trois premières années, les herbes qui croissent en abondance autour de sa racine. L'exportation du poivre dans le Malabar se monte à 10,000,000 pesant; à dix sols la liv., c'est un objet de cinq millions. Il sort du pays, en d'autres productions, pour la moitié de cette somme. Ces ventes le mettent en état de payer le riz qu'il tire du Gange et du Mysore, les grosses toiles que lui fournissent le Bengale et le Canara, les diverses marchandises que l'Europe lui envoie : la solde en argent n'est rien ou peu de chose.

Tout le Guzarate verse dans les magasins de Surate le produit de ses innombrables manufactures; une grande partie est transportée dans l'intérieur des terres; le reste passe par le moyen d'une navigation suivie dans toutes les parties du globe. Les marchandises les plus connues sont 1°. les *douttis*, grosse toile écrue, qui se consomme en Perse, en Arabie, en Abissinie, et les toiles bleues, qui ont la même destination, et que les Anglais placent utilement dans leur commerce de Guinée; les toiles blanches de Cambay, à carreaux bleus et blancs, qui servent de mantes en Turquie. Il y en a de grossières et de fines, où l'on mêle de l'or pour l'usage des gens riches. 2°. Les toiles blanches de *parokia*, si connues sous le nom de *baftas*. Comme elles ont une finesse extrême, elles servent pour le caftan d'été des Turcs et des Persans. L'espèce de mousseline terminée par une raie d'or, dont ils font leurs turbans, se fabrique dans le même endroit. Les toiles peintes d'*Amanabad*, dont les cou

leurs sont aussi vives, aussi belles, aussi durables que celles de Coromandel, sont portées en Perse, en Turquie et en Europe. 3°. Les gazes de Pairapour: les bleues servent en Perse et en Turquie à l'habillement d'été des hommes du commun, et les rouges à celui des gens les plus distingués. Si le prix des étoffes mêlées de soie et de coton, unies, rayées, satinées, mêlées d'or et d'argent, n'étoit pas si considérable, elles pourroient plaire à l'Europe même, malgré la médiocrité de leurs dessins, par la vivacité des couleurs et par la belle exécution des fleurs; elles durent peu, mais c'est ce dont on ne s'embarrasse guère dans les sérails de Turquie et de Perse, où s'en fait la consommation.

On appelle *tapis* quelques étoffes de soie qui sont fort recherchées dans l'Est de l'Inde. Il s'en fabriqueroit davantage, si l'obligation d'y employer des matières étrangères n'en augmentoit trop le prix. Les *schalls*, draps très-légers, très-chauds et très-fins, se fabriquent avec des laines de Cachemire; on les teint en différentes couleurs; on y mêle des fleurs et des rayures. Ils servent à l'habillement d'hiver en Turquie, en Perse, et dans les contrées de l'Inde où le froid se fait sentir. On fait avec cette laine précieuse des turbans d'une aune de large, et d'un peu plus de trois aunes de long, qui se vendent jusqu'à mille écus. Indépendamment de la quantité prodigieuse de coton que Surate emploie dans ses manufactures, elle en envoie annuellement sept à huit mille balles au moins dans le Bengale. La Chine, la Perse et l'Arabie réunies en reçoivent beaucoup davantage, lorsque la récolte est très-abondante. Si elle est médiocre, tout le superflu va sur le Gange, où le prix est toujours plus avantageux. Quoique Surate reçoive en échange de ces exportations des porcelaines de la Chine, des soies du Bengale et de Perse, des mâtures et du poivre de Malabar, des gommes, des dattes, des fruits secs, du cuivre, des perles de Perse, des parfums et des esclaves d'Arabie, beaucoup d'épiceries des Hollandais, du fer, du plomb, des draps, de la cochenille,

quelques quincailleries des Anglais, la balance lui est si favorable, qu'il lui revient tous les ans 24 à 26 millions de fr.

Il est bon d'observer que dans le district de Cochin, sur la côte de Malabar, résident quelques milliers de juifs qui se prétendent de la tribu de Manassès, et possesseurs d'actes gravés en caractères hébreux sur des planches de cuivre. On dit qu'ils sont si pauvres, que plusieurs d'entr'eux embrassent la religion des Gentous. On a fait à la Chine et en d'autres lieux de l'Asie de semblables découvertes de juifs et de leurs actes publics, et cela a excité les recherches et les spéculations des savans.

Division actuelle de l'Indostan. — Avant de terminer notre description de l'Indostan, nous croyons convenable de faire connoître sa division actuelle entre les différentes puissances qui le possèdent, et ce détail sera d'autant plus utile, qu'il donnera au lecteur une idée juste de l'étendue de ces régions, et en même temps fera voir quelle portion considérable en appartient à l'empire Britannique et à ses alliés.

Le fameux usurpateur Persan, Thamas-Kouli-Kan, ayant, en 1738, vaincu l'empereur Mahomed-Shah, pillé Delhi et saccagé l'empire, au point d'emporter pour plus de 1,600,000,000 de butin, rétablit ce malheureux prince dans ses possessions, mais annexa à la Perse toutes les provinces à l'ouest de l'Indus.

Cette épouvantable incursion affoiblit tellement l'autorité de l'empereur, que les vice-rois des provinces ou en secouèrent entièrement le joug, ou ne reconnurent plus qu'une dépendance précaire; et se faisant la guerre entr'eux, ils appelèrent à leur secours, comme alliées, les compagnies des Indes Anglaise et Française, qui n'avoient dans l'origine été admises que comme compagnies de commerce à former des établissemens sur ces côtes. Par l'effet de la grande supériorité de la discipline d'Europe, ces compagnies, d'alliées qu'elles étoient d'abord, devinrent en peu de temps parties principales dans une

querelle opiniâtre, qui se termina enfin par l'expulsion des Français de l'Indostan. Et c'est ainsi qu'une société de négocians Anglais a acquis partie par des cessions que lui ont faites les puissances du pays, partie par l'injustice et l'usurpation, des territoires égaux en étendue à la plupart des royaumes européens, mais bien supérieurs en richesses et en population.

Hyder-Aly (1), soldat de fortune qui avoit appris l'art de la guerre à l'école des Européens, s'étant mis en possession de la partie de l'ancien Carnate, nommée royaume de Mysore, a acquis en peu d'années, par des conquêtes continuelles, une portion considérable de la partie méridionale de la presqu'île. Ce prince actif et plein de talens, l'ennemi le plus formidable que les Anglais aient eu à combattre dans l'Indostan, laissa en mourant, en 1783, à son fils Tippou-Saïb, la possession paisible de ses dominations, plus étendues que le royaume d'Angleterre.

Ces révolutions extraordinaires, et quelques autres de moindre importance, rendent absolument nécessaire le tableau suivant. On y verra la manière dont est aujourd'hui divisé le territoire de ce malheureux

(1) Le caractère d'Hyder-Aly me paroissant, dit le major Rennel, être fort peu connu en Europe, j'ai essayé de le tracer. Ses succès militaires fondés sur le perfectionnement de la discipline; son attention à distinguer le mérite de toute espèce, à entretenir la concorde entre les différentes tribus qui servoient sous ses drapeaux; son mépris pour l'apparat et le cérémonial, excepté celui qui appartenoit naturellement à la dignité de son poste; son économie dans les dépenses personnelles (que les princes ordinaires regardent comme une partie distinctive de leur dignité) et son attention minutieuse au bon ordre des finances et au payement régulier de son armée, toutes ces qualités ont élevé Hyder-Aly autant au-dessus des autres princes de l'Indostan, que les grandes qualités du roi de Prusse Frédéric II, ont mis ce monarque au-dessus de la généralité des princes de l'Europe: aussi ai-je toujours considéré Hyder comme le Frédéric de l'Orient. On peut lui reprocher de la cruauté; mais nous devons considérer que ses idées sur la clémence se régloient d'après des principes Asiatiques; et il est probable qu'il ne se croyoit pas moins supérieur à Tamerlan, à Nadir-shah et à Abdallah par la douceur et la modération de son caractère, que par l'excellence de sa discipline militaire.

empire; sans quoi on ne pourroit en concevoir l'histoire moderne.

Telle est l'instabilité des grandeurs humaines, que l'empereur du Mogol d'aujourd'hui, Shah-Allum, descendant du grand Tamerlan, n'est plus souverain que de nom, et n'est presque d'aucun poids dans la balance politique de l'Indostan. On lui permet de résider à Delhi, qui, avec un très-petit territoire adjacent, est tout ce qui lui reste de ce vaste empire, gouverné par ses ancêtres pendant plus de 550 ans.

Les principales divisions de ce pays, telles qu'elles étoient lors de la paix faite avec Tippou en 1792, sont comme il suit: Les possessions Britanniques; les Etats alliés de la Grande-Bretagne; le territoire de Tippou-Saïb; les Etats Marattes et leurs tributaires; le territoire du Soubah de Decan.

Possessions Britanniques.

Elles contiennent environ 29,708 lieues carrées, et consistent en trois gouvernemens distincts; savoir:

GOUVERNEMENS.	DIVISION.	SITUATION.
Gouvernement de Calcutta, ou Bengale...	Soubah de Bengale.....	Sur le Gange.
	Soubah de Bahar.....	
	Soubah de Benarès.....	
	*Circars du Nord sur la côte d'*ORIXA.	
Gouvernement de Madras....	Le Jaghire.....	Sur la côte de Coromandel.
	Territoire de Cuddalore.	
	Territoire de Devicotta..	
	Territoire de Negypatam	
Gouvernement de Bombay...	.....	Sur le golfe de Cambay.
	.....	

A quoi nous devons ajouter maintenant les districts

cédés par Tippou-Saïb dans le dernier traité, signé à Seringapatam, le 18 mars 1792, savoir :

	Koonteary pagodes.
Calicut et *Palichaudcherry*, qui donnent un revenu de	936,765.
Dindigul, *Pyalny* et *Verapachry*. . .	90,000.
Salem, *Koosh*, *Namcool* et *Sungagherry*.	88,000.
Ahtour, *Purmutty*, *Shadmungul* et *Vaylour*.	68,000.
Barra-Mahal, *Raycotta*, *Darampoury*.	134,000.
	1,316,765.

Sur le pied de trois roupies la pagode, et de 50 sous la roupie, le produit annuel des dernières acquisitions de la Grande-Bretagne, seroit, suivant le calcul du major Rennel, dans son mémoire de la carte de la presqu'île de l'Inde, page 33, de 9,874,800 fr.

Gouvernement du BENGALE. — Ce pays étoit riche, florissant et peuplé avant les dernières usurpations de l'Indostan. Il est avantageusement arrosé par le Gange et le Burhampoutre, ainsi que par leurs branches nombreuses, et par diverses rivières navigables que reçoivent les deux fleuves; il est fertilisé par les inondations périodiques, et sa situation naturelle le défend contre les ennemis étrangers. Pour une description plus particulière de ce gouvernement, nous renvoyons le lecteur à la description que nous en avons déjà donnée.

Gouvernement de MADRAS. — Ce gouvernement est totalement dépourvu de bons ports, et il a en outre un grand inconvénient, c'est le manque de connexion entre les différentes parties qui le composent, et qui éparpillées, pour ainsi dire, sur le bord d'une longue côte, sont encore séparées par des Etats fréquemment en guerre. On conserve néanmoins l'espérance de lui donner quelques ports, en détruisant la barre qui se trouve à l'embouchure de cette branche du Cavéri, nommée *Coleroon*, et qui se jette dans la mer à Devicotta. La capitale, siége

du gouvernement, est Madras, ou fort Saint-George, dans le Jaghire.

Les Circars Septentrionaux, ainsi dénommés des villes de Cicacole, Rajamundry, Elore et Condapily, sont défendus, du côté de terre, par une barrière très-forte de montagnes et de vastes forêts, au-delà desquelles le pays est inconnu jusqu'à une grande distance.

Gouvernement de BOMBAY. — Il est arrosé par la Tapie et la Nerbudda. Sa capitale, siége du gouvernement, est *Bombay*.

Revenus.—La nation Anglaise possède aux Grandes-Indes plusieurs grandes provinces, telles que celles du Bengale, de Behar et de Benarès, sur le Gange, partie de celle d'Orixa, et dont nous avons parlé ci-dessus. Si on y ajoute la conquête qu'elle vient de faire des Etats de Tippou-Saïb, dont les revenus étoient évalués à 100,000,000, et dont elle s'est attribué la majeure partie, on estime que la population de tous ces vastes domaines, est de 20,000,000 d'habitans, et ses revenus d'environ 300 millions, sans y comprendre les immenses bénéfices que fait la compagnie Anglaise par son commerce.

ALLIÉS DE LA GRANDE-BRETAGNE.

Dominations du nabab de Oude.
- Faizabad.
- Lucknow.

Dominations du nabab d'Arcot, qui ne comprennent que la partie Orientale de l'ancien Carnate.
- Arcot, sur le *Paliar*, est la capitale, quoique le nabab réside ordinairement à Madras.
- Gingi, la meilleure forteresse que les Indiens aient dans le Carnate.
- Tritchinapali, près du Cavéri, bien fortifiée à la manière Indienne, étoit riche et peuplée, et contenoit près de 400,000 habitans; elle est ruinée par suite des différens siéges qu'elle a soutenus.

Dominations du nabab d'Arcot, qui ne comprennent que la partie Orientale de l'ancien Carnate.

La pagode de Seringham.

Chandegeri, ancienne capitale de l'empire de Narzzingua, étoit autrefois riche, puissante et bien peuplée. Non loin de ses murs est la fameuse pagode Tripetti, la Lorrette de l'Indostan. Les offrandes des nombreux pélerins qui s'y rendent, lui procurent un revenu immense.

Tanora, Maduré et Tinivelly, sont les petites villes capitales de petits Etats des mêmes noms, qui, avec Marawar, sont dépendans du nabab d'Arcot.

Territoire de Futty-sing-Guicker, dans le soubah de Guzarate.

Amedabab.

Cambay.

Territoire du rajah de Ghod.

Gwalior, forteresse célèbre.

Etats MARATTES, *alliés de l'Angleterre, et leurs tributaires.*

Cette province, très-étendue, est divisée entre plusieurs chefs ou provinces, qui ont un chef supérieur commun, nommé le Paishwa ou Nana, auquel cependant ils ne payent qu'une obéissance apparente : car ils se font souvent la guerre entre eux, et ils sont rarement confédérés, si ce n'est dans la nécessité d'une défense mutuelle.

Les parties méridionales du pays des Marattes-Poonah, ou le territoire du Paishwa, sont fortifiées par la nature, étant entrecoupées par diverses branches des Gattes.

Satara est, de nom, la capitale des Etats Marattes : le Paishwa résidant à présent à Poonah ou Pounah.

Aurengabad, Amednagur et Visapour sont dans ce territoire.

Le *Concan*, ou pays situé entre les Gattes et la mer, est quelquefois appelé *côte du Pirate*, ayant été assujetti au célèbre pirate Angria et à ses successeurs : il avoit pour capitale la forteresse de Gheria, prise en 1755, par les Anglais et les Marattes. Par l'acquisition de cette côte, ceux-ci sont devenus puissance maritime.

Par le traité de paix, Tippou-Sultan a cédé aux Marattes :

	Koonteary pagodes.
Dans le Dooab, le Circar de Bancapour, avec une partie du Moudgul, rapportent un revenu de.	1,306,635
Dans le Gouty, le district de Sundor.	10,000

Territoire du NIZAM, *allié de la Grande-Bretagne.*

Les possessions du Nizam ou Soubah du Decan (un des fils puînés du fameux Nizam-al-Muluk) comprennent la province de Golconde, qui est l'ancienne province de Tellingana ou Tilling, située entre les rivières Kistna et Gondaveri, vers leurs embouchures, et la partie principale de Dowlatabad; elles comprennent également la partie Occidentale du Berar, assujettie au tribut d'un quart de son revenu net, envers les Marattes-Berar. Les Etats du Nizam ont, à l'O. et au Nord-Ouest, ceux du Paishwa ou Marattes-Pounah; au Nord, les Marattes-Berar; à l'Est, les Circars Septentrionaux; et au Sud, le Carnate et les terres de Tippou-Sultan. Je ne connois pas parfaitement, dit le major Rennel, la frontière de l'Ouest, qui, durant la guerre du Nizam avec les Marattes, a été sujette à une variation perpétuelle; mais je sais en général qu'elle s'étend à plus de douze lieues au-delà de la ville d'Aurengabad, et qu'elle va jusqu'à 27 lieues de la ville de Pounah. La capitale du Nizam est Ayderabad ou Bagnagur, située sur la rivière Moussi, près de la fameuse forteresse de Golconde.

Les districts d'Adoni et Rochore, qui étoient entre les mains de Bazales-Jung, frère du Nizam, sont,

depuis sa mort, dans les mains du Nizam lui-même. Il a pour tributaires le rajah de Sourapour ou Sollapour, à l'ouest de la rivière Binah, et quelques autres rajahs. Le Circar-Gantour lui appartient aussi. Il paroît, ajoute le major, que toutes ces possessions, y compris les tributaires et tous ceux qui relèvent du Nizam, n'ont pas moins de 140 lieues de long du N. O. au S. E., et 100 lieues de large.

A tout cela, nous devons ajouter les possessions que lui a cédées Tippou-Sultan, par le traité de paix signé le 18 mars 1792; savoir :

	Koonteary pagodes.
Kerpah, ou Cuddapah, Commum, Ganjecotta et Canoul, du revenu de. . .	9,771,590
Dans Gouty.	51,782
Dans Adoni (Mouka).	12,162
Dans le Dooab, faisant partie de Rachose et Moudgul	281,332
	1,516,666

Marattes-Berar.

Ce pays est très-peu connu des Européens.

- Nagpour est la capitale.
- Balassore fait un commerce considérable.
- Cattack, sur le *Mahanada*, poste important, qui fait de cette nation un ennemi redoutable pour les Anglais, attendu qu'il coupe la communication entre les gouvernemens de Bengale et de Madras.

Marattes-Pounah du Nord.

Ils sont gouvernés maintenant par Sindia, Holkar, et quelques autres princes moins puissans.

- Ougein, résidence de Sindia.
- Indour, résidence d'Holkar.
- Calpy, résidence de Gungdar-Punt.
- Sagur, résidence de Ballagie.

Territoire de Tippou-Saïb.

Ce territoire avoit été bien diminué par le traité de

paix récent, par lequel Tippou-Sultan consentit de céder la moitié de ses Etats à la Grande-Bretagne, aux Marattes et au Nizam. Il lui restoit encore (1):

PROVINCES.	VILLES PRINCIPALES.
Royaume de Mysore.....	Seringapatam, sur le *Cavéri*.
Bednor.....	Bednor, ou Hyder-Nugger.
Canara.....	Mangalor.

Chitteldroud, *Harponelly*, *Roydroug*, etc. sont les capitales des provinces du même nom.

Province d'ABDALLI. Ce gouvernement, qui renferme le Soubah de Caboul et les parties voisines de la Perse, fut formé par Abdallah, un des généraux de Thamas-Kouli-Kan, lorsqu'à la mort de cet usurpateur, son empire fut démembré. La capitale est Candahar en Perse.

Province des SEIKS. On dit qu'elle consiste en plusieurs petits Etats indépendans l'un de l'autre, mais unis par une confédération.

Province des GAUTS ou GATTES, hautes montagnes qui traversent du N. au S., fort peu connue des Européens. Elle est habitée par un peuple de pasteurs.

Pays de *Zebeda-Caun*, qui est un Asghan-Rohilla.

Territoire d'*Agra*, sur le Jumna.

FERRUKABAD, ou province des Rohillas de Patan, sur le Gange, entourée des Etats d'Oude.

Bundelcund.

Travancore, près du cap Comorin.

(1) Ce prince ayant pris de nouveau, en 1799, les armes contre les Anglais, perdit au siége de Seringapatam la vie avec ses Etats, dont ceux-ci se sont emparés.

ARTICLE V.

PERSE.

ÉTENDUE. SITUATION.

Long. 490 l. { Entre { 45e et 68e d. de long. E.
Larg. 350 { les { 25e et 44e d. de lat. N.
Contenant 88,889 lieues carrées.

Limites.

CET empire est borné au N. par la Tartarie Indépendante; à l'O. par la Turquie d'Asie et le Golfe Persique, qui la sépare de l'Arabie; au S. par l'Océan Indien; et à l'E. par l'Inde.

Division. — La Perse est divisée comme il est marqué dans le tableau suivant :

SITUATION.	PROVINCES.	CAPITALES.
Au Nord....	Shirvan.....	Chamaki.
	Arménie Persane.....	Érivan.
	Ghilan.....	Recht.
	Mazanderan.....	Ferabad.
	Adherbijan.....	Tauris.
	Khorasan.....	Hérat.
	Sigistan.....	Zarang.
	Sablistan ou Candahar...	Candahar.
Au Sud.....	Irac-Agémi.....	ISPAHAN. Long. E. 50 d. 30 m. Lat. N. 32 d. 48 m.
	Khusistan.....	Suster.
	Farsistan.....	Schiras.
	Laristan.....	Lar.
	Kerman.....	Kerman.
	Mekran.....	Guie.

Nom. — La Perse, suivant les poètes, tiroit son nom de Persée, fils de Jupiter et de Danaë. Des auteurs moins fabuleux l'ont cru dérivé de Paras, qui signifie un cavalier, les Persans ou Parthes ayant toujours été renommés pour leur habileté dans l'équitation.

Air. — Dans un empire aussi étendu, la température n'est pas par-tout la même. Les contrées qui confinent au Caucase, au Daghistan et aux montagnes voisines de la mer Caspienne, sont froides, par l'influence de ces montagnes communément couvertes de neige. Dans les provinces du milieu de la Perse, l'air est pur, serein, et porte l'ame à la gaieté; mais dans les provinces méridionales, il est chaud, et quelquefois communique à celles de l'intérieur des exhalaisons nuisibles, qui sont si souvent mortelles, que les habitans se garnissent la tête avec des turbans fort épais.

Sol, productions végétales et animales. — Le sol et les productions diffèrent comme la température. Le terroir est loin d'être gras et fertile vers la Tartarie et la mer Caspienne; mais aidé par la culture, il produit ordinairement du blé et des fruits. Au S. du mont Taurus, le pays est d'une fertilité extrême en fruits, en vins, en grains et autres productions nécessaires ou de luxe; il donne également de l'huile en abondance, du séné, de la rhubarbe et les meilleures drogues. Les fruits en sont délicieux, notamment, les dattes, oranges, pistaches; on y trouve des melons, concombres et légumes, ainsi qu'une très-grande quantité d'excellente soie; et jadis le golfe de Bassora fournissoit à une grande partie de l'Europe et de l'Asie des perles très-belles. Quelques cantons, sur-tout auprès d'Ispaham, produisent presque toutes les espèces de fleurs estimées en Europe; et de quelques-unes, des roses particulièrement, les gens du pays savent extraire des eaux de senteur dont le commerce leur est d'un grand profit. En un mot, les fruits, les végétaux et les fleurs, ont en Perse le goût le plus savoureux et la plus agréable odeur; et

si les naturels poussoient la science du jardinage aussi loin que quelques nations d'Europe, s'ils savoient aussi bien transplanter, greffer et faire d'autres améliorations, ils augmenteroient considérablement les richesses de leur pays. L'assa-fœtida de Perse coule d'une plante nommée *hiltot*, et se convertit en gomme. Il y en a de la blanche et de la noire; mais la blanche est d'autant plus estimée, que les naturels en font d'excellentes sauces, et quelquefois la mangent comme une chose rare.

Aucun lieu du monde ne fournit aux nécessités de la vie des choses aussi parfaites et en aussi grande abondance que Schiras; et la vallée où est située cette ville, est ce qu'on peut imaginer de plus enchanteur dans la nature, soit par la salubrité de l'air, ou par la profusion de tout ce qui peut être utile à la vie et la rendre agréable. Les champs produisent en grande quantité du riz, du froment et de l'orge; ces grains commencent d'ordinaire à mûrir au mois de mai, et la récolte en est achevée à la mi-juillet. La plupart des fruits que l'on voit en Europe, se trouvent également dans ce pays, et ils y sont d'une grosseur et d'un goût que n'ont pas les mêmes fruits dans nos contrées, sur-tout les abricots et les raisins. Il y a plusieurs espèces de raisins de Schiras, toutes très-bonnes; mais deux ou trois supérieures à toutes les autres: l'une est le gros raisin blanc, qui est d'un goût extrêmement agréable, l'autre est le petit raisin blanc, la troisième espèce est le raisin noir aussi doux que le sucre, dont on fait le vin de Schiras, vin réellement délicieux; en sorte que les personnes qui en ont bu pendant quelque temps, peuvent rarement se faire à en boire d'autre, quoiqu'au premier essai il puisse ne pas plaire à un Européen. Ce sont les Arméniens et les Juifs, qui font ce vin dans les mois d'octobre et de novembre, et il s'en exporte une très-grande quantité à Abu-Shehr, et dans les autres parties du Golfe Persique où il alimente les marchés indiens. La grenade est si bonne, que les Persans l'appellent proverbialement le fruit du Paradis.

La race des chevaux de la province du Farsistan est maintenant de peu de valeur, à cause de l'état de ruine où se trouve ce pays; mais dans la province de Khusistan au S. O., elle est d'une excellente espèce. La chair du mouton ést d'une qualité supérieure, grace à la bonté des pâturages des environs de Schiras; la toison n'en est pas moins recherchée à cause de son extrême finesse. Ces animaux ont la queue d'une grosseur extraordinaire; et j'en ai vu, dit M. Francklin, quelques-unes qui pesoient au-delà de 30 livres; mais celles que l'on vend dans les marchés, ne pèsent pas plus de 6 ou 7 livres. Les bœufs sont gros et forts; cependant les naturels en mangent rarement la chair, et se bornent principalement à celle du mouton et de la volaille.

Les provisions de toute espèce sont à très-bon compte; et les montagnes voisines donnent une assez grande quantité de neige toute l'année, le moindre artisan de Schiras peut rafraîchir son eau et ses fruits presque sans la moindre dépense. La neige, recueillie sur le sommet des montagnes, est apportée à la ville en barils, et vendue dans les marchés. Le prix des diverses denrées est réglé avec la plus grande exactitude, par le daroga, ou juge de police, qui fixe celui de chaque article; et aucun marchand n'oseroit vendre à un prix plus haut, sous peine de perdre le nez et les oreilles: car telle est la punition des délits de cette nature. Par ce moyen les habitans les plus pauvres de Schiras sont à l'abri des exactions sur un point aussi capital que les nécessités de la vie.

Montagnes. — Ce sont le Caucase et l'Ararat, nommés les montagnes du *Daghistan;* le vaste groupe de montagnes, nommé le *Taurus*, et ses diverses branches, traversent le milieu du pays, depuis la Natolie jusques dans l'Inde.

Golfes. — Les principaux sont le *Golfe Persique* et celui d'*Ormus*, le premier, qui communique avec le second par le détroit appelé d'Ormus, a environ 200 lieues de longueur, et 50 à 60 de largeur. La navigation y est fort périlleuse, parce qu'il est peu pro-

fond et parsemé de bancs de sable, et que les vents, qui y sont fort inconstans, y causent des tempêtes fréquentes; ce qui fait que les étrangers qui veulent y naviguer se pourvoient de pilotes du pays. Ce golfe a plusieurs ports et plusieurs îles, entr'autres celle de Bahreim et celle de Carech, où se fait la pêche des perles.

Fleuves. — On a observé qu'aucun pays d'aussi grande étendue, n'a aussi peu de rivières navigables que la Perse. Les plus considérables sont celles de *Kur*, autrefois *Cyrus*, et d'*Aras*, autrefois *Araxes*, qui ont leur source dans les monts Ararat ou près de là, et qui, réunissant leurs eaux, se jettent dans la mer Caspienne. Le pays est arrosé par quelques autres petites rivières descendues des montagnes, et qui sont si foibles, qu'il n'y en a presqu'aucune en état de porter bateau. L'*Oxus* ne peut guère être regardé comme appartenant à la Perse, quoiqu'il la sépare de la Tartarie-Usbèque. Elle a de plus le fleuve *Indus* à l'E., et l'*Euphrate* et le *Tigre* à l'O.

Eaux. — A la rareté des rivières se joint celle des fontaines; mais dans les cantons où ce défaut se fait le plus sentir, on y supplée admirablement par le moyen de réservoirs, aqueducs et autres constructions ingénieuses.

Métaux et minéraux. — La Perse a des mines de fer, de cuivre, de plomb, et sur-tout de turquoise que l'on trouve dans le Khorasan. Les montagnes contiennent du soufre, du salpêtre et de l'antimoine. On a découvert aussi près de Tauris des carrières de marbre rouge, de blanc et de noir.

Population, habitans, mœurs, coutumes et divertissemens. — Il est impossible de rien dire de certain sur la population d'un pays aussi peu connu que la Perse. A en juger par les nombreuses armées qu'on y a levées dans les siècles derniers, ainsi que dans les temps anciens, elle est très-peuplée. En général, les Persans de l'un et l'autre sexe sont beaux, les hommes aimant beaucoup à s'allier avec les Géorgiennes et les Circassiennes. Vers la partie méridionale, ils ont

le teint un peu basané. Les hommes faits se rasent la tête; mais les jeunes gens laissent venir de chaque côté un bouquet de cheveux, et font monter leur barbe jusqu'aux tempes. Les ministres de la religion portent la barbe longue. Les personnes de qualité sont coiffées de très-riches turbans, dont quelques-uns coûtent jusqu'à 600 fr., et il en est peu qui coûtent moins de 200 fr. Ils ont pour maxime de se tenir toujours la tête très-chaudement, en sorte qu'ils n'ôtent jamais leurs turbans en signe de respect, même devant le roi. Leur habillement est fort simple. Ils ont sur la peau une chemise de grosse mousseline; sur la chemise un habit qui descend plus bas que les genoux, et est retenu par une ceinture; et sur le tout une robe ouverte un peu plus courte: cependant les étoffes dont ils font leurs habits sont pour la plupart très-chères, consistant en superbes fourrures, soieries, mousselines et autres étoffes de prix, richement brodées en or et en argent. Ils ont pour chaussure ou une espèce de bottes lâches, ou des pantoufles. Ils aiment l'exercice du cheval, et n'épargnent pas la dépense pour leurs équipages. En tout temps ils portent un poignard à la ceinture, et des pantalons de toile. Les collets de chemises et d'habits sont ouverts; ainsi leur manière de se vêtir est en tout plus convenable que les longues robes des Turcs, pour la santé et la facilité des mouvemens. L'habillement des femmes diffère très-peu de celui des hommes, et n'est pas moins précieux et cher: elles sont très-occupées du soin de relever leur beauté par les fards, les eaux cosmétiques, et tout ce que peut imaginer l'art.

Les Persans s'habituent à prendre fréquemment des bains; ce qui leur est d'autant plus nécessaire, qu'ils changent rarement de linge. Ils déjeûnent de bonne heure avec du café, dînent à onze heures avec des fruits, des confitures et du lait. Leur principal repas est au soir. Ils mangent des gâteaux de riz, ainsi que de fleur de farine, et regardent comme une chose abominable de couper, soit leur pain, soit toute espèce de mets, dès qu'il est servi: c'est pourquoi on

fait de très-minces gâteaux de riz, afin qu'on puisse les rompre avec les mains; et les plats plus solides, qui sont communément de mouton ou de volaille, sont apprêtés de manière à pouvoir être divisés avec les doigts. Lorsque la table est entièrement dressée, ils se mettent à manger fort vîte et sans aucune cérémonie. Mais un voyageur moderne a observé que, lorsqu'un vieillard parle en compagnie, si pauvre qu'il soit, et quelqu'inférieure que soit la place qu'il occupe, tout le monde prête attention à ses paroles. Ils sont tempérés; mais ils font usage d'opium, non pas cependant aussi immodérément que les Turcs; et ils ne sont pas fort délicats dans leurs parties de table. Ils ont des manières très-cérémonieuses vis-à-vis de leurs supérieurs, et poussent la politesse jusqu'à présenter des tabourets aux Européens qui vont les voir, pour ne pas les mettre dans la nécessité de s'asseoir les jambes croisées. Ils sont tellement passionnés pour le tabac, dont ils aspirent la fumée par un tube fixé dans l'eau, afin de la recevoir plus fraîche, que lorsque cette denrée a été prohibée par leurs princes, on les a vus quitter leur pays plutôt que de renoncer à cette jouissance. Les Persans sont naturellement enclins à la poésie, à la morale, aux sentences, à l'hyperbole. On dit que leurs longues guerres et leurs révolutions civiles ont introduit dans leur caractère un mélange de celui des nations barbares, et leur ont enseigné la dissimulation; cependant ils se conduisent d'une manière affable et digne d'éloge, et dans tous les temps on a vanté leur caractère hospitalier.

Les Persans écrivent, comme les Hébreux, de droite à gauche et d'une vîtesse étonnante; ils mettent beaucoup de recherche dans presque tout ce qui regarde les parties de l'écriture et le sceau des lettres; et comme l'impression n'est pas admise chez eux, ils ont un nombre incroyable de gens occupés à la transcription des livres. Il paroît qu'un de leurs foibles est l'ostentation des équipages et des vêtemens. Leur jalousie à l'égard de leurs femmes égale celle

des Turcs et des autres peuples Orientaux. Ils aiment beaucoup la musique ainsi que les conversations en nombreuses compagnies; mais leurs amusemens principaux sont la chasse à la grosse bête et au vol, le manége et les exercices d'armes auxquels ils sont très-adroits. Ils excellent, comme faisoient les Parthes leurs ancêtres, à tirer de l'arc; et ils ont une passion marquée pour les danseurs de corde, les bateleurs et les combats de bêtes sauvages; en société particulière, ils jouent les jeux de hasard.

Il y a à Schiras, observe M. Francklin, des places distinguées par le nom de *zoor-khana* (maison de gymnase), où les Persans se rassemblent pour se livrer à leurs exercices. Ces maisons consistent en une salle, dont le plancher est de deux pieds plus bas que le niveau du terrein, et qui reçoit le jour et l'air par de petites ouvertures percées dans le toit. Au milieu est un grand carré en terre bien battue, unie et nivelée, et de chaque côté sont de petites estrades en alcoves élevées de deux pieds au-dessus du terre-plain, et qui servent de siéges aux musiciens et aux spectateurs. Lorsque les lutteurs sont rassemblés, ce qui a lieu tous les vendredis au point du jour, ils se dépouillent jusqu'à la ceinture, mettent de gros caleçons de laine, et arment leurs mains de deux massues de bois d'un pied et demi de long environ, et taillées en forme de poire. Ils tiennent leurs massues sur l'épaule, et tandis que la musique joue, ils vont et viennent en avant, en arrière, avec une grande agilité, frappant la mesure avec le pied, et donnant de l'extension à leurs nerfs, jusqu'à ce qu'ils se sentent dans un état de transpiration abondante. Après une demi-heure de cet exercice, ils quittent à un certain signal leurs massues, et se prenant les mains en cercle, ils agitent leurs pieds en cadence, à l'unisson de la musique qui, durant tout ce temps, joue des airs fort gais. Lorsqu'ils ont dansé ainsi quelque temps, ils commencent à lutter : le maître de la maison est toujours le tenant, et comme il est accoutumé à ce genre de combat, il est communément vainqueur.

Chaque spectateur paye une pièce de monnoie de la valeur de 6 sols, pour laquelle, outre le plaisir du spectacle, il a du café et de quoi fumer. Ces jeux doivent contribuer à la santé, aussi bien qu'au développement des forces et de la vigueur, et donner à l'homme des formes et un air mâles. Ils ont quelqu'analogie avec les exercices gymnastiques des anciens.

En essayant, dit M. Francklin, de dire quelque chose du caractère des Persans modernes, je sens la difficulté de l'entreprise; cependant comme, durant mon séjour en Perse, vivant au sein d'une famille du pays, j'ai été à portée de mieux connoître le naturel et le caractère de la classe mitoyenne, et de mieux étudier leurs habitudes et leurs mœurs que la plupart des voyageurs, j'oserai offrir au public le peu d'observations que j'ai faites pendant ce court séjour. Quant aux manières sociales, les Persans sont sans contredit les Parisiens des contrées Orientales. Les Turcs en agissent vis-à-vis des étrangers et des chrétiens avec beaucoup d'insolence et de rudesse; mais la conduite des Persans, au contraire, feroit honneur aux nations les plus civilisées. Ils sont doux, polis et obligeans envers les étrangers, sans y être induits par ces préjugés religieux qui ont tant d'empire sur tous les autres peuples Mahométans. Ils sont fort curieux de connoître les mœurs et les usages des Européens, et en récompense ils se prêtent volontiers à donner des informations sur leur propre pays. L'hospitalité est en si grande recommandation parmi eux, qu'un habitant tient à grand honneur que vous veuillez entrer dans sa maison, et partager avec sa famille ce dont elle jouit; et on regarde au contraire comme un très-grand affront, si vous vous en allez sans avoir fumé un *calean* ou pris quelques rafraîchissemens. Les Persans disent que chaque plat qu'un étranger partage avec eux, vaut à la maison une bénédiction.

Ce peuple, dans la conversation, emploie des formules de politesse si extravagantes et si hyperboliques, même dans les occasions les moins importantes,

qu'un étranger imagineroit d'abord que chaque habitant est disposé à lui sacrifier sa fortune, son rang et sa vie ; et ces formules, qui dans le fait ne sont que de vaines paroles, sont observées non-seulement parmi les gens d'une condition élevée, mais encore parmi les moindres et les derniers du peuple, qui, à notre arrivée, ne balancent pas à mettre à notre discrétion la ville de Schiras et toutes ses dépendances. Ces manières, au premier abord, paroissent singulières aux Européens ; mais elles leur deviennent familières en peu de temps. Une conversation libre et sans contrainte est une chose inconnue en Perse, chacun ayant à la bouche ce proverbe que *les murs ont des oreilles*. La crainte des chaînes dont ils sont sans cesse menacés, tient aussi leurs esprits dans l'esclavage, et lorsqu'ils parlent à des hommes d'un rang supérieur à eux, c'est avec les signes de la plus basse soumission ; tandis que vis-à-vis de leurs inférieurs ils sont hautains et impérieux.

Les Persans recherchent l'élégance du discours dans leurs conversations, et citent à tout propos des vers et des passages tirés des ouvrages de leurs poètes favoris, Hafez, Sadi et Jami; et cet usage est universel, de la classe la plus élevée à la plus basse : car ceux qui n'ont pas l'avantage de savoir lire et écrire et qui n'ont pas eu une éducation soignée, ont recours à leur mémoire qui est très-sûre, et au moyen de ce qu'ils ont appris par cœur, ils sont toujours prêts à prendre part à la conversation. Ils aiment beaucoup aussi les jeux de mots et les quolibets, et se plaisantent volontiers l'un l'autre, ce qu'ils font quelquefois avec une ironie très-délicate. Il y a une chose qu'on ne peut trop admirer dans leur manière de converser, c'est l'attention qu'ils donnent toujours à la personne qui a la parole, et que jamais ils n'interrompent. Ils sont en général de bonne mine, et peuvent passer à beaucoup d'égards pour une belle nation. Ils ont le teint aussi clair que les Européens, à l'exception de ceux qui par état sont exposés à l'inclémence de l'air.

Les femmes doivent en grande partie à l'art l'éclat et la vivacité de leurs yeux, ce qui est une beauté frappante : car elles se teignent les cils et les sourcils avec une poudre noire d'antimoine, nommée *surma*, qui ajoute un brillant singulier à leur éclat naturel.

Mariages. — Lorsque les parens d'un jeune homme ont pris la résolution de le marier, ils cherchent dans leurs familles et parmi leurs connoissances un parti sortable ; et lorsqu'ils croient l'avoir trouvé, ils vont chez les parens de la jeune personne qu'ils ont en vue. Si le père de celle-ci approuve la recherche, il fait apporter aussi-tôt des confitures, ce qui est regardé comme un signe d'adhésion. Viennent ensuite de la part du prétendu les présens accoutumés. Pour les personnes d'une moyenne fortune, ils consistent ordinairement en deux habillemens complets et de parure, une bague, un miroir, et une petite bourse de 10 ou 12 tomans, pour fournir aux besoins de la femme en cas de divorce. Le prétendu apporte aussi une certaine quantité d'étoffes et autres objets d'ameublement de toute espèce, tels que tapis, nattes, lit, et tout ce qui en dépend, vaisselle et batterie de cuisine. Le contrat est passé par-devant le cadi ou magistrat. Le soir des noces étant venu, la fiancée, couverte de la tête aux pieds d'un voile de soie ponceau ou de mousseline peinte, est conduite chez son prétendu ; on lui présente au sortir de chez elle un cheval qu'il a eu soin de lui envoyer, et lorsqu'elle y est montée, une des filles de la noce marche devant elle, portant un grand miroir pendant le chemin, comme pour lui indiquer que c'est pour la dernière fois qu'elle doit se mirer comme jeune fille, et qu'à l'avenir elle aura à s'occuper des soins plus importans de l'état du mariage. La marche se fait dans l'ordre suivant : d'abord la musique et de jeunes personnes qui dansent ; ensuite des présens dans des mannes que des hommes portent sur leurs épaules. Ils sont suivis des parens et amis du marié, qui tous crient et font grand bruit. Après eux vient la mariée entourée de tout son cortége de parens et d'amies, dont l'une

conduit le cheval par la bride, et plusieurs à cheval ferment la marche. Les réjouissances dans ces occasions durent ordinairement huit ou dix jours. En Perse comme en Tartarie, les hommes peuvent se marier pour la vie ou pour un temps déterminé, et tout voyageur ou marchand qui a l'intention de séjourner quelque temps dans une ville, s'adresse d'ordinaire au cadi pour avoir une femme pendant le temps de son séjour. Le cadi, au moyen d'une gratification dont le montant est fixé, produit au voyageur un certain nombre de jeunes filles qu'il déclare être honnêtes et saines, et dont il se rend garant. Une personne qui a accompagné, il n'y a pas long-temps, l'ambassadeur de Russie en Perse, assure que d'un millier de ces filles, il n'y a pas d'exemple qu'une seule se soit mal conduite durant tout le temps de son engagement.

Funérailles. — Les funérailles des Persans se font à-peu-près comme celles des autres peuples Mahométans. A la mort d'un Musulman, ses parens et amis étant assemblés, font de bruyantes lamentations autour de son corps, qui est ensuite lavé, couché dans une bière, et porté au cimetière hors des murs, accompagné par un mollah ou prêtre qui psalmodie, chemin faisant, des passages du Coran. Si par hasard un Musulman rencontre le convoi, il doit, suivant les préceptes de sa religion, s'approcher du cercueil et s'offrir pour le porter à la sépulture, criant en même temps : *lah Illah, ill Lillah!* il n'y a d'autre Dieu que Dieu. L'enterrement fini, les parens du décédé retournent à la maison, où les femmes font un mélange de farine, de miel et d'épices que l'on mange en mémoire du mort. Une partie de ce mets est envoyée aux amis et connoissances, afin qu'ils puissent rendre au défunt le même honneur. Cet usage paroît remonter à la plus haute antiquité : car nous lisons dans Homère que l'on faisoit fréquemment des sacrifices et des libations en l'honneur des morts.

Religion. — Les Persans sont Mahométans de la

secte d'Ali, ce qui fait qu'ils sont regardés comme hérétiques par les Turcs sectateurs d'Omar et d'Abou-becre. Leur religion, s'il est possible, est encore plus bizarre et plus sensuelle que celle des Turcs; mais elle est mêlée en plusieurs points de superstitions des Brames. Lorsque les chrétiens leur reprochent de boire des liqueurs fortes, reproche que méritent plusieurs d'entre eux, ils répondent en récriminant : « Vous autres chrétiens, vous vous abandonnez à » l'ivresse et aux femmes, quoique vous sachiez qu'en » cela vous péchez; il en est de même parmi nous ». A propos des Brames, ce seroit peut-être un objet très-digne des recherches des érudits que de comparer ces philosophes avec les Guèbres ou Gaures de Perse qui se prétendent disciples et successeurs des anciens mages sectateurs de Zoroastre. Il est aisé de prouver que les uns et les autres avoient originairement des idées simples et pures d'un Etre suprême. Mais les Brames et les Parsis de l'Inde accusent les Gaures, qui adorent encore le feu, d'avoir dépouillé ces idées de leur sens spirituel, et d'avoir introduit dans le gouvernement du monde un mauvais principe. Un terrein combustible situé à 3 ou 4 lieues de Baku, ville dans le nord de la Perse, est le théâtre des dévotions des Guèbres. On doit convenir que ce terrein est imprégné de vapeurs singulièrement inflammables, et qu'on y trouve plusieurs petits temples anciens, dans l'un desquels les Guèbres prétendent conserver les flammes sacrées du feu universel, et ce feu s'exhale de l'extrémité d'un gros tube creux enfoncé en terre, qui fait l'effet d'une lampe alimentée par une matière très-pure. Les Mahométans sont ennemis déclarés des Gaures, bannis de la Perse par Shah Abbas. Cependant on dit cette secte très-nombreuse, quoiqu'elle soit tolérée en peu d'endroits.

Il paroît que les longues guerres entre les Perses et les Romains ont de bonne heure repoussé les anciens chrétiens dans la Perse et dans les contrées voisines, et même aujourd'hui on y trouve plusieurs sectes qui ont évidemment le christianisme pour base de leur

croyance. Quelques-uns de ces sectaires, nommés Soussies ou Soussées, et qui sont une espèce de quiétistes, sacrifient à Dieu leurs passions, et professent les devoirs de la morale. Les chrétiens Sébéens ont dans leur religion un mélange de judaïsme et de mahométisme, et ils sont très-nombreux aux environs du Golfe Persique. Nous avons déjà parlé des chrétiens Arméniens et Géorgiens qui se trouvent en très-grand nombre en Perse. On dit que les Persans d'aujourd'hui sont très-peu partisans de la doctrine de Mahomet, ce qui est dû en partie à leurs dernières guerres avec les Turcs.

Ils observent avec beaucoup de sévérité le jeûne pendant le mois de Ramazan, le 9e de l'année mahométane. Une heure avant la naissance du jour, ils mangent d'un mets nommé *sehre*, et de ce moment jusqu'au coucher du soleil, ils ne mangent ni ne boivent. Leur jeûne même est si rigide, que si, dans le courant du jour, la fumée d'un *calean*, ou la moindre goutte d'eau touche leurs lèvres, le jeûne est regardé comme rompu et sans efficacité. Il leur est permis de prendre des rafraîchissemens entre le coucher du soleil et son lever. Lorsque le mois de Ramazan tombe dans le cœur de l'été, ce qui doit arriver quelquefois, attendu que l'année mahométane est réglée par le cours de la lune, l'abstinence est extrêmement dure à supporter, sur-tout pour ceux que leurs occupations obligent à aller au-dehors pendant le jour ; et elle est d'autant plus pénible, que plusieurs nuits de ce temps de jeûne doivent être passées dans la prière. Il y en a deux particulièrement que les Persans consacrent à cette pratique : l'une est celle où le prophète Ali mourut d'une blessure qu'il avoit reçue, trois jours auparavant, de la main d'un assassin ; c'est la nuit du 21 de Ramazan, et ce jour est nommé par les gens du pays le *jour du meurtre*. L'autre nuit est celle du 23, dans laquelle on assure que le Coran fut apporté à Mahomet par l'ange Gabriel ; c'est pourquoi elle est nommée la *nuit du pouvoir*.

Langue. — Les savans ont beaucoup disputé sur

le point de savoir si la langue des Arabes n'est pas dérivée de celle des Persans; cette opinion est fondée principalement sur le mélange des mots Arabes dans la langue Persane, et la décision paroît être en faveur du premier de ces peuples. Les gens du commun parlent turc, sur-tout sur les côtes méridionales de la mer Caspienne; et, probablement, la langue Arabe fut introduite en Perse du temps des Califes, lorsque les sciences fleurissoient dans ces contrées. Plusieurs savans de la Perse ont écrit dans cette langue, et les gens de qualité l'ont adoptée comme langage à la mode, ainsi que font les Anglais de la langue Française. On dit que le Persan pur se parle dans les parties méridionales, sur le Golfe-Persique et à Ispahan; mais que dans plusieurs provinces on se sert d'un mélange barbare de Turc, de Russe et d'autres idiômes.

Sciences et savans. — Les anciens Persans ont été fameux dans les sciences, et leurs poètes ont joui d'une grande réputation dans tout l'Orient. On voit à Oxford un manuscrit qui contient la vie de 135 des plus distingués de ces poètes. Fergufi et Saadi étoient les plus célèbres. Le premier a renfermé l'histoire de Perse dans une suite de poèmes épiques qui l'ont occupé trente ans, et qui, au rapport de M. Jones, sont un monument glorieux du génie et des connoissances des Persans. Saadi, né à Schiras, et qui fleurissoit dans le 13e siècle, a fait plusieurs beaux ouvrages, tant en prose qu'en vers. Shemsheddin fut un des plus grands poëtes lyriques de toute l'Asie; et Nakhsheb a écrit en Persan un livre intitulé *Contes d'un Perroquet*, et qui est dans le genre du Décaméron de Bocace. Jami, poète du milieu du 15e siècle, a mis dans ses compositions beaucoup d'élégance et de sentimens; ses ouvrages charmans sur une multitude de sujets divers, sont conservés à Oxford, en 22 volumes. Hariri a composé dans un style riche, délicat et fleuri, un ouvrage moral en 50 dissertations, sur les vicissitudes de la fortune et les diverses conditions de la vie humaine; le tout entremêlé

d'aventures agréables et de plusieurs beaux morceaux de poésie.

Quant au poète ingénieux et voluptueux de Schiras, son nom et son caractère sont connus des personnes familiarisées avec la littérature orientale; mais les lecteurs Européens seront charmés d'apprendre que ce poète, nommé Hafez, se concilia, par la délicatesse de son esprit et l'élégance de ses vers, la faveur d'un empereur qu'il avoit offensé; que les plus puissans monarques de l'Orient essayèrent en vain de l'arracher aux douceurs de sa retraite littéraire, et d'acheter les louanges de sa muse en lui offrant tous les honneurs et toute la splendeur des cours; et que ses ouvrages non-seulement firent l'admiration des esprits vifs et enjoués, mais qu'ils devinrent le manuel des dévots les plus superstitieux parmi les Mahométans, et l'oracle qui, semblable aux *sortes Virgilianæ*, déterminoit les résolutions du sage, et présageoit les destinées des Etats et des armées. Dix-sept odes de ce poète ont été déjà traduites en anglais par M. Not, qui les a publiées avec le texte, dans la vue d'encourager l'étude de la langue Persane. La 21e a aussi paru revêtue des couleurs anglaises, par la plume élégante du chevalier William Jones.

Le tombeau de ce poète célèbre, et justement admiré, est à une demi-lieue des murs de Schiras du côté du N. E., et situé dans un grand jardin, à l'ombre de cyprès d'une hauteur et d'une beauté extraordinaires; il est en beau marbre blanc de Tauris, de huit pieds de long et quatre de large; il a été bâti par Kerim-Kam, et couvre la véritable sépulture du poète. Au fronton et sur les côtés sont magnifiquement gravés en caractères persans, dits *nustaleek*, des morceaux choisis, tirés des œuvres même de celui qui y est enseveli. Pendant le cours du printemps et de l'été, les habitans visitent ce lieu, s'y amusent à fumer, à jouer aux échecs et à d'autres jeux, et à lire les œuvres d'Hafez: ce poète divin est en plus grande estime parmi eux qu'aucun autre, ils ont pour lui un respect qui approche de l'ado-

ration, n'en parlant jamais que dans les termes du plus grand enthousiasme. On conserve sur son tombeau une copie très-élégante de ses ouvrages que peuvent examiner tous ceux qui y vont. La jeunesse notable de la ville s'y rassemble, et donne tous les témoignages possibles de vénération envers ce poète favori, en faisant, en son honneur, d'abondantes libations du vin délicieux de Schiras. Le long du jardin, coule le ruisseau de Roknabad, si célèbre dans ses poésies, et à peu de distance est le bosquet charmant de Mosellay.

Les sciences sont aujourd'hui bien tombées parmi les Persans. Leur savoir, si vanté dans l'astronomie, se trouve réduit à une connoissance superficielle, qui n'est guères que de l'astrologie judiciaire. Aussi nul peuple du monde n'est-il plus superstitieux qu'ils le sont. La profession savante la plus estimée chez eux, est celle de la médecine; mais ses préceptes sont sans cesse en guerre avec l'astrologie, chaque dose devant être administrée au moment propice indiqué par l'astrologue : ce qui contrarie souvent le but de l'ordonnance. On dit, néanmoins, que les médecins, dans ce pays, ont beaucoup de sagacité et un tact très-fin. Ils ont d'excellentes drogues, et ne sont pas étrangers aux pratiques de Galien et d'Avicenne. Ajoutez à cela que la peste est peu connue en ce pays, de même que plusieurs autres maladies si fatales en d'autres lieux, telles que la goutte, la pierre, la petite-vérole, la consomption et l'apoplexie. Il résulte de-là que la pratique de la médecine en Perse est bien circonscrite, et que la chirurgie fort peu connue y est exercée par des barbiers, dont le principal savoir consiste à saigner; car ils s'en reposent sur la salubrité de l'air et le bon tempérament du malade, pour la guérison des blessures.

Antiquités et curiosités de la nature et de l'art. — Les monumens de l'Antiquité en Perse sont plus célèbres par leur magnificence et les sommes qu'ils ont coûtées, que par leur beauté et le goût qui les a diri-

gés. Il n'existe plus que dix-neuf colonnes du fameux palais de Persepolis (1). Elles ont environ 15 pieds de hauteur et sont faites d'un excellent marbre de Paros. On découvre dans plusieurs parties de l'empire, des ruines de quelques autres anciens édifices, mais dénués de cette grace et de cette élégance qui distinguent l'architecture grecque. Les tombeaux des rois de Perse taillés dans le roc, et supérieurement ornés de sculpture, sont des ouvrages imposans. Le principal des édifices modernes est une colonne que l'on voit à Ispahan, haute de 60 pieds, et composée de crânes d'animaux; elle a été érigée par Shah-Abbas, après qu'il eut fait cesser la révolte du pays. Il avoit fait vœu d'élever une colonne de ce genre en crânes humains; mais les rebelles s'étant soumis, il accomplit son vœu, en substituant des crânes d'animaux, et exigeant de chacun des rebelles d'en fournir un.

Les bains près de *Gomron*, opèrent des guérisons si merveilleuses, qu'ils tiennent un rang distingué parmi les curiosités de la Perse. Les sources du fameux Naphta près de Baku, sont souvent citées dans l'histoire naturelle pour leurs qualités surprenantes. Mais la plus notable de ces curiosités de la nature, est ce feu toujours brûlant dont nous avons parlé à l'article *Religion*, et le terrein combustible qui l'avoisine.

TOPOGRAPHIE.

Provinces, villes, édifices publics et particuliers.

SHIRVAN. — Cette province s'étend sur la rive occidentale de la mer Caspienne, et est séparée de l'Adherbijan et du Daghistan par les fleuves Aras et Kur, qui sont l'Araxes et le Cyrus des anciens. L'air y est sain et tempéré, le voisi-

(1) M. Francklin a, depuis peu, mis au jour une description détaillée de ce fameux palais; nous avons profité nous-mêmes d'un grand nombre de ses observations sur cet empire: mais ce qu'il dit des ruines du palais de Persepolis est trop étendu pour être inséré dans cet ouvrage.

nage des hautes montagnes couvertes de neige et le vent de mer en modèrent la chaleur. Les hivers y sont communément plus humides que froids, et toute la campagne est couverte d'herbes odoriférantes. Il fut envahi par les Russes en 1722, pendant les troubles que les Agwans excitèrent en Perse; mais ils le rendirent en 1732. On l'appeloit anciennement l'*Albanie*.

Chamaki, capitale, ville située dans un vallon, entre deux montagnes. On y fait beaucoup d'étoffes de soie et de coton. Il y a des caravanserails et des bains publics. Cette ville a été ravagée par Thamas-Kouli-Kan. Les tremblemens de terre y sont fréquens.

Derbent, port sur la mer Caspienne, est une des clefs du royaume de Perse. Cette ville, riche par son commerce, est située dans un défilé.

Baku ou *Bakuie*, sur la mer Caspienne, ville commerçante et bien fortifiée, avec un très-beau port. Elle est célèbre par les diverses sources de naphte qu'on trouve dans ses environs : c'est une espèce d'huile bitumineuse qu'on brûle dans les lampes. Le principal négoce qui se fait à Baku est en huile de noix qui passe pour la meilleure qui soit au monde; il y en a de brune et de blanche : celle-ci se transporte par toute la Perse, et l'autre seulement dans le Ghilan et autres provinces voisines.

Arménie Persane. — Cette partie se nomme province d'Erivan. Comme la Perse est en proie à des troubles continuels, un Persan puissant s'est emparé de ce pays auquel il a joint la province d'Adherbijan. Il réside à Koi, et a un lieutenant général à Erivan.

Erivan, ville considérable et fort commerçante, divisée en deux parties : l'ancienne qui a été presque ruinée par les guerres, et la nouvelle sur la rivière de *Kara-Sou*, profonde et rapide. A quelque distance, est le monastère d'*Ecmiasin*, où réside le patriarche des Arméniens. On l'appelle aussi les Trois-Eglises, parce qu'il y a trois bourgs ayant chacun la sienne. Les Arméniens en font le pélérinage au moins une fois en leur vie. Le service divin s'y fait avec une magnificence extraordinaire. Ce patriarche vit dans un couvent, et d'une manière encore plus austère que ses moines; car, chez les Arméniens, l'austérité des jeûnes croît en raison de l'élévation des dignités. Il y a une imprimerie aux Trois-Eglises, et il en sort des bréviaires et des almanachs. C'est assez près qu'est la montagne appelée par les Hébreux *Mont-*

Ararat. L'abord en est pénible à cause des abîmes qui l'entourent, et le terrein mouvant et sablonneux permet à peine d'y gravir au tiers de sa hauteur ; la cime en tout temps couverte de neige se fait appercevoir de loin ; il y a dans les alentours plusieurs monasteres, dont les moines ont grand soin de faire croire aux imbécilles que les débris de l'arche de Noé se voient encore sur le mont Ararat.

Gandja, sur le *Kur*, ville fort considérable et commerçante, située dans une plaine agréable et fertile. Les bazards y sont beaux et les maisons bâties en pierres, la plupart à deux étages, entrecoupés de jardins et de petits bois.

Ghilan. — Cette province, au bord de la mer Caspienne à laquelle elle donne son nom, produit en abondance de la soie, de l'huile, du vin, du riz et toutes sortes d'excellens fruits. C'est la plus belle et la plus fertile province de toute la Perse ; les habitans sont braves, fiers et industrieux ; ils parlent un jargon qui est un mélange de l'Arabe et du Persan. On y trouve,

Recht, capitale, à 2 lieues de la mer Caspienne. Elle est remarquable par le traité de paix qui y fut conclu en 1732, entre les Persans et les Russes. Elle est située au pied d'une montagne, de laquelle sortent plusieurs rivières qui arrosent la plaine et la fertilisent. Elle est assez grande, mais ouverte de tout côté, et ses maisons sont tellement environnées d'arbres, qu'il semble qu'on va plutôt entrer dans une forêt que dans une ville. Elle est assez commerçante.

Masanderan ou Tabristan. — Cette province est très-fertile en vins, en fruits et en soie. On l'appeloit anciennement *Hyrcanie*. Ses habitans ont les sourcils joints et une longue et épaisse chevelure ; ils parlent fort vite : leur nourriture ordinaire est le riz et le poisson, avec l'ail qu'ils aiment beaucoup.

Ferabad, capitale, près de la mer Caspienne, est une très-grande ville, où l'on voit un magnifique palais royal. Il y a beaucoup de chrétiens grecs qu'on y a attirés pour cultiver les terres. On trouve, dans les vastes campagnes qui environnent cette ville, des plaines entièrement couvertes d'un sel blanc et luisant qui est assez bon, mais dont on ne se sert pas, parce qu'on en trouve de meilleur dans les mines des montagnes.

Esterabad, situé sur la rivière *Ester*, à peu de distance de la mer Caspienne. Cette ville passe pour une des plus belles de la Perse. Elle est grande, bien bâtie, riche et fort

peuplée. Il y a plusieurs belles manufactures d'étoffes de soie et de laine, et on y fait une sorte de camelot qui est fort estimée. Le territoire de cette ville produit abondamment le *rouas*, dont il se fait un si grand commerce dans la Perse et dans l'Inde : c'est une racine qui sert à teindre en rouge et donne à toutes les belles toiles de Perse ces couleurs éclatantes qui les rendent si admirables. Les montagnes voisines sont couvertes de forêts et de toutes sortes d'arbres fruitiers. Le golfe d'Estérabad peut avoir 15 lieues de l'E. à l'O. et 4 ou 5 du N. au S. Il n'est bon que pour de petits bâtimens, parce qu'il n'a que dix à douze pieds d'eau à son entrée dans la mer Caspienne ; mais il est d'une grande commodité à cette ville, à cause de la communication qu'elle a avec toutes les autres villes de la Perse situées sur la mer Caspienne.

Adherbijan. — Ce pays est abondant en pâturages qui nourrissent baucoup de bestiaux et sur-tout une quantité prodigieuse de moutons qui valent tous les ans au roi des sommes considérables pour le péage qui lui est dû lorsqu'ils passent sur le pont d'Ardebel, ville considérable où il s'en fait un grand commerce.

Tauris, capitale : c'est la seconde ville de Perse ; elle est située au bout d'une plaine et environnée de montagnes de trois côtés, de la même manière qu'*Erzerum*. Elle est grande, belle, riche, bien peuplée et très-marchande. On y compte 300,000 habitans ; son enceinte est de dix lieues. Elle est remplie de jardins et de places publiques très-vastes ; ses mosquées sont belles et nombreuses. Les vivres sont à très-bon marché dans cette ville ; ses habitans font un grand commerce avec les Turcs, les Arabes, les Géorgiens, les Mingreliens, les Indiens, les Russes et les Tartares. Ses bazards sont couverts et garnis de très-riches marchandises, entr'autres d'étoffes d'or, de soie et de coton, et on en tire de belles peaux de chagrin. Elle est remplie d'un grand nombre d'ouvriers qui travaillent en or, en soie, en coton et en peau de chagrin. Sa grande place est la plus vaste de l'univers ; on y a plusieurs fois rangé en bataille une armée de 30,000 hommes. En 1780, un tremblement de terre la détruisit presque entièrement.

Ardebile, grande ville à 10 lieues de Tauris. Elle n'a point de murailles, et comme chaque maison a son jardin rempli d'arbres fruitiers, de dessus les hauteurs voisines elle ressemble plutôt à une forêt qu'à une ville : elle a cela de commun avec plusieurs autres de la Perse.

Elle est, ainsi que Tauris, le séjour continuel de marchands qui viennent y trafiquer des soies dont il se fait un grand commerce. Les caravanes qui en apportent et en remportent sont très-nombreuses ; ce qui contribue beaucoup à la réputation de cette ville.

Cazvin, ville très-peuplée, étoit très-commerçante lorsque la cour de Perse y faisoit sa demeure ; mais elle est bien déchue depuis qu'elle n'y fait plus sa résidence. Le commerce cependant y est encore assez considérable, sur-tout en soie et en poil de chèvre.

Khorasan. — Cette province est un pays très-fertile. Il produit abondamment du grain et de la soie.

Herat, vers le S., grande ville, fort peuplée. Elle a été bâtie par Hussem-Mirza, qui y fonda quelques collèges pour la jeunesse. Elle fut long-temps le séjour de plusieurs sultans de la race de Tamerlan, qui s'en rendit maître. On y voit plusieurs longues et belles allées d'arbres sur lesquelles on dit que Shah-Abbas 1er du nom, prit le dessin de la magnifique allée qu'il fit planter entre Ispahan et Julfa. C'est la patrie de Mirkoud, illustre historien Persan. Il s'y fabrique de très-beaux tapis dits de Perse et toutes sortes d'étoffes et de brocards très-estimés. C'est l'entrepôt de presque tout le commerce qui se fait entre la Perse et les Indes, parce qu'elle est sur la route d'Ispahan à Candahar.

Tous ou *Meched*, vers le Nord. C'est une grande ville, fameuse par les pélerinages qu'y font les Persans au magnifique tombeau de l'iman Riza, l'un des douze imans successeurs d'Ali, gendre de Mahomet. C'est dans une montagne auprès de cette ville qu'on trouve les plus belles turquoises.

Nicabour, à environ 15 lieues de Meched, est une ville assez grande, et fameuse par les sabres que l'on y fabrique et que l'on regarde comme les meilleurs de la Perse. Il s'en fait un grand commerce, ainsi que de chevaux que nourrissent les excellens pâturages des environs.

Sigistan. — Cette province qui est l'ancienne *Drangiane*, est un pays étendu, mais dont une grande partie est déserte et nulle. Cette contrée est entourée de montagnes de tous côtés. Hoursam-Shah fut dépouillé de cette province par Tamerlan, qui en fit la conquête l'an de l'hégire 785. On y trouve,

Zarang, capitale, près la rivière d'Inomed, ou Hind-

mend, qui entre dans un grand lac de 30 lieues de long et fort poissonneux : on le nomme *Zare* ou *Dare*.

Sablistan. — Cette province, l'ancienne Bactriane, est le Candahar Son territoire est très-fertile, et fournit abondamment tout ce qui est nécessaire à la vie. Il y a dans sa partie orientale un peuple qu'on nomme les Agwans, dont la révolte a donné occasion à la grande révolution de la Perse, qui a mis fin, en 1736, à la famille des Sofis.

Candahar, capitale, ville très-forte et assez marchande; elle est défendue par deux citadelles. Les Guèbres et les Banians y sont en très-grand nombre, et la garnison ordinaire monte à près de 10,000 hommes. C'est un grand passage entre la Perse et l'Indostan.

Gazna, célèbre pour avoir été le siége des sultans Goasnevides et Gaurides, qui finirent en 1210 : ils étoient maîtres d'une partie de la Perse et des Indes.

Irac-Agemi. — C'est une province assez fertile, et qui a, dans sa partie orientale, des déserts pleins de sel.

Ispahan ou *Spahan* est capitale de la Perse, et située dans une belle plaine, à une petite demi-lieue de la rivière de Zenderhend qui lui fournit de l'eau. On lui donne quatre lieues de circonférence. Les rues en sont étroites et tortueuses, et le principal amusement des habitans est de monter sur les plate-formes de leurs maisons, où plusieurs familles se réunissent pour passer les soirées d'été. La place royale a 3 à 4 cents toises de longueur et environ moitié de largeur; et l'on assure que le palais du roi, avec les bâtimens et jardins en dépendans, a une lieue de circuit. Ispahan contient 160 mosquées, 1,800 caravanserails, 260 bains publics, un nombre étonnant de belles places et rues arrosées par des canaux et plantées d'arbres qui donnent un ombrage délicieux. On prétend que cette capitale comptoit jadis 650,000 habitans, mais elle a été souvent dépeuplée par Kouli-Kan durant ses guerres, et l'on peut croire qu'elle a beaucoup perdu de son ancienne magnificence. En 1744, lorsque M. Hanway s'y trouvoit, on ne croyoit pas qu'elle eût plus de 5,000 maisons habitées. Ispahan est regardé comme la ville d'Asie où il y a le plus de savans et de beaux-esprits. C'est aussi une des plus commerçantes. Les principaux objets de son commerce sont les soies crues, les étoffes d'or, de soie et de coton, les perles, les diamans et autres pierres précieuses, les tapis qui s'y fabriquent et qui sont estimés les mieux travaillés et les plus beaux de la Perse. Outre ces fabriques, le roi entretient un

grand nombre d'ouvriers en tous genres, orfèvres, lapidaires, peintres en toile, et sur-tout armuriers qui travaillent très-bien l'acier et entendent parfaitement bien la trempe des damas.

Ispahan est comme le centre du commerce de la Perse. C'est de là que partent les caravanes qui vont porter à Bender-Abassi les marchandises que les facteurs des nations étrangères y ont achetées, et c'est là où il en arrive tous les ans plusieurs, soit du dedans du royaume, soit du dehors, comme celles de Schiras, de Lar, d'Alep, de Bagdad, de Bassora, et toutes celles du Levant.

C'est à Ispahan que résident les facteurs des principales nations de l'Europe, qui y entretiennent quelque négoce. Les Anglais et les Hollandais y ont des maisons ou plutôt des palais, pour leur servir tout ensemble de logement et de magasins.

Il n'y a guère de villes où le commerce rassemble plus d'étrangers que dans cette capitale de la Perse. Les plus considérables sont les Arméniens et les Indiens qui y sont en très-grand nombre, et qui tiennent leurs magasins dans le grand meidân ou marché, près de ceux des Persans.

Yesd, ville considérable par ses manufactures de brocards, d'étoffes de soie et de coton, et de beaux tapis ; ces étoffes sont appelées dans le pays, *Zerbastes*. Il s'y fabrique des serges d'une laine particulière, si fine et si délicate, que cette étoffe est plus belle et plus chère que si elle étoit de soie. Près de cette ville, sur une montagne, on voit le fameux temple des Gaures, où demeure leur chef avec ses confrères dans une espèce de monastère, entretenant tour-à-tour le feu sacré qui y brûle depuis quelques mille ans. Les Gaures descendent des anciens Perses, qui adoroient Dieu sous le symbole du feu, qui marque, disent-ils, sa pureté. Les Mahométans appellent ces anciens Perses, *Gaures*, c'est-à-dire infidèles. Ce sont en général des hommes doux et paisibles, s'occupant du commerce.

Yedescas, petite ville, située dans une vallée longue de vingt lieues et large d'environ une demi-lieue. C'est un des plus fertiles endroits de la Perse. Il abonde en grains, en fruits, et ce qui est là fort important, en bonnes eaux qui arrosent toute cette longue vallée. Il s'y fait d'excellent pain, estimé le meilleur de la Perse.

Ardistan, ville commerçante par ses manufactures de toiles et de vaisselle de cuivre.

Hamadan, ville des plus grandes et des plus considérables de Perse. C'est un lieu de passage pour aller à la Mecque, des hautes contrées de la Perse. Les habitans s'adonnent beaucoup au commerce. On croit qu'Amadan est l'ancienne Ecbatane, résidence des rois Mèdes.

Komm, ville située sur une petite rivière, dans une belle plaine. On y fabrique d'excellentes lames d'épée et toutes sortes d'ouvrages d'orfèvrerie. Il s'y fait aussi de bon savon. La poterie blanche qui s'y débite a cela de particulier, que l'eau s'y rafraîchit fort vîte en été, par le moyen de la transpiration continuelle. Cette ville est fameuse dans tout l'Orient pour être le lieu de la sépulture des descendans d'Ali; leurs mausolées sont dans une magnifique mosquée. Les dévots musulmans y vont en pélerinage.

Cashan ou *Caschian*, belle ville, située au pied d'une haute montagne, où aboutit une belle et grande plaine. On y fabrique les plus belles étoffes de soie et de coton de toute la Perse, auxquelles on donne les couleurs les plus éclatantes. La faïence y est aussi fort belle. En 1755, le 7 juin, cette ville éprouva un tremblement de terre qui renversa 600 maisons et fit périr beaucoup de monde.

Khusistan. — Cette province jouit d'un air fort chaud : ce qui fait que les grains et les fruits y viennent fort bien, sur-tout les cannes à sucre; mais le climat est malsain. Les habitans parlent l'Arabe, le Persan et la langue des Khous, anciens peuples de ce pays.

Suster, capitale, connue autrefois sous le nom de *Suse*. Cette ville est fort peuplée et fort riche. Les Persans, qui l'appellent aussi *Tostar*, tiennent par tradition qu'elle a été bâtie par Houschenk, troisième roi de Perse, de la première race nommée des *Pisedadiens*. Elle est située sur le *Carum* ou *Zoimare*.

Farsistan. — Cette province est la plus fertile de tout l'empire.

Schiras, capitale, est à environ 75 lieues au S. E. d'Ispahan. C'est une ville ouverte; mais le pays est d'une beauté et d'une richesse inexprimable, étant, dans l'étendue de quelques lieues, divisé en jardins, dont les fleurs, les fruits et les vignes surpassent tout ce qu'on connoît en ce genre. Les vins de Schiras sont réputés les meilleurs de toute la Perse. Cette ville renferme un collége où l'on enseigne toutes les sciences orientales. Elle a un nombre considérable de mosquées, et est ornée de plusieurs beaux édifices; mais ses rues sont

étroites et incommodes, et elle a tout au plus 4,000 maisons habitées; elle est pourvue en outre de plusieurs bons bazards et caravanserails: le bazard nommé *du Régent*, parce qu'il a été bâti par Kherim-Kan, est, sans contredit, le plus beau, au rapport de M. Francklin, qui l'a vu depuis peu. Il consiste en une rue d'à-peu-près un demi-quart de lieue de long, entièrement bâtie en briques, et couverte d'une toiture dans le genre de Covent-Garden à Londres. Les bâtimens en sont élevés et bien construits; de chaque côté sont des boutiques, où les négocians, marchands et autres exposent en vente des marchandises de tout genre. Ces boutiques appartiennent en propriété au kan, et sont louées aux négocians à un prix très-modique par mois. A la sortie de ce bazard, se trouve un vaste caravanserail en briques et de forme octogone, et dans lequel on entre par une belle arcade; au centre est un emplacement pour le bagage et les marchandises, et des deux côtés, le rez-de-chaussée et le premier sont distribués en appartemens à l'usage des commerçans et des voyageurs. Ces appartemens se louent également par mois et à bon compte. Au milieu du bazard dont nous avons parlé ci-dessus, est un autre caravanserail spacieux, de forme carrée, dont la façade est émaillée en bleu et blanc, à l'imitation de la porcelaine de la Chine, et fait un effet très-agréable à l'œil. Les habitans de Schiras fabriquent des verres qui ne cèdent en rien, dit-on, aux plus beaux qui se font en Europe : les bouteilles qu'ils soufflent sont d'une clarté et d'une délicatesse extrême, et si grosses qu'il y en a qui tiennent jusqu'à trente pintes et davantage. Ils font aussi beaucoup d'eau de rose et autres eaux de senteur, et ont le secret de confire au vinaigre le raisin à demi-mûr et beaucoup d'autres fruits, qui sont un excellent rafraîchissant dans les chaleurs de l'été; le débit en est très-grand dans toutes les Indes.

Cette ville est située dans un territoire si délicieux, que Mahomet, dit-on, ne voulut jamais y entrer, de peur de s'y corrompre. A quelques pas de là, au N., on voit les ruines de l'ancienne Persepolis. Les débris qui en restent font voir la magnificence du palais de Darius : on y trouve encore un nombre considérable de colonnes entières et de bas-reliefs, dont les figures sont finies pour la beauté et l'élégance.

Laristan. — *Lar* ou *Lahar*, capitale, est une ville assez grande, bien bâtie et fort commerçante par ses manufactures de soie et ses ouvrages d'armurerie, qui passent pour les meilleurs de la Perse. Son terroir, quoique sablonneux, est

très-fertile et couvert de palmiers, d'orangers, de citronniers, de tamarins, &c. Au nord de cette ville, sur la route de Schiras, on trouve une plaine charmante, couverte d'orangers, de grenadiers, &c., et traversée par une rivière fort poissonneuse et qui a environ cinq lieues de tour, et s'appelle *Dadivan*. Les négocians européens établis à Gomron y vont ordinairement passer l'été.

Passa ou *Passagarde*, sur le chemin de Lar à Schiras, ville remarquable par la prodigieuse quantité de cyprès qu'on trouve dans ses environs. Il y en a un, s'il subsiste encore, qui est des plus admirables par sa hauteur prodigieuse et son énorme épaisseur, telle que cinq hommes ne sauroient l'embrasser. Il découle du milieu de son tronc une espèce de gomme rouge. Les Persans ont une grande vénération pour cet arbre.

Kerman. — Cette province est très-agréable par la salubrité de son air. On y trouve des champs et des pâturages, des arbres fruitiers de différentes espèces, sur-tout des dattiers et des figuiers. On y rencontre néanmoins beaucoup de cantons qui sont entièrement déserts faute d'eau; car il n'y a dans tout le pays aucune rivière considérable. C'est dans le Kerman que se sont retirés presque tous les Gaures, autrement appelés *Parsis*, reste des anciens Perses. Ils y travaillent les belles laines des moutons de ce pays-là; ils en font des ceintures dont on se sert en Perse, et de petites pièces de serge, qui sont presque aussi douces et aussi lustrées que la soie.

Kerman, capitale, ville grande et commerçante. On y fait une sorte de vaisselle de terre qui approche de la porcelaine et qui paroît aussi belle et aussi fine.

Ormus. — Cette petite île dans le détroit de son nom, à 3 lieues de Gomron, c'est un amas de rochers couverts de pierres de sel; l'île en est tout hérissée, de sorte qu'elle est des plus arides. Le commerce y étoit considérable sous le gouvernement Portugais. On y voyoit arriver une foule de marchands avec les richesses de la Chine, des Moluques, de toutes les Indes orientales, de la Perse, de l'Arabie et de l'Arménie; et c'étoit un avantage pour les Européens d'y trouver rassemblé tout ce que la terre a de précieux. Mais, depuis qu'en 1622, les Persans, à l'aide des Anglais, chassèrent les Portugais de ce poste, Ormus est entièrement déchu, et n'offre presque plus rien d'intéressant sous le rapport du commerce.

Mina, ville forte, sur une petite rivière qui se jette dans le golfe Persique, avec un bon château dans son enceinte. C'est la capitale d'une contrée appelée *Mogostan*.

Bender-Abassi, c'est-à-dire *Port d'Abbas*, parce que le prince de ce nom, roi de Perse, le prit sur les Portugais, en 1614, est une ville très-commerçante, sur le golfe Persique. Cette ville que l'on appelle aussi *Gomron*, n'a point de port, mais une rade qui est grande, bonne et assurée; les vaisseaux y restent à l'ancre sur quatre à cinq brasses d'eau sans être exposés aux orages, ni même aux gros vents.

La nature ne paroissoit pas avoir destiné Bender-Abassi à être habité. Il est situé au pied de montagnes où l'on respire un air embrasé qui dévore; des vapeurs mortelles s'élèvent continuellement des entrailles de la terre, et causent de dangereuses maladies. Malgré ces inconvéniens, l'avantage qu'il a d'être placé à l'entrée du golfe le fit choisir pour servir d'entrepôt au commerce des Indes. Les Anglais, les Hollandais, les Français y ont des comptoirs avec de belles maisons sur le bord de la mer, ce qui leur est très-commode pour charger et décharger les vaisseaux. Les marchandises qu'on y apporte sont des étoffes d'or et d'argent, des velours, des taffetas, des brocards, des tapis de Perse, camelots de Turquie, maroquins, porcelaines, drogues médiciniales; mais particulièrement des soies crues, qui sont le plus grand commerce qui se fasse en Perse.

Bender-Boshavir ou *Bender-Congo*, ville maritime du golfe Persique, à quelques lieues de Bender-Abassi, est située sur une petite rivière à l'embouchure de laquelle est un port où les vaisseaux peuvent entrer quand ils sont déchargés. Son commerce consiste en draps, toiles de Masulipatan, sucre, indigo, épiceries, étoffes en soie et coton de Surate et de Bengale. L'air et l'eau y sont meilleurs qu'à Bender-Abassi.

Kismis. — Cette petite île du même golfe, près Congo, a 6 à 7 lieues de long. Elle est très-fertile et bien peuplée. On en tire la plus grande partie du bois dont on se sert à Gomron pour la charpente et le radoub des vaisseaux. Elle abonde en raisins excellens, citrons, oranges, melons, &c. On pêche dans les environs des perles, dites *perles de Bahrein*, île du même golfe, dépendante de l'Arabie.

Carek. — C'est dans cette île du golfe Persique que touchent les vaisseaux qui vont à Bassora, qui en est éloignée d'environ 40 lieues, et qui y prennent des pilotes pour

remonter le Tigre. L'eau est bonne dans cette île, et il y croît du bled, de l'orge et de bon raisin. Cependant les habitans tirent la plus grande partie de leurs provisions de la Perse.

On pêche auprès de l'île de Carek des perles dans le même temps qu'à Bahrein, et pendant la pêche, qui se fait en mai, juin, juillet et août, il se trouve auprès de cette île plus de cent bâteaux pêcheurs.

MEKRAN. — C'est une province fort étendue, mais déserte dans sa plus grande partie.

Guie ou *Kie*, capitale, grande ville située entre des montagnes, qui la bornent au N. et au S.

Tuz ou *Mekran*, assez grande ville commerçante, et port au S. de cette province.

Edifices, mosquées et bains. — Nous avons cru convenable de mettre sous un chapitre général ces trois articles, leur forme de bâtisse étant à-peu-près la même dans toutes les contrées mahométanes.

Les maisons des gens du premier rang en Perse sont dans le même goût que celles des Turcs d'Asie, déjà décrites; elles sont bâties de briques, avec des toits en plate-forme où l'on se promène, et des murs épais, et elles ont rarement plus d'un étage. Le vestibule est voûté; les portes sont étroites et lourdement construites, et les chambres n'ont de communication qu'avec le vestibule, les cuisines et offices étant dans un bâtiment à part. Peu de chambres ont d'autres cheminées qu'un trou rond dans le plafond. L'ameublement consiste principalement en tapis, et les lits sont composés de deux couvre-pieds épais, en coton, qui servent également de couvertures, avec des tapis dessous.

Les mosquées sont des édifices consacrés à la religion; elles sont carrées, et la plupart en pierres. Au-devant de la principale porte est une cour carrée pavée en marbre blanc, entourée de galeries basses, dont le toit porte sur des colonnes de marbre. Ces galeries servent pour les ablutions que pratiquent les Mahométans avant d'entrer dans la mosquée. Chaque mosquée est entourée de six tours élevées qu'on nomme minarets, chacune desquelles a trois petites

galeries ouvertes l'une au-dessus de l'autre. Les tours, ainsi que les mosquées, sont couvertes en plomb, et ornées de dorures et autres ornemens; et c'est du haut de ces minarets que le peuple est appelé a la prière, non par le son de la cloche, mais à la voix, par des officiers chargés de ce soin. Aucune femme ne peut mettre le pied dans ces mosquées, et les hommes n'y doivent entrer que déchaussés. Près de la plupart de ces édifices religieux est un bâtiment où les étrangers sont logés et nourris pendant trois jours; on y voit aussi le tombeau du fondateur, et l'on y trouve des facilités pour la lecture du coran et la prière.

La ville de Schiras, suivant M. Francklin, est enrichie de plusieurs belles mosquées, dont la principale est celle bâtie par feu Kherim-Kan. Comme sous mon habit à la persanne, j'étois assez bien déguisé pour n'être pas reconnu, ajoute notre voyageur, il me fut aisé d'entrer dans cet édifice sans être remarqué. Il est carré, et a au centre un bassin de pierres pour les ablutions qui se pratiquent avant la prière. Des quatre côtés on voit de petites pièces ou salles voutées, destinées à la dévotion, dont la façade, en quelques-unes, est couverte en tuiles de porcelaine. Mais Kherim-Kan étant mort avant que l'ouvrage fût achevé, on a suppléé à ce qui manquoit par des ornemens d'émail bleu et blanc. Sur les murs intérieurs des appartemens de chaque côté sont gravées diverses sentences du coran, en caractères *nushki*. A l'extrémité supérieure du carré est un grand dôme surmonté d'une coupole; c'est le lieu destiné aux dévotions du régent ou souverain. Cet endroit est revêtu de marbre blanc, enrichi d'ornemens très-curieux en lapis-lazuli artificiel, et de la coupole pendent trois lampes d'argent. Au centre de la ville est une autre mosquée que les Persans appellent la mosquée neuve, quoiqu'il paroisse qu'elle soit presque aussi ancienne que la ville même, ou du moins qu'elle remonte aux premiers temps où la ville fut habitée par les Mahométans. C'est aussi un bâtiment carré, d'une hauteur imposante, avec des pièces de chaque côté pour la

prière. On y lit plusieurs inscriptions en anciens caractères *chusiques*; ce qui, seul, prouve l'antiquité de la ville.

Les bains, dans les pays mahométans, sont construits de la manière la plus convenable pour l'usage auquel ils sont destinés. Quelques uns sont carrés; mais le plus grand nombre circulaires, et bâtis en marbre ou en pierres blanches et bien polies. Chaque bain consiste en trois pièces: la première, où l'on se déshabille; la seconde, où est l'eau, et la troisième, où l'on prend le bain: toutes trois sont pavées de marbre blanc et noir. L'opération du bain est fort curieuse et très-salutaire, quoique pénible pour les personnes qui n'y sont pas accoutumées. Le garçon de service vous frotte et vous frictionne vigoureusement, vous maniant et vous étendant les membres, comme s'il vouloit les disloquer. Cet exercice est très-favorable à la santé, dans un pays où l'excessive chaleur détruit toute l'énergie du corps. Les hommes vont dans les bains publics depuis le matin jusqu'à quatre heures après midi; les femmes s'y rendent lorsque tous les garçons de service se sont retirés; et c'est au sortir de là qu'elles se parent de leurs plus beaux atours.

Nous pourrions essayer de décrire les sérails ou harems de l'Orient, qui sont les appartemens des femmes; mais suivant les rapports les plus dignes de foi, ils sont construits suivant le goût et les convenances du propriétaire, et divisés en un certain nombre d'appartemens où les étrangers ne sont point admis; car, dans aucun pays, les femmes ne sont gardées aussi sévèrement qu'elles le sont parmi les grands en Perse.

Police et peines. — La police est très-bien montée à Schiras, de même que dans tout le royaume. On ferme les portes de la ville au coucher du soleil; et personne, durant la nuit, n'a la permission d'entrer ni de sortir, les clefs des différentes portes étant toujours remises au hakim, ou gouverneur, qui les garde jusqu'au matin. Pendant le cours de la soirée, on bat le

tambour à trois intervalles, à 8 heures, à 9 et à 10 et demie. La troisième retraite battue, tout individu trouvé dans les rues par le daroga, ou juge de police, ou par quelqu'un de ses gens, est arrêté et conduit dans un lieu de détention, où il reste jusqu'au matin. On le fait paroître devant le hakim; et s'il ne peut rendre un compte satisfaisant de sa personne, on lui inflige la bastonnade, ou on lui fait payer une amende.

Les affaires civiles sont jugées par le cazi, et les affaires ecclésiastiques, notamment les divorces, par le Sheick-al-sellanum, ou chef de la foi, dont l'office correspond à celui de muphti chez les Turcs. La justice en Perse se rend d'une manière très-sommaire, la sentence, quelle qu'elle soit, étant mise sur-le-champ à exécution. La peine du larcin est communément la perte du nez et des oreilles. Le vol sur les grands chemins est puni très-cruellement: on ouvre le ventre au criminel, et on l'expose en cet état sur un gibet dans un des quartiers de la ville les plus passagers, et il y reste jusqu'à ce qu'il expire dans les tourmens. Cette punition est terrible, mais elle rend le vol très-rare. Les supplices en Perse sont si variés et si cruels, qu'ils révoltent l'humanité, et un Européen qui les voit, se félicite d'être né dans un pays où non-seulement les propriétés sont sacrées, mais où la justice s'administre avec des sentimens humains.

Manufactures et commerce. — Les Persans, dans le travail des soieries, lainages, moires, tapis et cuirs, égalent les fabricans des autres parties du monde, si même ils ne les surpassent pas. Leurs ouvrages en ce genre réunissent l'imagination, le goût et l'élégance à la richesse, à la propreté et à l'apparence. Cependant ces peuples ne connoissent rien à la peinture, et dessinent très-grossièrement. Leurs teintures l'emportent sur toutes celles d'Europe; leurs fils et galons d'or et d'argent sont admirables pour la durée de leur éclat. Quant à la broderie et à la confection des équipemens de chevaux, ils ne peu-

vent être effacés par personne ; ils s'entendent aussi à fabriquer la poterie et le verre pour vitrage. Mais d'un autre côté, les charpentiers sont d'assez mauvais ouvriers, ce que l'on attribue à la rareté du bois de charpente. Ils n'ont que des joailliers et orfèvres lourds et maladroits ; et ils ne savent point couler les glaces ni travailler en serrurerie. Il faut convenir aussi que la forme du gouvernement ne peut que nuire à leurs progrès dans les arts, étant absolument esclaves de leurs rois, qui souvent disposent de leurs bras et du fruit de leurs travaux.

Les Persans n'avant que très-peu de vaisseaux, se servent pour leur commerce de navires étrangers. Celui qui se faisoit avec les Anglais, et autres nations, par le golfe d'Ormus à Gomron, étoit le plus avantageux pour ce peuple; mais il a été ruiné par les guerres continuelles qu'ils ont eues à soutenir. Le grand projet conçu par les Anglais de trafiquer avec les Persans, par la Russie, promettoit aux deux nations des avantages considérables ; mais l'effet, jusqu'à présent, n'a pas répondu à leur attente. Peut-être la cour de Pétersbourg ne se soucie-t-elle pas de laisser les Anglais s'établir sur la mer Caspienne, dont elle possède maintenant toute la navigation. Cette mer, qui a environ 230 lieues de longueur, et 86 dans sa plus grande largeur, n'a point de flux et reflux ; elle a plusieurs bons ports, et peut recevoir des vaisseaux qui tirent 9 à 10 pieds d'eau. Ceux de ces ports appartenant à la Russie, sont Kislard et Gurief. Derbent et Niezabad sont à la Perse, de même qu'Einzellie, Esterabad et Baku, havre le plus commode de toute cette mer, et qui a une forteresse environnée de hautes murailles. Comme les fabriques et les soieries de Ghilan sont estimées les meilleures de toute la Perse, Recht, sur la mer Caspienne, se trouve une des premières villes de commerce de cette partie de l'Asie, et fournit aux provinces voisines toutes les espèces de marchandises d'Europe.

Commerce, exportations et importations du golfe

Persique. — On peut évaluer à 12 millions les marchandises qui arrivent annuellement par le golfe Persique. Les Anglais entrent dans cette somme pour les deux tiers ; les Maures, les Indiens, les Arméniens et les Arabes pour le reste. Les cargaisons de ces nations consistent en riz, encre, coton, mousselines unies, rayées et brodées du Bengale, épiceries de Ceylan et des Moluques, grosses toiles blanches et bleues de Coromandel, cardamome, poivre, bois de sandal, de Malabar, étoffes d'or et d'argent, turbans, schales, indigo, diverses étoffes, perles de Bahrein, et café moka ; fer, plomb et draps d'Europe. D'autres objets moins importans viennent de différens endroits. Quelques-unes de ces productions sont portées par de petits bâtimens Arabes ; mais la plupart arrivent sur des vaisseaux Européens, qui y trouvent l'avantage d'un fret considérable. Les marchandises se vendent toutes argent comptant. Elles passent par les mains des Grecs, des Juifs et des Arméniens. On emploie les Banians à changer les monnoies courantes à Bassora en espèces plus estimées dans les Indes. Ces différens articles trouvent trois débouchés à Bassora, dont nous avons déjà parlé dans la Turquie d'Asie, à l'article de l'*Irac Arabi*. La moitié passe en Perse, et y est portée par des caravanes, parce que dans toute la Perse il n'y a pas un seul fleuve navigable. La consommation s'en fait principalement dans les provinces septentrionales, un peu moins ravagées que celles du midi. Les unes et les autres payèrent quelque temps avec des pierreries que le pillage de l'Inde avoit rendues extrêmement communes. Dans la suite elles eurent recours à des ustensiles de cuivre, que l'abondance de leurs mines avoit multipliés prodigieusement : enfin, on en est venu à l'or et à l'argent, qu'une longue tyrannie avoit fait enfouir, et qui sortent tous les jours des entrailles de la terre. Si l'on ne laisse pas aux arbres qui fournissoient les gommes, et qui ont été coupés, le temps de repousser ; si les chèvres qui donnoient de si belle laine, ne se multiplient pas ;

si les soies qui peuvent à peine fournir aux manufactures de Perse, continuent à être rares ; si cet état ne renaît de ses cendres, les métaux s'épuiseront, et il faudra renoncer à cette source de commerce. Le second débouché est plus assuré : il se fait par Bagdad, Alep, et par toutes les villes intermédiaires d'où les négocians viennent faire les achats à Bassora. Le café, les toiles, les épiceries, les autres marchandises qui prennent cette route, sont payés avec de l'or, des draps, des noix de galle, de l'orpiment qui entre dans les couleurs, et dont les Orientaux font un grand usage pour dépiler leur corps. Un autre débouché, beaucoup moins considérable, c'est celui du désert. Les Arabes voisins de Bassora vont tous les ans à Alep dans le printemps, pour y vendre des chameaux. On leur confie communément pour 5 à 600,000 fr. de mousselines, dont ils se chargent à très-bon marché ; ils reviennent dans l'automne et rapportent des draps, du corail, de la quincaillerie, quelques ouvrages de verre et des glaces de Venise. Les caravanes Arabes ne sont jamais troublées sur leur route. Les étrangers même ne courroient point de risque, s'ils avoient la précaution de se faire accompagner d'un homme de chacune des tribus qu'ils doivent rencontrer. Cette sûreté, jointe à la célérité et au bon marché, feroit universellement préférer le chemin du désert à celui de Bagdad, si le pacha de la province, qui a établi des péages en différens endroits de son gouvernement, ne prenoit les plus grandes précautions pour empêcher cette communication. Ce n'est qu'en surprenant la vigilance de ses lieutenans, qu'on parvient à charger les Arabes de quelques marchandises de peu de volume.

Indépendamment de ces exportations il se fait à Bassora et dans son territoire, une grande consommation, sur-tout de café.

Ces objets sont payés avec des dattes, des perles, de l'eau-de-rose et des fruits secs. On y ajoute des grains, lorsqu'il est permis d'en livrer à l'étranger. Ce commerce s'étendroit, si on vouloit le débarrasser

des entraves qu'il éprouve. Mais l'activité des gens du pays et des étrangers, est anéantie par les persécutions sans nombre qu'ils essuient. Le pays consume du riz, des toiles bleues, du fer, du plomb, du sucre, quelques épiceries, qu'ils payent avec de la myrrhe, de l'encens, de la gomme arabique, et un peu d'argent: néanmoins cette consommation ne seroit pas assez considérable pour attirer les vaisseaux, si Mascate, située à l'entrée de la mer, n'étoit un excellent entrepôt pour le fond du golfe. Toutes les nations commerçantes commencent à préférer cette ville à Bassora, parce qu'elle abrège leur voyage de trois mois, et qu'on n'y éprouve aucune vexation; que les droits y sont réduits à $\frac{1}{2}$ pour 100. Il faut, à la vérité, porter ensuite les marchandises à Bassora, où la douane exige 3 pour 100. Mais les Arabes naviguent à si bon marché sur leurs bateaux; ils ont une telle adresse à frauder leurs droits, qu'il y aura toujours de l'avantage à faire les ventes à Mascate: d'ailleurs les dattes, le meilleur produit, et le plus abondant de Bassora, qui se gâtent souvent sur de grands vaisseaux dont la marche est lente, arrivent avec vîtesse sur des bâtimens légers au Malabar et dans la mer Rouge.

Il se fait aussi dans le golfe Persique un commerce assez considérable de perles qu'on pêche dans l'île de *Bahrein*, et qui sont si connues. Cette pêche commence en avril, et finit en octobre; elle est renfermée dans l'espace de 4 à 5 lieues. Les Arabes, les seuls qui s'y livrent, vont coucher chaque nuit dans l'île ou sur la côte, à moins que les vents ne les empêchent de gagner la terre. Cette île a cela de particulier, que les autres bancs où l'on pêchoit les perles, tels qu'Ormus, Carek et Keshi, sont épuisés, sans que le sien ait essuyé aucune diminution sensible.

Les perles de Bahrein sont moins blanches que celles de Ceylan et du Japon, mais beaucoup moins grosses que les premières, et d'une forme plus régulière que les autres. Elles tirent un peu plus sur le jaune; mais on ne peut leur disputer l'avantage de

conserver leur eau dorée, tandis que les perles plus blanches perdent avec le temps beaucoup de leur éclat, sur-tout dans les pays chauds. La coquille des unes et des autres, connue sous le nom de nacre de perle, sert en Asie à beaucoup d'usages.

Le produit annuel de la pêche, qui se fait dans les parages du Bahrein, est estimé 3,600,000 fr. Les perles inégales passent la plupart à Constantinople et dans le reste de la Turquie. Les grandes y servent à l'ornement de la tête, et les petites y sont employées à la broderie. Les perles parfaites doivent être reservées pour Surate, d'où elles se répandent dans tout l'Indostan : on n'a pas à craindre d'y en voir diminuer le prix ou la consommation. Le luxe est la plus forte passion des femmes, et la superstition augmente le débit de cette production de la mer. Il n'est point de Gentil qui ne se fasse un point de religion, de percer au moins une perle à son mariage. Quel que soit le sens mystérieux de cet usage, chez un peuple où la morale et la politique sont en allégories, et où l'allégorie devient religion, cet emblême de la pudeur virginale est utile au commerce des perles. Celles qui n'ont pas été nouvellement forées entrent dans l'ajustement, mais ne peuvent servir pour la cérémonie du mariage, où l'on veut au moins une perle neuve. Aussi valent-elles toujours 25 et 30 pour cent de moins que celles qui arrivent du golfe où elles ont été pêchées.

Constitution et gouvernement. — L'un et l'autre sont extrêmement précaires, étant à la merci d'un monarque despote et souvent capricieux. Cependant les Persans ont eu quelques principes fondamentaux de gouvernement ; les femmes étoient exclues du trône, mais non leurs enfans mâles. La cécité rendoit inhabile à succéder à la royauté ; en tout autre cas les dernières volontés du roi faisoient loi pour le peuple. On a aussi peine à croire aux traits d'inhumanité et de cruauté des monarques persans, de la religion mahométane, sur-tout des deux derniers siècles. Shah-Abbas, un des plus célèbres de ces princes,

disoit aux ambassadeurs chrétiens, pour excuser ses actes cruels, que les Persans étoient si peu sensibles et si brutes, qu'ils ne pouvoient être gouvernés sans ces exemples terribles. Mais ce n'étoit là qu'une pitoyable et injuste apologie de sa propre barbarie. Les seuls conseillers du prince, ce sont ses favoris, hommes ou femmes, et la moindre désobéissance à leur volonté est suivie immédiatement de la mort. Les Persans n'ont point de noblesse transmissible, en sorte que le respect dû à un homme, à raison de son haut rang, expire avec lui. On sait que le roi a assuré le trône à un de ses fils puînés, en faisant crever les yeux à l'aîné.

Revenus. — Le roi exige un tiers des bestiaux, grains et fruits de ses sujets, ainsi que des produits en soie et en coton. Nul rang ni condition n'exempte des taxes et des services les plus rigoureux. Les gouverneurs des provinces ont des terres assignées à l'entretien de leur maison, et au payement de leurs troupes; et le revenu des domaines de la couronne fait face aux dépenses de la cour, de la maison du roi et des grands officiers. D'après cela, le lecteur ne peut douter que les revenus des rois de Perse ne soient prodigieux; mais on n'en peut rien dire de certain dans l'état de délabrement où est maintenant ce pays. Tout est sujet à impôt, jusqu'à l'eau que l'on introduit dans les champs et dans les jardins; et tous les étrangers, non Mahométans, payent une capitation d'un ducat.

Forces militaires. — Elles consistoient autrefois en cavalerie, et on les croit aujourd'hui supérieures à celles des Turcs. Néanmoins, depuis le commencement du 18e siècle, les rois de Perse ont levé des corps d'infanterie. Les troupes réglées, des deux armes, mises en campagne, même sous Kouli-Kan, n'excédoient pas 60,000 hommes; mais, suivant les histoires modernes de ce pays, on les remet aisément au complet en cas de défaite. Les Persans ont peu de villes fortifiées; jusqu'à Kouli-Kan, qui créa une marine royale, ils n'eurent point de vaisseaux de

guerre ; et depuis sa mort, il n'est plus question de leur flotte.

Armoiries et titres. — Les armes du monarque de Perse, sont un lion couchant, qui regarde le soleil levant. Son titre est shah, ou le *dispensateur des royaumes.* Les titres de shah ou kan et de sultan, qu'il prend indifféremment, sont tartares. Il ne signe pas de son nom les actes du gouvernement; mais les brevets de graces se terminent ainsi : « Cet acte est » donné par celui auquel obéit l'univers ».

Histoire. — Tous les anciens historiens font mention des monarques de la Perse et de leur splendeur, et aucun empire n'a éprouvé de plus grandes variations dans son gouvernement. Il suffit ici de dire que cet empire succéda à celui d'Assyrie ou de Babylone, et que Cyrus en jeta les fondemens, environ 559 ans avant Jésus-Christ, et rendit la liberté aux Israélites, qui avoient été emmenés captifs à Babylone. Il finit en la personne de Darius, vaincu par Alexandre, 331 ans avant Jésus-Christ. Lorsque l'empire d'Alexandre eut été divisé entre ses généraux, les princes qui leur succédèrent furent vaincus par les Romains; ceux-ci néanmoins ne soumirent jamais entièrement les Perses, et ces peuples eurent des souverains de leur nation, du nom d'Arsacides, qui plus d'une fois défirent les légions romaines. Les successeurs des Arsacides survécurent à l'empire romain lui-même; mais ils furent subjugués par le fameux Tamerlan, dont la postérité fut supplantée par un docteur en loix, chef de la famille des Sesis ou Sophis, et qui se prétendoit descendant de Mahomet. Parmi les descendans de celui-ci, appelés de son nom Sophis, ou Sofis, il s'en trouva de vaillans et grands politiques; mais tous en général furent les fléaux de l'humanité, par leur cruauté, leur ignorance et leur mollesse, ce qui les rendit si méprisables aux yeux même de leur peuple, tout brut qu'il fût, qu'Hassein, prince de la race Sesi, qui étoit monté sur le trône en 1694, fut assassiné par Mhamoud, fils et successeur du fameux Miriweis, et Mahmoud le

fut, à son tour, par Esref, un de ses officiers généraux, qui usurpa le trône. Le prince Thamas, héritier de la famille Sesi, avoit échappé aux rebelles; il assembla une armée, prit à son service Nadir-Shah, qui défit et tua Esref, et reconquit à la monarchie persane toutes les places qui en avoient été démembrées par les Turcs et les Tartares, durant leurs dernières rébellions. A la fin, la secrette ambition de Nadir éclata; il se donna le nom de Thamas-Kouli-Kan, et prétendant que ses services n'avoient pas été assez recompensés, il se révolta contre son souverain, le fit prisonnier, et même, à ce qu'on croit, le fit mettre à mort.

Cet usurpateur monta alors sur le trône sous le titre de Shah-Nadir. On a parlé dans l'histoire de l'Indostan de son expédition dans ce pays, et du butin étonnant qu'il y fit. On a remarqué qu'il lui en étoit resté une portion peu considérable, et qu'à son retour, la majeure partie lui étoit échappée, soit par les attaques des Marattes, soit par divers accidens. De-là il marcha à la conquête de la Tartarie Usbèque; mais il fut moins heureux contre les Tartares du Daghistan, dont il trouva le pays inaccessible. Il battit les Turcs en plusieurs occasions, et ne put cependant parvenir à prendre Bagdad. Son grand principe de gouvernement étoit d'inspirer la terreur à tous ses sujets par les exécutions les plus cruelles. Sa conduite devint si insupportable, sur-tout lorsqu'il voulut substituer à la religion des Persans celle d'Omar, et qu'il fit pendre les principaux prêtres qui résistoient, que l'on crut qu'il avoit le cerveau attaqué. Il fut assassiné dans sa tente en 1747 par ses principaux officiers et quelques-uns de ses parens. Après sa mort, parurent plusieurs prétendans, ce qui donna lieu à de nombreuses et rapides révolutions, dont il seroit difficile de tracer un tableau détaillé et fidèle. La confusion qui régna dans tout le pays depuis cette époque jusqu'à l'installation de Kherim-Kan, empêcha tout essor de la littérature, des arts et des sciences. Pendant cet intervalle, tout l'empire de Perse fut en

armes et agité de convulsions, différens partis dans les provinces se disputant la puissance, et chacun s'efforçant de se rendre indépendant des autres, des flots de sang inondèrent l'empire, et les crimes les plus atroces furent commis avec impunité. Tout le pays, depuis Gomron jusqu'aux frontières de Russie, présente à la vue mille vestiges de calamités et de dévastations occasionnées par ces violentes commotions: tableau lugubre, mais malheureusement trop vrai.

Suivant les diverses relations que nous avons pu rassembler, la série des prétendans au trône de Perse, depuis la mort de Nadir-Shah, jusqu'à l'établissement définitif du gouvernement de Kherim-Kan, ne fut pas moins de neuf, y compris ce dernier prince. Kherim-Kan-Zund étoit un des officiers les plus favorisés de Nadir-Shah, et lors de la mort de celui-ci, il se trouvoit dans les provinces méridionales. Schiras et d'autres villes s'étant déclarées en sa faveur, il parvint à la fin, après divers combats peu décisifs, à l'emporter complètement sur ses rivaux, et à s'emparer du gouvernement de toute la Perse. Il conserva la puissance près de 30 ans, et dans les dernières années, administra l'empire sous le titre de *vakeel* ou régent, car il ne voulut jamais recevoir celui de *shah*. Il fit de la ville de Schiras le lieu de sa résidence, en reconnoissance des secours qu'il avoit reçus de ses habitans et de ceux des provinces méridionales. Il mourut en 1779 dans la 80e année de son âge, regretté de tous ses sujets, qui l'estimoient et l'honoroient comme la gloire de la Perse. Ce qui a mis le sceau à sa réputation, ce sont les bâtimens publics qu'il a érigés, et l'excellente police qu'il a maintenue, police si exacte, que pendant tout son règne, il n'y eut pas à Schiras une seule querelle qui allât jusqu'à effusion de sang. Mille qualités précieuses lui méritèrent l'amour de ses sujets et le respect des puissances étrangères, notamment son aversion pour les punitions trop sévères, sa douceur et sa libéralité envers les pauvres, sa tolérance pour les différentes sectes, ses égards particuliers pour les Européens,

et les encouragemens qu'il donna au commerce, sans parler de ses grands talens militaires et de sa bravoure. Depuis sa mort, plusieurs compétiteurs ont aspiré au trône. Nous ne parlerons que des deux principaux. Akau-Mahomet-Kan est en possession des provinces de Mazanderan et Ghilan, ainsi que des villes d'Ispahan, Hamadan et Tauris, où il est reconnu souverain. Jaafar-Kan a la ville de Schiras et les provinces de Beaboon et de Suster; il reçoit aussi un présent annuel de la province de Caramanie, ainsi que de la ville d'Yezd : Abu-Shehr et Lar lui payent également tribut. Les provinces du Sud sont en général plus fertiles que celles du Nord, n'ayant pas été aussi fréquemment le théâtre des scènes sanglantes des dernières révolutions.

Jaafar-Kan, homme de moyen âge, est bien fait et louche. Son caractère doux et juste le fait chérir et respecter dans tous les lieux où sa puissance est reconnue. Il entretient à Schiras la meilleure police et gouverne avec sagesse, et il montre beaucoup de douceur et de bienveillance envers les étrangers. De ces deux princes, qui se disputent aujourd'hui le gouvernement de la totalité de la Perse, c'est lui vraisemblablement qui, en cas de succès, rendroit à ce royaume un état plus heureux et plus ferme. Mais il faut bien du temps pour effacer les traces des calamités dont ce beau pays a été accablé par tant de révolutions, de ce pays qui, pour nous servir d'une métaphore orientale, fleurissoit jadis comme le jardin d'Eden, et ne présente plus, en quelque sorte, qu'un sol aride et dépouillé.

Les forces réciproques des deux compétiteurs sont à-peu-près égales, et consistent en 20,000 hommes, la plus grande partie de cavalerie. Tel étoit, suivant les dernières nouvelles reçues, l'état des choses en 1788, le destin de la Perse restant encore indécis. En 1796 la Perse eut une guerre avec la Russie, où elle eut quelqu'avantage, et qui finit à la mort de Catherine II.

Cet empire est menacé d'éprouver de nouvelles

convulsions ; deux princes, rivaux en puissance et en gloire, arment les Persans pour se disputer la gloire de les gouverner. Ce sont les deux frères Baba-Kan et Kouche-Kan. On se rappelle que Baba-Kan, après avoir vaincu son audacieux rival, Mechamad-Kan, lui a fait crever les yeux, et l'a jeté dans un profond cachot. Cet acte de vengeance, de la part de Baba-Kan, a révolté son propre frère, qui étoit gouverneur de Schiras. Celui-ci s'est mis à la tête d'une nombreuse armée, et s'est emparé d'Ispahan. Baba-Kan a marché contre lui.

ARTICLE VI.

ARABIE.

ÉTENDUE. SITUATION.

Long. 525 l. { Entre } 13e et 34e d. de lat. N.
Larg. 470 l. { les } 31e et 56e d. de long. E.
Contenant 77,780 lieues carrées.

Limites.

L'ARABIE est bornée au N. par la Syrie ; à l'E. par le golfe Persique ou de Bassora, et le golfe d'Ormus, qui la séparent de la Perse ; au S. par l'Océan indien, et à l'O. par la mer Rouge, qui la sépare de l'Afrique.

SITUATION.	PROVINCES.	VILLES PRINCIPALES.
Arabie Pétrée, au nord-ouest.....	.....	Suez.
Arabie déserte, au centre.....	Hedgiaz.....	*La Mecque*. Long. E. 41 d. 10 m. Lat. N. 21 d. 20 m.
	Médine.....	Médine.
	Nedgied Elared.	
Arabie heureuse, au sud-est.....	Yemen.....	Moka. Zébid.
	Hadramaût.....	Mareb.
	Fartash.....	Fartash.
	Oman ou Mascate.	Mascate.
	Elkatif.....	Elkatif.
	Ile Socotora.....	Tamarin.

Nom. — Il est à remarquer que ce pays a toujours conservé son ancien nom. Le mot *Arabe* signifie, suivant l'opinion commune, un *larron*, un

voleur. Le mot *Sarrazin*, qui est le nom d'une tribu, a, dit-on, la double signification de voleur et habitant du désert. Ces noms conviennent parfaitement aux Arabes, qui laissent rarement passer des marchandises sur leur territoire sans extorquer quelque chose des marchands, lorsqu'ils ne peuvent les voler entièrement.

Montagnes. — Les monts *Sinaï* et *Horeb*, dans l'Arabie-Pétrée, à l'E. de la mer Rouge, et ceux que l'on appelle *Gabel-el-Ared*, dans l'Arabie-Heureuse, sont les plus remarquables.

Le mont Sinaï est très-élevé, et presqu'à pic. Le noyau de cette montagne est composé de granit rouge. La terre qui la couvre, en plusieurs endroits, y a été placée par la main des hommes, ou accumulée par les pluies. Il y croît des amandiers, des figues et de la vigne. Plusieurs petits ruisseaux, dont l'eau est excellente, tombent du haut de la montagne et serpentent à travers les jardins. Le mont Sinaï a deux sommets, dont le plus élevé, auquel les moines ont donné le nom de Ste-Catherine, est, à ce qu'on croit, le Sinaï de Moïse.

Ce que l'on appelle le désert de Sinaï est une superbe plaine de près de trois lieues de long et une de large; elle est à découvert du côté du N. E., et bornée vers le S. par les parties les moins élevées du mont Sinaï. Une branche de ce mont, qui se prolonge davantage, la divise en deux plaines, suffisantes chacune pour contenir tout le camp des Israélites.

Du mont Sinaï on peut découvrir le mont Horeb, où Moïse gardoit les troupeaux de son beau-père Jethro, lorsqu'il vit le buisson ardent. On trouve sur ces montagnes plusieurs chapelles et cellules possédées par des moines Grecs ou Latins, qui, de même que les religieux de Jérusalem, prétendent montrer tous les lieux où sont arrivés les divers miracles rapportés dans les saintes écritures.

Rivières, golfes et caps. —Ce pays a peu de sources et de rivières, autres que l'Euphrate, qui baigne ses

frontières au N. E. Mais il est presque entouré de mers, telles que l'Océan indien, la mer Rouge, les golfes Persique et d'Ormus. Les principaux caps ou promontoires sont ceux de Ras-el-Had et Ras-Mussendon, sur la côte orientale.

Climat, air, sol et productions. — Comme une partie considérable est située sous la zone torride, et que le tropique du cancer passe près de l'Arabie-Heureuse, l'air est excessivement sec et chaud; et il y règne, ainsi que sur les rives opposées de la Perse, des vents brûlans et empoisonnés, souvent funestes aux étrangers. Dans quelques endroits le terroir n'est autre chose qu'une immense plaine de sables; et lorsque les vents les agitent, ils roulent en tourbillons comme les flots d'un Océan furieux, et s'élèvent quelquefois en montagnes, qui ensevelissent des caravanes entières. Les caravanes ne trouvant, dans ces déserts, aucun chemin tracé, se dirigent, comme sur mer, par le moyen de la boussole ou par l'inspection des étoiles, car elles marchent principalement la nuit. Il n'y a là, dit le docteur Shaw, ni pâturages couverts de troupeaux, ni vallées où ondoient les blés; on n'y voit ni treilles, ni champs d'oliviers, mais seulement un désert triste et sauvage, qui n'a d'autre diversité que des plaines de sable, des montagnes de roches nues, et des précipices. Ce pays n'est jamais rafraîchi par des pluies, si ce n'est quelquefois aux équinoxes; et l'intensité du froid, durant la nuit, égale presque celle de la chaleur pendant le jour. Mais la partie méridionale, appelée à juste titre Arabie-Heureuse, est favorisée d'un excellent sol et presque par-tout très-fertile. Les terres cultivées de ce canton (et ce sont principalement celles qui avoisinent les villes maritimes) produisent le baume de Judée, la manne, la myrrhe, la casse, l'aloès, l'encens, le nard et autres gommes précieuses; le cinnamome, le poivre, le cardamome; des oranges, citrons, grenades, figues et autres fruits; grande abondance de cire et de miel, et un peu de blé et de vin. Ce pays est fa-

meux pour le café et les dattes qu'il produit; ce dernier fruit sur-tout ne se trouve nulle part aussi parfait qu'ici et en Perse. L'Arabie n'a presque point d'arbres propres à la charpente, et les bois y sont rares, de quelque espèce que ce soit.

Animaux. — Les plus utiles en Arabie sont les chameaux et les dromadaires. La providence les a créés spécialement pour voyager dans les déserts arides et brûlés de ces contrées, car ils sont conformés de manière à pouvoir pomper du creux de leur estomac ce qu'ils ont bu, et de cette manière faire une marche de 7 ou 8 jours sans rencontrer d'eau. Les chameaux portent ordinairement 800 pesant, et on ne les décharge pas dans le cours du voyage, parce qu'ils s'accroupissent naturellement sur les genoux pour reposer, et se relèvent avec leur charge. Le dromadaire est un chameau de petite espèce, qui fait plusieurs lieues à la journée. Les Arabes ont observé que par-tout où ils trouvent des arbres, il y a de l'eau à peu de distance, et que lorsqu'ils approchent de quelque étang, leurs chameaux le sentent de loin, et y courent au grand trot. On connoît en Europe l'excellence des chevaux arabes, qui ont contribué à perfectionner la race de ceux d'Angleterre. Ils ne sont propres qu'à la selle; et on ne les admire pas moins pour leur noble encolure que pour leur ardeur et leur vîtesse. La plus belle espèce de ces chevaux est dans le royaume de Sunnaa, où est située Moka.

Habitans, mœurs, usages et habillemens. — Les Arabes, comme la plupart des peuples d'Asie, sont de moyenne stature, maigres et d'un teint basané, et ont les yeux et les cheveux noirs; ils sont légers à la course et excellens cavaliers. Ils passent généralement pour des gens braves et d'un caractère martial, habiles à manier l'arc et la lance, et très-bons tireurs, depuis qu'ils se sont familiarisés avec les armes à feu. Les habitans des parties intérieures vivent sous des tentes, se transportent d'un lieu à un autre, avec leurs troupeaux, comme ils ont

toujours fait depuis qu'ils sont en corps de nation.

Les Arabes ont une si grande inclination au larcin, que les voyageurs et les pèlerins de toutes les nations qui traversent ces contrées, conduits par la curiosité ou la dévotion, frémissent à l'approche de ces déserts. Ces Tartares, sous le commandement d'un capitaine, battent le pays, rassemblés par troupes considérables et à cheval, et ils attaquent et pillent les caravanes. On assure qu'en 1750, un corps de 50,000 Arabes assaillit une caravane de marchands et pélerins qui revenoient de la Mecque, tua près de 60,000 personnes, et enleva tout ce qui avoit quelque valeur, quoique la caravane fût escortée par une armée turque. Ceux qui habitent les côtes sont de vrais pirates, et ils s'emparent de tous les navires qu'ils peuvent prendre, de quelque nation qu'ils soient.

L'habillement des Arabes errans est une espèce de chemise bleue, liée autour d'eux, avec une ceinture blanche; quelques-uns portent par-devant une veste de fourrure ou de peau de brebis; ils ont aussi des caleçons et quelquefois des pantoufles, mais jamais de bas. Ils se coiffent d'un bonnet ou turban. La plupart d'entr'eux sont presque nus; mais les femmes comme dans les pays orientaux, s'enveloppent de manière qu'on ne peut appercevoir que leurs yeux. Les Arabes, ainsi que les autres Mahométans, mangent toute espèce de chair, excepté celle du porc; et ils ont un goût de préférence pour celle du chameau, comme nous pour le gibier. Ils ont soin, à l'exemple des Juifs, de bien saigner la viande, et de ne manger que le poisson à écaille. Leur boisson habituelle est le café, le thé, l'eau pure, le sorbet fait avec des oranges et l'eau sucrée. Ils n'ont point de liqueurs fortes.

Religion. — Le lecteur en trouvera l'exposé dans un des articles suivans, qui contient l'histoire de Mahomet. Une grande partie des Arabes du désert sont encore païens, mais le peuple, en général, professe le mahométisme.

Langue et sciences. — Quoique les Arabes ayent été fameux jadis par leurs connoissances et leur habileté dans tous les arts libéraux, il est difficile à présent de trouver un pays où le peuple soit aussi universellement ignorant. La langue vulgaire en usage dans les trois Arabies, est l'arabesque ou arabe corrompu, que l'on parle également, mais avec quelque différence de dialecte, dans une grande partie des contrées orientales, depuis l'Egypte jusqu'à la cour du Grand-Mogol. L'ancienne langue arabe pure, que l'on dit être un dialecte de l'hébreu, et que les peuples orientaux regardent comme la plus riche, la plus abondante et la plus énergique du monde, est enseignée dans les écoles, comme le sont parmi les Européens les langues grecque et latine; et les Mahométans s'en servent dans leur culte, car le Coran ayant été écrit en cette langue, ils ne souffrent pas qu'on le lise en une autre. Ils la regardent comme ayant été celle du paradis, et ne croient pas qu'aucun homme puisse, sans miracle, la posséder parfaitement, parce qu'elle comprend plusieurs millions de mots. Les livres qui en traitent, disent qu'il n'y a pas moins de mille noms pour exprimer chameau, et cinq cents pour lion.

TOPOGRAPHIE.

Royaumes, provinces et villes.

ARABIE-PÉTRÉE. = C'est un pays extrêmement désert, où les Israélites errèrent pendant 40 ans, après leur sortie d'Egypte. Elle fut connue dès les premiers temps sous le nom de la *Madianite.* Cette province est remarquable par le plus ancien temple du monde, dont on dit qu'Abraham jeta les premiers fondemens. On y trouve les montagnes d'Horeb et de Sinaï, aujourd'hui de *Sainte-Catherine,* l'une et l'autre fort célèbres dans l'écriture sainte. Les plantes sont extrêmement rares dans cette partie de l'Arabie; à peine voit-on dans les fentes de quelques rochers, et dans les plaines sablonneuses quelques acacias, des azeroliers, des tamarins et quelques lauriers-roses, qui ne subsistent qu'à la

faveur des rosées; et l'on pourroit dire que généralement il n'y a point de terre végétale dans l'Arabie-Pétrée. Les moines du mont Sinaï ont cependant formé peu à peu, auprès de leur couvent, un jardin d'environ quatre arpens, en couvrant le rocher de fumier, et en y jetant toutes les immondices de leurs maisons. Ils en tirent toutes sortes d'herbes potagères et d'excellens fruits.

Suez, petite ville sur la côte septentrionale de la mer Rouge, à 20 lieues au N. de Tor, avec un vieux château ruiné et un petit port à trois journées de chemin du Caire. Les anciens appeloient Suez la ville des héros, *Héréopolis;* peut-être ne s'acquit-elle un si beau nom qu'à cause de son commerce. Elle est cependant située dans un terrein fort stérile, et manque d'eau; son port, qui n'a que peu de fond, n'est qu'une rade dangereuse. Les soudans d'Egypte, et après eux, les Turcs ne l'ont point réparé; et d'ailleurs dans le temps même qu'ils y travailloient pour s'opposer aux progrès que faisoient les Portugais, il falloit que les chameaux portassent tous les matériaux depuis le Caire jusqu'à Suez. Cette ville donne son nom à l'Isthme, qui joint l'Asie à l'Afrique, et a 20 lieues de large.

Erac ou *Karac*, au Sud de la mer Morte, capitale, autrefois *Petra*, a donné à cette partie de l'Arabie le nom de *Pétrée*.

Tor, port sur la mer Rouge. Cette ville est à présent le grand abord des pélerins Turcs, qui vont à la Mecque ou à Médine. Près de cette ville on voit un couvent de Grecs, dont le jardin, qui est à quelque distance, est l'*Elim*, dont parle l'écriture, où étoient douze fontaines et soixante-douze palmiers. Ces fontaines subsistent encore; elles sont près les unes des autres, et la plupart dans l'enclos du jardin. C'est là qu'étoit le fameux monastère de *Rayte* connu par *Saint Jean Climaque*.

ARABIE-DÉSERTE. = C'est un pays presqu'entièrement stérile et peu habité. Il est partagé entre le Turc et les chérifs de la Mecque et de Médine. Ces derniers descendent de Mahomet par Fatime sa fille, et pour cette raison ils ne payent aucun tribut aux Turcs. On le divise en deux parties, savoir: l'*Hedgiaz* et le *Nedgied Elared*.

Hedgiaz. — Ce pays est borné d'un côté par la mer Rouge; à l'O. par l'Yemen; au S. par le désert de Syrie; au N. et à l'E. par le Nedgied Elared.

La Mecque. — Cette capitale de toute l'Arabie, mérite une

mention particulière, ainsi que Médine. Elle est située dans une vallée entre des montagnes stériles, à dix lieues de la mer Rouge, où est *Jedda*, qu'on appelle le *port de la Mecque*. Cette ville grande et bien bâtie, célèbre par la naissance de Mahomet, a une mosquée si belle et si riche, qu'elle passe pour le plus magnifique temple de toutes les dominations de la Turquie. Son toit, très-élevé en forme de dôme et couvert d'or, et les deux superbes tours d'une hauteur et d'une architecture extraordinaire qui l'accompagnent, offrent le coup-d'œil le plus charmant et s'apperçoivent de très-loin. La mosquée a cent portes, et une fenêtre au-dessus de chacune; tout l'intérieur est décoré des plus belles dorures et des plus riches tapisseries. Le nombre des pélerins qui visitent ce lieu chaque année, est presqu'incroyable, chaque musulman étant obligé par sa religion, de s'y rendre une fois dans sa vie, ou d'y envoyer quelqu'un en son nom. Il en résulte pour cette ville un concours annuel de Turcs de tous les points de la domination de Mahomet; ce qui est pour la Mecque la source d'un commerce très-considérable. En effet les Turcs ne vont pas tous à la Mecque par dévotion, et il s'en trouve quantité qui n'entreprennent ce pélérinage que dans l'espoir du gain. Ils achètent, des Français établis au Caire, des draps, de la cochenille, des épiceries, du plomb, du cuivre, des perles fausses qu'ils vendent dans l'Arabie. Ils en rapportent du café, du baume de la Mecque, de la mirrhe, de l'encens, de la porcelaine de la Chine, des étoffes de coton, de soie, d'or et d'argent, des turbans. Ces objets sont mis en vente pendant les foires de la Mecque.

La caravane du Caire n'est pas la seule qui aille à la Mecque, il en part aussi de Smyrne, de Constantinople, et d'Alep, des Indes en-deçà du Gange, des îles d'Orient, d'Ormus, de la mer Caspienne et de la Barbarie.

Médine. — *Médine*, capitale des Etats du Shérif de ce nom, à 15 à 16 lieues de la mer Rouge, est la ville où se sauva Mahomet lorsqu'il fut classé de la Mecque, et c'est-là qu'est son tombeau, avec ceux d'Abubekre et d'Omar, dans une vaste et magnifique mosquée supportée par 400 colonnes, et enrichie de 300 lampes d'argent qui y brûlent continuellement. Les Turcs l'appellent le *Très-Saint*, parce que le cercueil de Mahomet y est déposé couvert d'une draperie d'or, et surmonté d'un dais de brocard d'or, dans une petite tour ornée de lames d'argent, et tapissée d'un drap d'or. Cette tour est soutenue par des colonnes de marbre noir

très-déliées, et environnée d'une balustrade d'argent, chargée de quantité de lampes où brûlent des parfums. Sur l'extrémité du cercueil est un croissant d'argent industrieusement travaillé et garni de si riches pierreries, qu'il est regardé comme un chef-d'œuvre du plus grand prix.

Le dais de brocard d'or qui couvre le tombeau de Mahomet est renouvelé tous les ans, et est un présent du Grand-Seigneur. Le chameau chargé de le porter en acquiert une espèce de caractère sacré, et ne peut plus être employé à aucune fonction vile.

Médine est une ville assez grande et fréquentée par les Mahométans qui vont à la Mecque, mais non en aussi grand nombre. Sa situation dans une plaine abondante en palmiers la rend très-agréable. Mahomet commença à y établir l'empire des Arabes ou Sarrasins, l'an 622 de notre ère. Les Califes, ou ses successeurs et vicaires immédiats, demeurèrent en Arabie ; mais le Ommiades établirent leur siége à Damas en Syrie, et les Abassides qui leur succédèrent le transportèrent à Bagdad en 763.

Yambo, port de Médine, sur la mer Rouge, a une garnison turque. On y débarque les denrées et autres marchandises destinées pour Médine.

Dgedda est un port situé vers le milieu de la mer Rouge, à environ 10 ou 12 lieues de la ville Sainte. Il en est regardé comme le port. C'est la place la plus commerçante de cette mer ; c'est-là que se font les échanges entre l'Europe et l'Arabie. Celle-ci y envoie ses gommes, drogues, café, &c. ; et l'autre y fait passer par la voie du Caire, des draps, des toiles, du fer, des fourrures, &c. Le gouvernement y est mixte, et les revenus résultans de ce commerce, ainsi que le produit des douanes, se partagent entre le Grand-Seigneur et le Shérif de la Mecque qui possèdent cette ville en commun. Le premier y tient un pacha et une garnison pour la sûreté de la ville. La population est d'environ 10 à 12,000 habitans, logés la plupart dans des cabanes, et tous condamnés à respirer un air corrompu et à boire de l'eau saumâtre. Les droits imposés aux négocians du pays, se payent toujours en marchandises que les administrateurs les forcent d'acheter fort cher. Aussi il y a longtemps que les Turcs qui ont été chassés d'Aden, de Moka et de tout l'Yémen, l'auroient été de Dgedda, si l'on n'avoit craint qu'ils ne se livrassent à une vengeance qui auroit mis fin au pélerinage et au commerce.

Nedgied Elared. — Cette contrée s'étend depuis Lascha jusqu'à l'Irac-Arabi, au N.; et jusqu'à l'Hedgiaz à l'O.; la plus grande partie de cette région est habitée par les Bédouins ou Arabes errans. L'autre partie qui est très-montueuse, est divisée en plusieurs petits cantons où commandent des Chaiks. Elle est remplie de bourgs et de villages.

ARABIE-HEUREUSE. = Elle est ainsi appelée, parce qu'elle est plus fertile que les deux autres; mais les habitans qui sont fort paresseux ne la cultivent pas. Les plaines y manquent d'eau pour l'ordinaire : dans la saison de la pluie cependant il se forme dans les montagnes plusieurs torrens, qui, après avoir fertilisé une grande partie des plaines, se perdent dans les campagnes ou dans les sables, ou se déchargent dans la mer, quand les montagnes n'en sont pas éloignées, ou que les torrens sont considérables. On y trouve quelques lacs de sel, beaucoup d'encens, de myrrhe et d'autres parfums.

Yémen. — C'est l'Etat le plus considérable et le plus méridional de l'Arabie-Heureuse, que quelques auteurs appellent du nom commun d'Yémen. Ce pays est montueux, mais entrecoupé de belles vallées et de plaines très-fertiles qui produisent de fort bon blé, particulièrement une sorte de froment excellent, et quantité de fruits délicieux. On trouve de fort bonnes eaux dans les montagnes, où il règne un printemps perpétuel. L'encens et les aromates y abondent. C'est particulièrement dans ce pays que croît le meilleur café que l'on connoisse. Il s'étend sur deux côtes que sépare le détroit de Babel-Mandel; l'une baignée par la mer Rouge, et l'autre par la mer des Indes.

Sana, capitale, grande et belle ville, riche, commerçante et fort peuplée, est le lieu de la résidence du prince de l'Yémen. Elle est dans une fort belle situation, sur une rivière qui arrose un grand nombre de jardins et de vergers. Le climat y est assez tempéré. On y trouve les meilleurs chevaux de l'Arabie.

Saadi, ville forte et peuplée, a beaucoup de manufactures pour la préparation des cuirs et la teinture.

Comphida, cette ville appartient au shérif de la Mecque, et est le premier port de mer de ses Etats, du côté du S. Il y a de très-beaux magasins où l'on met les marchandises qu'on débarque et qu'on fait passer ensuite par terre, sur le dos des chameaux à Jedda, qui en est éloigné de 5 à 6 journées. Les Turcs y ont une garnison.

Camerana. — Cette île de la mer Rouge, près Hodeida, est la plus fertile et la plus agréable de cette mer. On y pêche du corail blanc, beaucoup de poissons et des huîtres qui ont des perles. Ses habitans sont petits, noirs et mahométans.

Hodeida, ville assez grande et assez bien bâtie, sur la mer Rouge, à 7 à 8 lieues de Beit-el-Fakih, doit en être regardée comme le port.

Beit-el-Fakih, ville à 10 lieues de la mer Rouge, principalement célèbre par la vente qui s'y fait des cafés de l'Arabie destinés pour la Turquie, l'Egypte et les Indes. On y tient tous les jours, excepté le vendredi, un marché pour le café qu'on y apporte des montagnes voisines où il abonde. Les marchands qui en veulent acheter, le font par l'entremise des Banians, gens qui font en Arabie, dans la Perse et les Grandes-Indes, toutes les fonctions des Juifs et des courtiers de l'Europe, sur-tout pour le commerce du café qu'ils savent connoître parfaitement. On le transporte ensuite à dos de chameau dans les ports voisins, où il est chargé sur des vaisseaux turcs, qui le portent jusqu'à Suez, d'où étant encore chargé sur des chameaux, il se transporte en Egypte, et de-là par les caravannes ou par la mer Méditerranée dans les Etats du Grand-Seigneur, et les ports de l'Europe.

Zebid, ville assez considérable, mais où l'on manque d'eau. Il s'y fait un grand commerce d'épiceries. On croit que c'est l'ancienne Saba.

Djobla, ville assez considérable et chef-lieu d'un canton de l'Yémen, où il vient une telle abondance de froment et d'orge, qu'on l'appelle le grenier de l'Yémen. Il y croît aussi des fruits excellens et en abondance.

Moka ville bien bâtie; les maisons en sont élevées et leurs murs sont enduits d'une espèce de porcelaine ou stuc, qui les fait paroître d'une blancheur éblouissante. Le port est de forme demi-circulaire; les murailles de la ville ont deux milles toises environ d'étendue, et renferment plusieurs belles mosquées. C'est de cette ville que l'on transporte le café le plus estimé. L'arbre à café qui, dans nos serres, n'excède pas six pieds, croît, en Arabie, jusqu'à la hauteur de 30 et 40. Ses branches et ses feuilles naissent deux à deux et de façon qu'une partie croise l'autre. De la fleur, qui est d'une odeur agréable, sort un fruit rouge qui ressemble assez à un bigarreau, dont chacun contient

deux grains de café : cet arbre porte du fruit deux ou trois fois l'année. On en a fait une plantation à Cayenne et dans l'île de Bourbon. On ne peut le transporter qu'en caisse ; car le fruit veut être planté en tombant de l'arbre. L'usage du café vint de Constantinople à Paris, vers 1672.

Outre le commerce de café, Moka fait encore celui des différentes productions de l'Arabie, telles que la gomme arabique, le séné, la myrrhe, l'encens, la noix de galle et l'aloès, &c. et reçoit en échange les marchandises de l'Europe et de l'Asie, telles que les draps, les toiles, la soie, le tabac, le fer, l'acier, le cuivre, le vif-argent, le plomb, le safran, la cochenille, le poivre, le gingembre, le géroſle, le cardamome des Indes, du coton, du blé et du vermillon de Surate, de l'or, de l'ambre, de l'ivoire, de la civette et des esclaves de l'Abyssinie.

Aden, sur le golfe du même nom, est une assez belle ville, forte, riche et commerçante, avec un bon port fréquenté des Indiens. Elle est située au pied de plusieurs hautes montagnes qui l'entourent de toutes parts. Le port est défendu par une citadelle. Aden est la ville la plus florissante de l'Arabie, pour le commerce, et la seule qui ait de belles foires, que l'on y tient la nuit dans le temps des grandes chaleurs. Son commerce consiste principalement en café, aloès, myrrhe et oliban.

Sahar, ville maritime, avec un port qui est le plus considérable de l'Hadramoût. C'est le premier où les Hollandais ayent abordé avant que d'aller à Aden. Son port est principalement fréquenté par les vaisseaux des Indes, de Perse, de Madagascar et de Mélinde. Ils viennent y échanger contre le café et autres denrées du pays, leurs épiceries que les Arabes aiment beaucoup, et dont ils assaisonnent avec profusion leurs alimens.

Hadramout. — Ce pays de l'Arabie-Heureuse, est situé le long de l'Océan Indien.

Mareb capitale, est une ville d'une médiocre grandeur, ceinte d'une muraille de terre. L'air y est fort bon, et le terroir des environs fertile. Il y a quelques vignes dont les Juifs font du vin. A quelques lieues de cette ville est une montagne nommé *Shibam*, dont on tire les plus beaux onyxes et agathes de l'Orient.

Kesheim, ville maritime dépendante de Fartash, où presque tout le négoce se fait par échange. Il y vient des bâti-

mens chargés de riz, de dattes et d'une espèce d'habillement de poil qui se fait en Perse. Ils prennent en retour du café, de l'oliban, de l'aloès et du beurre.

Fartash. — *Fartash* sur l'Océan, capitale du royaume de ce nom, fait partie de l'Hadramoût et comprend l'île de Socotora, qui est vis-à-vis. C'est particulièrement dans ce pays qu'on trouve les gommes, l'encens et tous les aromates les plus estimés.

Dafar, ville sur le golfe de son nom, à l'E. de Fartash, dont elle est dépendante. C'est dans ses environs que se trouve le meilleur encens.

Merbat, à quelques lieues de Dafar, ville médiocre sur la mer et au pied des hautes montagnes, où croissent les arbres qui portent l'encens.

Oman. — Cette contrée de l'Arabie-Heureuse est située près le détroit d'Ormus. Elle est partagée entre plusieurs petits princes qui prennent le titre de Chaiks, et dont l'un d'eux prend le titre d'Iman, d'Oman. Ce pays passe pour le plus fertile de l'Arabie. Les Portugais ont fait en vain tous leurs efforts pour s'y établir.

Mascate, ville riche et assez grande, est située à l'extrémité méridionale d'un golfe d'environ 900 pas géométriques de long, sur 400 de large. A l'E. comme à l'O., ce golfe est environné de rochers escarpés, dans l'enceinte desquels les vaisseaux sont en sûreté contre tous les vents. Des deux côtés de ce beau port, on voit quelques batteries et petits forts. Par-tout où la ville n'est pas fortifiée par la nature, elle est ceinte d'une muraille, derrière laquelle on découvre une assez grande plaine, terminée par des rochers qui n'ont que trois issues très-resserrées. Mascate a été autrefois, comme elle l'est encore aujourd'hui, l'entrepôt des marchandises d'Arabie, de Perse et des Indes. Les Portugais s'en emparèrent en 1508. On y voit encore deux églises, bâties par eux, dont l'une sert de magasin, et l'autre de demeure au gouverneur. 150 ans après, les Arabes les en chassèrent. 1,200 Banians, auxquels on laisse une grande liberté, forment une partie des habitans de la ville. Elle dépend d'un prince qui fait le commerce pour son compte. Il arme quatre vaisseaux et d'autres petits navires, qui ne l'empêchent pas d'être insulté par les pirates, qui viennent jusques dans son port. Toutes les nations ont la liberté de commercer dans cette place. Aucune n'y a d'établissement. Le commerce y passe par les mains des Banians. Il consite en grosses toiles blan-

ches et bleues des côtes de Coromandel et de Malabar, en mongins et cotonis de Bengale, en étoffes de soie de Surate, en épiceries et sucres, qui se consomment dans l'Arabie ; en salpêtre, benjoin, sel rouge, soufre, gomme, amande, roses sèches, *assa fœtida*, sel ammoniac, riz, coton et draps d'Europe.

Vodana, ville située sur une rivière qui se jette dans le golfe Persique, et y porte des barques, est la résidence d'un Emir. Son territoire produit peu de riz, mais il abonde en fruits, particulièrement en dattes, qui font la principale ressource des habitans; en prunes, en coins, en melons excellens, et en raisins.

Bahrein et Elkatif. — Ces pays sont situés sur le golfe Persique. Le pays de Bahrein est à la Perse. On donne aussi le nom de Bahrein à une île qui se trouve dans le golfe, vis-à-vis d'Elkatif. Cette île est fameuse pour la pêche des perles, qui y sont plus grosses et plus rondes qu'en aucun lieu du monde; elles se trouvent dans certaines écailles d'huîtres; elles y sont attachées ensemble, et groupées en forme d'ovaires. On remarque que les huîtres dans l'écaille desquelles on trouve les plus belles perles, sont les plus malades et les plus maigres. Le roi de Perse, à qui appartient cette île, en tire un très-gros revenu. Elle est fertile surtout en dattes et en bon vin.

Elkatif. — Ce pays appartient aux Turcs.

Elkatif est sur le golfe Persique. Cette ville est grande et peuplée; elle a un bon port, et très-fréquenté. Les habitans subsistent de la pêche des perles.

Lascha, est une grande ville gouvernée par un *emir*, qui a le titre de pacha héréditaire.

Socotora. — Cette île à l'entrée du détroit de Babel-Mandel, ou de l'embouchure de la mer Rouge, a environ 25 lieues de long sur 10 de large. L'air y est extrêmement chaud. Elle a une bonne rade et des baies très-commodes dans ses environs, où les vaisseaux peuvent jetter l'ancre avec sûreté. Son terroir est très-fertile et produit des dattes, qu'on y recueille en abondance. Elles sont un des principaux objets du commerce des insulaires, soit au-dedans, soit au-dehors ; et c'est de ce fruit qu'ils se servent au lieu de pain après l'avoir réduit en une espèce de pâte. On y trouve encore à acheter ou à échanger contre les marchandises des Indes ou de l'Europe, de l'aloès estimé comme le meilleur qu'il y ait, de l'ambre gris, de l'indigo, de la civette, de l'encens, de la gomme appelée sang-de-dragon, et autres

drogues médicinales. On en tire pour l'Arabie des cuirs, des peaux de chèvres, beaucoup de beurre, &c.

Tamarin, sa principale ville, est située sur la côte septentrionale, avec un port. Les relations disent que cette île est gouvernée par un roi tributaire de celui de Fartash.

Commerce. — La myrrhe, l'encens, l'aloès, le baume de la Mecque, quelques aromates et quelques drogues propres à la médecine, forment une des branches du commerce de l'Arabie. Ces objets, dont l'exportation est continuellement arrêtée par des droits excessifs, ne passent pas aujourd'hui sept ou huit cent mille francs. Ils ont été autrefois plus recherchés qu'ils ne le sont à présent. L'arbre qui produit le café, et dont nous avons déjà donné la description, croît dans le territoire de Beit-el-Fakih, ville de l'Yémen, à 10 lieues de la mer Rouge, dans un sable aride. On l'y cultive dans une étendue de 50 lieues de long sur 15 et 20 de large. Son fruit n'a pas le même degré de perfection par-tout; celui qui croît sur les lieux élevés, à Ouden spécialement, est plus petit, plus verd, plus pesant, et généralement préféré. On compte en Arabie 12,000,000 d'habitans, qui la plupart font leurs délices du café. Le bonheur de le prendre en nature est réservé au citoyens riches. La multitude est réduite à la coque et à la pellicule de cette précieuse féve; ces restes méprisés lui forment une boisson assez claire, qui a le goût du café, sans en avoir l'amertume ni la force. On trouve, à vil prix, ces objets à Beit-el-Fakih, qui est le marché général; c'est là aussi que s'achète tout le café qui doit sortir du pays par terre. Le reste est porté à Moka, qui en est éloigné de 35 lieues, ou dans les ports plus voisins de Loheia et d'Hodeida, d'où il est conduit sur de légers bâtimens, à Dgedda. Les Egyptiens le vont prendre dans la dernière de ces places, et tous les autres peuples dans la première. L'exportation du café peut être de 12 à 13 millions pesant. Les Européens en achètent un million et demi; les Persans, trois millions et demi; la flotte de Suez, six millions et demi; l'Indostan, les Maldives et les co-

lonies Arabes de la côte d'Afrique, cinquante milliers ; les caravanes de terre un million. Comme les cafés enlevés par les caravanes et les Européens sont les mieux choisis, ils coûtent 16 à 17 sols la livre. Les Persans, qui se contentent des cafés inférieurs, ne payent la livre que 12 à 13 sols. Elle revient aux Egyptiens à 15 ou 16 sols, parce que leurs cargaisons sont composées en partie de bon et en partie de mauvais café. En réduisant le café à 14 sols la livre, qui est le prix moyen, son exportation annuelle doit faire entrer en Arabie 8 à 9 millions de francs. Cet argent ne lui reste pas ; mais il la met en état de payer ce que les marchés étrangers versent de leurs productions dans les ports de Dgedda et de Moka.

Surate envoie tous les ans à Dgedda, trois vaisseaux chargés de toiles de toutes les couleurs, des schalls, des étoffes mêlées de coton et de soie, souvent enrichies de fleurs d'or et d'argent. Leur vente produit 9 ou 10 millions de francs. Il part du Bengale, pour la même destination, deux et plus souvent trois navires, dont les cargaisons, qui appartiennent aux Anglais, peuvent valoir un tiers de moins que celle de Surate. Elles consistent en riz, gingembre, safran, sucre, quelques étoffes de soie et une quantité considérable de toiles, la plupart communes. Ces bâtimens, qui peuvent entrer dans la mer Rouge, depuis le commencement de décembre jusqu'à la fin de mai, trouvent à Dgedda la flotte de Suez. Le départ et le retour des vaisseaux sont réglés par des vents périodiques et invariables. Vingt navires semblables, pour la forme, à ceux de Hollande, mais mal construits, mal équipés, mal commandés, sont expédiés de cette ville tous les ans pour Dgedda. Des comestibles forment la plus grande partie de leur cargaison, avec cette différence, que les cinq qui appartiennent au Grand-Seigneur, les livrent gratuitement pour Médine et pour la Mecque, tandis que les autres les vendent communément à un prix très-avantageux. Ils portent aussi de la verroterie de Venise, du corail et du carabé, dont les Indiens font des colliers et des bracelets, en échange

de leurs denrées et de leurs marchandises, de leur or sur-tout. Ces bâtimens reçoivent 6 à 7 millions pesant de café, et en toiles, en étoffes, et en épiceries, pour 7 à 8 millions de francs. L'ignorance et l'inertie des navigateurs sont si grandes, que jamais la totalité de ces riches articles n'arrive à sa destination : une assez grande partie ordinairement coule dans la mer, malgré l'attention qu'on a toujours de jeter l'ancre à l'entrée de la nuit.

Les pélerins de la Mecque emportent 750 mille pièces de toiles de 10 aunes de long chacune, sans compter ce que plusieurs d'entr'eux achètent pour revendre.

Ils sont invités à ces spéculations par l'avantage qu'ils ont, en traversant le désert, de n'être pas écrasés par les douanes de Suez et de Bassora. L'argent de ces pélerins, celui de la flotte, celui que les Arabes ont tiré de la vente de leur café, va s'engloutir dans les Indes. Les vaisseaux de Surate, de Malabar, de Coromandel et du Bengale, en emportent tous les ans pour 14 ou 15 millions de francs, et pour le huitième environ de cette somme en marchandises. Dans le partage que les nations commerçantes de l'Europe font de ces richesses, les Anglais sont parvenus à s'en approprier la majeure partie. Ils ont acquis la même supériorité en Perse.

Gouvernement. — Les provinces intérieures de l'Arabie sont sous le gouvernement de plusieurs petits princes qui portent le titre de shérifs et d'imans, ce qui comprend les fonctions de la royauté et du sacerdoce, de même que le titre de calife, chez les Sarrasins successeurs de Mahomet. Il paroît que ces monarques sont absolus tant au spirituel qu'au temporel; leur puissance est héréditaire, et ils n'ont d'autres loix que celles que renferme le Coran et les commentaires faits sur ce livre. Les Arabes des provinces du Nord reconnoissent la domination des Turcs, et sont gouvernés par des pachas qui résident parmi eux; cependant il est de fait qu'ils reçoivent du Grand-Seigneur des présens considérables, pour protéger, contre les attaques de leur compatriotes, les pélerins

qui passent par ce pays. Les Arabes n'ont point de milice régulière sur pied; mais, suivant la nécessité des affaires, leur roi dispose de la personne et de la bourse de ses sujets.

Histoire. — L'histoire de ce pays diffère, sur un certain point, de celle de tous les autres; car comme l'esclavage et l'asservissement entrent pour beaucoup dans l'histoire des peuples, celle des Arabes, au contraire, présente par-tout leurs conquêtes et leur indépendance. Cette nation descend d'Ismaël, à la postérité duquel il fut prédit qu'elle seroit toujours invincible, «qu'elle leveroit la main contre tous les hommes, et que tous les hommes la leveroient contre elle». Les Arabes sont une preuve convaincante de la vérité de cette prédiction, et ils l'ont été constamment depuis les temps les plus reculés, malgré les conquêtes des Grecs, des Romains et des Tartares. Il est vrai que vers le Nord et sur les côtes de la mer, les habitans sont tenus en respect par les Turcs; mais les tribus vagabondes qui errent dans les provinces méridionales et de l'intérieur, ne reconnoissent aucune puissance hors de chez elles, et réussissent toujours à fatiguer et harrasser les étrangers qui pénètrent dans leur pays. Les conquêtes faites par les Arabes ne sont pas une partie moins étonnante de leur histoire, que la liberté et l'indépendance dont ils ont joui sans interruption. Leur indépendance, ainsi que leur religion, datent du siècle d'un homme dont le caractère forme un phénomène vraiment singulier dans l'histoire du genre humain; nous voulons dire le fameux Mahomet, né à la Mecque, ville de cette division de l'Arabie qui, par la richesse de son sol et son heureuse température, a toujours été regardée comme le pays du monde le plus doux et le plus enchanteur, et fut distinguée par le nom d'Arabie-Heureuse.

Mahomet naquit dans le 6e siècle, l'an 569, sous le règne de Justinien II, empereur de Constantinople. Quoique né dans une condition basse, quoique pauvre et sans instruction, il reçut de la nature un génie subtil, assez ordinaire aux hommes de ce pays, et

un caractère hardi et ambitieux, bien au-delà de ce que comportoit son état. Employé dans sa jeunesse par Abuteleb son oncle en qualité de facteur, il eut occasion de parcourir la Syrie, la Palestine et l'Egypte. Il entra ensuite au service d'un riche négociant : à sa mort, il épousa sa veuve, Cadiga, et, par cette alliance, il devint possesseur de richesses immenses, et chef d'une nombreuse famille. Dans ses pélerinages en Egypte et dans l'Orient, il avoit observé une grande quantité de sectes religieuses dont la haine réciproque étoit forte et invétérée, et dont le plus grand nombre s'accordoit cependant sur plusieurs points. Il s'attacha soigneusement à ces dogmes particuliers, et par ce moyen, sur-tout en flattant l'amour du pouvoir, des richesses, des plaisirs, passions générales parmi les hommes, il espéra établir un nouveau système religieux, plus généralement suivi qu'aucun de ceux qu'on avoit observés jusqu'alors. Il fut secondé dans ce dessein par Sergius, moine qui, par libertinage, avoit abandonné son cloître et sa profession, et s'étoit mis au service de Cadiga, dont il étoit domestique, lorsque Mahomet l'épousa. Ce moine étoit, par ses grandes connoissances, très-propre à suppléer au défaut d'éducation de son maître, défaut qui, selon toutes les probabilités, eut empêché l'exécution de son dessein. Cependant il étoit nécessaire que la religion qu'ils se proposoient d'établir, eût la sanction divine, et dans cette vue, Mahomet fit tourner à son avantage un fléau dont il étoit affligé. Il étoit sujet à des accès d'épilepsie, maladie que ceux qui en sont attaqués ont coutume de cacher avec soin. Mahomet déclara que ces accès étoient des transports dans lesquels le Tout-Puissant le jetoit miraculeusement, et que pendant leur durée, il lui faisoit connoître sa volonté, qu'il lui ordonnoit de transmettre au monde. A l'aide de ce conte, et par la vie retirée, sobre et austère qu'il menoit, il se fit parmi ses connoissances et ses voisins, une réputation de sainteté supérieure. Quand il se crut suffisamment appuyé par le nombre et l'enthousiasme de ses disciples, il se déclara effrontément

prophète envoyé de Dieu dans ce monde, non-seulement pour faire connoître sa volonté, mais encore pour forcer le genre humain à lui obéir.

Comme nous l'avons dit plus haut, Mahomet, en établissant son système, n'en borna point l'application aux naturels de son pays. Quoique grossier et enthousiaste, son esprit s'étoit développé en voyageant dans des pays éloignés, et il en avoit étudié scrupuleusement les mœurs et les religions. Il avoit eu soin d'adapter son système aux principes religieux et aux préjugés des nations environnantes, et il se proposa de le leur faire adopter. Plusieurs des habitans des pays Orientaux suivoient alors l'opinion d'Arius, qui nioit que Jésus-Christ fût égal à Dieu, ainsi qu'il est établi dans le symbole d'Athanase. Un grand nombre de Juifs étoit venu chercher en Egypte et en Arabie un asyle contre les persécutions de l'empereur Adrien, qui menaçoit d'exterminer ce peuple. Les autres habitans de ces pays étoient païens; mais ils tenoient peu à leur idolâtrie, alors bien déchue, et devenue même un objet de dérision. Comme tous les hommes qui se sont presqu'entièrement dérobés à l'influence des principes religieux, ils s'étoient adonnés aux plaisirs et aux voluptés, ou à l'acquisition des richesses, qu'ils regardoient comme le meilleur moyen de se procurer les jouissances des sens qui, avec la doctrine de la prédestination, composoient tous leurs principes de religion et de philosophie. Le système de Mahomet devoit convenir à ces trois espèces d'hommes. Pour plaire aux deux premières, il déclara qu'il y avoit un Dieu qui avoit créé le monde et le gouvernoit; qu'il avoit envoyé sur la terre différens prophètes pour y annoncer sa volonté aux hommes; que les plus fameux étoient Moïse et Jésus-Christ; mais que leurs efforts ayant été infructueux, Dieu envoyoit maintenant le dernier, son plus grand prophète, avec des pouvoirs plus amples que ceux qu'il avoit donnés à Moïse et Jésus-Christ; Dieu lui avoit ordonné non-seulement de publier ses loix, mais encore de subjuguer ceux qui refuseroient

d'y croire ou d'y obéir, et à cet effet, d'établir sur la terre un royaume qui propageroit les loix divines par toute la terre. Dieu, ajoutoit-il, n'enverra que ruine et destruction à ceux qui refuseront de se soumettre à moi; mais mes disciples fidèles auront pour récompense dans cette vie, les dépouilles des infidèles, et la possession de toute la terre; dans l'autre ils trouveront dans un paradis toutes les jouissances des sens, et sur-tout celles de l'amour. Ceux qui succomberont, en propageant la foi, y trouveront des plaisirs plus exquis, et bien supérieurs à ceux dont jouira le reste des fidèles. Tels sont, en substance, les principaux articles de la croyance de Mahomet, en y ajoutant la doctrine de la prédestination, et la défense de boire des liqueurs fortes, défense qui ne se fait point sentir dans les pays chauds. A peine ce système fut-il publié, que ses compatriotes l'embrassèrent avec une foi implicite. Les articles en furent rédigés par le prêtre dont nous avons parlé plus haut; ils forment un livre qu'on appelle le *Koran* ou *al Koran*, c'est-à-dire, le livre par excellence, comme nous disons la bible, pour désigner le livre de la loi. Cependant les habitans de la Mecque connoissoient personnellement Mahomet, de sorte que la plus grande partie étoit convaincue de l'imposture. Les plus éclairés, et les magistrats, formèrent le dessein de le faire périr; mais Mahomet, en ayant été instruit, s'enfuit de son pays natal, et fut s'établir à Médine-Tahmachi, ou la ville du prophète. La réputation que lui avoient faite ses miracles et sa doctrine s'étoit, comme d'usage, accrue en s'étendant à des pays plus éloignés, et les habitans de Médine le reçurent à bras ouverts. Les sectateurs de Mahomet datent l'ère Mahométane de l'époque de cette fuite, qui arriva 622 ans après Jésus-Christ: c'étoit la 54e année de sa vie et la 10e de son ministère. L'ère des Mahométans s'appelle en Arabe *hégire*, c'est-à-dire, fuite.

Mahomet, à l'aide des habitans de Médine, et des autres peuples qu'il s'attacha par ses caresses et sa politique, amena ses compatriotes, si non à la croyance, au

moins à l'observation de sa doctrine. La propagation rapide de son système parmi les Arabes fut un argument en faveur de son excellence, qui finit par entraîner les habitans de l'Egypte et de l'Orient, déjà disposés à le recevoir. Ariens, Juifs, Gentils, tous abandonnèrent leurs anciennes croyances, et embrassèrent le mahométisme. En un mot, la contagion se répandit sur toute l'Arabie, la Syrie, l'Egypte et la Perse, et Mahomet, d'hypocrite trompeur, devint le plus puissant monarque de son siècle. Il fut proclamé roi à Médine, en 627; et après avoir subjugué une partie de l'Arabie et de la Syrie, il mourut en 632, laissant deux branches de famille, regardées comme divines par leurs sujets. Ces deux branches étoient le calife de Perse et le calife d'Egypte. Le dernier conquit l'Arabie, et le premier, portant les armes vers l'Orient, y fit plusieurs conquêtes. Les califes d'Egypte et de l'Arabie tournèrent leurs ravages vers l'Europe, où ils furent connus sous le nom de Sarrazins ou Maures, parce qu'ils y pénétrèrent à travers la Mauritanie, en Afrique. Ils subjuguèrent une partie de l'Espagne, de la France et de l'Italie, et les îles de la Méditerranée.

Telle est la manière dont les successeurs de cet imposteur heureux étendirent leur religion et leurs conquêtes sur la plus grande partie de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe. Une grande partie de l'espèce humaine est encore soumise à leurs loix.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE DU TOME CINQUIÈME.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Echéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of one cent for each additional day.

G Guthrie, William
114
.G8N66 Nouvelle géogra-
1802 phie universelle.